UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003883934
PQ
1797
F7
1912

BIBLIOTHÈQUE

XVIIIe SIÈCLE

FONTENELLE

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRIX : 1,50

LIBRAIRIE PLON

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-EJT-035

FONTENELLE

B. DE FONTENELLE

D'après Voiriot.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

PQ
1797
F7
1912

XVIII[e] SIÈCLE

FONTENELLE

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6[e]

Tous droits réservés

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

Copyright 1912 by Plon-Nourrit et Cie.

AVANT-PROPOS

Il y a des hommes qui appartiennent au passé depuis leur première pensée jusqu'à la dernière, et qui, du reste, peuvent ne pas laisser pour cela d'être très grands. Il y en a qui appartiennent à leur temps, et qui en sont comme le reflet continu : et ce sont en général ceux-ci que leur siècle trouve les plus grands hommes d'entre les hommes. Il y en a enfin qui pensent, et quelquefois très distinctement, ce que les hommes penseront un siècle ou deux siècles après eux. Leur temps, le plus souvent, les dédaigne ou au moins les néglige.

Fontenelle appartient très évidemment à cette troisième catégorie et pourtant il n'a été, par ses contemporains, ni négligé, ni dédaigné. Le phénomène est curieux. L'explication en est, d'abord, que ses contemporains étaient très intelligents; oui, sans doute; et il y a eu peu de donneurs de gloire (les donneurs de gloire, c'est le public) qui aient été plus avisés et qui se soient moins trompés que les hommes de 1700 à 1750; l'explication en est ensuite que Fontenelle avait autant d'esprit que de génie, et que, ce qu'il inventait par son génie, il le mettait à la portée de tous, ou de beaucoup, par son esprit. De cette façon, sans mettre

sa gloire en rentes viagères, il ne l'a pas, non plus, remise tout entière par testament aux mains de la postérité. Les contemporains l'ont jugé très spirituel et se sont dit aussi, probablement : « Et peut-être la postérité lui trouvera du génie. » C'est précisément ce qui est arrivé. Les contemporains de Fontenelle ont été ses exécuteurs testamentaires et ont passé de lui à nous un trésor qui était beaucoup plus considérable qu'ils ne croyaient. Le cas est rare.

La moralité qu'il y a à en tirer est celle-ci : souhaiter aux hommes d'esprit d'avoir du génie et aux hommes de génie d'avoir de l'esprit, et souhaiter à chaque siècle cinq ou six hommes qui réunissent ces deux grands dons. Ceci encore n'est pas fréquent.

E. F.

FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE FONTENELLE

Bernard le Bovier de Fontenelle naquit le 11 février 1657, à Rouen. Il était fils d'un avocat de Rouen et, par sa mère, neveu des Corneille. Il devait vivre quatre-vingt-dix-neuf ans dix mois et vingt jours. On n'eut aucun lieu de le prévoir le jour de sa naissance; car il était si faible qu'on ne le put porter à l'église que quatre jours après. Songeant à cette délicatesse de constitution, son confrère de l'Académie des inscriptions, Le Beau, dira plus tard : « C'était un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat que la nature avait placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle et qui subsista longtemps sans aucun dommage parce qu'il ne changeait pas de place et qu'il n'était remué qu'avec précautions. »

On prit les plus grands soins de sa santé pendant son enfance et on lui donna l'habitude d'en prendre, qu'il ne perdit jamais. On le mit aux Jésuites de Rouen pour ses études et ils furent très contents de lui. Ils dirent de lui dans leurs notes : « Jeune homme parfait sous tous les rapports. » Il fit son droit, voulant suivre, ou parce qu'on voulait qu'il suivît, la carrière paternelle. Il plaida même une cause, une seule; il la perdit et se promit de n'en plus prendre aucune autre.

C'était en 1680. Pierre Corneille, à la vérité, avait abandonné la scène depuis cinq ou six ans; mais sa gloire res-

tait immense et Thomas Corneille, âgé alors de cinquante-cinq ans, était dans tout son éclat et avait donné au théâtre vingt tragédies et comédies, toutes bien accueillies, au nombre desquelles *Timocrate,* le plus grand succès du siècle, et *Ariane* et le *Comte d'Essex* qui avaient la plus grande vogue. Il était à la tête du *Mercure galant.*

C'était un curieux journal que le *Mercure galant.* C'était un journal de critique littéraire, de curiosités scientifiques, de variétés et de faits divers. La critique littéraire et dramatique y est fort inégale comme on s'y peut attendre, mais non pas toujours méprisable. Contre l'avis de Pierre Corneille, il y est dit à propos de *Bajazet :* « Je ne puis être pour ceux qui disent que cette pièce n'a rien d'assez turc; il y a des Turcs qui sont galants; et puis elle plaît, il n'importe comment et il n'en coûte pas plus, quand on a à feindre, d'inventer des caractères d'honnêtes gens et de femmes tendres et galantes que ceux de barbares qui ne conviennent pas au goût des dames de ce siècle à qui sur toutes choses il est important de plaire. » Il est vrai que plus tard, à propos de *Mithridate,* le *Mercure* dira : « Il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des histoires anciennes qu'il lui a été d'habiller à la turque nos amants et nos amantes. » Sur le *Mithridate,* le *Mercure* mêlait assez gauchement le miel et le vinaigre, mais ne contestait pas l'agrément de l'ouvrage : « *Mithridate* à plu comme font tous les ouvrages de cet illustre auteur et, quoiqu'il ne se soit quasi servi que des noms de Mithridate, de ceux des princes ses fils et de ceux de Monime, il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des histoires... Il a adouci la férocité de Mithridate et, quoique ce roi fût barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs princes du monde... le grand roi meurt avec tant de respect pour les dames qu'on pourrait le donner pour exemple à nos princes les plus chrétiens. Ainsi M. Racine a atteint le but que doivent se proposer tous ceux qui font de ces sortes d'ouvrages; et, les principales règles étant de plaire, d'instruire et de toucher, on ne saurait donner trop de louanges à cet illustre auteur, puisque sa tragédie a plu,

qu'elle est de bon exemple et qu'elle a touché les cœurs. »

On trouve dans le *Mercure* de mai 1678 une *lettre sur la princesse de Clèves*, qui est de tout point excellente. Mais assez souvent la critique du *Mercure* nous étonne. Ce qu'il admire le plus dans les *Femmes savantes*, c'est le dénouement : « La fausse nouvelle d'un procès perdu et d'une banqueroute *n'est pas d'une moins belle invention* que l'exempt de *l'Imposteur* [*Tartuffe*]. »

Est-il besoin de dire que Thomas Corneille y pratiquait la réclame à son propre bénéfice avec assez de diligence? Il y annonçait la prochaine représentation de ses pièces très soigneusement : « On s'entretint de la *Mort d'Achille* de M. Corneille le jeune, que la troupe du roi devait bientôt représenter, et quelques gens qui s'étaient trouvés à une lecture de ce grand ouvrage, où était M. le duc de Richelieu, dirent qu'ils n'avaient jamais rien vu de si beau que cette tragédie; et que ce duc, qui s'y connaît parfaitement, avait dit qu'elle surpassait son *Ariane*, dont vous savez que le succès a été très grand, et avec justice puisque ce fameux auteur n'a d'autres partisans que son mérite. » — « On jouera à l'Hôtel de Bourgogne le *Cléodat* ? Sans doute *Théodat* de Corneille le jeune et l'on ne croit pas que cet auteur, qui a souvent eu des succès prodigieux, puisse rien faire qui n'ait de grandes beautés. En suite de cette pièce on verra le *Mithridate* de M. Racine qui réussira sans doute, *puisque les pièces de cet auteur ont toujours beaucoup d'amis.* » Naïvement, quoique avec beaucoup de raison, le journaliste ajoute un peu plus bas : « Le secret de faire réussir les choses de cette nature, c'est d'en faire parler beaucoup, quand même on n'en ferait dire que du mal. » Même note pour la *Devineresse* du même auteur : La troupe de Guenegaud continue toujours la *Devineresse*, quoique commencée depuis six semaines. Il vous est aisé de juger par là que la foule y est toujours grande. On ne doit point en être supris, tout Paris disant qu'on ne peut jouer une pièce d'un meilleur exemple exact! , ni plus utile au public... C'est pour cette raison que les maris y mènent leurs femmes comme les mères y mènent leurs filles. »

Le *Mercure* représentait admirablement en 1680 la littérature de 1650, « précieuse » avec mélange de burlesque. Un exemple seulement. Voici un *Exploit galant :* « L'an de persévérance, quinzième jour d'assiduité, à la requête de Tirsis Passionni, cavalier amoureux, demeurant rue du Sacrifice, à l'enseigne du Véritable Amour, paroisse de Sainte-Sincérité, où il a élu domicile, je soussigné, Aimable de Bonne-Foy, huissier exploitant dans le royaume de Tendre et premier officier de Cupidon, ai donné assignation à Philos Cruauté, dame de Tyrannie, demeurant rue des Rigueurs, à l'enseigne du Cœur qu'on ne peut toucher, à comparoir demain devant M. de Constance, lieutenant général de la Fidélité, en la chambre d'engagements, seigneur de Sain-Doux, marquis de la Grande Complaisance et d'Entière Résignation, pour ladite dame se voir contrainte... »

D'autre part le *Mercure* était un journal Paris-Rouen. Il était tout farci de pièces « de ces Messieurs de Rouen, où l'on sait que les muses ont beaucoup de favoris ». Si Pradon y était extrêmement loué, c'est d'abord qu'il était rival de Racine, ensuite qu'il était Normand. Les Normands, non pas à cette époque, mais dans la première moitié du siècle, avaient conquis Paris (Malherbe, Corneille, Boisrobert, Sarrazin, Brébeuf, Scudéry, Mézeray, Segrais, Saint-Amant, Pradon, etc.). On a remarqué que, dans son *Dictionnaire géographique*, Thomas Corneille s'étend sur les illustres de Rouen et, arrivé à Paris, dit seulement que cette ville a produit une infinité d'écrivains distingués, sans en nommer aucun, sauf Mme Deshoulières avec une quinzaine de lignes d'éloges.

Or, c'est le *Mercure galant* qui attira Fontenelle à Paris. M. Henri Potez fait remarquer avec la justesse où il a coutume que, dans la première moitié de sa vie, Fontenelle fut en retard, et que, dans la seconde, il fut en avance. C'est une originalité; car ce qui est le plus fréquent, c'est le contraire. Vers 1680 il était aussi en retard que le *Mercure galant*, journal de province, et il en était encore à Voiture. Il y débuta en 1677, juste à l'âge de vingt ans, par une petite pièce de vers intitulée l'*Amour noyé*, et quelque temps

après il y donna l'*Élégie du ruisseau à une prairie*. Cette trissotinade était introduite par quelques lignes d'éloge où tout le goût de Benserade et de Sarrazin se retrouve à souhait :

> La netteté de ces vers fait assez voir qu'ils coulent de source... Voici une déclaration toute différente : elle est d'un amant qui, pour gagner les bonnes grâces de sa maîtresse, ne trouve que de l'eau à lui offrir. Comme l'offre est fort extraordinaire, le genre d'amant l'est de même. C'est un ruisseau qui est devenu amoureux d'une prairie. Un peu d'audience, je vous en conjure. Tout froid qu'il est (car les ruisseaux le sont naturellement), il débite ses raisons d'assez bonne grâce pour mériter que vous l'écoutiez...

Tel fut ce qu'on peut appeler le berceau de Fontenelle. C'est de là qu'il partit et il est essentiel de savoir d'où, en effet, il est parti pour mesurer tout le chemin qu'il a parcouru.

Était-il à Paris en 1680 quand il y fit jouer l'*Aspar?* On ne le sait; ce que l'on en connaît bien, c'est le succès. *Aspar* fut sifflé à miracle. Racine se chargea d'immortaliser cette aventure, et, se demandant à quelle date remontait l'origine des sifflets et si c'était aux pièces de Pradon ou de Boyer, il fit répondre par un vieil acteur : « Boyer apprit au parterre à bâiller » ; pour Pradon

> Pommes sur lui volèrent largement.
> Mais quand sifflets prirent commencement,
> C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
> C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Ce désastre ne découragea en rien le jeune homme qui vint à Paris, on ne sait à quelle date, s'y installa chez son oncle Thomas et multiplia les tentatives littéraires *et déjà scientifiques*. Il faisait des tragédies : *Bellérophon*, *Brutus*, *Idalie* (celle-ci en prose), des pastorales : *Endymion*, « pastorale héroïque » des *Dialogues des morts* (1683), des *Pastorales* (idylles en vers) (1688), des *Lettres galantes* qui

sont des « chroniques » comme nous en publions dans les journaux littéraires. Il était exactement « homme de lettres », comme nous disons de nos jours, c'est-à-dire polygraphe, homme à tout faire en écritures.

C'est à cette époque que La Bruyère traçait de lui ce portrait qui n'a eu que le beau tort d'être immortel, parce que, très vrai en 1685, il est devenu faux par la suite : « Ascagne est statuaire, Hegion fondeur, Æschine foulon et Cydias bel esprit; c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande et des compagnons qui travaillent sous lui; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises s'il ne manque de parole à Dorothée qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier; c'est pour Crantor qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir... »

Sa position dans le monde littéraire considérée comme champ de bataille était celle-ci : tout naturellement ennemi de Boileau, de Racine et même de La Fontaine par les raisons qu'on a vues plus haut, se rattachant du reste à cette époque de la littérature française où les Italiens et les Espagnols étaient plus fréquentés que les anciens de Grèce et de Rome, il était avec Charles Perrault dans la querelle des anciens et des modernes. Il le soutint, moins avec modération, comme on a dit, qu'avec finesse, esprit avisé et en évitant toute maladresse, dans sa *Digression sur les anciens et les modernes* (1688) et çà et là par incises dans les *Dialogues des morts*. C'est ce qui faisait dire à La Bruyère :

« Cydias s'égale à Lucien *(Dialogue des morts)* et à Sénèque *(Discours sur le bonheur?)*, se met au-dessus de Platon (?), de Virgile et de Théocrite *(Pastorales)* et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes. Il se met en ce cas

à la tête de ces derniers et il sait à qui il adjuge la seconde place. »

Comme homme du monde à cette époque — et du reste il le fut toujours — il était très répandu dans des sociétés aussi agréables que distinguées. Il fréquentait chez Mme de La Sablière avec Lauzun, Brancas, Rochefort, La Tour, Chaulieu, La Fontaine; peut-être même, déjà, chez Mme de Lambert, chez Mme Deshoulières avec Fléchier, Pellisson, les Corneille, la Monnoie, le duc de Nevers, le duc de Montansier; chez d'autres encore, moins illustres. Il y était très recherché et peut-être dans tous les sens du mot. C'est du moins ce que nous dit La Bruyère qu'on en peut croire à demi, sans aller plus loin : « Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps dans un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessencières et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant des principes et connaissant la raison et la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : « Il me semble, dit-il gravement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites »; ou « je ne saurais être de votre opinion »; ou bien : « ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre », mais... il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer et il en ajoute une quatrième (il y a bien quelque chose de cela, c'est-à-dire de la démangeaison du paradoxe dans les *Dialogues des morts!* Fade discoureur, qui n'a pas plus tôt mis le pied dans une assemblée qu'il cherche quelque femme auprès de qui il se puisse insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie et mettre en œuvre ses rares conceptions; car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule; il évite uniquement

de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique... C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux (très exact, l'injurieux en moins! fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui, néanmoins, on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même. »

C'est ce Fontenelle-là ou un Fontenelle qui ressemblait un peu à ce portrait, qui donna au monde les *Pastorales*, les *Poésies mêlées*, les *Dialogues des morts*. Donnons quelque idée de ces différentes productions.

La Bruyère n'a pas dit faux quand il a assuré que Fontenelle se mettait au-dessus de Théocrite. Ce qu'il reproche à Théocrite dans son *Discours sur la nature de l'Eglogue*, c'est d'avoir été vrai.

Je ne sais pourquoi Théocrite, ayant quelquefois élevé ses bergers d'une manière si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très souvent ; je ne sais comment il leur a laissé une certaine grossièreté qui leur sied toujours mal... Entre la grossièreté ordinaire des bergers de Théocrite et le trop d'esprit de nos bergers modernes, il y a un milieu à tenir.

La méthode pour tenir ce milieu, c'est de reculer des yeux les entours des bergers et bergères, tout ce au milieu de quoi ils vivent : « qu'il n'entrât dans l'idylle ni chèvres, ni brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal; chèvres et brebis ne servent de rien... ». — Mais quoi donc peindre? La seule *tranquillité* de la vie pastorale :

L'illusion et en même temps l'agrément des bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie pastorale dont on dissimule la bassesse ; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misère, et je ne comprends pas pourquoi Théocrite s'est plu à nous en montrer si souvent la bassesse et la misère... Qu'un berger dise : « Nos moutons se portent bien ; je les mène dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent

que de la bonne herbe », et qu'il le dise dans les plus beaux vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise : « Que ma vie est exempte d'inquiétude ! Dans quel espoir je passe mes jours ! Tous mes désirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien... » Vous voyez que l'idée commence à devenir plus agréable. C'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit, et, ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y être heureux. Car les hommes veulent être heureux et ils voudraient l'être à peu de frais. Le plaisir, et le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, et ils sont tous dominés par une certaine paresse... Si l'on pouvait placer ailleurs qu'à la campagne la scène d'une vie tranquille et occupée seulement par l'amour... mais, comme il faut choisir entre la campagne et les villes, il est plus vraisemblable que cette scène soit à la campagne. Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que les laboureurs, les moissonneurs, les vignerons, les chasseurs soient des personnages aussi convenables à des églogues que des bergers, nouvelle preuve que l'agrément de l'églogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la campagne. »

Sur ces idées qui sont pour nous les plus fausses du monde, Fontenelle a mis en scène des amoureux qui se disent bergers, qui échangent des douceurs ou de piquants reproches, et qui ont souvent de l'esprit :

Arcas et Palémon, tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre, tous deux, concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formaient un combat pastoral.
Ce n'était pas la méprisable gloire
Ou du chant ou des vers qui piquaient leurs esprits,
Ils disputaient un plus illustre prix
Chacun prétendait la victoire
Pour la beauté dont ils étaient épris.
Timante les jugeait, Timante
Qui, dans ses jeunes ans, enflamma tant de cœurs,
Qu'une expérience savante

Rendait, enfant d'amour, l'oracle des pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent pour ses avis se plaisait à former
Quelque beauté simple et naissante,
Qui n'eût su qu'être aimable et non se faire aimer.

ARCAS

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés.
Il brille sur son front une aimable assurance
Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

PALÉMON

Daphnis danse encor mieux et n'en est pas si sûre ;
Soudain elle rougit ; sa rougeur lui sied bien,
De louanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs sont charmés ; seule elle n'en sait rien.

ARCAS

Aux soupirs d'Alcidon Philis était sensible ;
Mais quel est mon bonheur de voir que, chaque jour,
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible !
J'y perdrais si Philis n'avait pas eu d'amour.

PALÉMON

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
Un rival pour qui, seul, on avait eu des yeux ;
Daphnis n'aima jamais ; elle en est plus aimable ;
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

. . . . . .

Ceci est l'églogue proprement dite, l'*Amébée*, qu'Alfred de Musset a joliment transportée à la ville dans son admirable *Idylle*. En voici une qui se rapproche un peu de l'élégie :

Vous qui, par vos seize ans, à peine encore fournis,
Par un éclat croissant de charmes infinis,
Par la simplicité, compagne de votre âge,
D'un rustique hautbois vous attirez l'hommage ;
Vous dont les yeux déjà causeraient dans nos champs
Mille innocents combats et de vers et de chants,
Pour des muses sans art convenable héroïne,
Écoutez ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyez comme son cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un amant adroit,

Quels pièges tend l'amour à ce qui vous ressemble ;
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans les pièges présentés
Avec un triste soin soient toujours évités ;
Ce n'est point mon dessein, non plus, de vous les peindre
Si charmants que jamais vous ne les puissiez craindre ;
Ils ont quelque péril, je ne déguise rien.
Et que prétends-je donc? Je ne le sais pas bien ;
Dans des vers sans objet, sous des histoires feintes,
Vous parler de désirs, de tendresse et de plaintes.
Ces mots plaisent toujours, n'eussent-ils que le son.
Du reste point d'avis, moins encor de leçon.
Aimer ou n'aimer pas est une grande affaire.
Que sur ces deux partis votre cœur délibère ;
On les peut l'un et l'autre, et louer, et blâmer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas sans témoin entretenait Ismène.
Elle aimait en secret et souvent Corilas
Se plaignait de rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
« Soyez content de moi, lui disait la bergère,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec plaisir les airs que vous chantez.
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez ;
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main, j'aime à vous reconnaître.
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux.
Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre.
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens ;
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens ;
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux. »

« Dieux ! disait le berger, quelle est ma récompense?
Vous ne me marquerez aucune préférence.
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux
Vous vous plaisez encore aux chants de mes rivaux.

Je ne connais que trop votre humeur complaisante,
Vous avez avec moi la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agréments et ces souris flatteurs
Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois... — Non, non, répondit-elle,
Ismène à vos yeux seuls vous va paraître belle,
Ces légers agréments que vous m'avez trouvés,
Ces obligeants souris vous seront réservés ;
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux ;
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux. »

« Eh bien, reprenait-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque faible avantage :
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien, et vous me préférez ;
Tout autre l'aurait fait ; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
— Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connaître ;
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattait mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite ;
Et qui ne s'aperçut que je fus inquiète?
La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère !
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère ;
Je sais combien l'absence est un temps douloureux ;
Mais n'ayons point d'amour ; il est trop dangereux. »

Qu'aurait dit davantage une bergère amante?
Le mot d'amour manquait, Ismène était contente.
A peine le berger en espérait-il tant ;
Mais, sans le mot d'amour, il n'était pas content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
« Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce jour,
Dit-il, en soupirant, ne plus parler d'amour.

Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire ;
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étais son amant, voudrait bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte Ismène,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'attiraient vainement,
J'aimais Ismène alors comme un fidèle amant,
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? » — Ismène, à ce langage,
Demeurait interdite et changeait de visage.
Pour cacher sa rougeur elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main ;
Elle n'empêcha pas son trouble de paraître.
Et quels charmes alors le berger vit-il naître?
« Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux ;
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux ;
Mais, puisque l'amitié vous paraît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour et n'aimez pas Doris. »

Parmi les *Poésies diverses* nous trouvons des pièces qui sont exactement ce qu'on appela plus tard des héroïdes à partir de Colardeau qui passe pour être en France, à l'imitation d'Ovide, l'inventeur du genre, c'est-à-dire des scènes entre deux personnages historiques ou lettre d'un de ces personnages à l'autre. L'auteur suppose que Cléopâtre après la mort d'Antoine, enfermée dans les tombeaux des rois d'Égypte, écrit à Auguste pour se justifier et surtout pour le séduire.

Je crois devoir, Seigneur, vous épargner ma vue ;
En l'état où je suis, j'évite tous les yeux ;
Je fuis le soleil même et je suis descendue
Dans les tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées
Excite mes soupirs et nourrit mes douleurs ;

Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cléopâtre y compte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger ;
Dans l'univers entier elle aurait trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème et n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement
Dans ses États conquis, Cléopâtre ne pleure
Que la perte de son amant.

Quand cet amant et moi, par ses désirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'univers.

Et ne voyons-nous pas que toujours vers l'empire
Le destin vous faisait quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui sur les mers de l'Épire
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçait alors notre disgrâce ;
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts ;
Et depuis vous savez si l'Égypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie et d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours ;
Nous voulions seulement assurer un asile
A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passait pour le second dans Rome ;
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé ;
Ses manières, son air, tout était d'un grand homme,
L'âme encor plus, et je l'aimais.

Je sais que son esprit, violent, téméraire
Toujours aux passions se laissait prévenir
Et je craignais pour lui la fortune prospère
Qu'il ne savait pas soutenir...

Je l'aimais cependant ; c'est une loi fatale
Que l'amour doit causer tous mes événements,
Je m'attache aux héros, je suis tendre et j'égale
Mes vertus par mes sentiments.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paraître,
Prenez d'un ennemi le visage irrité,
Traitez-moi, s'il se peut, en implacable maître,
Je craindrais trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de rois.
La maison des Césars, telle est ma destinée,
Doit triompher de moi deux fois.

César, qu'on met au rang des dieux et non des princes,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moi, de mes provinces,
Aussi juste, aussi grand vainqueur.

Il préféra pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! Quels soupirs poussait le maître des humains !
Que d'amour dans une âme où régnait tant de gloire
Que remplissaient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre
Si le ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au vainqueur de la terre
D'adorer mes faibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects et d'applaudissements
Contre un des tendres soins dont j'étais toujours pleine,
Contre mes doux empressements ?

Aussi, pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenu dans tout ce qu'on désire,
César sans doute fut heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée,
J'ai trop dit que César a vécu sous mes lois ;

Bientôt vous me verrez, pâle et défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand César souhaita de me plaire,
Mes jours coulaient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savez, favorable ou contraire,
Décide aussi de la beauté

Si de ces heureux jours je revoyais l'image,
Si mes larmes touchaient le ciel ou l'empereur,
Peut-être... Mais, hélas ! quel retour j'envisage?
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulait vous adopter,
Vous êtes par le sang, par l'aveugle naissance,
Moins obligé de l'imiter.

Quelques autres pièces ont ce même caractère, qui a quelque analogie, comme vous y avez naturellement songé, avec celui du *Dialogue des morts*.

Le Ruisseau amant de la prairie est du dernier mauvais; mais il est tellement caractéristique de la première manière de Fontenelle, et du genre Voiture se prolongeant jusqu'en 1680, malgré l'école de 1660, et il a tellement été le premier fondement de la réputation de Fontenelle et il a tellement, plus tard, pesé sur elle, que l'on serait étonné que j'omisse de le rapporter.

J'ai fait, pour vous trouver, un assez long voyage ;
Mon aimable prairie, enfin, je viens à vous :
Recevez un ruisseau dont le sort le plus doux
Sera de voir couler ses eaux pour votre usage.

C'est dans ce seul espoir que, sans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma source,
J'ai toujours, jusqu'ici, continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai passé des prairies
Où tout autre ruisseau s'amuse avec plaisir ;

Je n'ai point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avais pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sachez, ne vous déplaise
(Car il est bon de se faire valoir),
Que plus d'une prairie aurait été bien aise
De me donner passage et de me recevoir.

Mais ce n'était pas là mon compte ;
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et, par une fuite assez prompte,
Gazouillant fièrement, je leur disais adieu.

Il faut nous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvais la plupart digne de mon refus.
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile
Que tous ruisseaux y sont les bienvenus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre ;
Et moi, dans le grand nombre, aussitôt je me perds.
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi, j'aime à couler à l'ombre.

J'étais bien inspiré de me garder pour vous ;
Vous êtes bien mon fort ; je suis assez le vôtre ;
Mais aussi, moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un ruisseau jaloux.

A cela près, qui n'est pas un grand vice,
J'ai d'assez bonnes qualités,
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les étés.

Je sais que certaines prairies
D'un ruisseau comme moi ne s'accommodent pas ;
Il leur faut ces torrents qui font tant de fracas,
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal ;
Je suis tranquille et doux, ne fais point de ravage,
De plus, je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle prairie et peut-être assez belle
A qui le plus petit ruisseau
Suivant sa pente naturelle,
N'irait jamais porter deux gouttes d'eau,
A moins que, détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un jusque chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des ruisseaux qui viennent tout exprès
Vous faire offre de leur service,
Et le tout pour vos intérêts.

A présent, je l'avoue, on vous trouve agréable,
Vous donnez du plaisir aux yeux ;
Mais avec un ruisseau, rien n'est plus véritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée,
Je vous enrichirai de cent nouveaux trésors,
Et vous tenant environnée
Avec mes eaux je marierai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre ;
A quoi plus fortement puis-je m'intéresser?
Déjà même en deux bras je m'apprête à me fendre
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes
Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir ;
Et quand j'aurai forcé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous plutôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de joie,
De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre et se faire une voie,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

Et il y a quelque chose, quoiqu'on puisse s'en étonner, de plus faux que tout cela, c'est l'assurance que donne le *Mercure galant* que ces vers-là coulent de source.

Les tragédies de Fontenelle ne valent ni par la forte conception du sujet, ni par la solidité de la construction, ni par la peinture intéressante des caractères. Elles ne sont pas tout à fait mauvaises en tant que style. La plupart — qui du reste ont été représentées sur le théâtre de l'Académie royale de musique — *Thétis et Pélée, Enée et Lavinie* sont de purs et simples opéras. Elles ne visent qu'à continuer Quinault et elles en ont la grâce languissante, un peu molle, non sans agrément. Voici un extrait qui suffira parfaitement à donner une idée de ce genre. C'est, dans *Enée et Lavinie,* une entrevue entre Enée et Vénus.

ÉNÉE

Déesse à qui je puis donner des noms plus doux,
Mère des amours, et ma mère,
Quel destin, quelle loi sévère
M'a si longtemps fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimait sans espérance,
Vous aviez dans les pleurs laissé couler ses jours,
Que ne m'accordiez-vous du moins votre espérance,
Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours?

VÉNUS

Mon fils, connais mieux ma tendresse,
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir,
En possédant le cœur d'une aimable princesse,
Penses-tu ne rien me devoir?
Quand l'épouse du dieu qui lance le tonnerre
Arme contre tes jours et le ciel et la terre,
Apprends ce que j'oppose à toutes ses fureurs :
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus : ton rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales ;
Et je t'apporte ici les armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ÉNÉE

Pour vous marquer l'excès de ma reconnaissance,
Tous mes discours seraient trop languissants,
Servez-vous de votre puissance,
Dans le fond de mon cœur lisez ce que je sens.

VÉNUS

Cyclopes, donnez-lui les armes
Qui de son ennemi rendront le sort douteux,
Et vous, grâces, amours, versez sur lui les charmes
Qui d'un aimable objet redoubleront les feux.

UN PLAISIR

Que tes dons sont charmants, déesse de Cythère,
Trop heureux qui les peut recevoir,
La beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir.
C'est si gai que de plaire.
Que tes dons sont charmants, déesse de Cythère,
Quand on a des appas que l'on a de pouvoir !

***

Les *Lettres galantes*, qui plus tard furent méprisées et désavouées par Fontenelle, contiennent bien du mauvais goût et bien des fadeurs, mais très souvent de l'esprit et du meilleur. Ce n'est pas « un mélange du pédant et du précieux », c'est un mélange du précieux et de l'homme d'esprit dans le genre de La Bruyère, c'est une psychologie souvent très fine qui se tourne en badinage un peu attifé. Que dirai-je ? Il y a du Voiture; il y a du La Bruyère et l'on sent que les *Lettres persanes* ne sont pas loin.

LETTRES GALANTES

DU CHEVALIER D'HER...

A MADEMOISELLE DE C.

(Qui était nouvellement venue d'Angleterre en France.)

Je vous écris, mademoiselle, dans une langue que vous n'entendrez pas encore beaucoup, mais en récompense je vous écrirai sur une matière que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable personne du monde, je crois que vous n'aurez pas besoin d'interprète. Vous devriez m'entendre même en chinois ; car, après qu'on vous a vue, que peut-on vous dire autre chose. En vérité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre pays que je vous estime tant. Fussiez-vous Française, je vous estimerais encore beaucoup. Cependant il me semble que votre petit jargon étranger contribue un peu au plaisir que j'ai de vous voir. Vous ne sauriez croire combien votre visage s'anime et combien il y naît de grâces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche est dans vos yeux. Je ne sais plus comment on peut aimer les personnes qui parlent français sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez pas mieux que vous le savez ; ce serait mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots qui sont d'un usage indispensable : *aimer*, par exemple, *soupirer*, *tendresse;* avec cela vous irez loin. Que j'envie, mademoiselle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerez ces mots-là !

A MONSIEUR C...

(Sur la question de l'existence des couleurs et sur les animaux considérés comme des machines.)

Est-il vrai, monsieur, que vous perdiez l'esprit? On nous a dit que vous devenez philosophe ; mais d'une philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez pas qu'il y ait des couleurs ; vous soutenez que les bêtes sont des machines comme des horloges. Enfin, vous renversez tellement toutes choses que l'on ne sait plus où l'on en est. J'en parlais l'autre jour à madame de B... qui est fort de vos amies et qui, en vérité, a bien regret à votre raison. Elle étranglerait Descartes [partisan de la non-existence des couleurs dans les objets et de l'inexistence de l'âme dans les animaux, qui ne seraient que des mécanismes] si elle le tenait. Aussi faut-il savoir que sa philosophie est une vilaine philosophie : elle enlaidit toutes les dames. S'il n'y a point de teint, que deviendront les lis et les roses de nos belles. Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent et non dans les objets : les dames ne veulent pas dépendre des yeux d'autrui pour leur teint ; elles veulent l'avoir à elles en propre ; et s'il n'y a point de couleur, M. de N... est donc bien attrapé qui est devenu amoureux de Mlle D. G. L. sur son beau visage et l'a épousée. Il serait fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc et le plus bel incarnat du monde et de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raisonnement, Mme de B... et moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dîtes que les bêtes sont des machines aussi bien que les montres. Mais mettez une machine de chien et une machine de chienne l'une auprès de l'autre, il en pourra résulter une troisième petite machine ; au lieu que deux montres seront l'une auprès de l'autre pendant toute leur vie sans faire jamais une troisième montre. Or, nous trouvons par notre philosophie, Mme de B... et moi, que toutes les choses qui, étant deux, ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée au-dessus de la machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre ; nous savons bien qu'il faut que vous consultiez vos livres. Mme de B... vous avertit par moi que, quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites

réparation à son teint : et moi je vous assure que je suis une machine montée à vous estimer et à vous aimer toujours.

A MONSIEUR C. D. L. R.

(Sur la jalousie.)

Ce n'est pas fait, mon cher comte, et vous n'êtes pas quitte de mes conseils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toujours et que vous avez des dispositions à la jalousie. Ne croyez pas que je vous passe ces deux choses-là. Vous êtes aimé sans doute et fort tendrement. Sur quoi vos plaintes sont-elles fondées? Sur une délicatesse, dites-vous. Il est bon d'être délicat ; mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent ; mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croient pas qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la personne qui le fait et qui ne savent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeler cruelles et inhumaines. Mais prenez garde aussi qu'on ne se fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendresse qu'on vous donne et qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cru sur parole quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un amant tombe d'accord qu'il est aimé quand il l'est ; s'il veut absolument se plaindre, il peut se réserver une petite matière de plaintes sur le plus ou sur le moins de tendresse. Encore faut-il faire ces sortes de reproches avec des transports doux et non pas avec des airs de chagrin. C'est toujours un mauvais personnage que celui d'un homme qui se plaint ; on se montre par des endroits faibles, dont on doit tâcher à épargner la vue aux gens de qui on veut être aimé. Les plus insupportables de toutes les plaintes sont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étais femme, toutes ces petites jalousies qui ne signifient rien me feraient jeter mon homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'estime assez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puissent partager leur cœur, ni changer ; ou je les estime assez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent, ni qu'elles changent ; et, par conséquent, je ne suis jamais jaloux. Si vous croyez que l'amour doive être une frénésie et qu'il faille que deux personnes, sous prétexte de s'aimer, se tourmentent perpétuellement, et soient des ombres vengeresses attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moi,

j'ai des idées plus douces ; je voudrais accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez pas que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en aurait l'honneur si elles arrivaient rarement ; mais, si elles sont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu sur toutes choses, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MADEMOISELLE DE C...

(En lui envoyant l'extrait de son baptême.)

Je puis me vanter, mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans et voici un extrait en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt ; car je compte que je vous donne les années que je vous ôte et dans cette matière-là on ne compte pas autrement. Deux années que vous croyiez qui fussent passées ne le sont point ; les voilà que je vous présente encore tout entières. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas assez bien de quel prix elles sont ; mais, juste ciel ! qui en donnerait autant à bien des dames que je vous pourrais nommer, quelle reconnaissance n'en tirerait-il pas? Où est le blanc et le rouge, où sont les parures et les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, mademoiselle, que vous ne fassiez d'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira ; je n'aurai plus aucun droit sur votre vie ; mais, présentement, jusqu'à vingt-deux ans elle m'appartient. Mais, s'il arrive que vous ne soyez pas disposée à me rendre justice, sachez, mademoiselle, que je ne souffrirai pas que personne vous aime sur le pied de vingt ans ; je dirai partout qu'à la vérité vous n'en eussiez pas eu davantage si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins et que, puisque vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez pas peut-être à quoi vous vous exposiez en me rendant maître du secret de votre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement, et je crois que c'est le seul. Plusieurs femmes m'ont confié les affaires de leur maison, leurs amours même ; aucune ne m'a confié son âge. J'en ai vu d'assez raisonnables pour prendre

leur parti dans les occasions, avec beaucoup de fermeté et de constance ; je n'en ai point vu qui puissent faire un assez grand effort de courage et de raison pour dire leur âge. La vérité est que, plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il serait de n'en avoir pas tant. Pour vous, mademoiselle, qui ne vous êtes pas ménagée, vous ne savez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échappe quelque indiscrétion. Votre destinée dépendra de moi et il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant, au lieu de poignard, l'extrait de votre baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à présent de mes menaces et que vous voyez ce temps-là si éloigné que vous ne croyez pas que je l'atteigne ; en vérité, je meurs de peur que vous n'ayez raison.

A MONSIEUR...

(Sur une femme qui est destinée à devenir « précieuse ».)

Décidez-moi un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarrasse ; j'ai recours à vous comme à un docteur très éclairé. J'aime, ou, si vous voulez, je vois une assez jolie femme, jeune, et qui sait bien inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit partout. Il est pourtant vrai que, si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'art et nullement à la matière. Elle a un talent de penser faux et de prendre les choses de travers qui ne paraît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias ; dès qu'on parle elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout et qui n'y en entendent point. Elle a cru que je n'étais pas tout à fait bête, et, sur ce pied-là, elle me reçoit agréablement. J'ai toujours été fort touché de sa beauté et je me persuade que par la voie du bel esprit je pourrais parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudrait que la flatter de ce côté-là ; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberait bien vite ; mais aussi, si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée ; elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour m'en faire aimer d'en faire une précieuse que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite femme du monde ; elle donnerait son âme pour son ami ; et, qui lui ôterait sa chimère, elle serait fort aimable. En vérité, je fais conscience de l'y confirmer. Je sais bien que, sitôt que

je la déclarerai bel esprit, elle m'aimera ; mais cela me fâche ; la tête va lui tourner. Vous voyez combien j'ai l'âme bonne. Il y a une certaine friponnerie établie en amour que je n'approuve point trop. Mon Dieu qu'elle me ferait plaisir si elle voulait m'aimer sans qu'elle fût bel esprit ! Mais je ne crois pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, monsieur, de la peine où vous me voyez et envoyez-moi au plus tôt une réponse décisive.

A MONSIEUR D'U...

(La double illusion.)

Croirez-vous ce que je vais vous dire? Notre ami le marquis de ... est aimé de sa femme. Vous savez avec quelle répugnance elle l'a épousé et combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariés et la voilà qui l'aime à la folie. D'abord, elle n'en a rien marqué ; apparemment elle n'a pas voulu se dédire sitôt de ce qui avait paru aux yeux de tout le monde, et peut-être avait-elle quelque honte de ses nouveaux sentiments. Mais enfin elle ne s'en cache plus ; elle a renoncé à toute pudeur ; elle lui dit publiquement mille choses tendres et lui donne de petits noms. Vous ne sauriez croire la mauvaise grâce qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie femme. Cela ne lui sied point du tout, et c'est un ridicule pour lui que d'être appelé *mon cœur* par une belle bouche et regardé amoureusement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisait que se plaindre des duretés qu'on avait pour lui, il est vrai qu'il se plaignait d'une manière brutale et souvent impertinente ; mais on trouvait bon qu'il se plaignît, c'était le personnage qui lui convenait ; on le lui laissait faire ; mais, qu'il soit aimé, l'on n'y saurait consentir. N'allez pas vous imaginer que je sois jaloux de son bonheur et amoureux de la dame ; je vous proteste que non ; c'est seulement qu'on serait bien aisé de voir un ordre raisonnable dans les choses et qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce et trop obligeante qu'on lui dit par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine, et quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air sérieux qui avertit sa femme qu'il faut modérer un peu sa passion devant le monde. Je voudrais que vous l'en-

tendissiez présentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succès de son mariage il se croit né pour l'amour ; il se mêle de débiter de certains lieux communs dont tous les gens à bonne fortune se parent : que c'est toujours la faute des hommes s'ils sont maltraités, qu'il n'y a point de rigueurs éternelles ; qu'on ne manque point de cœurs quand on les sait bien attaquer et enfin tout ce que l'on a coutume de dire en général pour se le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avait encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant sujet d'être content qu'il s'imagine ; sa femme est folle de lui ; elle le sera bientôt de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un mari qui n'est pas aimable que d'être aimé dès qu'il est mari ; il faut qu'il ai plu par des agréments qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous réponds que madame doit avoir un tempérament sur lequel la vertu du sacrement a opéré tout aussitôt et si ce tempérament favorable a trouvé quelque mérite au mari, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le mariage. Qu'une femme n'eût pour vous que les sentiments qu'elle prend dans son devoir, cela est sûr, mais peu agréable ; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le mariage ait causés trop soudainement, cela est agréable, mais peu sûr. On serait bien embarrassé à choisir. Le meilleur est, je crois, de ne choisir point.

A MADEMOISELLE D'HER...

(Les avantages du mariage secret.)

J'apprends que vous êtes bien embarrassée, ma chère cousine, et que vous n'avez guère sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté? M. le marquis de la F... veut vous épouser secrètement et votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriez qu'il y eût trois bans prononcés haut et clair, ensuite des fiançailles dans les formes et puis des noces où tous les parents vinssent dire des sottises. Ma foi, je crois que vous vous moquez. Il y a bien des honnêtes personnes qui se marient sur une simple promesse, quelquefois sur des lettres assez sujettes à interprétation, quelquefois sur rien, à la manière de l'âge d'or où l'on ne savait ni lire, ni écrire, et où il fallait bien que l'on se passât de contrat. Pour vous, vous aurez contrat

et prêtre ; que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardait, je trouverais que c'en serait trop. Voulez-vous que la cérémonie, pour être dans toute son étendue, mette en péril dix mille livres de rente qu'il en coûterait à M. de la F... à qui sa vieille folle de tante, qui vous hait à la mort, pourra jouer un tour, si elle sait qu'il vous a épousée? C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un mariage secret et au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous résoudre à être tympanisée trois fois à haute voix dans une église, où l'on apprendrait à tout le monde qu'un tel temps vous rendriez Monsieur un tel le maître de votre personne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Ayez plus de pudeur, ma chère cousine ; vous ne savez peut-être pas de quoi il est question et de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mystère ; mais, si vous le saviez une fois, je ne crois pas que vous voulussiez que personne vous en crût capable ; surtout je ne crois pas que vous en pussiez faire la confidence à un personnage aussi vénérable qu'un prêtre. Vous ne la feriez sans doute qu'à M. le marquis, parce qu'il serait l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos faiblesses. Trouvez donc bon qu'on vous redresse un peu sur cela et qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu et au su de tout le monde. Vous serez Mme de la F... et on vous appellera Mlle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des filles qui paraîtront vos pareilles et le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que les indiscrets disent quelquefois et il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si votre mariage était déclaré, il faudrait que vous prissiez un visage un peu moins innocent et plus capable ; enfin vous conserverez toutes les minauderies de filles ; cela sera délicieux pour vous ; car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons ; et comment ne les aimerait-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de M. de la F... ; même vous serez une demi-fille pour lui : et, tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée et plus réservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose qui assurément doivent vous tenter. Ma chère parente, ce qui décide de l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille tante qu'il faut conserver ; vous aurez dix mille livres de rentes de plus pour ne point porter pendant quelque temps le nom de marquise

de la F... quoique vous en fassiez les fonctions. Je crois, Dieu me pardonne, que d'autres accepteraient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de marquise de F... sans en jamais porter le nom.

A LA MÊME

(Plus tard.)

Sans mentir, ma chère parente, je vous trouve trop heureuse dans votre petit ménage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie et en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où, avec toute votre vertu, vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix et de quel agrément est la difficulté de se voir et la nécessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarrasser des obstacles qu'il rencontrerait, à qui vous aviez laissé une porte ouverte de votre propre main, et, ce qui me paraît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement et ne fait point le maître de la maison. C'est être née coiffée que de ne se point départir de cette sévère sagesse dont vous faites profession, et d'éprouver ces sortes de délices, c'est-à-dire de rassembler tous les agréments de la vertu et du libertinage. Craignez seulement que la vieille tante ne meure. Il vous en reviendrait dix mille livres de rente ; mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez, M. le marquis et vous, en cessant d'être contraints. Le mariage clandestin est le moins mariage et par conséquent le meilleur ; vous ne serez que trop tôt en plein mariage où vous aurez le loisir de regretter votre ancien état : alors vous connaîtrez la langueur, l'ennui et tous les autres fruits de l'entière liberté et vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille tante. Pourrait-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendrait si elle le savait. Je fais réflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir ; quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens, de quelque manière que ce soit. Cette pauvre bonne femme qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer, pendant sa vie, dans un commerce de galanterie dont vous ne mérite-

riez pas les plaisirs ; et, après sa mort, pour continuer d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. Là voilà bien.

A MONSIEUR D'A...

(Une petite ville.)

Puisque vous êtes destiné à passer quelque temps à..., vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite ; je connais la ville, je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses, de sorte que vous pourrez tout reconnaître avec ma lettre à la main. La ville est petite et votre mérite est grand, cependant, je doute que votre mérite puisse être estimé dans toute la ville. Elle est divisée en deux partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes et aux Gibelins. On siffle dans l'une de ces cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je crois que bientôt elles se distingueront par les couleurs et par les armoiries. La source de cette grande haine fut un habit que Mme du T... avait pris beaucoup de peine à inventer. Mme de S... en fit des plaisanteries, et sur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs amis, et de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux dames sont à la tête des deux partis. S'il y a une fête chez l'une, dans le même temps on en fait la critique chez l'autre : on n'a de l'esprit auprès de l'une, qu'autant qu'on sait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune chez elle ; car un étranger qui se détermine pour l'une ou pour l'autre est d'un grand poids, et principalement un homme de Paris : on croit qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la faction victorieuse ; dans l'autre on n'en croit rien : on soutient que cet homme-là ne se connaît pas en gens ; et, fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais connaisseurs de France, aussi bien que les meilleurs. Ainsi, comptez que d'abord vous serez extrêmement couru ; mais que, si vous faites choix d'un des partis, l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, et même par votre noblesse. Si elle passe là, elle passera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle : on écrirait plus tôt dans tous les lieux où vous avez été, pour avoir des mémoires de vos dits et gestes. Le meilleur

serait de vous conserver toujours neutre, en faisant espérer à l'une et à l'autre faction que vous vous déclarerez pour elle ; mais j'avoue que cette conduite est très difficile à tenir, peu de négociateurs au monde en seraient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ni chez l'autre des dames ; il ne s'agit que de l'esprit, des airs du monde, et principalement des habits. Il n'appartient de parler de leurs habits qu'à leurs marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matière-là. Pour l'esprit, Mme de T... l'a plus vif et plus étourdi, et Mme de S... plus lent et plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages : l'une par un ridicule perpétuel, et quelquefois assez juste, qu'elle jette sur l'autre ; et l'autre, par un mépris affecté, qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrés dans le parti de la première, et la dernière a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes gens. Si vous voulez être d'une cohue souvent fort confuse, mais aussi assez réjouissante, allez chez Mme du T... Si vous voulez voir des gens plus sérieux, et lier des conversations plus régulières, et en récompense plus fatigantes et plus guindées, allez chez Mme de S... Mais enfin, avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je crois déjà deviner le parti que vous suivrez ; la cohue vaut mieux pour peu de temps : j'aimerais mieux l'autre maison pour un commerce qui devrait avoir de la suite. Adieu ; mandez-moi au plus tôt comment vous vous serez gouverné.

A MADAME DE G.

(Déclaration à terme.)

Il y a longtemps, madame, que j'aurais pris la liberté de vous aimer si vous aviez le loisir d'être aimée de moi ; mais vous êtes trop occupée par je ne sais combien d'autres soupirants et j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque temps plus favorable où je le placerai. Peut-être votre cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle ; peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie

ou du dépit à quelqu'un, en faisant paraître tout à coup un nouvel amant. Comptez que vous en avez un en réserve dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes soins et mes vœux tout prêts ; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, et je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des amants et qu'ainsi il est temps que je vienne parce que je ferai toujours nombre. Ayez plus d économie et de ménage. Les belles ont souvent vingt conquêtes à la fois et, quand tout cela vient à manquer à la fois, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir ; j'attendrai quinze ou vingt ans si vous voulez. Je me passerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujour d'hui ; je vous relâche cette extrême vivacité dont est votre teint ; aussi bien il y a beaucoup de superflu dans votre beauté. Je ne veux que le nécessaire, que vous aurez toujours. Quand vous me donnerez ce temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis-je me flatter que je vaux mieux qu'elles et que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentiments valent mieux que les réflexions les plus belles. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, madame, jusqu'à nos amours.

Quelquefois une suite de ces lettres est un véritable roman, un roman dont l'auteur n'aurait écrit que les chapitres principaux, laissant à l'imagination du lecteur le soin de remplir les vides et de rétablir les transitions. Cette manière est bien jolie. En voici deux exemples. Intitulons celui-ci :

L'INVESTISSEMENT INTERROMPU

A mademoiselle de I... - Mon devoir m'oblige, mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il y a longtemps que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir dissimuler et d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin je me reprocherais de ne vous l'apprendre pas et ma conscience en murmurerait trop. Il y a justement un mois, mademoiselle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira ; vous vous fâcherez ; vous vous mettrez en colère ; pour moi je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience ;

après cela je ne m'occupe de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuste que de voir une aussi aimable personne que vous sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté, et qui voit la beauté sans amour lui retient son revenu d'une manière qui crie vengeance. Je ne pourrais pas dormir si je me sentais l'âme chargée de ce péché-là. Vous me direz que je dois vous aimer sans vous le dire ; j'entends bien votre expédient, mademoiselle ; mais vous savez que, quand on paye, on est bien aise d'en tirer quittance ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que sais-je? Vous viendrez peut-être un jour m'inquiéter là-dessus ; il n'est rien tel que de prendre ses sûretés. Vous auriez beau me dire que je n'ai rien à craindre ; mon Dieu, on ne sait pas ce qui peut arriver ; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que, quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A la même. - Vous vous êtes bien gendarmée de ma déclaration ; vous êtes bien satisfaite de vous-même ; votre vertu a fait son tintamarre ; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, vous m'aimerez ; je sais bien ce que je dis, je sais bien ce que je sens qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point si bonne opinion de votre indifférence : j'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien en fait d'aussi jolies personnes que vous. Faut-il des années? Eh bien, des années, soit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucune grâces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretés. Vous ne me ferez que des grâces très légères? Elles me paraîtront de très grand prix parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerez des rivaux? Je les ferai tous déserter par mes assiduités et par le désespoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de soins que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai enrager votre indifférence et, après bien du temps, comblée de services, de respects, de tendresse, vous ne saurez plus de quel côté vous tourner et il faudra que vous m'aimiez par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que, quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien ; mais sachez que c'est une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser là vos amants des années entières sans les aimer et après cela

vous vous avisez quand il vous plaît d'aimer à votre tour ; mais qu'arrive-t-il ? Ils ont commencé d'aimer plus tôt que vous ; ils finissent plus tôt et vous achevez la carrière toutes seules. Vous n'aurez point cet inconvénient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je sois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'est un point de fait qui gît en l'expérience. Éprouvez-le.

A la même. — Depuis que je suis votre amant déclaré, j'ai fait bien du chemin auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment avec moi ; vous ne me recevez plus à votre toilette ; vous ne souffririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde ; je n'aurai plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vrai qu'il faut retourner sur mes pas et que vous me remettez au beau commencement : mais n'importe ! Par la voie que j'avais prise on avance beaucoup d'abord et on est après tout étonné qu'on n'avance plus du tout ; au lieu que par la nouvelle voie que vous me faites prendre, on avance très lentement, mais on avance toujours. Il n'est rien tel que les méthodes régulières. Voyez où en sont Cyrus et Aronce au commencement du premier tome ; cependant ces héros-là, avec leurs pas de tortue, ne laissent pas d'arriver au douzième. J'ai seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire et on devine par là que je vous aime et qu'il doit y avoir quelque chose entre vous et moi. Vous pourriez même me traiter si mal qu'on croirait que vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez et faites-moi quelques faveurs qui sauvent votre réputation. Est-ce à moi à être plus discret que vous ? Est-ce aux hommes à faire ces sortes de prières-là aux dames ? Admirez, s'il vous plaît, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres, qui ménageraient moins l'honneur des belles, vous prieraient de leur continuer vos rigueurs ; mais, pour moi, je ne suis pas de ces fanfarons-là.

A la même. — Je vais m'éloigner pour quelque temps de vous, mademoiselle ; c'est-à-dire que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je crois, pour personne. Elle m'attendrit. Je me figure toujours les gens que je ne vois pas les plus aimables du monde,

et je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moi, sensible, reconnaissante. Je m'imaginerai que si je vous voyais vous auriez cent petites bontés pour moi ; je serai plus charmé de votre idée sur cet article [de la vision que je me ferai de vous à cet égard que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez, par votre sévérité, vous établir chez moi un caractère d'héroïne, en vérité, vous perdriez bien votre peine : dès que je ne vous vois plus, il ne me souvient plus de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume pas à se les représenter ; il faut que je les voie pour les croire. Je sais bien qu'à mon retour vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris ; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de bon temps pendant l'absence. Je serai trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plus tôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidélité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous serai encore plus fidèle absent que présent. Je ne puis rien voir de si aimable que votre idée [votre image] purifiée de vos défauts et je n'aurai qu'elle dans la tête ; mais quand je vous vois rigoureuse au dernier point, je ne puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper ; je ne vous aime que parce que je ne connais rien de plus digne d'être aimé et, du jour où j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moi. J'ai bien exactement calculé si ce que vous avez d'esprit et de beauté par-dessus les autres récompensait le moins de tendresse que vous avez. J'ai trouvé qu'il la récompensait et sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sais pourtant s'il ne se pourrait pas rencontrer quelque personne qui aimât assez bien pour regagner par là les autres avantages que vous auriez sur elle ; en ce cas-là, je vous avertirais qu'il faudrait prendre garde à vous ; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté et l'esprit qui touchent ; la tendresse vaut encore son prix et il est écrit en grosses lettres sur mon cœur comme sur la pomme de Discorde : *A la plus aimable.*

A la même. — Ne savais-je pas bien que l'absence était fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, et sur le chemin même je mourais d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai personne et je ne pus faire autre chose que de semer

toute la route de soupirs qui retournaient sur mes pas. Le lendemain, je joignis un cavalier dont le bon air et la bonne mine me firent espérer qu'il serait homme à vous connaître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des voyageurs, je lui demandai d'où il venait. Il venait de... aussi bien que moi. J'espérai beaucoup. Je le mis en termes généraux sur le chapitre des dames de la ville ; je me plaignis qu'il n'y en avait pas une seule qui pût passer pour belle et cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire et à vous nommer. Mais mon homme ne voulait entrer dans aucun détail. Il est vrai qu'il me parlait toujours agréablement et avec beaucoup de politesse. Enfin, plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle personne Mlle de V... et lui demande s'il la connaissait. Il me dit qu'il l'avait vue ; me voilà plein d'espérance. Je vous nomme, il ne vous connaissait point et il me dit pour ses raisons qu'il n'avait fait que passer par... et n'avait vu que par hasard Mlle de V... Alors je donne un coup d'éperon et je le laisse là. Il vint dîner à la même hôtellerie où j'étais déjà arrêté ; je ne voulus point le revoir. J'avais bien affaire de sa conversation, quelque agréable qu'elle fût, puisqu'il ne parlait point de vous. J'ai été plus heureux à ma campagne. J'ai trouvé dans ces déserts éloignés le baron de... que vous connaissez un peu. Je lui ai fait croire qu'il était amoureux de vous pour avoir l'occasion de lui en parler souvent. Je lui porte votre santé avec un sourire fin et malicieux et il la reçoit de même. J'avoue que j'achète un peu cher le plaisir de parler de vous : tout le mérite de cet homme-là consiste à se connaître en bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses chiens et ses chevaux, et je vous assure que j'ai souvent bien de la peine à lui faire quitter cette matière-là pour le mettre sur votre chapitre. Aussi, je ne lui demande presque pas de réponse et il me suffit qu'il m'écoute, et au fond le baron vaut encore mieux qu'un écho ou un autre sourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes allées sombres qui sont extrêmement dangereuses pour un amant. Elles inspirent des rêveries pernicieuses et c'est une chose mortelle que de se souvenir de vos beautés fortifié de ces allées-là. Il est encore venu des rossignols avec qui assurément vous vous entendez. Vous les avez envoyés, afin qu'ils m'enfonçassent encore la tendresse dans l'âme par leurs chansons. Ils les chantent si bien qu'il faut qu'ils les aient apprises de vous. Je suis d'une faiblesse étrange ; je n'oserais plus entendre un ruisseau qui gazouille que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans

mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutoie. N'en soyez point scandalisée ; votre idée m'est devenue extrêmement familière.

A la même. — On a bien raison de dire, mademoiselle, que le mystère est un assaisonnement très nécessaire à l'amour. Si la passion que j'ai pour vous était moins connue, un procès que j'ai ici en irait mieux. J'ai plaidé contre mon receveur et je vois qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toujours du temps parce qu'il sait que je vous aime et qu'il est persuadé que j'aurai la faiblesse de retourner bientôt à... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'est grand'pitié, mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris et ceux de mon receveur ! Il faut que cet homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il sait bien en sa conscience ce qu'il me doit et il a pris une forte résolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manières sur les moindres choses ; il m'engage dans des procédures qui ne finiront de dix ans suivant le train qu'elles prennent ; la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point ; il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins, ce que j'espère, c'est que le jugement que j'obtiendrai contre lui sera valable aussi contre vous ; il sera tout à fait en cas pareil et vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon homme vivement, non pas à cause des quatre mille écus qu'il me doit ; mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui et lui ferai moins de quartier parce qu'il vous représente.

A la même. — Je m'aperçois de ce que vous m'avez mandé, mademoiselle, que vous entreriez dans les intérêts de mon receveur et que vous solliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher ; mais j'ai trouvé un moyen de me venger de vous. Je pars dans deux jours, je vous reverrai. Je vais désormais partager mon temps entre mon chicaneur et ma chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera je l'emploirai à agir contre l'autre. Je prévois que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous, vous me ferez rappeler par votre associé qui me donnera quelque assignation et quand j'en serai à poursuivre l'associé, il saura bien me faire lâcher prise en vous obligeant à me mander

quelque chose de tendre qui me fera aussitôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai et deviendrai un si impitoyable plaideur que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerais mieux que ce fût vous sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon receveur, et je crois que votre exemple aurait plus de pouvoir sur lui que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payiez mes soins que vous avez reçus, il verrait bien qu'il ne pourrait pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre et je le lui ferai signifier aussitôt. Il me serait commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je serai auprès de vous et de n'être plus obligé de retourner plaider à une juridiction de campagne ; je vous assure que vous m'allez retrouver, par cette raison-là, plus ardent et plus passionné que jamais et vous serez peut-être la première qui serez contente des effets de l'absence.

A la même. — Je vous trouvai hier, mademoiselle, plus belle et plus brillante que jamais. Je ne sais si vous êtes embellie, en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne sait jamais bien au juste la vérité des choses. De bonne foi, je douterais quelquefois que vous fussiez aussi aimable que vous me paraissez, si je n'entendais dire à bien des gens que vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en apercevrais pas ; car je vous aime jusqu'à la folie. Aussi, quand je commençai à vous aimer, comme je sentais que je devais me défier de mon jugement sur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde s'il était vrai que vous eussiez de grands yeux vifs, l'agréable bouche et l'air fin que je vous voyais ; on me dit qu'il n'y avait à tout cela aucune illusion. Sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudrait mieux pour moi que vous ne fussiez belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu sait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embellirait ; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrais tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir votre beauté ; car il faudrait que vous n'en fissiez d'usage que pour moi et ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agréments ne

doivent rien à personne ; cela vous rend trop fière. Je ne sais pourtant si ceux que je vous trouvai hier ne vous étaient point inspirés par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'étaient pas tout à fait au même état que je les avais laissés quand je partis. Il y avait quelque chose de changé, un certain brillant, un feu plus doux qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion ; car ce feu et ce brillant étaient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en aperçoive. Hélas, on dit que l'œil du maître est nécessaire partout ; mais l'œil de l'amant l'est encore bien davantage ; j'ai été éloigné deux mois et voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs ; il me semble même que je les surpris en flagrant délit avec un cavalier qui était chez vous ; il vous regardait et vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là ; mon cœur m'a dit que j'ai un rival, mais je ne crois pas légèrement mon cœur ; car il me dit que vous devriez m'aimer ; et, cependant, m'aimez-vous?

A la même. — Je ne doute plus que je n'aie un rival ; il se déclara hier par la mauvaise humeur où il fut de me voir longtemps chez vous. J'admire comme vous avez pris votre temps juste, pendant mon absence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que, si j'eusse été présent, il n'eût jamais osé songer à vous. Il eût vu de quelle manière je vous aime et il n'eût pas cru pouvoir vous aimer autant. Aussi, comme vous savez que j'épouvante ceux qui voudraient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes : mais je vais me montrer à mon rival avec toute ma passion. Du moins, s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché ; l'inclination que vous eussiez eue pour lui eût été cause que vous n'en eussiez exigé qu'une tendresse légère et que vous eussiez suppléé par votre bonté, ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, et il aurait honte d'être préféré à un homme qui vous aimerait plus que lui. Ainsi par mes soins et mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra et vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurais droit de vous demander cette double reconnaissance. Cependant, comme je veux être généreux, je consens

que vous ne me payiez que ma tendresse et que pour celle de mon rival, vous n'y songiez point du tout.

Selon la mode qui sera très répandue au dix-huitième siècle, ce roman-ci est inachevé. En voici un qui est complet, toujours du reste composé d'après ce procédé que nous avons dit, qui consiste à ne présenter que les incidents saillants en laissant au lecteur à remplir les intervalles. Intitulons-le :

LE PLAISIR DE ROMPRE

A M. le marquis de C... — Il faut que je vous confie mes malheurs, mon cher marquis. J'aimais, comme vous savez, Mme de L. M. et je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches. Je n'entends que des plaintes perpétuelles : où sont mes protestations de constance et de fidélité? Que sont devenues mes premières manières? Cela me met au désespoir ; car, de bonne foi, est-ce ma faute, si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serais trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes ; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes soins et les mêmes assiduités que j'avais auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est pas le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là ; je ne sais ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat et fort mal à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle me coûte beaucoup et elle devrait m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant, elle me tenait compte de ce qui ne me coûtait rien. On ne sait guère en ce monde le véritable prix des choses. Je commençai à l'aimer sans savoir pourquoi et je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant de la voir. Je la compare à mille et mille femmes qui ne sont pas si belles ; j'étudie l'agrément de ses manières pour y être sensible ; je trouve ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je lui entends dire ; enfin, après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime ; je sens je ne sais quoi pendant un instant ; mais, dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre marquis, pourquoi

faut-il qu'on aime ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je suis si chagrin contre l'amour qu'à l'heure qu'il est je voudrais l'exterminer du monde.

Au même. — Enfin, Mme de L. M. et moi, nous avons pris une forme de vie ; nous sommes convenus de ne plus songer l'un à l'autre sur le pied d'amour et de vivre en bonne amitié. J'étais fort content de ce traité-là ; cependant je vous assure qu'il n'est pas si aisé à exécuter que je l'avais cru; non que j'aie des intentions de recommencer le personnage d'amant ; mais c'est que le personnage d'un homme qui a été amant et qui ne veut plus être qu'ami est très difficile. Je ne sais comment parler de nouvelles à une femme à qui j'ai tant parlé de tendresses ; nos conversations me paraissent d'un ennui mortel pour peu que je me souvienne de ces conversations vives que nous avions ; par malheur, je ne puis m'empêcher de m'en souvenir. Je ne serais point embarrassé à entretenir une autre sur le beau temps et la pluie, et je le suis cruellement quand je veux entretenir Mme de L. M. La vue seule de son appartement me rappelle des idées qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoiqu'elle soit de très bonne compagnie. J'entre dans sa chambre d'un air interdit et je tiens encore cela des commencements de mon amour. J'ai le sérieux d'un amant timide plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé et que les vieillards rentrent en enfance. La dame, de son côté, a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manières qu'elle voudrait. Elle tâche à me traiter comme les autres gens qu'elle voit, mais, sans s'en apercevoir, elle me traite plus froidement et m'adresse rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien qu'elle s'y est préparée et ce qu'elle me dit est plus concerté et moins naturel. Je vois bien qu'il lui serait plus aisé et même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi et que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui lui est tout opposé, mais à un autre qui lui ressemble. Qui m'eût dit, il y a un an, que j'eusse dû craindre un jour d'être tête à tête avec Mme de L. M., je ne l'eusse pas cru. Cependant quand je vais chez elle et qu'il n'y a qu'une personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se lève et qu'on ne nous laisse seuls ensemble.

Que deviendrais-je, bons dieux, et de quoi lui parlerais-je? J'ai éprouvé cet embarras une fois. Je vous jure que j'en suais. Il me prit comme une paralysie d'esprit qui m'en ôta l'usage tout d'un coup ; j'eus des vertiges, la tête me tourna et je demeurai court, sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi, pour faire mes visites, je prends le temps que la foule y est, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant pesté. Plût au ciel que Mme de L. M. pût s'engager dans quelque autre passion nouvelle qui l'occupât et lui fit perdre un reste d'attention qu'elle a sur moi ! Il me semble que, si elle me faisait une infidélité complète, j'en aurais plus de liberté avec elle et que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout à fait les traces de l'amour. Je vois chez elle un cavalier de mérite qui la trouve très aimable ; il me ferait plaisir de me succéder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres hommes et que je n'aie rendu la dame plus difficile à persuader sur la fidélité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur et qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrais pas qu'elle eût à me reprocher qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle et je serais bien aise qu'elle me donnât lieu de lui soutenir qu'elle avait l'âme disposée à d'autres passions et que je n'ai fait que prévenir son changement. Car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme ; et cependant vous savez combien je suis innocent et combien je me suis prié moi-même d'être fidèle. Adieu, mon cher marquis, je vous manderai si je suis assez heureux pour avoir un successeur. Vous êtes mon confident quand je n'ai plus d'amour ; tant que j'en ai, aucun mortel n'entre dans ces mystères.

Au même. — Mes souhaits sont accomplis : j'ai un successeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être point aimé que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous assure que j'ai désiré avec autant d'empressement la tendresse et l'indifférence de Mme de L. M. Enfin, je les ai obtenues toutes deux, l'une après l'autre ; c'est tirer d'une personne tout ce qui peut s'en tirer. Je ne sais comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimés, ni ceux qui se plaisent à être aimés sans aimer ; l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose du monde que les dispositions où mon successeur est à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé, tantôt

il me méprise de ce qu'il croit que je n'ai pu me conserver le bonheur dont je jouissais ; tantôt il m'insulte comme s'il obtenait sur moi une préférence que je lui eusse disputée. Il voudrait bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé ; mais il voit trop clairement que je l'ai pris et cela le désespère. Je gage qu'il voudrait que je fusse son rival et qu'il lui en eût coûté la moitié de son bien ; car il est outré du sang-froid avec lequel je regarde ses empressements et ses soins. D'autre côté la dame affecte de ne pas me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne ; et je ne sais si, dans les complaisances qu'elle a pour son amant, il n'y entre pas un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire sentir. Peut-être ma présence vaut quelque chose à mon prétendu rival. Il est certain que la dame voudrait bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon désavantage entre cet homme-là et moi ; mais le moyen? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je suis assez honnête homme pour être fâché de ne pouvoir pas servir d'assaisonnement à la nouvelle tendresse de Mme de L. M. Tout ce que je puis faire, c'est de lui souhaiter une passion moins vive que celle qu'elle a eue et à mon successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du temps que la mienne.

Ainsi Fontenelle, une génération d'avance, traçait les principaux linéaments du code des roués de la Régence et l'ébauche déjà assez poussée du roman du dix huitième siècle, de quoi je ne lui fais un mérite que littéraire.

CHAPITRE II

LES *DIALOGUES DES MORTS*

Mais dans le même temps où il s'amusait à ces agréables colifichets, dans le même temps il écrivait les *Dialogues des morts*, qui auraient dû faire un peu réfléchir La Bruyère et lui épargner le tort de dire sur Fontenelle des choses, à la vérité très justes, mais qui manquent du correctif nécessaire.

Les *Dialogues des morts* sont un mélange de coquetteries littéraires encore, mais sans baladinage, de paradoxes quelquefois faciles, mais curieux déjà, et enfin, çà et là, des choses les plus profondes du monde. Ce sont les *Lettres persanes* de Fontenelle. Nietzsche les estimait infiniment, à faire honte à bien des Français, même lettrés, qui ne les connaissent aucunement. Il dit d'eux : « CROISSANCE APRÈS LA MORT. Ces petites paroles intrépides sur les choses morales que Fontenelle a jetées dans ses immortels *Dialogues des morts* étaient regardées jadis comme des paradoxes, des jeux d'un esprit aventureux. Même les juges suprêmes du bon goût et de l'esprit n'y voyaient pas davantage, et peut-être Fontenelle lui non plus. Maintenant il se passe quelque chose d'incroyable. Ces pensées deviennent des vérités, la science le démontre. Le jeu devient sérieux. Et nous lisons ces *Dialogues* avec un autre sentiment que le firent Voltaire et Helvétius, et, involontairement, nous élevons leur auteur dans une autre classe d'esprits, une classe beaucoup plus haute que celle où le placèrent ceux-ci à raison ou à tort. »

Et, en effet, bien des idées où Nietzsche a mis sa marque, elle aussi immortelle, ont été conçues avec tranquillité,

comme il convenait à « l'introducteur discret des idées hardies », pour l'appeler du nom que lui donne spirituellement M. Henri Potez, mais avec la même perspicacité aiguë que par Nietzsche; et, comme Augier disait de Labiche : « Il ne lui a manqué que d'être amer pour paraître profond », on pourrait dire de Fontenelle : « Il ne lui a manqué que d'être irrité pour paraître audacieux ».

Comme Nietzsche, Fontenelle s'est demandé si la pensée n'était pas l'agent paralysant de l'action, et si, par conséquent, la plus grande erreur de l'homme sur sa destinée n'était point de se croire né pour penser. Comme Nietzsche, Fontenelle s'est demandé si les préjugés n'étaient pas la sauvegarde de la santé morale de l'homme, et a dit à sa manière : « La vérité, cette forme la moins efficace de la connaissance. » Comme Nietzsche, Fontenelle a douté de l'utilité de la science pour le bonheur à partir d'un certain moment où les hommes, qui ont cherché d'abord pour se sauver la vie, continuent de chercher par habitude, et sans qu'il y ait à cela aucun profit. Comme Nietzsche, Fontenelle a considéré le pur désintéressement comme la chimère de la morale, comme étant à la morale ce que la pierre philosophale est à la chimie, excellente chimère du reste en ce qu'on n'y parvient pas, sans doute, mais en ce que l'homme est né pour « prétendre y parvenir ». Comme Nietzsche encore, Fontenelle s'est diverti non sans amertume, mais aussi gaiement que devait faire le philosophe allemand, des efforts vains des savants pour établir la certitude, comparant la science au jeu du colin-maillard où il ne suffit pas de mettre la main sur une personne, mais où il faut encore dire son nom, le savant découvrant de temps en temps une vérité, mais n'étant jamais sûr que précisément c'en soit une. On trouverait bien d'autres points de parentage entre Fontenelle et Nietzsche, comme, du reste, entre Fontenelle et Rousseau, quel que soit le mépris de Nietzsche pour ce dernier. Les *Dialogues des morts* sont, *avant Bayle*, un manuel du scepticisme préservatif, de scepticisme sans arrogance et destiné à prémunir les hommes contre l'intrépidité de l'affirmation. Quand Fontenelle, vers 1750, se déclarait

« effrayé de l'horrible certitude qui régnait alors autour de lui », il remontait, soixante-cinq ans en arrière, à ses *Dialogues*, se disant sans doute que, les hommes ne faisant jamais que passer d'un dogmatisme impérieux à un autre dogmatisme tyrannique, le meilleur peut-être est de leur dire toujours : « Ne soyez pas sûrs. »

Toujours est-il que voici ce qui, à mon sens, est le meilleur dans les *Dialogues des morts* écrits par Fontenelle pour l'instruction des vivants. « J'ai fait moraliser mes morts, dit Fontenelle dans son épître dédicatoire à Lucien; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; les vivants auraient suffi pour dire des choses inutiles. De plus on peut supposer que les morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir; et on doit croire pour les honorer qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici haut parce qu'ils les regardent *avec plus d'indifférence et de tranquillité* et ils veulent bien en raisonner parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt... »

Se donnant une mort extrêmement anticipée, Fontenelle, avec au moins une tranquillité qui approchait de l'indifférence, sans exclure un reste d'intérêt, raisonnait ainsi :

DIALOGUES DES MORTS

ANACRÉON, ARISTOTE

ANACRÉON... — Vous faites sonner bien haut le nom de philosophe ; mais moi, avec mes chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé sage...

ARISTOTE. — J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse...

ANACRÉON. — Vous prétendez railler, mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter comme j'ai chanté et comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter et pour boire comme nous, il faudrait avoir dégagé son âme des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendrait ; enfin, il y aurait auparavant bien des petites choses à régler chez soi, et, quoiqu'il n'y ait pas grande dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut, à moins de frais, philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice ; on se fait une entrée agréable à la cour du grand Alexandre ; on s'attire des présents de cinq cent mille écus que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de physique selon l'intention du donateur, et, en un mot, cette sorte de philosophie mène à des choses assez opposées à la philosophie...

HOMÈRE, ÉSOPE

ÉSOPE... — Quoi? N'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages?

HOMÈRE. — Hélas ! point du tout.

ÉSOPE. — Cependant tous les savants de mon temps le disaient ; il n'y avait rien dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée* à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde...

HOMÈRE. — Sans mentir, je m'étais bien douté que de certaines gens ne manqueraient point d'entendre finesse où je n'en avais point entendu.

ÉSOPE. — Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poèmes. Où en eussiez-vous été si on les avait pris au pied de la lettre ?

HOMÈRE. — Eh bien, ce n'eût pas été un si grand mal.

ÉSOPE. — Quoi, ces dieux qui s'estropiaient les uns les autres, ce foudroyant Jupiter qui dans une assemblée des Dieux menace l'auguste Junon de la battre, et Mars qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes et n'agit pas comme un seul (car, au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à aller se plaindre de sa blessure à Jupiter), tout cela eût été bon sans allégorie ?

HOMÈRE. — Pourquoi non ? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ? Détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez bien de l'envelopper dans les fables, elle en plaira beaucoup plus ; et si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans aucune vérité...

ÉSOPE. — Cela me fait trembler ; je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues. Si l'on a bien su croire que les dieux tiennent tous les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

HOMÈRE. — Ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les Dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

ATHÉNAÏS, ICASIE

ATHÉNAÏS. — Bien souvent on fait par hasard les plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un

peintre qui avait si bien peint des grappes de raisin que des oiseaux s'y trompèrent et les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étaient portés dans le tableau par un petit paysan : on disait au peintre qu'à la vérité il fallait qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiraient les oiseaux, mais qu'il fallait aussi que le petit paysan le fût bien mal, puisque les oiseaux n'en avaient point peur. On avait raison. Cependant, si le peintre ne se fût pas oublié dans le petit paysan, les raisins n'eussent pas eu le succès prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE. — En vérité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait, et, après l'aventure de ce peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien et craindre de n'avoir pas fait quelque chose qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès différents aux mêmes choses afin de se moquer toujours de la raison humaine qui ne peut avoir de règle assurée.

SOCRATE, MONTAIGNE

SOCRATE. — Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MONTAIGNE. — Extrêmement. Vous ne le reconnaîtriez pas.

SOCRATE. — J'en suis ravi. Je m'étais toujours bien douté qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était de mon temps.

MONTAIGNE. — Que voulez-vous dire? Il est bien plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vécu où régnait tant de probité et de droiture.

SOCRATE. — Et moi je m'attendais, au contraire, à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi? les hommes d'après vous ne se sont pas corrigés des sottises de l'antiquité?

MONTAIGNE. — Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement ; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs et que, de jour en jour, tout empire.

SOCRATE. — Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la

fin elles prendraient un train plus raisonnable et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE. — Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les oiseaux qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie et les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants.

SOCRATE. — Mais pourquoi ne fait-on pas d'expériences? Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été la jeunesse.

MONTAIGNE. — Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi partout où il y a des hommes, il y a des sottises et les mêmes.

SOCRATE. — Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE. — Ah! Socrate! Je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire dans des arguments dont ils ne prévoyaient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisait, et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançais ; cependant je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses et roides de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Périclès, ni enfin des Socrates.

SOCRATE. — A quoi tient-il? Est-ce que la nature s'est épuisée et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes. Pourquoi ne se serait-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénérassent?

MONTAIGNE. — C'est un point de fait : ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes pour nous persuader qu'elle en aurait su faire si elle eût voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

SOCRATE. — Prenez garde à une chose d'une espèce particulière. L'éloignement grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle et

l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser les contemporains...

MONTAIGNE. — J'aurais toujours cru que tout était en mouvement, que tout changeait et que tous les siècles différents avaient leurs différents caractères comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savants et d'autres qui sont ignorants? N'en voit-on pas de naïfs et d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers? Pourquoi n'y aurait-il pas des siècles vertueux et d'autres plus méchants?

SOCRATE. — Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change; mais le cœur ne change pas et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle; mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra pas. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent nulle part en assez grande quantité pour y faire un monde de vertu et de droiture.

MONTAIGNE. — Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres?

SOCRATE. — La nature agit toujours avec beaucoup de règle; mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

ÉRASISTRATE, HERVÉ

ÉRASISTRATE. — Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi! le sang circule dans le corps?...

HERVÉ. — Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain et le corps humain ne vous était pas seulement connu...

ÉRASISTRATE. — Quoi? vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVÉ. — Assurément.

ÉRASISTRATE. — ... Sur ma parole rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connaissances utiles que les hommes ont eues de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté et qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avaient besoin de savoir; car ils étaient perdus si elle eût laissé à la lenteur de leur raison de le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu et dans de longues années.

HERVÉ. — Il serait étrange qu'en connaissant mieux l'homme on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuserait-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudrait mieux laisser là tout.

ÉRASISTRATE. — On y perdrait des connaissances fort agréables; mais, pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme ou une nouvelle étoile dans le ciel c'est bien la même chose. La nature veut que, dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais, passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra pas la nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON

LE DUC. — Mais pourquoi m'avez-vous si longtemps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'âme à ne rien conclure?

ÉLISABETH. — Mon père passa sa vie à se marier et à se démarier. Pour ce qui est de moi, au contraire, le vrai secret de ma conduite, c'est que je trouvais qu'il n'y a rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs et de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment désiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, et les choses ne passent point de notre

imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte... Si l'on ôtait les chimères aux hommes, quel plaisir leur resterait-il? Je vois bien que vous n'aurez pas senti tous les agréments qui étaient dans votre vie ; mais, en vérité, vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC. — Quoi? Quels agréments y avait-il dans ma vie? Rien ne m'a réussi. J'ai pensé quatre fois être roi : d'abord il s'agissait de la Pologne, ensuite de l'Angleterre et des Pays-Bas ; enfin, la France devait apparemment m'appartenir ; cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

ÉLISABETH. — Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des espérances, et jamais de réalités. Vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. — Mais comme je crois qu'un mariage effectif pourrait vous convenir, je vous avoue qu'une véritable royauté eût été assez de mon goût.

ÉLISABETH. — Les plaisirs ne sont pas assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse ; il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

ÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE

DÉMÉTRIUS. — ... Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action que la vôtre, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

ÉROSTRATE. — Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Éphésiens furent de bonnes gens qui ne s'aperçurent pas que de défendre de prononcer mon nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute leur ville et tout leur État... Pourquoi avait-on bâti le temple d'Éphèse avec tant d'art et de magnificence?

Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom? Eh bien, ce fut aussi pour faire vivre mon nom que je le brûlai. La vanité qui avait élevé ce temple par la main d'un autre l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes : elle les a faits et elle peut les détruire. Les plus grands États mêmes n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas trouver une origine indépendante d'elle...

DÉMÉTRIUS. — Selon vous rien ne serait en sûreté. Je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

ÉROSTRATE. — La vanité se joue de leur vie autant que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉMÉTRIUS. — Enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

ÉROSTRATE. — Je ne sais s'il est moins noble que les autres, mais je sais qu'il est nécessaire qu'il y ait des gens qui le prennent.

DÉMÉTRIUS. — Nécessaire !

ÉROSTRATE. — Assurément ! La Terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce si tous les monuments anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que les trois cent soixante statues que les Athéniens vous dressèrent dans leur ville fussent longtemps sur pied? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

DÉMÉTRIUS. — Ce fut une plaisante vengeance que celle que Polio cète exerça sur mes statues. Puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

ÉROSTRATE. — Oui, mais, avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les élever point? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

PARMÉNISQUE, THÉOCRITE DE CHIO

THÉOCRITE. — Tout de bon, vous ne pouviez plus rire après que vous eûtes descendu dans l'antre de Trophonius?

PARMÉNISQUE. — Non, j'étais d'un sérieux extraordinaire... A la vérité, je descendis dans l'antre de Trophonius, mais ce qui m'attrista si fort n'est pas ce que l'on pense.

THÉOCRITE. — Et qu'est-ce donc?

PARMÉNISQUE. — Ce sont les réflexions. J'en avais fait et je ne riais plus. Si l'oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étaient guéris de leur enjouement.

THÉOCRITE. — J'avoue que je ne sais pas trop ce que c'est que les réflexions ; mais je ne puis concevoir pourquoi elles seraient si chagrines. Ne saurait-on avoir des vues saines qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie, et la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PARMÉNISQUE. — Apparemment l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement : car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher : *Vous voulez faire des réflexions, dit-elle, prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront.*

THÉOCRITE. — Mais vous ne me dites pas pourquoi la nature ne veut pas que nous poussions les réflexions jusqu'où elles peuvent aller?

PARMÉNISQUE. — Elle a mis les hommes au monde pour vivre, et vivre c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret ; on devient trop sage et l'on n'est point assez homme ; on pense et on ne veut plus agir ; voilà ce que la nature ne trouve pas bon.

THÉOCRITE. — Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMÉNISQUE. — Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir une autre qui nous ramène à tout par les actions ; mais, à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir pas pensé?

SÉNÈQUE, SCARRON

SÉNÈQUE. — Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore et que, dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON. — J'ai été sans vanité plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe et plus que Zénon, votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, particulièrement, vous aviez des richesses immenses ; pour les autres, ou ils ne manquaient pas de bien, ou ils jouissaient d'une assez bonne santé, ou, enfin, ils avaient tous leurs membres. Moi, j'étais dans une très mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement, et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps et ne pouvaient passer jusqu'à l'âme du sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

SÉNÈQUE. — N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisants, comiques?

SCARRON. — Oui, j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle *le Burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉNÈQUE. — Mais, vous n'étiez donc pas un philosophe?

SCARRON. — Pourquoi non?

SÉNÈQUE. — Ce n'est pas l'occupation d'un philosophe stoïcien que de faire des ouvrages de plaisanterie et de songer à faire rire.

SCARRON. — Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est enfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerais de vos ouvrages mêmes, si je voulais, et fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement? J'ai mis en vers burlesques la divine *Enéide* de votre Virgile ; et l'on ne saurait mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent...

SÉNÈQUE. — Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que

vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez philosophe ; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.

SCARRON. — Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies ne doivent donner aucune atteinte à la gaîté du sage, n'eussent-elles pas été dignes d'un stoïcien.

SÉNÈQUE. — Cela est sans difficulté.

SCARRON. — Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaîté ; cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse ; mais mes vers en étaient une pratique continuelle...

ARTÉMISE, RAIMOND LULLE

LULLE. — ... N'avons-nous pas tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver? Vous le secret de rester fidèle à votre mari mort, et moi celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en est de la fidélité posthume comme du grand œuvre.

ARTÉMISE. — Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes qu'ils diront peut-être que le grand œuvre n'est pas assez impossible pour entrer dans cette comparaison.

LULLE. — Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTÉMISE. — Mais d'où vient qu'on le cherche et que vous-même, qui paraissez avoir été homme de bon sens, vous ayez dormi dans cette rêverie?

LULLE. — Il est vrai qu'on ne peut trouver la pierre philosophale ; mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchait pas.

ARTÉMISE. — Ne vaudrait-il pas mieux chercher les secrets qu'on peut trouver que de songer à ceux qu'on ne trouve jamais?

LULLE. — Toutes les sciences ont leur chimère après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connaissances fort utiles. Si la chimie a sa

pierre philosophale, la géométrie a sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes et les mécaniques leur mouvement perpétuel. Il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une langue que vous n'entendez peut-être pas bien ; mais vous entendrez bien que la morale a aussi sa chimère, c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais ; mais il est bon qu'on prétende y parvenir. Du moins, en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus ou à des actions dignes de louange ou d'estime.

ARTÉMISE. — Encore une fois, je serais d'avis qu'on laissât là toutes ces chimères et qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

LULLE. — Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au delà de leur portée. Ils ne se mettraient jamais en chemin s'ils croyaient n'arriver qu'où ils arrivent effectivement. Il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la chimère n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligé. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari n'était pas naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdrait courage si l'on n'était pas soutenu par des idées fausses...

STRATON, RAPHAEL D'URBIN

STRATON. ... La raison n'est pas toujours irrésolue. Elle laisse faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-même ; mais sur combien de choses très considérables a-t-elle des idées nettes d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

RAPHAEL. — Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON. — Il n'importe. On ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

RAPHAEL. — Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de

son inclination à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achèvent de la remplir.

STRATON. — Et quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas, dans les choses douteuses, surprendre son jugement. La raison s'arrête quand elle ne sait quel chemin prendre.

RAPHAEL. — Vous dites vrai ; elle n'a point alors d'autre secret pour ne point s'égarer que de ne pas faire un seul pas ; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain ; il est en mouvement ; il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter ; on a besoin de lumières pour y parvenir et de force pour s'en tenir là. D'ailleurs, le doute est sans action et il faut de l'action pour les hommes.

STRATON. — Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

RAPHAEL. — Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard samnite à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avaient à faire après qu'ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et quand ils étaient en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel et les Samnites renvoyèrent vers lui. Il répondit qu'on donnât la vie à tous les Romains sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre de ces conseils et l'on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés. Il faut les conserver tous ou les exterminer tous absolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir, et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON. — S'il n'y a pas moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit point balancer à prendre un parti. Il faut se défaire de tous les préjugés.

RAPHAEL. — Mais la raison chassera de notre esprit toutes nos anciennes opinions et n'en mettra pas d'autres à la place. Elle y conservera une espèce de vide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes il leur faut autant de préjugés qu'ils sont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

LUCRÈCE, BARBE PLOMBERGE

BARBE. - ... Ils ont dit que vous vous êtes tuée un peu tard... que vous avez mis votre vertu en étalage et en pompe, que vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parents, que la vertu devrait être contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même, qu'il est d'une grande âme de mépriser cette chimère de gloire.

LUCRÈCE. — Il s'en faut bien garder. Ce serait une chimère dangereuse. Cette chimère là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'âme de tout ; on la préfère à tout et voyez comme elle peuple les Champs-Élysées : la gloire nous amène ici plus de gens que la fièvre. Je suis du nombre de ceux-là qu'elle y a amenés. J'en puis parler.

BARBE. — Vous vous êtes donc bien prise pour dupe aussi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ; car, du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRÈCE. - C'est là un des secrets du lieu où nous sommes ; il ne faut pas que les vivants le sachent.

BARBE. — Quel mal y aurait-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe?

LUCRÈCE. — On ne ferait plus d'actions héroïques.

BARBE. — Pourquoi? On le; ferait par la vue du devoir. C'est une vue bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRÈCE. — C'est justement ce qui la rend trop faible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination et elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuverait pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius était sur le point de se sacrifier pour la patrie et de sauter tout armé et à cheval dans ce gouffre qui s'était ouvert au milieu de Rome, si on lui eût dit : il est de votre devoir de vous jeter dans cet abîme, mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action, de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds pas que je me fusse tuée si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'eusse cru que mon devoir n'était point blessé par la violence que l'on m'avait faite ; tout au plus j'eusse cru

le satisfaire par des larmes ; mais, pour se faire un nom, il fallait se percer le sein et je me le perçai.

BARBE. — Vous dirai-je ce que je pense? J'aimerais autant qu'on ne fît pas ces grandes actions que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LUCRÈCE. — Vous allez un peu trop vite. Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la voie du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se trouvent faites ; enfin, l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train. Ce qu'il y a à dire, c'est que, ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.

MARIE STUART, RICCIO

MARIE STUART. — ... Tu te plains ! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

RICCIO. — Oh ! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers. Mais moi, j'étais né pour mourir dans mon lit. La nature m'avait mis dans la meilleure situation du monde pour cela ; point de bien, beaucoup d'obscurité ; un peu de voix seulement et le génie pour jouer du luth.

MARIE. — Tu te serais bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

RICCIO. — J'eusse cherché mon bonheur en moi-même.

MARIE. — Tu es un fou... C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur en eux-mêmes.

RICCIO. — Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un poète de mon pays a décrit un château enchanté où des amants et des amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement et d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment et ne se reconnaissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes. Il est dans leurs propres pensées ; mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux et ils vont le chercher bien loin.

MARIE. — Laisse là le jargon des philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

RICCIO. — Le bonheur mériterait pourtant que l'on prît cette peine-là.

MARIE. — On la prendrait inutilement : il ne saurait s'accorder avec elle ; on cesse d'être heureux sitôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentait les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien? Moi, je tiendrais qu'il serait malade. Le bonheur est comme la santé : il faut qu'il soit dans les hommes sans qu'ils l'y mettent, et, s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes et qui sont toujours très faibles et très incertaines.

DESCARTES, LE TROISIÈME FAUX DÉMÉTRIUS

DESCARTES. — ... Vous entreprîtes de vous faire passer pour le prince Démétrius et vous aviez déjà devant les yeux l'exemple de deux faux Démétrius qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avaient été reconnus pour ce qu'ils étaient et avaient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie nouvelle ; il n'y avait pas d'apparence que celle-là, qui était déjà usée, dût réussir...

LE TROISIÈME FAUX DÉMÉTRIUS. — Mais vous, comment osiez-vous vous ériger en chef d'une philosophie nouvelle où toutes les vérités inconnues jusqu'alors devaient être rassemblées?... N'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant d'autres philosophes qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avaient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais philosophes. On vous en nommerait un nombre prodigieux et vous ne me sauriez nommer que deux faux Démétrius qui avaient été avant moi...

DESCARTES. — On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables ; mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée ; car la philosophie (je crois qu'un mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble

à un certain jeu à quoi jouent les enfants où l'un d'entre eux, qui a les yeux bandés, court après les autres, et, s'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche prise et recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi? nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, et dès ce moment-là elle nous échappe.

Le troisième faux Démétrius. — Il n'est que trop visible qu'elle n'est pas faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage et l'on fera bien.

Descartes. — ... Croyez que les hommes ne se décourageront point. Cela ne leur arrivera jamais. Puisque les modernes ne découvrent pas la vérité plus que les anciens, il est bien juste qu'au moins ils aient autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns, ni aux autres, du moins ce qui leur est dû, c'est le plaisir de la même erreur.

Tels étaient les propos de Fontenelle sur la philosophie morale, où La Bruyère n'a vu qu'entretien de faux bel esprit avec des caillettes, de quoi il ne faut pas s'étonner, les purs littérateurs étant beaucoup au-dessous du commun des hommes quand il s'agit de se douter des hommes qui pensent.

CHAPITRE III

LES *ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES*

Mais à partir de 1683 ou 1684, à travers ses tragédies, ses opéras, ses églogues, ses chroniques galantes et ses fantaisies philosophiques, Fontenelle s'était avisé qu'il y avait en France des savants, et c'est-à-dire des physiciens, des chimistes, des naturalistes et des astronomes; et il n'y eut pas, non pas même celle de Voltaire, de jeunesse plus universellement intellectuelle que celle de Fontenelle. Il hantait les savants, vers lesquels l'avait naturellement conduit d'abord sa curiosité cérébrale, la fréquentation ensuite du *Mercure galant* qui souvent, trop souvent, était immédiatement au-dessous de rien, comme dit La Bruyère, mais qui assez souvent aussi, parce que son devoir était d'être curieux, s'intéressait aux découvertes scientifiques. Il connut Cassini, Huygens, Rœmer, Tournefort, Denis de Sallo, fondateur du *Journal des savants*, surtout l'abbé de Saint-Pierre, Varignon le mathématicien et La Hire, astronome, physicien, naturaliste, peintre « formant à lui seul, comme dit Fontenelle plus tard, une académie tout entière ». Ces savants, avec Fontenelle, se réunissaient très souvent chez l'un ou chez l'autre, d'ordinaire chez Varignon, au faubourg Saint-Jacques, s'interrogeant et s'écoutant les uns les autres en longs entretiens. Il faut faire attention à ces conciliabules. C'est de là que tout le dix-huitième siècle devait sortir.

En attendant, Fontenelle y eut une idée, c'était de mettre la véritable astronomie à la portée des gens de moyen état

et même des dames. Faire entrer l'astronomie dans la littérature, comme Pascal y avait fait entrer la théologie, comme Montesquieu y devait faire entrer le droit, tel fut son dessein, et c'était comprendre la marche naturelle et nécessaire et en tout cas excellente de la littérature française. La littérature française a commencé par annexer les anciens et par les faire connaître en se les assimilant; elle a continué en s'annexant la philosophie, en la mettant en français et dans le plus beau français du monde; elle a continué en s'annexant la théologie; elle continuait, avec Fontenelle, en s'annexant les sciences; elle devait continuer en s'annexant le droit et la sociologie, et ainsi de suite. Fontenelle en ceci à la fois était inventeur et était sur la grande route royale de la littérature française.

Il ne s'y trompa point du tout, et aussi bien n'était-il point de ceux qui font les choses sans se douter qu'ils les font. Il dit dans sa préface de la *Pluralité des mondes :*

Je suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron lorsqu'il entreprit de mettre en sa langue les matières de la philosophie qui jusque-là n'avaient été traitées qu'en grec. Il nous apprend qu'on disait que ses ouvrages seraient fort inutiles parce que ceux qui aimaient la philosophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les livres grecs, négligeraient après cela de la voir dans les livres latins qui ne seraient pas originaux, et que ceux qui n'avaient pas le goût pour la philosophie ne se souciaient de la voir ni en latin, ni en grec. A cela il répond qu'il arriverait tout le contraire : que ceux qui n'étaient pas philosophes seraient tentés de le devenir par la facilité de lire les livres latins et que ceux qui l'étaient déjà par la lecture des livres grecs seraient bien aises de voir comment ces choses-là avaient été maniées en latin. Cicéron avait raison de parler ainsi. L'excellence de son génie et la grande réputation qu'il avait déjà acquise lui garantissait le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages, qu'il donnait au public ; *mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût pas philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni*

trop badine pour les savants. Mais si l'on me dit à peu près comme à Cicéron qu'un pareil ouvrage n'est propre ni aux savants qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront envie d'y apprendre rien, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

S'adressant particulièrement à la partie supposée de son public qui doit être le plus étrangère au sujet, il l'avertit bien spirituellement qu'il suffit de lire son livre comme on lirait un roman *qu'on voudrait comprendre* (et c'est-à-dire avec trois ou quatre fois plus d'attention qu'on ne lit un roman à l'ordinaire) :

Je ne demande aux dames pour tout ce système de philosophie que la même application qu'il faut donner à *la Princesse de Clèves*, si on veut en suivre bien toute l'intrigue et en entendre toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce livre-ci sont moins familières à la plupart des femmes que celles de *la Princesse de Clèves*, mais elles ne sont pas plus obscures et je suis sûr qu'à une seconde lecture, tout au plus, il ne leur sera rien échappé.

Et voici comme Fontenelle a rempli son programme. Dans les extraits suivants, je prie qu'on se souvienne que c'est plutôt le Fontenelle « badin » que le Fontenelle « savant » que j'ai cité, par la raison, qu'on trouvera peut-être plausible, que ce qu'enseignait Fontenelle est devenu banal et connu de tout le monde, et que, ce qui est curieux, c'est la manière dont Fontenelle disposait le miel sur les bords du vase où il faisait boire la science.

ENTRETIENS

SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

- J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle ; j'ai vu les étoiles, et je me plaindrai volontiers du soleil qui nous les efface.

- Ah ! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes.

— Qu'appelez-vous tous ces mondes, me dit-elle en me regardant et en se tournant vers moi.

— Je vous demande pardon, répondis-je, vous m'avez mis sur ma folie et aussitôt mon imagination s'est échappée.

— Quelle est donc cette folie? reprit-elle.

— Hélas ! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer, je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'est pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire.

— Eh bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi ; je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir.

— Ah ! madame, répondis-je, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière ; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison et qui ne fait rire que l'esprit.

— Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous que l'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire ; apprenez-moi les étoiles.

— Non, répliquai-je, il ne me sera pas reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'ai parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton, il fallut céder...

Toute la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais : car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes ou si elles ne le sont pas et si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. Encore si ce qu'on voit on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point, et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier... Or, représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et supposons qu'ils voient le vol de Phaéton et qu'ils ne sachent pas comment le derrière du théâtre est disposé. L'un d'eux dira : « C'est une certaine *vertu secrète* qui enlève Phaéton. » L'autre : « Phaéton est composé de certains *nombres* qui le font monter. » L'autre : « Phaéton a une certaine *amitié* pour le haut du théâtre ; il n'est point à son aise quand il n'y est pas. » L'autre : « Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il *aime mieux* voler que de laisser le haut du théâtre *vide*... » A la fin, Descartes et quelques autres modernes viennent qui disent : « Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes et qu'un poids plus pesant que lui descend. » Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue s'il n'est tiré ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende si ce n'est pas l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort...

— A ce compte, dit la marquise, la nature est devenue bien mécanique.

— Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers et ne lui avez-vous pas fait plus d'honneur

qu'il ne méritait? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins depuis qu'ils l'avaient connu.

— Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples...

— Il faut, dis-je, que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien, dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages ; et, quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe, on ne manquera pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes qui étaient faits pour elle prendraient la peine de tourner autour d'elle pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la lune, et, au-dessus de la lune, on plaça Mercure, ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel et les étoiles fixes.

Pour expliquer les mouvements, apparemment irréguliers, de tous ces corps, les anciens avaient imaginé je ne sais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils suivaient toutes ces bizarreries. L'embarras de ces cercles était si grand que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que, si Dieu l'avait appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine, mais cela même est assez plaisant que ce système fût alors une occasion de péché parce qu'il était trop confus.

Enfin, vint Copernic, qui met le Soleil au centre du système de nos planètes, les montra et nous aussi tournant autour de lui, et ne laissa à tourner autour de la terre que la lune seule.

— On n'aurait jamais dû, dit la marquise, recevoir ce système, puisqu'il est si humiliant.

— Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens très considérables,

mais aussi, le jour où on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut pas essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyait, et il se tira habilement d'affaire.

LA TERRE QUI TOURNE

— Maintenant, dit la marquise, je me sens assez de courage pour oser tourner.

— Vous irez encore plus loin, et vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air et que j'y demeure sans mouvement pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord, ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rases ; tantôt des villes à clochers ; tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissants ; tantôt des villes à tours de porcelaine ; tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes ; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables ; enfin, toute cette variété qui est sur la surface de la terre... Ici où nous sommes d'abord, il passera des Anglais, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre philosophie ; ensuite viendra une grande mer, et il pourra se trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous ; après cela paraîtront des Iroquois mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne pas s'en soucier ; des femmes de la terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris et à se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en pèlerinage vers le grand prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes à la lumière desquelles on l'adore ; de petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs et les Persans ; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries...

LA LUNE HABITÉE?

Eh bien donc, lui dis-je, puisque le soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être planète et que la terre qui se

ment autour de lui a commencé d'en être une, vous ne serez pas surprise d'entendre dire que la lune est une terre comme celle-ci et qu'apparemment elle est habitée.

— Je n'ai pourtant ouï parler de la lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie et d'une vision.

— C'en est peut-être une aussi, répondis-je, je ne prends parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les guerres civiles où l'incertitude de ce qui peut arriver fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, et qu'on a des ménagements avec ses ennemis mêmes. Pour moi, quoique je croie la lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas ; mais en attendant qu'ils aient sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des habitants de la lune. Supposons qu'il n'y eût jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis et qu'un bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa ville soit sur les tours de Notre-Dame et voie Saint-Denis de loin. On lui demandera s'il croit que Saint-Denis est habité, comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitants de Paris ; mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point et on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité, quand on est sur les tours Notre-Dame, on ne voit pas les habitants de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est la cause, que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris, que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris en ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon bourgeois ; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne...

— Mais, dit la marquise, serait-il possible que la terre fût lumineuse comme la lune? Car il faut cela pour la ressemblance.

— Madame, répondis-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le soleil qui, en cela, soit d'une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même et par une vertu particulière qu'il a ; mais les planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la lune et elle nous la renvoie, et il faut aussi que la terre renvoie aussi à la lune la lumière du soleil ; il n'y a pas plus loin de la terre à la lune que de la lune à la terre.

— Mais, dit la marquise, la terre est-elle aussi propre que la lune à renvoyer la lumière du soleil?

— Je vous vois toujours, repris-je, pour la lune un reste

d'estime dont vous ne sauriez vous défaire. La lumière est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide et qui retournent d'un autre côté. Ainsi ce qui fait que la lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur et solide qui nous renvoie ces petites balles. Or, je crois que vous ne contesterez pas à la terre cette même dureté et cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la lune est éloignée de nous, nous la voyons comme un corps lumineux et nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paraît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux animaux, et nous ne nous apercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle.

Il en irait donc de la même manière, dit la marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des autres, et que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

— C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout et nous sommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près ; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui serait entre la lune et la terre, ce serait la vraie place pour les bien voir. Il faudrait être simplement spectateur du monde et non pas habitant...

Mais les éclipses, comment vont-elles?

— Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la lune est nouvelle, qu'elle est entre le soleil et nous et que toute la moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la lune est justement vers le soleil, cette ombre nous le cache et en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la terre qui était vue par la partie obscure de la lune. Voilà donc une éclipse de soleil pour nous pendant le jour et une éclipse de terre pour la lune pendant la nuit. Lorsque la lune est pleine, la terre est entre elle et le soleil, et toute la moitié obscure de la terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la lune ; si elle tombe sur le corps de la lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, et, à cette moitié lumineuse qui avait le jour, elle lui dérobe le soleil. Voilà donc une éclipse de lune pendant notre nuit et une éclipse de soleil pour la lune pendant le jour dont elle jouissait. Ce qui fait qu'il

n'arrive pas des éclipses toutes les fois que la lune est entre le soleil et la terre ou la terre entre le soleil et la lune, c'est que le plus souvent ces trois corps ne sont pas rangés en ligne droite.

— Je suis fort étonnée, dit la marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux éclipses, et que tout le monde n'en devine pas la cause.

— Ah ! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui, de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de longtemps. Dans toutes les Indes orientales, on croit que, quand le soleil et la lune s'éclipsent, c'est qu'un certain dragon, qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres, dont il veut se saisir ; et vous voyez, pendant ce temps-là, les rivières couvertes de têtes d'Indiens, qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très dévote, selon eux, et très propre à obtenir du soleil et de la lune qu'ils se défendent bien contre le dragon. En Amérique, on était persuadé que le soleil et la lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient ; et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs, qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la lune était ensorcelée, et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel, pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur, il n'y a que trente-deux ans (en 1654), à une certaine éclipse de soleil, qui, à la vérité, fut totale? Une infinité de gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans les caves? Et les philosophes, qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain, ou à peu près? Ceux qui s'étaient réfugiés dans les caves, en sortirent-ils?

— En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes ; il devrait y avoir un arrêt du genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là.

— Il faudrait donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choses, et défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

— Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la marquise ; ont-ils autant de peur des éclipses dans la lune, que nous en avons ici? Il me paraîtrait tout à fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres ; que les Américains crussent notre terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imagi-

nassent que nous fussions ensorcelés, et que nous allassions gâter leurs herbes, et qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas.

— Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrais bien savoir pourquoi messieurs de la lune auraient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions? Je croirais même, ajoutai-je en riant, que, comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez fous, et le sont encore assez pour adorer la lune, s'il y a des gens dans la lune, ils adorent aussi la terre, et que nous sommes à genoux les uns devant les autres.

Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune et à donner des crises à ses malades; mais, comme il ne faut qu'un peu d'esprit dans les gens de ce pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

— Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espèce de l'univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu, et, quoique je ne fasse que supposer celle des gens de la lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

— Et quelles sont ces nouvelles sûres, interrompit-elle?

— Ce sont celles qui nous sont rapportées par ces savants qui y voyagent tous les jours avec des lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très hautes montagnes, des abîmes très profonds...

— Mais dites-moi et dites-moi bien sérieusement si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière assez positive.

— Moi, repris-je, je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la lune! Voyez combien la force de la nature est changée d'ici à la Chine; d'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs et presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la lune le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitants qu'on y trouve; ce sont des animaux à figure humaine, encore, quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourrait pousser jusqu'à la lune, assurément ce ne serait pas des hommes qu'on y trouverait.

— Quelles sortes de gens seraient-ce donc? reprit la marquise avec un air d'importance?

— De bonne foi, madame, je n'en sais rien. S'il se pouvait faire que nous eussions de la raison et que nous ne fussions pourtant pas des hommes, et si d'ailleurs nous habitions la lune, nous imaginerions-nous qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain? Pourrions-nous bien imaginer quelque chose qui eût des passions si folles et des réflexions si sages, une durée si courte et des vues si longues; tant de science sur des choses presque inutiles et tant d'ignorance sur les plus importantes : tant d'ardeur pour la liberté et tant d'inclination pour la servitude : une si forte envie d'être heureux et une si grande incapacité de l'être? Il faudrait que les gens de la lune eussent bien de l'esprit s'ils devinaient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes et nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On en a été réduit à dire que les dieux étaient pleins de nectar lorsqu'ils firent les hommes et que, quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de sang-froid, ils ne purent s'empêcher de rire.

— Nous voilà donc en sûreté du côté des gens de la lune : ils ne nous devineront pas : mais je voudrais que nous les pussions deviner; car enfin, en vérité, cela inquiète de savoir qu'ils sont là-haut dans cette lune que nous voyons, et de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits.

— Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les habitants de cette grande terre australe, qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portés, eux et nous, sur un même vaisseau, dont ils occupent la proue et nous la poupe. Vous voyez que, de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, et qu'à un bout du navire on ne sait point quels gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; et vous voudriez savoir ce qui se passe dans la lune, dans cet autre vaisseau qui flotte loin de nous par les cieux?

— Oh! reprit-elle, je compte les habitants de la terre australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup : et qu'enfin on les connaîtra, quand on voudra se donner la peine de les aller voir : ils demeureront toujours là, et ne nous échapperont pas : mais ces gens de la lune, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant.

— Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais sans doute. Cependant, je me défendrais assez bien, si je

voulais. J'ai une pensée très ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend ; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la terre et la lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires : ils allaient nus ; ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que les hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai, qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre, avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre, portés par le vent et par les flots. Mais, comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper ; et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils se délassaient. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté et de tel sens qu'on voulait ; qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus ; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait ; qu'enfin, cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? Qui a pu les amener par-dessus les mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce les enfants du soleil? car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût

dû y en avoir entre l'Amérique et l'Europe, qu'ils ne connaissaient seulement pas? Il est vrai qu'il faudrait traverser ce grand espace d'air et de ciel, qui est entre la terre et la lune ; mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées?

— En vérité, dit la marquise, en me regardant, vous êtes fou.

— Qui vous a dit le contraire? répondis-je.

— Mais je veux vous le prouver, reprit-elle ; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étaient si ignorants, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers de mers si vastes ; mais nous, qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvait effectivement y aller.

— On fait plus que se figurer la chose possible, répliquai-je, on commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajouter des ailes qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe, mais, enfin, cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent faire le tour du monde. Cependant, peu à peu, sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que de naître ; il se perfectionnera encore ; et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh! de grâce, contentons-nous de ce que nous savons et souffrons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir.

— Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou.

— Eh bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune ; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; et nous serons comme les Américains, qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer fort bien.

— Les gens de la lune seraient donc déjà venus? reprit-elle presque en colère.

— Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je, en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la navigation, jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les gens de la lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air. A l'heure qu'il est, ils s'exercent : quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise !

— Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là.

— Si vous me fâchez, repris-je, je sais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde se développe peu à peu. Les anciens se tenaient bien sûrs que la zone torride et les zones glaciales ne pouvaient être habitées, à cause de l'excès, ou du chaud, ou du froid ; et, du temps des Romains, la carte générale de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire, ce qui avait de la grandeur en un sens, et marquait beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant, il ne laissa pas de se trouver des hommes, et dans les pays très chauds, et dans les pays très froids. Voilà déjà le monde augmenté ; ensuite, on jugea que l'Océan couvrait la terre, hormis ce qui était connu alors, et qu'il n'y avait point d'antipodes, car on n'en avait jamais ouï parler ; et puis, auraient-ils eu les pieds en haut et la tête en bas ? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les antipodes. Nouvelle réformation à la carte, nouvelle moitié de la terre. Vous m'entendez bien, madame, ces antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute espérance, devraient nous apprendre à être retenus dans nos jugements. Le monde achèvera peut-être de se développer pour nous ; on connaîtra jusqu'à la lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la terre n'est pas encore découverte et qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connaître celle de nos voisins, les gens de la lune.

LA LUNE INHABITÉE ?

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je. La lune que je vous disais hier qui, selon toutes les apparences, était habitée, pourrait bien ne l'être point ; j'ai pensé à une chose qui met ses habitants en péril.

— Je ne souffrirai pas cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces gens-là venir ici au premier jour et aujour-

d'hui ils ne seraient pas seulement au monde? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi ; vous m'avez fait croire les habitants de la lune. J'ai surmonté la peine que j'y avais, j'y croirai.

— Vous allez bien vite, repris-je ; il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit et en réserver une autre moitié libre où le contraire puisse être admis s'il en est besoin.

— Je ne me paye point de sentences, répliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la lune comme de Saint-Denis?

— Non, répondis-je, la lune ne ressemble point autant à la terre que Saint-Denis ressemble à Paris. Le soleil élève de la terre et des eaux des exhalaisons et des vapeurs qui, montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y rassemblent et forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulièrement autour de notre globe et ombragent tantôt un pays, tantôt un autre. Qui verrait la terre de loin remarquerait souvent quelque changement sur sa surface, parce qu'un grand pays couvert par les nuages serait un endroit obscur et deviendrait plus lumineux quand il serait découvert. On verrait des taches qui changeraient de place et qui s'assembleraient diversement ou disparaîtraient tout à fait. On verrait donc aussi ces mêmes changements sur la face de la lune si elle avait des nuages autour d'elle, mais tout au contraire : toutes les taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont aussi et voilà le malheur. A ce compte-là, le soleil n'élève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la lune. C'est donc un corps infiniment solide et plus dur que la terre. Il faut que ce soit quelque amas de rochers et de marbres où il ne se fait pas d'évaporation ; d'ailleurs elles se font, si naturellement et si nécessairement là où il y a des eaux qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les habitants de ces rochers qui ne peuvent rien produire et de ce pays qui n'a point d'eau?

Eh quoi! s'écria-t-elle, ne vous souvient-il plus que vous m'avez assuré qu'il y avait dans la lune des mers que l'on distinguait d'ici?

Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché ; ces endroits obscurs qu'on prend pour des mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout à fait juste.

— Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les habitants de la lune?

— Non pas tout à fait, madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux.

— Je vous avouerai ma faiblesse, répliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination ; j'ai besoin de croire...

— Je ne laisserai donc pas la lune déserte, répondis-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point autour d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons partis en l'air, ne sont que des exhalaisons et des vapeurs qui, au sortir de la terre, étaient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, et qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées et rendues visibles. Mais ces mêmes vapeurs se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, et ne se ramassent qu'en formant des rosées très subtiles qu'on ne voit tomber d'aucunes nuées. Je puis donc supposer qu'il sorte des vapeurs de la lune... Mais les vapeurs de la lune ne se rassembleraient point en nuages et ne retomberaient pas sur elle en pluie ; elles n'y formeraient que des rosées. Il suffit pour cela que l'air dont apparemment la lune est environnée en son particulier, comme notre terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air et les vapeurs de la lune un peu différentes des vapeurs de la terre, ce qui est quelque chose de plus que vraisemblable... Ces deux airs différents contribuent à empêcher la communication des deux planètes. S'il ne tenait qu'à voler, que savons-nous, comme je vous le disais hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour?... Le grand éloignement de la lune à la terre serait encore une difficulté à surmonter qui est assurément considérable, mais, quand même elle ne s'y rencontrerait pas, quand même les deux planètes seraient fort proches, il ne serait pas possible de passer de l'une dans l'air de l'autre. L'eau est l'air des poissons ; ils ne passent jamais dans l'air des oiseaux, ni les oiseaux dans l'air des poissons ; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses et plus grossières que celui de la lune. A ce compte un habitant de la lune qui serait arrêté aux confins de notre monde se noierait dès qu'il entrerait dans notre air et nous le verrions tomber mort dans notre air.

— Oh ! que j'aurais envie, dit la marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici-bas bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires !

— Mais, répondis-je, s'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air et que, de là, par la curiosité de nous voir ils nous pêchassent comme des poissons, cela vous plairait-il ?

— Pourquoi non ? Je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée... (1)

PLANÈTES

— Continuons le voyage que nous avons commencé de faire de planète en planète. Au sortir de la lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Vénus. Sur Vénus je reprends le Saint-Denis. Vénus tourne sur elle-même et autour du soleil comme la lune ; on découvre avec les lunettes que Vénus, aussi bien que la lune, est tantôt en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Vénus ne le serait-elle pas ?

— Mais, interrompit la marquise, en disant toujours : « Pourquoi non ? », vous m'allez mettre des habitants dans toutes les planètes !

— N'en doutez pas, répliquai-je, ce « pourquoi non » a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les planètes sont de la même nature. Cependant il faudrait croire que tous ces grands corps auraient été faits pour n'être point habités et qu'il y aurait une exception justement en faveur de la terre toute seule ? Qui voudra le croira ; mais pour moi je ne m'y puis pas résoudre.

— Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instants. Je viens de voir le moment que la lune serait déserte et que vous ne vous en souciiez pas beaucoup ; et, présentement, si l'on osait vous dire que toutes les planètes

(1) Depuis que des instruments plus puissants ont permis de « voir Saint-Denis » de plus près, on a reconnu que la lune n'ayant pas d'atmosphère est un monde sans vie, sans doute un astre mort et que, des deux hypothèses de Fontenelle, celle de la lune sans habitants était la vraie.

ne sont pas aussi habitées que la terre, je vois bien que vous vous mettriez en colère...

— Je ne laisse pas de trouver, répondis-je, qu'il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est et que les autres planètes ne le fussent point du tout ; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la terre ; il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron : là finit notre vue ; mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux dont il est l'éléphant et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours. On a vu avec des lunettes de très petites gouttes d'eau de pluie ou de vinaigre ou d'autres liqueurs remplies de petits poissons ou de petits serpents que l'on n'aurait jamais soupçonnés d'y habiter. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces liqueurs ou exposez-les au soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussitôt de nouvelles espèces de petits animaux. Une feuille d'arbre est un petit monde habitée par des animaux invisibles à qui elle paraît d'une étendue immense, qui y connaissent des montagnes et des abîmes et qui, d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication que nous avec nos antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse planète sera-t-elle un monde habité... Enfin, tout est vivant, tout est animé ; mettez toutes ces espèces d'animaux nouvellement découvertes et même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir avec celles qu'on a toujours vues, vous trouverez assurément que la terre est bien peuplée et que la nature y a si libéralement répandu les animaux qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès elle a été pour toutes les autres planètes d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

— Ma raison est assez bien convaincue, dit la marquise ; mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des habitants de toutes ces planètes et embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux ; car je vois bien que la nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différents ; mais comment se représenter cela?

— Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je ; elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement apercevoir, d'une certaine vue universelle, la diversité que la nature doit avoir mise entre tous ces mondes. Tous les visages sont en général sur un même modèle ; mais ceux

de deux grandes nations, comme des Européens, si vous voulez, et des Asiatiques paraissent faits sur deux modèles particuliers et il faudrait encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret peut avoir eu la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple que le visage? Nous ne sommes dans l'univers qu'une petite famille dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre planète, c'est une autre famille dont les visages ont un autre air. Apparemment, les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, et qui verrait un habitant de la lune et un habitant de la terre remarquerait bien qu'ils seraient de deux mondes différents, plus voisins cependant qu'un habitant de la terre et un habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin on ne parle pas du tout. Ici le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de chose ; plus loin les vieillards n'en savent pas plus que les enfants. Ici on se tourmente de l'avenir plus que du passé, ailleurs plus du passé que de l'avenir ; plus loin on ne se tourmente ni de l'un, ni de l'autre et ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde où il manque quelqu'un des sens que nous possédons. Peut-être même y a-t-il un très grand nombre de sens naturels ; mais, dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connaître d'autres. Nos sciences ont certaines bornes que l'esprit humain n'a jamais pu passer ; il y a un point où elles nous manquent tout à coup ; le reste est pour d'autres mondes où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette planète-ci jouit des douceurs de l'amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par la guerre. Dans une autre planète on jouit d'une paix éternelle ; mais au milieu de cette paix on ne connaît pas l'amour et l'on s'ennuie. Enfin, ce que la nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur et des talents, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les mondes, et elle se sera bien souvenue de mettre en usage le secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses et de les égaler en même temps par des compensations.

JUPITER, SATURNE

— Si la terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

- De bonne foi, je crois que cela est ainsi, lui répondis-je. Il faudrait qu'il vît la terre cent fois plus petite que nous la voyons. C'est trop peu : il ne la voit pas. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une très petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le *Journal des Savants* de ce pays-là en parle ; le peuple de Jupiter ou n'en entend pas parler, ou n'en fait que rire ; les philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire ; il n'y a que les gens très raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore ; on revoit la petite planète ; on s'assure bien que ce n'est pas une vision ; on commence bien à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du soleil ; on trouve, au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année et enfin, grâce à toutes les peines que les savants se donnent, on sait dans Jupiter que notre terre est un monde. Les curieux vont la voir au bout d'une lunette et la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

— N'était, dit la marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir du dedans de Jupiter qu'avec des lunettes d'approche, je me représenterais avec plaisir ces lunettes de Jupiter dressées vers nous comme les nôtres le sont vers lui et cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent et demandent l'une de l'autre : « Quel monde est-ce là? Quels gens l'habitent? »

— Cela ne va pas si vite que vous pensez, répliquai-je. Quand on verrait notre terre du dedans de Jupiter, quand on l'y connaîtrait, notre terre, ce n'est pas nous ; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu sait comme tout Jupiter se moque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y fait le procès à des philosophes qui ont voulu soutenir que nous étions. Cependant je croirais plus volontiers que les habitants de Jupiter sont assez occupés à faire des découvertes sur leur planète pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande que, s'ils

naviguent, assurément leurs Christophe Colomb ne sauraient manquer d'emploi. Il faut que les peuples de ce monde-là ne connaissent pas seulement de réputation la centième partie des autres peuples, au lieu que dans Mercure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres ; ils vivent familièrement ensemble et ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur monde. Si l'on ne nous voit point de Jupiter, vous jugez bien qu'on voit encore moins Vénus qui est plus éloignée de lui, et encore moins Mercure qui est encore plus petit et plus éloigné. En récompense, les habitants voient leurs quatre lunes, et Saturne avec la sienne, et Mars. Voilà assez de planètes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont astronomes. La nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'univers.

LES ÉTOILES FIXES

La marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les étoiles fixes deviendraient.

— Seront-elles habitées comme les planètes? me dit-elle. Ne le seront-elles pas? Enfin, qu'en ferons-nous?

— Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les étoiles fixes ne sauraient être moins éloignées de la terre que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues ; et si vous fâchiez un astronome, il les mettrait encore plus loin. La distance du soleil à Saturne, qui est la planète la plus éloignée, n'est que de trois cent trente millions de lieues ; ce n'est rien par rapport à la distance du soleil ou de la terre aux étoiles fixes, et on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive et assez éclatante. Si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déjà bien faible après un si épouvantable trajet ; il faudrait que, par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il serait impossible qu'une lumière, qui aurait essuyé une réflexion, et fait deux fois un semblable chemin, eût cette force et cette vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

— Ne me trompé-je point, s'écria la marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire : « Les étoiles fixes sont autant de soleils ; notre soleil est le centre d'un tour-

billon qui tourne autour de lui : pourquoi chaque étoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre soleil a des planètes qu'il éclaire ; pourquoi chaque étoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera? »

— Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Œnone : *C'est toi qui l'as nommé.*

— Mais, reprit-elle, voilà l'univers si grand que je m'y perds ; je ne sais plus où je suis ; je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en tourbillons jetés confusément les uns parmi les autres? Chaque étoile sera le centre d'un tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense, qui comprend notre soleil et nos planètes, ne sera qu'une petite parcelle de l'univers? Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante.

— Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le ciel n'était que cette voûte bleue où les étoiles étaient clouées, l'univers me paraissait petit et étroit ; je m'y sentais comme oppressé. Présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue et de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille et mille tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, et que je suis dans un plus grand air, et assurément l'univers n'a rien épargné en le produisant : elle a fait une profusion de richesses tout à fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se présenter que ce nombre prodigieux de tourbillons dont le milieu est occupé par un soleil qui fait tourner des planètes autour de lui. Les habitants d'une planète d'un de ces tourbillons infinis voient de tous côtés les soleils des tourbillons dont ils sont environnés ; mais ils n'ont garde d'en voir les planètes qui, n'ayant qu'une lumière faible, empruntée de leur soleil, ne la poussent point au delà de leur monde.

— Vous m'offrez, dit-elle, une espèce de perspective si longue que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les habitants de la terre ; ensuite vous me faites voir ceux de la lune et des autres planètes de notre tourbillon, assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la terre. Après eux viennent les habitants des planètes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout à fait dans l'enfoncement, et que, quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les aperçois presque point. Et, en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appeliez les habitants d'une des planètes

de l'un de ces tourbillons, dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne sauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de mondes. Pour moi, je commence à voir la terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons. Je prétends bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières ; et quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah! si vous saviez ce que c'est que les étoiles fixes!*

— Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, répliquai-je ; car un certain auteur, qui tient que la lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'était pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote?) ; mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là ; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi, qui les connais, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connaissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition et de l'inquiétude, et je n'ai point ces maladies-là. Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, voilà tout mon mal et je ne crois pas que les tourbillons y puissent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit ; mais ils ne vous gâtent pas de beaux yeux ou une belle bouche ; cela vaut toujours son prix, en dépit de tous les mondes possibles.

— C'est une étrange chose que l'amour, répondit-elle en riant ; il se sauve de tout et il n'y a point de système qui lui puisse faire du mal. Mais aussi parlez-moi franchement : votre système est-il bien vrai? Ne me déguisez-vous rien? Je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une convenance bien légère. Une étoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le soleil ; par conséquent il faut qu'elle soit, comme le soleil, le centre et l'âme d'un monde et qu'elle ait ses planètes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absolue?

— Écoutez, madame, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux ; les raisonnements de mathématiques sont faits comme

l'amour. Vous ne sauriez accorder quelque chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faut que vous lui accordiez aussi, et malgré vous-même il vous mène si loin qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne.

Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paraît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paraît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là, j'ai tiré que la lune était habitée, parce qu'elle ressemble à la terre ; les autres planètes, parce qu'elles ressemblent à la lune. Je trouve que les étoiles fixes ressemblent à notre soleil ; je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer ; il faut franchir le pas de bonne grâce.

— Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les étoiles fixes et notre soleil, il faut que les gens d'un autre grand tourbillon ne le voient que comme une petite étoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

— Cela est hors de doute, répondis-je. Notre soleil est si proche de nous, en comparaison des soleils des autres tourbillons, que la lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, et il efface tout : mais un autre grand tourbillon, c'est un soleil qui y domine ; et il efface à son tour le nôtre, qui n'y paraît que pendant les nuits avec le reste des autres soleils étrangers, c'est-à-dire des étoiles fixes. On l'attache à cette grande voûte du ciel, et il fait partie de quelque ourse ou de quelque taureau. Pour les planètes qui tournent autour de lui, notre terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi, tous les soleils sont soleils de jour pour le tourbillon où ils sont placés, et soleil de nuit pour tous les autres tourbillons. Dans leur monde, ils sont uniques en leur espèce ; partout ailleurs, ils ne servent qu'à faire nombre.

Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les mondes, malgré cette égalité, diffèrent en mille choses? Car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

— Assurément, repris-je ; mais la difficulté est de deviner. Que sais-je? Un tourbillon a plus de planètes qui tournent autour de son soleil, un autre en a moins. Dans l'un, il y a des pla-

nètes subalternes, qui tournent autour de planètes plus grandes : dans l'autre, il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur soleil, et font comme un petit peloton, au delà duquel s'étend un grand espace vide, qui va jusqu'aux tourbillons voisins : ailleurs, elles prennent leurs cours vers les extrémités du tourbillon, et laissent le milieu vide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques tourbillons déserts et sans planètes : d'autres dont le soleil, n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, et emporte ses planètes avec soi ; d'autres dont les planètes s'élèvent ou s'abaissent à l'égard de leur soleil, par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin, que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son tourbillon.

— Ce n'en est guère, répondit-elle, pour la quantité des mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, et j'en vois d'ici des milliers.

— Que serait-ce donc, repris-je, si je vous disais qu'il y a bien d'autres étoiles fixes que celles que vous voyez ; qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux ; et que dans une seule constellation, où l'on en comptait peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyait auparavant dans le ciel?

— Je vous demande grâce, s'écria-t-elle : je me rends ; vous m'accablez de mondes et de tourbillons.

— Je sais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la voie de lait. Vous figurez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites étoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, et semées si près les unes des autres, qu'elles paraissent former une lueur continue. Je voudrais que vous vissiez, avec des lunettes, cette fourmilière d'astres et cette graine de mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux îles Maldives, à ces douze mille petites îles ou bancs de sable séparés seulement par des canaux de mer, que l'on sauterait presque comme des fossés. Ainsi, les petits tourbillons de la voie de lait sont si serrés, qu'il me semble que, d'un monde à l'autre, on pourrait se parler, ou même se donner la main. Du moins, je crois que les oiseaux d'un monde passent aisément dans un autre, et que l'on y peut dresser des pigeons à porter des lettres comme ils en portent ici dans le Levant d'une ville à une autre. Ces petits mondes sortent apparemment de la règle générale, par laquelle un soleil dans son tourbillon efface, dès qu'il paraît, tous les soleils

étrangers. Si vous êtes dans un des petits tourbillons de la voie de lait, votre soleil n'est presque pas plus proche de vous, et n'a pas sensiblement plus de force pour vos yeux que cent mille autres soleils de petits tourbillons voisins. Vous voyez donc votre ciel briller d'un nombre infini de feux qui sont fort proches les uns des autres, et peu éloignés de vous. Lorsque vous perdez de vue votre soleil particulier, il vous en reste encore assez ; et votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour : du moins la différence ne peut pas être sensible ; et pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seraient bien étonnés, les gens de ces mondes-là, accoutumés comme ils sont à une clarté perpétuelle, si on leur disait qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans les ténèbres profondes, et qui, quand ils jouissent de la lumière, ne voient même qu'un seul soleil. Ils nous regarderaient comme des êtres disgraciés de la nature, et notre condition les ferait frémir d'horreur...

LES COMÈTES

— J'aime fort toutes ces idées-là, dit la marquise ; j'aime à voir ces mondes qui se combattent toujours, et surtout j'aime à voir comment ce combat fait entre eux un commerce de lumière qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

— Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les mondes voisins nous envoient quelquefois visiter et même assez magnifiquement. Il nous en vient des comètes qui sont toujours ornées ou d'une chevelure éclatante ou d'une barbe vénérable ou d'une queue majestueuse.

— Ah ! quels députés ! dit-elle en riant. On se passerait bien de leur visite. Elle ne sert qu'à faire peur.

— Ils ne font peur qu'aux enfants, répliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire ; mais les enfants sont en grand nombre. Les comètes ne sont que des planètes qui appartiennent à un tourbillon voisin...

— Cependant, dit-elle, je ne sais pas encore ce que j'en dois croire. Ces planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues et leurs barbes et peut-être on nous les envoie pour nous insulter, au lieu que les nôtres, qui ne sont point faites de la même manière, ne seraient pas si propres à se faire craindre quand elles iraient dans les autres mondes.

Les queues et les barbes, répondis-je, ne sont que de pures

apparences. Les planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres ; mais en entrant dans notre tourbillon elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illuminations qu'elles reçoivent du soleil et qui, entre nous, n'a pas encore été trop bien expliquée ; mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espèce d'illumination ; on la devinera quand on pourra...

— J'imagine, dit la marquise, que la comète qui nous visite nous apporte tous ses habitants en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les habitants d'une comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre monde, ceux qui ont déjà fait le voyage annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront : Vous découvrirez bientôt une planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre monde et qui crient aussitôt : *Nouveau soleil, nouveau soleil,* comme ces matelots qui crient : *terre! terre!*

LA MORT DES SOLEILS

...Il ne faut donc plus, lui dis-je, songer à vous donner de la pitié pour les habitants d'une comète. Mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un tourbillon dont le soleil vient à s'éteindre et qui demeurent dans une nuit éternelle.

— Quoi ! s'écria-t-elle, des soleils s'éteignent ?

— Oui, sans doute, répondis-je. Les anciens ont vu dans le ciel des étoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces soleils ont perdu leur lumière, grande désolation assurément dans tout le tourbillon ; mortalité générale, sur toutes les planètes ; car que faire sans soleil?

— Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y aurait-il pas moyen de me l'épargner?

— Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les étoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes ; que ce sont des soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire qui ont une moitié obscure, et l'autre lumineuse ; que, comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils

nous présentent la moitié lumineuse, tantôt la moitié obscure, et qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquième lune de Saturne est faite ainsi ; car, pendant une partie de sa révolution, on la perd absolument de vue, et ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la terre, au contraire, elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir ; et, quoique cette lune soit une planète qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un soleil, on peut fort bien imaginer un soleil qui soit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de passagères. Je prendrais bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines étoiles, qui ont des temps réglés pour paraître et pour disparaître, ainsi qu'on a commencé à s'en apercevoir ; autrement les demi-soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des étoiles qui disparaissent, et ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auraient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-soleils ; cependant, je ferai encore un effort en votre faveur. Ces soleils ne se seront pas éteints ; ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du ciel, et nous n pouvons plus les voir : en ce cas, le tourbillon aura suivi son soleil, et tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des étoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres temps elles devraient s'en rapprocher, et nous les verrions, tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons, qu'il n'y a que quelques petits tourbillons plus légers et plus agiles qui se glissent entre les autres, et font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des tourbillons demeure immobile. Mais voici un étrange malheur. Il y a des étoiles fixes qui passent beaucoup de temps à ne faire que paraître et disparaître, et, enfin, disparaissent entièrement. Des demi-soleils reparaîtraient dans des temps réglés ; des soleils, qui enfonceraient dans le ciel, ne disparaîtraient qu'une fois pour ne reparaître de longtemps. Prenez votre résolution, madame, avec courage ; il faut que ces étoiles soient des soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, et ensuite se rallument, et à la fin s'éteignent tout à fait.

— Comment un soleil peut-il s'obscurcir et s'éteindre, dit la marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière?

— Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres ; ensuite, elles iront jusqu'à former autour du soleil une croûte qui s'augmentera toujours, et adieu le soleil. Si le soleil est un feu attaché à une matière solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux ; la matière solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le soleil a été très pâle pendant des années entières, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César : c'était la croûte qui commençait à se faire ; la force du soleil la rompit et la dissipa ; mais si elle eût continué, nous étions perdus.

— Vous me faites trembler, dit la marquise. Présentement que je sais les conséquences de la pâleur du soleil, je crois qu'au lieu d'aller voir les matins, à mon miroir, si je ne suis point pâle, j'irai voir au ciel si le soleil ne l'est point lui-même.

— Ah ! madame, répondis-je, rassurez-vous ; il faut du temps pour ruiner un monde.

— Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps.

— Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers, est dans un mouvement perpétuel dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte ; et dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point : il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vus changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires et, se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses, les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela, elles diraient : « Nous avons toujours vu le même jardinier ; de mémoire de rose on n'a vu que lui ; il a toujours été fait comme il est : assurément il ne meurt point comme nous ; il ne change seulement pas. » Le raisonnement des roses serait-il bon? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes ; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les

cieux jusqu'aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer toujours, sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore ; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, par la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer? On n'est pas aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'homme mis bout à bout pour commencer à donner quelque signe d'immortalité.

— Vraiment, dit la marquise, je vois les mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferai seulement pas l'honneur de les comparer à ce jardinier qui dure tant à l'égard des roses ; ils ne sont que comme les roses mêmes qui naissent et qui meurent dans un jardin les unes après les autres ; car je m'attends bien que, s'il disparaît des étoiles anciennes, il en paraît de nouvelles ; il faut que l'espèce se répare.

— Il n'est pas à craindre qu'elles périssent, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été longtemps perdus pour nous dans la profondeur du ciel. D'autres vous diront que ce sont des soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençait à les environner. Je crois aussi que l'univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un soleil ne pourrait-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différents, se ramasser à la longue en un certain lieu, et y jeter les fondements d'un nouveau monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des ouvrages de la nature. N'aurait-elle le pouvoir que de faire naître et mourir des planètes ou des animaux par une révolution continuelle? Je suis persuadé, et vous l'êtes déjà aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les mondes, et qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que, depuis près de cent ans que l'on voit avec les lunettes un ciel tout nouveau et inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible ; et c'est dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilière de petits mondes il régnait plus de mouvement et d'inquiétude.

— De bonne foi, dit la marquise, je trouve à présent les

mondes, les cieux et les corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout à fait revenue.

— Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyez, répliquai-je, n'en parlons plus ; aussi bien, nous voilà arrivés à la dernière voûte des cieux ; et pour vous dire s'il y a encore des étoiles au delà, il faudrait être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'empire des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas, si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

— Quoi, s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le système de l'univers ! Je suis savante !

— Oui, répliquai-je ; vous l'êtes assez raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement, pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi.

RETOUR SUR LES IDÉES PRÉCÉDENTES
DERNIÈRES DÉCOUVERTES QUI ONT ÉTÉ FAITES DANS LE CIEL

... Je vous dirai, madame, que le terme de vraisemblable est assez modeste. Est-il simplement vraisemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort sûre ; et sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez souhaiter en pareille matière et qu'il ne se présente pas le moindre sujet de douter qui suspende et qui arrête votre esprit ; car, du reste, vous n'avez jamais vu Alexandre et vous n'avez pas de démonstration mathématique qu'il ait dû être ; mais que diriez-vous si les habitants des planètes étaient à peu près dans le même cas? On ne saurait vous les faire voir et vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on ferait d'une affaire de mathématique ; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez : la ressemblance entière avec des planètes de la terre, qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité et la magnificence de la nature, de certains égards qu'elle

paraît avoir eus pour les besoins de leurs habitants, comme d'avoir donné des lunes aux planètes éloignées du soleil et plus de lunes aux plus éloignées ; et, ce qui est le plus important, tout est de ce côté-là et rien du tout de l'autre et vous ne sauriez imaginer le moindre sujet de doute si vous ne reprenez les yeux et l'esprit du peuple. Enfin, supposé qu'ils soient, ces habitants des planètes, ils ne sauraient vous donner plus de marques de leur existence ni des marques plus sensibles ; après cela c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vraisemblable.

— Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paraît qu'Alexandre a été?

— Non, pas tout à fait, répondis-je : car, quoique nous ayons sur les habitants des planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand.

— Je m'en vais renoncer aux habitants des planètes, interrompit-elle ; car je ne sais plus en quel rang les mettre dans mon esprit ; ils ne sont pas tout à fait certains ; ils sont plus que vraisemblables ; cela m'embarrasse trop.

— Ah ! madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures ; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vraisemblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou moins de certitude ou de vraisemblance et qui en marquent en quelque sorte les minutes par leur sentiment. Placez les habitants des planètes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sais combien de points d'histoire qui ne sont pas tout à fait prouvés, je crois qu'ils seront bien là.

— J'aime l'ordre, dit-elle, et vous me faites plaisir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là?

— Parce que, quand vous croirez les habitants des planètes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aurait pas grand mal, répondis-je...

— Mais, dit la marquise, arrive-t-il sur la terre des changements considérables?

— Il y a beaucoup d'apparences, répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs montagnes élevées et fort éloignées de la mer ont de grands lits de coquillages qui marquent nécessairement que

l'eau les a autrefois couvertes. Souvent, assez loin encore de la mer, on trouve des pierres où sont des poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la mer n'y a pas été? Les fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux montagnes nommées Cassé et Abila qui, étant situées entre l'Afrique et l'Espagne, arrêtaient l'Océan et qu'aussitôt la mer entra avec violence dans les terres et fit ce grand golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les fables ne sont pas tout à fait des fables; ce sont des histoires des temps reculées, mais qui ont été défigurées ou par l'ignorance des peuples ou par l'amour qu'ils avaient pour le merveilleux, très anciennes maladies des peuples. Qu'Hercule ait séparé deux montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que, du temps de quelque Hercule, car il y en a eu cinquante, l'Océan ait enfoncé deux montagnes plus faibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de terre, et se soit jeté entre l'Europe et l'Algérie, je le croirais sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les habitants de la lune virent paraître tout à coup sur notre terre; car vous savez, madame, que les mers sont des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie et Cypra de la Syrie; il s'est quelquefois formé des îles nouvelles dans la mer, des tremblements de terre ont abîmé des montagnes, en ont fait naître d'autres et ont changé le cours des rivières... Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous et l'on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. En fait de découvertes nouvelles, il ne faut pas se trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assez d'envie, et les vrais philosophes font comme les éléphants qui, en marchant, ne posent jamais le second pied sur terre, que le premier n'y soit bien affermi.

— La comparaison me paraît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espèces, éléphants et philosophes, ne consiste nullement dans les agréments extérieurs...

***

Tels sont les dialogues sur la *Pluralité des mondes*, tel est l'homme que La Bruyère, *six ans après la Pluralité des mondes*, considérait comme un simple meuble de salon,

ridiculement prétentieux. C'était un homme qui à la netteté d'exposition scientifique de Descartes ajoutait l'esprit et l'humour d'un Sterne. Cette erreur tint à ce que La Bruyère, grand artiste en style et spirituel peintre de genre, était peu intelligent. Il était supérieur comme écrivain et comme peintre de genre; en choses intellectuelles il était « primaire ». Fontenelle l'a bien caractérisé, peut-être sans songer à lui, dans ce passage des *Dialogues sur la pluralité des mondes*. La marquise lui ayant raconté la visite de deux hommes de beaucoup d'esprit qui l'avaient moquée de ce qu'elle croyait aux mondes habités. « Pourquoi, lui dit-il, souteniez-vous cette opinion sérieusement avec des gens qui, je suis sûr, n'entraient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitants des Planètes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple.

— Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici?

— Ils ont bien de l'esprit, répliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs, qui sont gens durs, les appellent peuple, sans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicules et c'est, ce me semble, un ordre très bien établi que chaque espèce méprise ce qui lui manque. Il faudrait, s'il était possible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaisanter des habitants des planètes avec ces deux hommes qui sortent d'ici, puisqu'ils savent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne savent pas le faire. Vous en seriez sortie avec leur estime et les planètes n'y auraient pas perdu un seul de leurs habitants. — Aussi bien, La Bruyère est peuple par ce côté, et c'est-à-dire qu'il est bourgeois. Comme toute cette école de 1660, incomparable en tant que talent littéraire, limitée en tant qu'horizon intellectuel, et trop exclusivement humaniste — à en excepter La Fontaine, — il s'en tient à ce qu'ont pensé les anciens et ne voit ni nécessité, ni utilité à aller plus loin, et tout le mouvement scientifique lui est inconnu. Fontenelle est l'homme

d'un temps nouveau qui, trop contempteur à son tour, dira du dix-septième siècle, par la bouche de Voltaire :

Siècle de grands talents plutôt que de lumières.

Plus borné encore que La Bruyère, J.-B. Rousseau dira *vingt ans plus tard,* et c'est ce qui le fait inexcusable :

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle.
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

Les héritiers directs du dix-septième siècle le jugeaient tous ainsi. Le Sage, le mettant en scène sous un nom espagnol, le fait parler de cette sorte : « Si ce sonnet n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami : les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple et du naturel; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite, il suffit que le poète croie s'entendre... Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir, et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega et de Cervantes. »

Spirituellement aussi, Rollin, voyant bien le défaut de Fontenelle, une certaine monotonie dans l'emploi des tours piquants, disait de son côté : « S'il était permis de chercher quelques taches parmi tant de beautés, on pourrait peut-être en soupçonner quelqu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif en forme de sentence, et qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre. »

Voltaire, plus juste et qui voit bien déjà, à l'époque où il écrit le *Temple du goût,* que les vrais précurseurs de ce qu'il va être, sont Bayle et Fontenelle, écrit :

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète à tire d'aile
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le siège heureux de son empire :
Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il tenait
Le compas, la plume et la lyre.

« Eh quoi ! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ! Quoi ! le bon goût souffrira dans son temple l'auteur des *Lettres du chevalier d'Her...* d'une *Passion d'automne,* du *Ruisseau amoureux d'une prairie,* de la tragédie *d'Aspar, d'Endymion,* etc. — Hé non ! dit la critique, ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes,* livre qui aurait dû t'instruire ; de *Thétis et de Pélée,* opéra qui excite inutilement ton envie ; de *l'Histoire de l'Académie des Sciences* que tu n'es pas à portée d'entendre. »

Nous avons assez cité de Fontenelle, vulgarisateur scientifique, pour que l'on voie où est la vérité. Un peu trop spirituel, un peu trop épigrammatique, surtout un peu trop hospitalier au madrigal, et décidément la marquise est de trop, il est hardi à la fois et judicieux, sans entêtement ni en avant ni en arrière, admirablement intelligent, raisonneur lucide et juste, avec un tour d'imagination qui sent le poète et un tour de satire qui est d'un moraliste pénétrant et ingénieux. Nul ne l'a mieux compris dans ce rôle de rapporteur des idées scientifiques, et à sa date, que Sainte-Beuve qui était essentiellement de sa famille : « Je me suis pris à rouvrir Fontenelle dans son ingénieux petit livre, la *Pluralité des mondes,* publié en 1686, une année avant que

Newton donnât le livre immortel des *Principes*, et j'ai de nouveau rendu justice à ce *philosophe supérieur* qui avait sans doute quelques défauts de sa manière, mais qui voyait si juste et si loin quant à ce qui est du fond des choses. Reportons-nous par la pensée au moment même où l'ouvrage parut, cet ouvrage si neuf, tout rempli et comme émaillé de vues philosophiques et scientifiques élevées, rendues avec piquant, avec imprévu, et se faisant accepter en faisant sourire. On peut *aujourd'hui* avoir une médiocre estime pour ceux qui, non contents de divulguer la science par des exposés clairs, nets, proportionnés à la classe du public qu'ils se proposent d'instruire, prétendent encore à l'orner, à l'enjoliver, à la rendre gentille, amusante et plaisante : c'est un assez mauvais genre, en effet; mais sur cette fin du dix-septième siècle, quand Fontenelle publia son livre de la *Pluralité des mondes*, les conditions d'instruction pour l'immense majorité des esprits étaient très différentes de ce qu'elles sont de nos jours, et il mérite peut-être mieux que des excuses pour avoir piqué l'attention des ignorants, forcé leur paresse et fait entrer dans leurs cerveaux quelques idées saines au lieu des préjugés tout à fait faux et absurdes qui les remplissaient. Aujourd'hui, remarquez-le, les ignorants eux-mêmes (au moins la plupart) en ont fini avec les idées absurdes que l'on se faisait du monde au moyen âge et qui ont duré jusqu'au triomphe de Copernic, Galilée, Descartes et Newton. Ces résultats sont admis de ceux mêmes qui ne s'en rendent pas bien compte... Du temps de Fontenelle il en était autrement; le moment était décisif. Le grand siècle du goût, qui allait finir, n'avait pas été précisément celui de la philosophie et de la science pour « le peuple », du moins, comme dit Fontenelle, pour le grand public. Il s'agissait, l'heure venue, de les introduire. Les vieilles erreurs avaient fait leur temps pour le petit nombre des esprits éclairés et philosophiques; pour les autres les absurdes idées qu'on s'était forgé du monde, de l'univers, subsistaient encore. Elles duraient même chez des esprits bien cultivés, *mais d'une culture spéciale et restreinte*. Quelle idée Boileau et Racine, par exemple, se faisaient-ils

du monde, du tonnerre, des étoiles, des planètes? Je n'oserais répondre à cette question par respect pour ces beaux génies... Fontenelle se présenta donc très à propos en venant expliquer, rendre agréable pour tous et même séduisante la nouvelle doctrine qui, sauf quelques points particuliers à la théorie cartésienne des tourbillons, était la seule vraie et dont le premier mérite était de détrôner les fausses et accablantes hypothèses.. Ainsi, Fontenelle, sous cette forme frivole a rendu, à un moment donné, un notable service à la raison. Ce service une fois rendu, il ne faudrait pas essayer de lui emprunter cette forme qui n'est plus de saison et qui, chez d'autres que chez lui, ne serait que minauderie et grimace... Il faut être un peut sot, et Sainte-Beuve le fait délicatement entendre, pour reprocher à Fontenelle l'apparent détachement avec lequel il parle de ses idées. « S'il a l'air de céder aisément et de se dérober quand il a affaire au peuple, c'est-à-dire aux esprits frivoles, c'est qu'il ne veut rien céder du fond et qu'il réserve « pour une petite troupe choisie » l'entière originalité et l'intégrité parfaite de ses pensées ». — Et aussi « il y a sans doute quelque dissonance entre la majesté des choses dont il parle et la manière dont il en parle : c'est le défaut. Le tissu de son style est comme une longue et fine épigramme perpétuelle, une ironie à fleur de peau. Il y a loin de là à la belle et austère simplicité d'un La Place dans l'*Exposition du système du monde.* Quelqu'un a dit qu'il voyait dans Fontenelle un commencement de Babinet; c'est encore, si vous voulez, du Saint-Marc Girardin savant. Il est le premier en France qui ait rendu les résultats de la science clairs, intelligibles et qui, plus est, aimables, trop aimables même; car il y a, je le répète, un certain désaccord de goût. Mais ce désaccord fit précisément son succès ».

Ajoutons qu'étant donné son but, il était presque forcé de tomber dans son défaut. « En morale, a dit Joubert, il faut viser au faîte pour atteindre le milieu »; mais il en est ainsi en toutes choses. Du fond du laboratoire scientifique, voulant atteindre le public lettré, Fontenelle a dû viser à être mondain simplement pour être admis par le public qui

ne lisait que des romans et des comédies, comme Pascal, pour mettre la théologie à la portée du lecteur moyen, a dû viser à être auteur comique. Ce sont les nécessités subies par tous les initiateurs et dont ils ont l'instinct et qu'à leurs risques et périls pour plus tard, ils acceptent.

Sainte-Beuve dit encore : « Si quelque ruban fané, si une légère odeur d'ambre ne vous effraye pas, relisez donc le livre de Fontenelle. Il ouvre des vues, *même lorsqu'il a l'air d'être frivole*... La vérité nouvelle se déguise en madrigal et elle pousse plus sûrement... Il possède au plus haut degré l'art de l'insinuation scientifique. En fait d'astronomie et de physique on n'a qu'à se laisser faire et, comme on l'a dit très bien, il vous enjôle à la vérité... Malgré ses légèretés et ses minauderies d'agrément, malgré cette familiarité affectée d'expression qui semble quelquefois une chicane affectée contre la majesté des choses, Fontenelle se différencie profondément des écrivains frivoles qui traitent des sujets graves et qui ne prennent point la vérité en elle-même. Il appartient décidément dès cette époque (1686) à la famille des esprits fermes, positifs et sérieux, quel que soit son costume. Il est un ennemi de l'ignorance, non pas un ennemi à main armée, mais froid, patient, méprisant dans sa douceur et irréconciliable à sa façon plus qu'il ne croit plutôt, plus qu'il ne veut qu'on le croie. Il est si porté à penser que l'ignorance et la sottise sont un fait des plus naturels et des plus universels que rien ne l'étonne en ce genre ni ne l'irrite... Historiquement, Fontenelle, comme le remarque M. Flourens, a rendu à Descartes le même service que Voltaire a rendu à Newton. Il a contribué à le populariser et à le séculariser, à le répandre dans le cercle des Salons [remarquez cependant qu'avant lui la Bélise de Molière connaît Descartes; Fontenelle n'est pas un cartésien qui fait des femmes savantes; il est un cartésien qui veut faire des femmes instruites et qui est un peu forcé, ou qui croit l'être — on l'y a surpris au cours de nos citations : de leur parler un peu le langage des *Femmes savantes*]. Ce livre « des mondes » offre deux aspects et il aboutit par une double influence à deux ordres

d'écrits très différents. Il a donné, d'une part, le premier exemple de ces ouvrages où la science est ornée, enjolivée, et « sophistiquée » à l'usage des dames : Pongens, Aimé Martin, etc.; mais il y a aussi l'influence utile et sensée, prélude de celle que les plus grands esprits n'ont pas dédaigné d'exercer depuis... Les Buffon, les Cuvier, les Humboldt eux-mêmes en français n'ont pas craint de composer quelques parties de leurs écrits en vue des ignorants et de les publier à l'usage de toutes les classes de lecteurs. Le premier exemple de ce mode d'exposé lucide et agréable a été donné par Fontenelle. »

CHAPITRE IV

FONTENELLE DE 1686 A 1697

A partir de 1686 Fontenelle est homme célèbre, très généralement estimé et en chemin de devenir très sérieux, tout en restant très spirituel. Il a pris possession de tout son talent et de tout son caractère. Ce caractère était charmant. On a fait autour de lui une légende d'égoïsme que tout ce qu'on connaît de lui dément presque absolument. Il n'était pas égoïste; il était prudent, circonspect et économe de lui, ce qui n'est pas la même chose. Faible de santé, comme presque tous les hommes destinés à devenir centenaires, c'était, suivant le mot que nous avons déjà cité, « un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat que la nature avait mis au milieu de la France pour l'ornement de son siècle et qui subsista longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeait pas de place et qu'il n'était remué qu'avec précaution ».

Il sut ménager le vase avec des soins infinis. Il considéra l'hygiène comme une vertu, et il est parfaitement exact que c'en est une à la condition que l'on en ait d'autres. Il avait bon estomac et il ne fut que gourmet; il était faible de poitrine et il en conclut qu'il fallait moins parler qu'écouter, ce qui est un point où l'hygiène se confond avec la sagesse et avec le savoir-vivre. Il fut goutteux de bonne heure, mais sans vives souffrances, et cela lui permit de rester chez lui sans impolitesse toutes les fois qu'il craignait de s'ennuyer chez les autres. Il disait, a-t-on assuré : « Pour être heureux il faut avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. Faites la part de l'exagération de celui qui rapporte et cela veut dire : « Il faut avoir l'estomac fort et ne

pas avoir le cœur faible. » Il était prudent, avisé et n'était point tourmenté par l'amour du mieux. « Quand il entrait dans un logement, dit Mme Geoffrin, il laissait les choses comme il les trouvait; il n'aurait pas ajouté ni ôté un clou. Il avait de la condescendance pour les éloges et la plus parfaite indifférence pour les attaques, sachant bien que s'irriter contre qui veut vous irriter est se faire le complice de son ennemi contre soi-même, ce qui est peut-être un peu bête. »

Il était froid quand on lui demandait un service; seulement il le rendait, et c'est ce qui lui a valu le renom d'insensibilité, les hommes aimant mieux les effusions que les bienfaits et certaines façons de ne pas donner que ce qu'on donne. Il se garda de l'amour et se contenta de la galanterie, qu'il voulait fine, spirituelle et délicate, en homme qui, selon le mot de Mme de Tencin, non pas « avait de la cervelle à la place du cœur », mais mettait beaucoup d'intelligence dans les choses du cœur et ne croyait pas que celle-là gâtât celles-ci. Il fréquenta les femmes assidûment, jusque dans l'extrême vieillesse, persuadé qu'il n'est commerce qui affine l'esprit davantage, qui l'assouplisse davantage et qui l'amollisse moins aussi, puisqu'il l'exerce. Il y a une manière d'aimer les femmes, à la vérité, qui n'est pas à la portée de tout le monde, qui est un moyen de devenir plus intelligent et plus « honnête homme ». Il était doux, indulgent et discret. Il songeait à lui quand il disait de sa mère : « Mon père était une bête; mais ma mère avait de l'esprit; elle était quiétiste; c'était une petite femme douce qui disait souvent : « Mon fils, vous serez damné »; mais cela ne lui faisait pas de peine. » Voilà le ton même de Fontenelle en toutes choses. « Il ne riait jamais, dit Mme Geoffrin; je lui disais un jour : « M. de Fontenelle, vous n'avez jamais ri? - C'est-à-dire, répliqua-t-il, je n'ai jamais fait *Ah! Ah! Ah!* » Voilà l'idée qu'il avait du rire : il souriait seulement aux choses fines... Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère; il n'avait jamais couru; et comme il ne faisait rien par sentiment, il ne prenait point les impressions des autres.

Il n'avait jamais interrompu personne; il écoutait jusqu'au bout sans rien perdre; il n'était point pressé de parler et, si vous l'aviez accusé, il aurait écouté tout le jour sans rien dire. » Il était capable cependant d'un sentiment profond et précisément du plus délicat de tous les sentiments : l'amitié. Il chérissait passionnément son ami Brunel, camarade d'enfance; et, le jour où Brunel mourut, Mme Geoffrin eut tort : Fontenelle pleura amèrement. Il était capable d'égoïsme à deux ce qui est au moins un égoïsme assez élevé. M. Henri Potez, dans la belle notice qu'il lui a consacrée, dit avec une justesse absolue, qu'il était proprement le Philinte de Molière. C'est précisément cela et l'on n'ignore point que le Philinte de Molière aime très chèrement Alceste, lui rend service, est profondément honnête homme et n'est un égoïste qu'aux yeux de Jean-Jacques Rousseau qui ne s'entend pas beaucoup en matière de générosité et qui a passé sa vie à se tromper sur les hommes. Traçant sur son modèle, et elle le dit, le portrait de l'honnête homme, Mlle Lecouvreur écrivait : « Sa physionomie annonce l'esprit; un air du monde répandu sur toute sa personne le rend aimable dans toutes ses actions; la probité, la droiture, l'équité composent son caractère; une imagination vive, brillante, tours fins et délicats, expression nouvelle et toujours heureuse en font l'ornement. Le cœur pur, les procédés nets, la conduite uniforme et partout des principes; exigeant peu, justifiant tout, saisissant toujours le bon, abandonnant si fort le mauvais que l'on pourrait douter s'il l'a aperçu. Difficile à acquérir; mais plus difficile à perdre. Exact en amitié, scrupuleux en amour, l'honnête homme n'est négligé nulle part. Propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des savants, modeste dans ses discours, simple dans ses actions, la supériorité de son mérite se montre; mais il ne la fait jamais sentir. » — Sans se donner en exemple et peut-être sans songer à lui, il se peignait ou plutôt il s'exprimait lui-même quand il disait à M. de Lassone avec une sagesse bien avertie du reste : « Empêchez, s'il se peut, que vos amis ne vous louent à l'excès; car le public traite à toute rigueur ceux que leurs

partisans servent trop bien. Profitez, s'il y a lieu, de la critique sans y répondre et sans vous en offenser; car sa blessure en elle-même est légère; elle ne s'aigrit que par le mouvement. Surtout ne soyez d'aucune secte et n'affaiblissez pas la cause de la vérité par la colère. Souvenez-vous que la sagesse consiste plus souvent à se taire qu'à parler; car il est toujours temps de penser ; mais il ne l'est pas toujours de dire ce qu'on pense. Fidèle à ces principes, suivez votre goût pour les lettres et vous obtiendrez des gens de bien une sanction sans laquelle les plus grands talents n'ont rien qui soit digne d'être envié. »

Quoique assez méprisant, il faut bien le dire et on l'a vu, à l'égard des ignorants, il disait encore : « On est ordinairement d'autant moins dédaigneux à l'égard des ignorants que l'on sait davantage; car on en sait mieux combien on leur ressemble encore. »

Il fréquentait à l'époque de sa vie où nous en sommes, chez Mme de Lambert, cette femme si distinguée, si haute de cœur et d'esprit, qui, si mal élevée, s'était élevée elle-même et était devenue une si délicate et éclairée moraliste et éducatrice, « la seule maison, disait Fontenelle, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, la seule où l'on se trouvât pour s'entretenir raisonnablement les uns les autres et avec esprit selon l'occasion ». Son « flegme philosophe » devait singulièrement bien s'accommoder avec cette sensibilité raisonnable et cette délicatesse toute pénétrée d'intelligence, de bon sens et de pénétrante psychologie. Il est probable que c'est dans ce salon autant que dans son cabinet et dans ses entretiens avec la marquise autant que dans ses entretiens avec lui-même que Fontenelle, si bien fait pour savoir où est le bonheur et pour observer chez les autres où ils le trouvent, a puisé la précieuse matière de son petit traité *du Bonheur* qui est de tous ses ouvrages le plus simple, comme le voulait le sujet, et celui où l'esprit ne fait strictement que le service du bon sens.

DU BONHEUR

Voici une matière, la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les philosophes, surtout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue : mais, quoique très intéressante, elle est dans le fond assez négligée ; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent ; et, quoique les philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guère de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement ; et en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. La douleur aurait bien plutôt le privilège d'en pouvoir être un.

On sait que c'est là précisément ce qu'a soutenu le pessimiste Schopenhauer, que seule la douleur est un état *réel*, le plaisir n'étant qu'une cessation brève de la douleur, une trêve de la souffrance et n'ayant par conséquent qu'un caractère négatif, tandis que la douleur est positive.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre et la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement : il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis ; et à cet égard la nature fait assez son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instants répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant

de bons moments qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, et que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur, mais ceci est très fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire des moments semés çà et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes, dans ces moments, reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, et se remontent pour souffrir.

Celui qui voudrait fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il serait content, mériterait le nom d'heureux : on le reconnaîtrait entre tous les autres hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation : il n'agirait que pour la conserver, et non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la terre? On en pourrait douter, parce qu'on ne s'aperçoit guère de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée ; au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le tourbillon du monde, et se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violents qu'ils se donnent. Le repos même de l'heureux, s'il est aperçu, peut passer pour être forcé, et tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourrait être assez facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables : mais il est vrai que, retenues dans de certaines bornes, elles ne seront pas chimériques.

Quoi qu'en disent les fiers stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, pressé par la goutte, lui a dit : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal;* il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un philosophe. Un empereur de l'univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment très vif, et en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la nature et la fortune peuvent nous envoyer la ridicule et inutile vanité de nous croire invulnérables.

L'auteur a certainement raison; je voudrais seulement qu'il reconnût que, de même que nous ajoutons à nos souf-

frances par l'imagination que nous nous faisons qu'elles sont immenses, tout autant nous les amoindrissons en nous persuadant qu'elles sont choses indignes que nous en tenions compte; c'est un *exercice* de la volonté dans l'élaboration ou du bonheur, ou, si l'on veut, du moindre mal, exercice que l'auteur a trop négligé de considérer dans ce traité. Il y a là un peu du parti pris de Fontenelle de railler toujours, légèrement, tout ce qui est de l'antiquité.]

Il serait moins déraisonnable de se persuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous ; et presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyaient. Incapables de discernement et de choix, poussées par une impétuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse et tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tout ce désordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques moments, à la bonne heure : mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir, ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hasard.

Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser ; et il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, et si inflexibles, qu'il serait inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin, quelques-uns à qui ce travail pourrait réussir, et serait même assez facile, le rejettent parce que c'est un travail, et en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que serait-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudrait tant raisonner? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente? On peut le laisser aux philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcherait de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous ; et de cette petite partie peu de gens en ont la disposition ou en tirent le profit.

Faut-il donc que nous renoncions au bonheur? Certainement, *presque tous*, à peu près tous. Il y a seulement un tout petit nombre d'hommes qui ont un caractère tel qu'ils peuvent un peu travailler à leur bonheur, hommes du reste qui, de par leur naturel même, n'auraient pas besoin d'y travailler, mais encore ils peuvent lui donner comme une dernière façon.

Il faut que les caractères, ou faibles et paresseux, ou impétueux et violents, ou sombres et chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns, doux et modérés, et qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables : ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la nature ils le sont déjà assez, et que le secours de la philosophie ne paraît pas leur être fort nécessaire ; mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins besoin ; et ils ne laissent pas d'en sentir l'importance : surtout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la philosophie, qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savaient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Pour ces prédestinés au bonheur quelle est la méthode à suivre en vue de l'augmenter?

Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'âme ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, et chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer ; et quand nous les avons une fois produits, il nous est très difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, et que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, et ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur ; mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des héritiers en ligne collatérale, et non pas en ligne directe, ou à des filles, et non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe ; il lui en faut ou qui soit naturellement plus saines, ou qui aient le courage de se guérir.

Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de monstres consiste en ce qu'on s'y soumet sans oser ni les attraper, ni même les envisager : si on les considérait quelque temps d'un œil fixe, ils seraient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite et nous aigrit. Nous nous représentons une fortune, un destin, je ne sais quoi, qui met de l'art et de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? employons un peu notre raison et ces fantômes disparaissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre, un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre et inconnue?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus ; et cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appelons les maux singuliers? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipses : mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paraître des comètes ; et il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien : et si l'on voulait, on leur contesterait avec assez de raison leur qualité de singuliers.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espèce de douceur et de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, et où une douleur éternelle ne serait d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés ; notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

[L'*intelligence* sèrt donc à quelque chose dans l'élaboration du bonheur : elle sert à prévoir les malheurs, ce qui les fait diminués par avance quand ils arrivent; et elle sert à prévoir la diminution naturelle des malheurs à partir du moment où ils seront arrivés.]

Ainsi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général ; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment : on s'est attendu à ce que l'on souffre ; et du moins on s'épargne par là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur : on s'attend à ne pas souffrir longtemps ; et dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux ; on l'avance.

Les circonstances même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, et en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes, et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède ; et n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense : surtout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas, au contraire, être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté et d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourments?

L'*intelligence* nous sert encore à modérer un écart tout particulier de l'imagination, qui est le goût de souffrir. Ce goût paradoxal, qui vient de l'orgueil et du plaisir que l'on prend à être exceptionnel, même par le malheur, est très répandu.]

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le bonheur serait de s'en défaire, et de retrancher à notre imagination tous ses talents malfaisants, ou du moins

de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue saine de tout sont incurables ; il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

Dans cette lutte entre l'imagination et l'intelligence, il faudrait avoir celle-ci assez forte pour qu'elle étouffât ces enfants de l'imagination qui sont les chagrins et pour qu'elle accueillît et fortifiât par ses analyses ces enfants de l'imagination qui sont les plaisirs.

N'y aurait-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, et de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, et ne laissât passer que les plaisirs? Cette proposition ne le cède guère en difficulté à la pierre philosophale ; et si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, et tout l'art de la philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très douteuse ; et que, quoiqu'elles nous frappent bien vite comme biens ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé ; et si vous aviez connu ce qu'il amenait après lui, il vous aurait transporté de joie. Et, sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin? il ne faut donc pas se presser de s'affliger : attendons que ce qui nous paraît mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paraît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, et il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence ; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Le vrai fondement du bonheur est un pessimisme très calme par où l'on se persuade que ce qui doit arriver, c'est le malheur, comme étant beaucoup plus répandu que son contraire, et par où l'on se ménage une surprise joyeuse toutes les fois que le malheur n'arrive pas. Qui aurait su se donner ces dispositions serait toujours, sinon dans un bonheur vif, du moins, ce qui est si rare, dans une sensation générale de bien-être.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire

naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, et ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitants. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer? et ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paraissent présentement insupportables. Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions! apprenons combien il est dangereux d'être homme, et comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons et que nous ne sentons pas, feraient chacune le suprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les désirs se termineraient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens, qui ne le sont que parce que leur privation serait un grand mal, puissent jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui seraient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne saurait être transporté de se trouver deux bras : mais, en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourraient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grâce, que quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune comme des dettes qu'elles nous paient, et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence ; les maux, au contraire, nous paraissent des injustices, et nous les recevons avec impatience et avec aigreur. Il faudrait rectifier des idées si fausses. Les maux sont très communs, et c'est ce qui doit naturellement nous échoir : les biens sont très rares, et ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

Le bonheur est, en effet, bien plus rare que l'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je désire, et que je crois qui ferait ma félicité : le possesseur de ce bien-là est malheureux ; ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux : et, si être heureux était un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renverraient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seraient les

plus accusés, les grands, les princes, les rois, seraient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a ; et nous serons ou flattés d'être de leur nombre ou moins irrités de n'en être pas.

[Si l'intelligence doit comme exténuer les malheurs, ce qui reste son principal office, elle doit amplifier, exagérer, fortifier et comme solidifier les biens et même les moindres qui nous échoient, en s'y appliquant, en les considérant, en les définissant avec une exactitude qui sera mêlée de quelque complaisance.]

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudrait négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage : cependant on en use comme dans une grande abondance, et dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra : on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède ; souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains ; mais l'avenir est une espèce de charlatan, qui en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? pourquoi souffrir que des espérances vaines et douteuses nous enlèvent des jouissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, et qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; il serait trop cruel de la leur ôter ; mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, et qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offrent à nous? Ce sont des présents faits par une puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation dont ils n'avaient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient

eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avaient faites de la fortune. On a été ingrat, et on est puni.

Revenant au stoïcisme, qu'il a trop méprisé d'abord et en acceptant partiellement le principe, Fontenelle dit qu'il faut s'attacher à *ce qui dépend de nous,* de préférence, au moins, à toute autre chose. Il dit : Il ne faut pas, assurent les philosophes rigides, et aussi les gais (car *le mépris des fortuits* est le fond de la morale de Rabelais, et Rabelais est un stoïcien joyeux), il ne faut pas mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous; ce serait trop le mettre à l'aventure.

Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique ; mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devrait entièrement dépendre de nous, et que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer : ressaisissons-nous autant qu'il est possible d'un droit si important, et dangereux à confier ; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord, il faut examiner pour ainsi dire les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur ; peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il? C'est pour recevoir leurs respects et leurs hommages. Et que me feront ces hommages, ces respects? Ils me flatteront très sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité et non pas à moi-même? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquais, elles ne tiendraient pas longtemps. Il est vrai qu'il y en a qui feraient plus de résistance les unes que les autres; mais selon qu'elles seront plus incommodes et plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent et avec plus de courage. Il n'y a guère de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, et que l'on ne fasse tomber enfin à force de réflexions.

Cependant il ne faut pas appliquer cette analyse dissolvante a *tous* les biens qui ne dépendent pas de nous, parce que, réduits à nous, nous serions réduits à un pur rien, ou

presque, il faut simplement examiner quelles sont les choses prétendues biens dont il y a vraisemblablement plus de bons résultats à attendre que de mauvais effets à appréhender.]

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, et combien valent les peines dont il faudrait les acheter, ou qui les suivraient? on ne saurait disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, et qu'un même marché ne soit bon pour l'un et mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales ; et de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, etc. S'ils ne coûtaient moins que les autres qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteraient pas de leur être préférés, et les autres vaudraient autant leur prix que ceux-ci le leur ; mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, et ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la fortune ne nous les peut guère enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissons avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instants, et des instants souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux ; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut ; et ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les gens accoutumés aux mouvements violents des passions trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité ; et je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guère qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille? et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sen-

timent est consumée? Il devient un état tranquille ; c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événements heureux, des temps ou des moments agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés ou suivis ; elle les rassemble, et se représente une vie qui en serait toute composée : voilà ce qu'elle appellerait du nom de bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissants, qui dans les situations les plus heureuses sont et fort longs et en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devaient pas être. Ils y sont cependant, et en sont bien inséparables. Il n'y a point en chimie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on se fait l'idée est trop composé et trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seraient nécessaires pour celui d'un courtisan? du crédit auprès des ministres, la faveur du roi, des établissements considérables pour lui et pour ses enfants, de la fortune au jeu, des maîtresses fidèles et qui flattassent sa vanité : enfin tout ce qui peut lui représenter une imagination effrénée et insatiable. Cet homme-là ne pourrait être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, et qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, et en même temps plus sous notre main.

Si l'on est à peu près bien, il faut se croire tout à fait bien. Souvent on gâterait tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changements qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur *augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée voudrait-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mousquet? Celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères; il change peu de place, et en tient peu.*

[Il faut de plus avoir un ami, au moins un, et cet ami c'est nous-même. Nous sommes d'autant plus heureux qu'il est bien avec nous et n'a rien à nous reprocher; d'autant plus malheureux qu'il est aigri contre nous et a de quoi se plaindre de nous; au point de vue du bonheur, c'est de lui surtout que nous dépendons.]

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher : et combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, et avec raison ; il n'y a que le vertueux qui puisse se voir et se reconnaître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer et pour s'applaudir ; et le pourrait-il, quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élévation, et qu'au contraire elle en exclue : ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque : peut-être s'en privera-t-elle elle-même ; du moins, en ne la recherchant pas, hasardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment : on peut sans orgueil appeler à soi-même des injustices de la fortune ; on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées ; on trouve dans sa propre raison et dans sa droiture un plus grand fonds de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Une chose qui ne dépend pas de nous et par conséquent sur laquelle on ne peut que former un souhait, et qui contribue éminemment au bonheur, ce n'est pas la puissance, ce n'est pas la richesse, c'est leur absence.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître ; car nous n'avons parlé que de celles qui étaient en notre disposition ; c'est d'être placé par la fortune dans une condition médiocre. Sans cela, et le bonheur et la vertu seraient trop en péril. C'est là cette médiocrité si recommandée par les philosophes, si chantée par les poètes, et quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes, y serait cependant bien nécessaire ; il n'a nul éclat. L'heureux que nous supposons ne passerait guère pour l'être ; il n'aurait pas le plaisir d'être envié : il y a plus ; peut-être lui-même aurait-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres, car leur jalousie sert à nous faire assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, et ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croit plus heureux que lui, il sent facilement les avantages de sa situation : il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne : *ses plaisirs, comme ceux des amants discrets, seront assaisonnés de mystère.*

Après tout, ce sage, ce vertueux, cet heureux est toujours homme ; il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, et même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins ; et son bonheur, qu'il s'en assurera moins.

***

Continuant ses études de savant libre dans toutes les directions que ses goûts lui indiquaient ou les circonstances, Fontenelle, dès 1687, s'intéressa à une question qu'un très estimable érudit hollandais venait de traiter. Est-il vrai, comme l'ont prétendu les premiers chrétiens, que les oracles de l'antiquité étaient rendus par les démons et est-il vrai qu'ils ont cessé immédiatement après la venue du Christ? A ces deux points M. Vandale répondait par la négative. Après avoir, nous assure-t-il, songé à traduire l'ouvrage, Fontenelle préféra le digérer et le refondre pour le mettre

plus à la portée des gens du monde, qui étaient toujours son objet. Inaugurant une méthode dont plus tard a usé et abusé Voltaire, et qui consiste à attaquer le paganisme par les points par lesquels on peut prétendre qu'il ressemble au christianisme, de telle sorte que ce qu'on dit de celui-là puisse être pensé par le lecteur de celui-ci, Fontenelle a pour but de démasquer les oracles de l'antiquité, de les montrer comme étant toujours pure fourberie; et puis il veut prouver qu'ils n'ont pas cessé à l'avènement du Christ, le fait qu'ils eussent cessé pouvant incliner à croire qu'ils ont été vaincus par une puissance plus grande qu'eux et que par conséquent c'était bien, avant le Christ, par les démons qu'ils étaient rendus. Et ainsi dans sa première dissertation Fontenelle attaque indirectement le christianisme; dans la seconde il l'attaque discrètement mais directement, en prouvant qu'il n'a pas fait cesser les oracles, soit que ceux-ci fussent fourberie, soit qu'ils fussent démonologie; et dans les deux cas lui disant : « Où est ta victoire? »

L'HISTOIRE DES ORACLES

POURQUOI LES ANCIENS CHRÉTIENS ONT CRU QUE LES ORACLES ÉTAIENT RENDUS PAR LES DÉMONS

L'antiquité est pleine de je ne sais combien d'histoires surprenantes et d'oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde sait ce qui arriva au pilote Thamus. Son vaisseau étant un soir vers de certaines îles de la mer Égée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés ; la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des îles, et qui appelait Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre ; mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que, quand il serait arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si Thamus devait obéir à la voix : mais Thamus conclut que si, quand ils seraient arrivés au lieu marqué, il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire ; mais que, si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à

Rome ; et l'empereur Tibère ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savants dans la théologie païenne, pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan ; et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. C'est ainsi que, dans le dialogue où Plutarque traite des oracles qui ont cessé, Cléombrote conte cette histoire, et dit qu'il la tient d'Épithersès, son maître de grammaire, qui était dans le vaisseau de Thamus, lorsque la chose arriva.

Thulis fut un roi d'Égypte, dont l'empire s'étendait jusqu'à l'Océan. C'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'île qu'on appelle présentement Islande. Comme son empire allait apparemment jusque-là, il était d'une belle étendue. Ce roi, enflé de ses succès et de sa prospérité, alla à l'oracle de Sérapis, et lui dit :

« Toi qui es le maître du feu, et qui gouvernes le cours du ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu et y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi? »

L'oracle lui répondit :

« Premièrement Dieu, ensuite la parole et l'esprit avec eux, tous s'assemblant en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, mortel, dont la vie est toujours incertaine. »

Au sortir de là, Thulis fut égorgé.

Eusèbe a tiré des écrits mêmes de Porphyre, ce grand ennemi des chrétiens, les oracles suivants :

1° « Gémissez, Trépieds. Apollon vous quitte ; il vous quitte, forcé par une lumière céleste. Jupiter a été ; il est, et il sera. O grand Jupiter ! hélas ! mes fameux oracles ne sont plus. »

2° « La voix ne peut revenir à la prêtresse : elle est déjà condamnée au silence depuis longtemps. Faites toujours à Apollon des sacrifices dignes d'un Dieu. »

3° « Malheureux prêtre, disait Apollon à son prêtre, ne m'interroge plus sur le divin père, ni sur son fils unique, ni sur l'esprit qui est l'âme de toutes choses. C'est cet esprit qui me chasse à jamais de ces lieux. »

Auguste, déjà vieux, et songeant à se choisir un successeur, alla consulter l'oracle de Delphes. L'oracle ne répondait point, quoique Auguste n'épargnât pas les sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse :

« L'enfant hébreu, à qui tous les dieux obéissent, me chasse d'ici, et me renvoie dans les enfers. Sors de ce temple sans parler. »

Il est aisé de voir que, sur de pareilles histoires, on n'a pas

pu douter que les démons ne se mêlassent des oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibère, aussi bien que Jésus-Christ, est le maître des démons, dont l'empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'univers ; ou, si cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut, sans impiété, donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la religion, ce grand Pan est Jésus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur et une consternation générales parmi les démons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'oracle rendant au roi Thulis un oracle si positif sur la sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le prêtre de Sérapis aurait-il deviné un si grand mystère, inconnu alors à toute la terre, et aux juifs mêmes?

Si ces autres oracles eussent été rendus par des prêtres imposteurs, qui obligeait ces prêtres à se discréditer eux-mêmes, et à publier la cessation de leurs oracles? N'est-il pas visible que c'étaient des démons que Dieu même forçait à rendre témoignage à la vérité? De plus, pourquoi les oracles cessaient-ils, s'ils n'étaient rendus que par des prêtres?

AUTRES RAISONS POUR LESQUELLES LES CHRÉTIENS ONT PU CROIRE QUE LES ORACLES ÉTAIENT LE FAIT DES DÉMONS

Les démons étant une fois constants pour le christianisme, il a été assez naturel de leur donner le plus d'emploi que l'on pouvait et de ne les pas épargner pour les oracles et les autres miracles païens qui semblaient en avoir besoin. Par là on se dispensait d'entrer dans la discussion des faits, qui eût été longue et difficile, et tout ce qu'ils avaient de surprenant et d'extraordinaire on l'attribuait à ces démons que l'on avait en main. [D'autre part] il est certain que, vers le temps de la naissance du Christ, il est souvent parlé de la cessation des oracles, même dans les auteurs profanes. Pourquoi ce temps-là plutôt qu'un autre avait-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'était plus aisé à expliquer selon le système de la religion chrétienne. Dieu avait fait son peuple du peuple juif et

avait abandonné le reste de la terre aux démons jusqu'à l'arrivée de son fils ; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avait laissé prendre et il veut que tout fléchisse sous Jésus-Christ et que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son royaume sur les nations. Il y a je ne sais quoi de si heureux dans cette pensée que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours ; c'est une de ces choses à la vérité desquelles on est bien aise d'aider et qui persuadent parce qu'on y est favorable. [Ajoutez que] jamais philosophie n'a été plus à la mode que fut celle de Platon chez les chrétiens pendant les premiers siècles de l'Église. Les païens se partageaient encore les différentes sectes de philosophes ; mais la conformité qu'on trouve qu'avait le platonisme avec la religion mit dans cette seule secte presque tous les chrétiens savants. De là vient l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardait comme une espèce de prophète qui avait deviné plusieurs points importants du christianisme, surtout la Sainte Trinité que l'on ne peut guère nier qui ne soit assez clairement contenue dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'Ecriture et de concevoir la nature du Verbe comme il l'avait conçue. Il se figurait Dieu tellement élevé au-dessus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains et il mettait entre elles et lui ce Verbe comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de Jésus-Christ, et c'est là peut-être la cause pourquoi jamais hérésie n'a été ni plus généralement embrassée, ni soutenue avec plus de chaleur que l'arianisme. [Or] ce platonisme qui semblait faire honneur à la religion chrétienne lorsqu'il lui était favorable se trouva tout plein de démons, et, de là, ils se répandirent facilement dans le système que les chrétiens imaginèrent sur les oracles. Platon veut que les démons soient d'une nature moyenne entre celle des dieux et celle des hommes : que ce soient des génies aériens, destinés à faire tout le commerce des dieux et de nous ; que, quoiqu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir, qu'ils pénètrent dans toutes nos pensées ; qu'ils aient de l'amour pour les bons et de la haine pour les méchants et que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de sortes de sacrifices et tant de cérémonies différentes. Il ne paraît point par là que Platon reconnût de mauvais démons, auxquels on pût donner le soin des fourberies et des oracles. Plutarque cependant

assure qu'il en reconnaissait : et à l'égard des platoniciens la chose est hors de doute. Eusèbe, dans sa préparation évangélique, rapporte quantité de passages de Porphyre où ce philosophe païen assure que les mauvais démons sont les auteurs des enchantements, des philtres et des maléfices, qu'ils ne font que tromper nos yeux par des spectres et des fantômes, que le mensonge est essentiel à leur nature ; qu'ils excitent en nous la plupart de nos passions ; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des dieux ; que leurs corps aériens et spirituels se nourrissent de fumigations, de sang répandu, et de la graisse des sacrifices ; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des oracles et à qui cette fonction pleine de tromperie soit tombée en partage... Jamblique, autre platonicien, en dit autant ; et comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les chrétiens reçurent le tout avec joie et y ajoutèrent même un peu du leur, par exemple que les démons dérobaient dans les écrits des prophètes quelque connaissance de l'avenir et puis s'en faisaient honneur dans leurs oracles. Ce système des chrétiens avait cela de commode qu'il découvrait aux payens, par leurs propres principes, l'origine de leurs faux cultes et la source de leurs erreurs. Les païens étaient persuadés qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans leurs oracles et les chrétiens qui avaient à disputer contre eux ne songeaient point à leur ôter cette pensée. Les démons, *dont on convenait de part et d'autre*, servaient à expliquer tout ce surnaturel ; on reconnaissait cette espèce de miracle ordinaire qui s'était fait dans la religion des païens ; mais on leur en faisait perdre tout l'avantage par les auteurs à qui on l'attribuait, et cette voie était bien plus courte et plus aisée que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches et de raisonnements.

QUE LES CHRÉTIENS AVAIENT TORT DE NE PAS SIMPLEMENT NIER LA VÉRITÉ DES ORACLES.

Il serait difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux démons ; mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du

fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur de médecine dans l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses indifférent et appliqué.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne

donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques chrétiens des premiers siècles, faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissé aller à faire, en faveur du christianisme, des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zèle inconsidéré a produit une infinité de livres apocryphes, auxquels on donnait des noms d'auteurs païens ou juifs ; car, comme l'Église avait affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avait-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des livres qui, quoique faits, à ce qu'on prétendait, par des gens de leur parti, fussent néanmoins très avantageux au christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces ouvrages supposés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils sont les trahit, et nos mystères y sont si nettement développés, que les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y auraient rien entendu auprès de ces auteurs juifs et païens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces livres, on trouvera toujours, dans ce trop de clarté, une difficulté insurmontable. Si quelques chrétiens étaient bien capables de supposer des livres aux païens ou aux juifs, les hérétiques ne faisaient point de façon d'en supposer aux orthodoxes. Ce n'étaient que faux évangiles, fausses épîtres d'apôtres, fausses histoires de leurs vies ; et ce ne peut être que par un effet de la Providence divine, que la vérité s'est démêlée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffaient.

Quelques grands hommes de l'Église ont été quelquefois trompés, soit aux suppositions des hérétiques, contre les orthodoxes, soit à celles des chrétiens contre les païens ou les juifs, mais plus souvent à ces dernières. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur semblait favorable à la religion ; l'ardeur avec laquelle ils combattaient pour une si bonne cause ne leur laissait pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des livres des sibylles, ou de ceux d'Hermès Trismégiste, roi d'Égypte.

On ne prétend point par là affaiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué

toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnements solides, et de belles découvertes, sur quoi on ne les peut assez admirer. Si avec les vrais titres de notre religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects, c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime, et à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zèle les ait persuadés de la vérité de je ne sais combien d'oracles avantageux à la religion, qui coururent dans les premiers siècles de l'Église. Les auteurs des livres des Sibylles et de ceux d'Hermès ont bien pu l'être aussi de ces oracles ; du moins il était plus aisé d'en supposer que des livres entiers. L'histoire de Thamus est païenne d'origine ; mais Eusèbe et d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immédiatement suivie, dans Plutarque, d'un autre conte si ridicule, qu'il suffirait pour la di-créditer entièrement. Démétrius dit, dans cet endroit, que la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre sont désertes, et consacrées à des démons et à des héros ; qu'ayant été envoyé par l'empereur pour les reconnaître, il aborda à une de celles qui étaient habitées, que peu de temps après qu'il y fût arrivé, il y eut une tempête et des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du pays, qu'assurément quelqu'un des principaux démons venait de mourir, parce que leur mort était toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Démétrius ajoute que l'une de ces îles est la prison de Saturne qui y est gardé par Biarée, et enseveli dans un sommeil perpétuel, ce qui rend, ce me semble, le géant assez inutile pour sa garde ; et qu'il est environné d'une infinité de démons, qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisait-il pas des relations bien curieuses de ses voyages? Et n'est-il pas beau de voir un philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le père de l'histoire. Toutes les histoires grecques, qui, à ce compte-là, sont ses filles, tiennent beaucoup de son génie ; elles ont peu de vérités, mais beaucoup de merveilleux et de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thamus serait presque suffisamment réfutée, quand elle n'aurait point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même traité avec les démons de Démétrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si

ce grand Pan était un démon, les démons ne pouvaient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles? et d'ailleurs sont-ils si imprudents que de révéler aux hommes leurs malheurs et la faiblesse de leur nature? Dieu les y forçait, direz-vous. Dieu avait donc un dessein ; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du paganisme, pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'était le fils de Mercure et de Pénélope, et non pas celui que l'on reconnaissait en Arcadie pour le Dieu de tout, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan ; sa mort ne tira guère à conséquence, et il ne paraît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan était Jésus-Christ, les démons n'annoncèrent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignait. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivait dans le second siècle de l'Église, et cependant personne ne s'était encore avisé de dire que Pan fût Jésus-Christ mort en Judée.

L'histoire de Thulis est rapportée par Suidas, auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guère. Son oracle de Sérapis pèche de la même manière que les livres des Sibylles, par le trop de clarté sur nos mystères ; mais de plus ce Thulis, roi d'Égypte, n'était pas assurément un des Ptolomées. Et que deviendra tout l'oracle, s'il faut que Sérapis soit un Dieu qui n'ait été amené en Égypte que par un Ptolomée, qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de savants le prétendent sur des apparences très fortes? Du moins, il est certain qu'Hérodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Égypte, ne parle point de Sérapis, et que Tacite conte tout au long comment et pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le dieu Sérapis, qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à Auguste sur l'enfant hébreu n'est point du tout recevable. Cédrénus le cite d'Eusèbe, et aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne serait pas impossible que Cédrénus citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement attribué à Eusèbe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux actes de saint Pierre, qui couraient encore de son temps, que Siméon le magicien avait à sa porte un gros dogue, qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer ; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, serviteur de Dieu,

le demandait ; que le chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon ; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna au chien, à son tour, d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussitôt. Voilà ce qui s'appelle, chez les Grecs, écrire l'histoire. Cédrénus vivait dans un siècle ignorant, où la licence d'écrire impunément des fables se joignait encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusèbe, dans quelque ouvrage qui ne serait pas venu jusqu'à nous, aurait effectivement parlé de l'oracle d'Auguste, Eusèbe lui-même se trompait quelquefois, et on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du christianisme, Justin, Tertullien, Théophile, Tatien, auraient-ils gardé le silence sur un oracle si favorable à la religion? Étaient-ils assez peu zélés pour négliger cet avantage? Mais ceux mêmes qui nous donnent cet oracle, le gâtent en y ajoutant qu'Auguste, de retour à Rome, fit élever dans le Capitole un autel, avec cette inscription : *C'est ici l'autel du fils unique*, ou *aimé de Dieu*. Où avait-il pris cette idée d'un fils unique de Dieu, dont l'oracle ne parle point?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'Auguste, depuis le voyage qu'il fit en Grèce, dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, n'y retourna jamais ; et même, lorsqu'il en revint, il n'était guère dans la disposition d'élever des autels à d'autres dieux qu'à lui ; car il souffrit non seulement que les villes d'Asie lui en élevassent et lui célébrassent des jeux sacrés, mais même qu'à Rome on consacrât un autel à la fortune qui était de retour, *Fortunæ reduci*, c'est-à-dire à lui-même, et que l'on mît le jour d'un retour si heureux entre les jours de fête.

Les oracles qu'Eusèbe rapporte de Porphyre paraissent plus embarrassants que tous les autres. Eusèbe n'aura pas supposé à Porphyre des oracles qu'il ne citait point ; et Porphyre, qui était si attaché au paganisme, n'aura pas cité de faux oracles sur la cessation des oracles mêmes, et à l'avantage de la religion chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphyre n'était pas assez malhabile homme pour fournir aux chrétiens des armes contre le paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement et c'est ce qui ne paraît point ici. Si ces oracles eussent été allégués par les chrétiens, et que Por-

phyre, en convenant qu'ils avaient été effectivement rendus, se fût défendu des conséquences qu'on en voulait tirer, il est sûr qu'ils seraient d'un très grand poids ; mais c'est de Porphyre même que les chrétiens, selon qu'il paraît par l'exemple d'Eusèbe, tiennent ces oracles ; c'est Porphyre qui prend plaisir à ruiner sa religion et à établir la nôtre. En vérité, cela est suspect de soi-même, et le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose ; car on nous rapporte de lui-même je ne sais combien d'autres oracles très clairs et très positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension ; enfin le plus entêté et le plus habile des païens nous accable de preuves du christianisme. Défions-nous de cette générosité.

Eusèbe a cru que c'était un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'oracles si favorables à la religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de Porphyre. Que savons-nous s'il ne les réfutait pas? Selon l'intérêt de sa cause, il le devait faire ; et s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphyre était assez méchant pour faire de faux oracles, et les présenter aux chrétiens, à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, et appuyaient leur religion sur de pareils fondements. Il en eût tiré des conséquences pour des choses bien plus importantes que ces oracles, et eût attaqué tout le christianisme par cet exemple qui, au fond, n'eut pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphyre, qui nous fournit tous ces oracles, soutenait qu'ils étaient rendus par des génies menteurs. Il se pourrait donc bien faire qu'il eût mis en oracles tous les mystères de notre religion, exprès pour tâcher à les détruire, et pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auraient été attestés par de faux témoins. Je sais bien que les chrétiens ne le prenaient pas ainsi : mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les démons étaient quelquefois forcés à dire la vérité? Ainsi Porphyre demeurait toujours en état de se servir de ses oracles contre eux ; et, selon le tour de cette dispute, ils devaient nier que ces oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions présentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphyre était si prodigue d'oracles favorables à notre religion, et quel tour avait pu prendre le grand procès d'entre les chrétiens

et les païens. Nous ne faisons que le deviner, car toutes les pièces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près, on trouve que ces oracles, qui paraissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples ; tout le reste est de la même nature.

L'OPINION COMMUNE SUR LES ORACLES NE S'ACCORDE PAS SI BIEN QU'ON PENSE AVEC LA RELIGION

Le silence de l'Écriture sur ces démons que l'on prétend qui président aux oracles ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire ; mais il nous y porte assez naturellement. Serait-il possible que l'Écriture n'eût point appris aux juifs et aux chrétiens une chose qu'ils ne pouvaient deviner sûrement par leur raison naturelle et qu'il leur importait infiniment de savoir pour ne pas être ébranlés par ce qu'ils verraient arriver de surprenant dans les autres religions? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la faiblesse de leurs connaissances qui ne suffisent pas à leurs besoins, et que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre par eux-mêmes ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi, si les oracles avaient été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même et qu'il y eût quelque chose de divin dans des religions fausses. David reproche aux païens des dieux qui ont une bouche et n'ont point de parole et souhaite à leurs adorateurs, pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent ; mais si ces dieux eussent eu, non seulement l'usage de la parole, mais encore la connaissance des choses futures, je ne vois pas que David eût pu faire ce reproche aux païens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs dieux. Quand les saints Pères s'emportent avec tant de raison contre le culte des idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien ; et si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il fallait désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraissait en elles. En effet, aurait-on eu tant de tort

d'adorer ce qu'on croyait être animé d'une vertu divine ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine? Il est vrai que ces démons étaient les ennemis de Dieu ; mais les païens pouvaient-ils le deviner? Si les démons demandaient des cérémonies barbares et extravagantes, les païens les croyaient bizarres et cruels ; mais ils ne laissaient pas pour cela de les croire plus puissants que les hommes et ils ne savaient pas que le vrai Dieu leur offrait sa protection contre eux. Ils ne se soumettaient le plus souvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables qu'il fallait apaiser à quelque prix que ce fût, et cette soumission et cette crainte n'étaient pas sans fondement, si, en effet, les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fussent au-dessus de la nature. Enfin le paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire et excusable... Il paraît donc que l'opinion commune sur les oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu et qu'elle décharge le paganisme d'une bonne partie de l'extravagance et même de l'abomination que les saints Pères y ont toujours trouvée. Les païens devaient dire, pour se justifier, que ce n'était pas merveille qu'ils eussent obéi à des gens qui animaient des statues, et les chrétiens, pour leur ôter toute excuse ne devaient jamais leur accorder ce point... C'est donc attaquer Porphyre dans ses derniers retranchements et c'est prendre les vrais intérêts du christianisme que de soutenir que les démons n'ont point été les auteurs des oracles.

QUE LES DÉMONS NE SONT PAS SUFFISAMMENT ÉTABLIS PAR LE PAGANISME

Des poèmes d'Homère et d'Hésiode, les démons ont passé dans la philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu ; mais cela même l'a jeté dans de faux raisonnements. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes, il a cru qu'il devait y avoir entre lui et nous des espèces moyennes qui fissent la communication des deux extrémités si éloignées... l'idée étant assez belle ; il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi? Ne se trouve-t-il pas, après tout, que Platon a

raisonné juste, et ne savons-nous pas certainement par l'Écriture Sainte qu'il y a des génies, ministres des volontés de Dieu et ses messagers auprès des hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumières naturelles? J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie et cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des anges et des démons ; mais il n'est pas permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu et les hommes et on le remplit de génies et de démons ; mais par qui remplacera-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu et ces génies? Car de Dieu à quelque créature que ce soit la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vide infini pour aller jusqu'aux génies, elle pourra bien aller aussi (sans les génies) jusqu'aux hommes qui ne sont plus éloignés que de quelques degrés, lesquels n'ont aucune proportion avec ce premier éloignement...

Fontenelle, très évidemment, veut faire entendre que, quand Platon comble l'espace entre l'homme et Dieu par les génies, il n'a pas du tout l'idée de l'infini et que, quand les chrétiens *en font autant*, ils ne l'ont pas davantage. Nous surprenons ici son procédé perpétuel d'*insinuation*.

[Du reste], il est possible que Platon lui-même ne fût pas aussi sûr de l'existence de ses démons que les platoniciens l'ont été depuis. Ce qui nous le fait soupçonner, c'est qu'il met au nombre des démons l'*Amour*. Il dit que l'Amour est fils du dieu des richesses et de la déesse de la Pauvreté, qu'il tient de son père le courage, l'élévation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses forces, l'opinion de ses mérites, l'envie d'avoir toujours la préférence ; mais qu'il tient de sa mère cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande ; cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude et cette crainte d'être méprisé qu'il ne saurait jamais perdre. Voilà, à mon sens, une des plus jolies fables qui se soient jamais faites. Cette origine de l'amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature ; mais aussi on ne sait plus ce que c'est que les démons, du moment que l'amour en est un. Il n'y a guère apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel et philosophique, ni qu'il

ait voulu dire que l'Amour fût un être hors de nous qui habite les airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant et alors il me paraît qu'il nous permet de croire que tous les démons sont de la même espèce que l'Amour ; et, puisqu'il mêle de gaîté de cœur des fables dans son système, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son système passe pour fabuleux.

QUE DE GRANDES SECTES DE PHILOSOPHES PAÏENS N'ONT PAS CRU QU'IL Y EUT RIEN DE SURNATUREL DANS LES ORACLES — CE QUE C'ÉTAIT QUE LE PAGANISME

La philosophie grecque s'était partagée sur le fait des oracles : les platoniciens et les stoïciens tenaient leur parti ; mais les cyniques, les péripatéticiens, les épicuriens s'en moquaient hautement... Il est assez plaisant que la religion païenne *ne fût qu'un problème de philosophie.* Les *dieux prennent-ils soin des affaires des hommes* ! Dieu providentiel ? *N'en prennent-ils pas soin?* Cela est essentiel : il s'agit de savoir si on les adorera ; si on les laissera là sans aucun culte... Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette réflexion ; elle pourra servir à faire entendre *ce que c'était que la religion chez les païens.* Les Grecs, en général, avaient infiniment d'esprit, mais ils étaient légers, envieux, inquiets, incapables de se modérer sur rien et, pour dire tout ce que j'en pense, ils avaient tant d'esprit que leur raison en souffrait un peu. Les Romains étaient d'un autre caractère ; gens solides, sérieux, appliqués, qui savaient suivre un principe et prévoir de loin une conséquence. Je ne serais pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour et le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des sacrifices en disputant si les sacrifices pouvaient toucher les dieux et qu'ils eussent consulté les oracles, sans être sûrs que les oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les philosophes s'intéressaient assez peu au gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la religion dans leur disputes ; et peut-être le peuple n'avait pas assez de foi aux philosophes pour abandonner la religion et pour y rien changer sur leur parole. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains et les plus habiles d'entre les Romains et ceux qui

savaient le mieux combien la religion tirait à conséquence pour la politique, aient osé publier des ouvrages où, non seulement ils mettaient leur religion en question, mais même la tournaient entièrement en ridicule. Cicéron... Pourquoi ne lui faisait-on pas son procès sur son indignité? Pourquoi tout le peuple ne le regardait-il pas avec horreur? Pourquoi tous les collèges de prêtres ne se levaient-ils pas contre lui?... Il y a lieu de croire que chez les païens la religion n'était qu'une pratique dont la spéculation était indifférente. Faites comme les autres et croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le peuple qui n'en reconnaissait pas l'impertinence s'en contentait et les gens d'esprit s'y rangeaient aisément parce qu'il ne les gênait guère. Aussi voit-on que la religion païenne ne demandait que des cérémonies, et nuls sentiments du cœur. Les dieux sont irrités, tous leurs foudres sont prêts à tomber ; comment les apaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voies de la justice naturelle qui devraient être dans tous les hommes? Point du tout. Il faut seulement prendre un veau de tel couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, et cela désarmera tous les dieux. Encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du sacrifice ; il n'en ira pas plus mal. Assurément il en était de même des oracles, y croyait qui voulait ; mais on ne laissait pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force qui n'a nul besoin d'être appuyée de la raison... Il n'est pas trop aisé de dire comment les peuples païens regardaient leur religion. Nous avons dit qu'ils se contentaient que les philosophes se soumissent aux cérémonies ; cela n'était pas tout à fait vrai. Je ne sache pas que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux dieux ; cependant le peuple lui fit son procès sur les sentiments particuliers qu'on lui imputait en matière de religion... [D'autre part] les spectacles étaient faits pour le peuple et il est sûr que jamais les dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les comédies d'Aristophane... Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sais quoi d'inconcevable qui se trouve si souvent dans les affaires de ce monde. Il est du moins constant par ces exemples, et il le serait par une infinité d'autres, s'il en était besoin, que le peuple était quelquefois d'humeur à écouter les plaisanteries sur la religion. Il en pratiquait les cérémonies seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il aurait pu avoir en ne les pratiquant pas ;

mais en somme il ne paraît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des oracles, il en usait de même.

RAISONS QUE L'ON A DE CROIRE QUE LES NOVATEURS ONT RAISON

Tous les païens méprisaient-ils les oracles? Non, sans doute. Eh bien, dira-t-on, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard suffisent-ils pour les décréditer entièrement? A l'autorité de ceux qui n'y croyaient pas il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyaient.

Non ; ces deux autorités ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. *Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point ne soient pas instruits des raisons de croire.* C'est tout le contraire *quand la chose s'établit : le témoignage de ceux qui la croient est de soi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point; car naturellement ceux qui la croient doivent l'avoir examinée et ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir pas fait.*

Atténuant vite ce principe parce qu'il voit assez bien les conséquences actuelles où cette *méthode d'insinuation* peut conduire, Fontenelle limite la partie de cette pensée, mais pour, avec le bénéfice de cette limitation et suffisamment couvert, revenir à cette même idée et la rétablir tout entière.]

Je ne veux pas dire que dans l'un, ni dans l'autre cas l'autorité de ceux qui croient [contre le commun sentiment] ou ne croient point [contre le commun sentiment] soit décisive ; je veux dire seulement que, *si l'on n'a point d'égard aux raisons sur lesquelles les deux partis se fondent*, l'autorité des uns est tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient en général de ce que, *pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faudrait faire quelque usage de la raison, bon ou mauvais, mais il n'est pas besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle ou pour en prendre une qui*

est commune. Il faut des forces pour résister au torrent ; il n'en faut pas pour le suivre.

VICES ET TRAVERS DES ORACLES

On corrompait les oracles avec une facilité qui faisait bien voir qu'on avait affaire à des hommes. *La Pythie philippise*, disait Démosthène... | Autres exemples ... Si les démons rendaient des oracles, les démons ne manquaient pas de complaisance pour les princes qui étaient une fois devenus redoutables et on peut remarquer que l'enfer avait bien des égards pour Alexandre et pour Auguste. Lisander corrompit l'oracle de Delphes. Il est vrai qu'il avait déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres oracles et n'en avait pas pu venir à bout. Dodone avait résisté à son argent ; Jupiter Hammon avait été inflexible, et même un des prêtres du lieu avait été député à Sparte pour accuser Lisander ; mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande prêtresse même de Delphes avait refusé de lui vendre sa voix, et cela me fait croire qu'il y avait à Delphes deux colléges qui n'avaient rien de commun, l'un de prêtres et l'autre de prêtresses ; car Lisander, qui ne put corrompre la grande prêtresse, corrompit bien les prêtres... Je ne doute point que ces gens-là, pour l'honneur de leur métier, ne fussent quelquefois les difficiles avec ceux qui les voulaient gagner, surtout si on leur demandait des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'était la nouveauté que Lisander avait dessein d'introduire dans le gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas, qui était alors opposé à celui de Lisander, avait soupçonné quelque chose de ce projet et avait pris les devants auprès des oracles. Les prêtres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Lybie à Sparte faire un procès à un homme tel que Lisander s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis et s'ils n'eussent été poussés par eux?

COMMENT LES ORACLES, ET DU RESTE LES RELIGIONS, S'ÉTABLISSENT

Quant aux oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de

personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps ; la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avait sur le Parnasse un trou, d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté, se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison ; elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect ; les cérémonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'oracle de Delphes ; et comme il devait son origine à une exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Dans la plupart des autres oracles, la fureur n'était pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les peuples, frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux, et puis l'ancienneté survient à tous les oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avaient garde de réussir tant ; c'étaient les princes qui les établissaient. Les peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela que, dans le temps de la première institution et des dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La philosophie n'était point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le peuple n'est jamais fort éclairé ; cependant la grossièreté dont il est toujours reçoit encore quelque différence selon les siècles : du moins, il y en a où tout le monde est peuple, et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. Ce n'est donc pas merveille, si les peuples faisaient moins de cas des nouveaux oracles que des anciens ; mais cela n'empêchait pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un démon allait se loger dans un temple d'Ephestion, pour y rendre des oracles, dès qu'il avait plu à Alexandre d'en faire élever un à Ephestion comme à un dieu ; ou, s'il se rendait des oracles dans ce temple sans démon, il pouvait bien s'en rendre de même dans le temple

d'Apollon Pythien. Or, il serait, ce me semble, fort étrange et fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'un temple, et faire naître par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

ARTIFICES DES PRÊTRES

Nous allons entrer présentement dans le détail des artifices que pratiquaient les prêtres : cela renferme beaucoup de choses de l'antiquité assez agréables et assez particulières.

Les pays montagneux, et par conséquent pleins d'antres et de cavernes, étaient les plus abondants en oracles. Telle était la Béotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avait une très grande quantité. Remarquez, en passant, que les Béotiens étaient en réputation d'être les plus sottes gens du monde ; c'était là un bon pays pour les oracles ; des sots et des cavernes !

Je ne crois point que le premier établissement des oracles ait été une imposture méditée ; mais le peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pu être prévues, et quelquefois ceux qui le trompent ne songeaient à rien moins, et ont été invités par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des oracles dans la Béotie, parce qu'elle est montagneuse ; mais que l'oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie de la manière que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même pays furent mis dans des cavernes, parce que les prêtres en avaient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque partout. Le prétexte des exhalaisons divines rendait les cavernes nécessaires ; et il semble de plus que les cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sais quelle horreur qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une ville sainte. Elle était à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plein, et environnée de précipices, qui la fortifiaient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui était au-dessus avait à peu près la figure d'un théâtre ; le cri des hommes et le son des trompettes se multipliaient

dans les rochers. Croyez qu'il n'y avait pas jusqu'à ces échos qui ne valussent leur prix.

La commodité des prêtres et la majesté des oracles demandaient donc également des cavernes ; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de temples prophétiques en plat pays ; mais, s'il y en avait quelques-uns, on savait bien remédier à ce défaut de leur situation ; au lieu de cavernes naturelles on en faisait d'artificielles, c'est-à-dire, de ces sanctuaires qui étaient des espèces d'antres où résidait particulièrement la divinité, et où d'autres que les prêtres n'entraient jamais.

Quand la Pythie se mettait sur le trépied, c'était dans son sanctuaire, lieu obscur et éloigné d'une certaine petite chambre où se tenaient ceux qui venaient consulter l'oracle. L'ouverture même de ce sanctuaire était couverte de feuillages de laurier ; et ceux à qui on permettait d'en approcher n'avaient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les anciens parlent de la forme de leurs oracles? c'est qu'ils ne voyaient point ce qui se passait dans le fond de leurs temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'oracle de Dodone ; et cependant que devait-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un bassin d'airain, et sur l'autre la statue d'un enfant qui tient un fouet, dont les cordes, étant aussi d'airain, font du bruit contre le bassin, lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de bassins qui, aussitôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, et font un bruit qui dure assez de temps.

D'autres disent que c'était un chêne résonnant qui secouait ses branches et ses feuilles lorsqu'il était consulté, et qui déclarait ses volontés par des prêtresses nommées Dodonides.

Il paraît bien, par tout cela, qu'il n'y avait que le bruit de constant, parce qu'on l'entendait du dehors ; mais, comme on ne voyait point le dedans du lieu où se rendait l'oracle, on ne savait que par conjecture ou par le rapport infidèle des prêtres ce qui causait le bruit. Il se trouve pourtant dans l'histoire que quelques personnes ont eu le privilège d'entrer dans ces sanctuaires ; mais ce n'était pas des gens moins considérables qu'Alexandre et Vespasien. Strabon rapporte de Callisthène, qu'Alexandre entra seul avec le prêtre dans le sanctuaire d'Am-

mon, et que tous les autres n'entendirent l'oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien, étant à Alexandrie et ayant déjà des desseins sur l'empire, voulut consulter l'oracle de Sérapis ; mais qu'il fît auparavant sortir tout le monde du temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le sanctuaire. A ce compte, les exemples d'un tel privilège seront très rares ; car mon auteur avoue qu'il n'en connaît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le prêtre de la Vénus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardaient les desseins qu'il méditait alors ; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien la liberté que des prêtres accordaient aux grands d'entrer dans les sanctuaires de leurs temples. Sans doute il fallait un grand crédit pour les obliger à la confidence de leurs mystères, et même ils ne la faisaient qu'à des princes naturellement intéressés à leur garder le secret, et qui, dans le cas où ils se trouvaient, avaient quelque raison particulière de faire valoir les oracles.

Dans ces sanctuaires ténébreux étaient cachées toutes les machines des prêtres, et ils y entraient par des conduits souterrains. Rufin nous décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts ; et, pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Écriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient bien rentrer secrètement dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes? Il me semble que cette histoire seule devait décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des miracles du paganisme qui était cru le plus universellement, de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Écriture attribue-t-elle ce prodige aux démons? Point du tout, mais à des prêtres imposteurs ; et c'est là la seule fois où l'Écriture s'étend un peu sur un prodige du paganisme ; et, en ne nous avertissant point que tous les autres n'étaient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étaient. Combien, après tout, devait-il être plus aisé de persuader aux peuples que les dieux descendaient dans des temples pour leur parler, leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons? Et si les prêtres mangeaient bien en la place des dieux, à plus forte raison pouvaient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des sanctuaires augmentaient la voix, et fai-

saient un retentissement qui imprimait de la terreur : aussi voyez-vous, dans tous les poètes, que la Pythie poussait une voix plus qu'humaine ; peut-être même les trompettes qui multipliaient le son n'étaient-elles pas alors tout à fait inconnues ; peut-être le chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les prêtres païens avaient su avant lui, et dont ils avaient mieux aimé tirer du profit, en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Père Kirker assure qu'Alexandre avait une de ces trompettes avec laquelle il se faisait entendre de toute son armée en même temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle qui peut servir à marquer l'extrême application que les prêtres avaient à fourber. Du sanctuaire, ou du fond des temples, il sortait quelquefois une vapeur très agréable, qui remplissait tout le lieu où étaient les consultants. C'était l'arrivée du dieu qui parfumait tout. Jugez si des gens qui poussaient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures pouvaient rien négliger d'essentiel.

SUITE DES ARTIFICES DES PRÊTRES
ORACLES EN SONGE. L'ANTRE DE TROPHONIOS

Le nombre est fort grand des oracles qui se rendaient par songes. Cette manière avait plus de merveilleux qu'aucune autre et avec cela elle n'était pas fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces oracles était celui de Trophonios dans la Béotie. Trophonios n'était qu'un simple héros, mais ses oracles se rendaient avec plus de cérémonie que ceux d'aucun dieu. Pausanias qui avait été lui-même le consulter et qui avait passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je crois qu'on sera bien aise de trouver ici un abrégé exact. Avant que de descendre dans l'antre de Trophonios, il fallait passer un certain nombre de jours dans une espèce de petite chapelle que l'on appelait de la Bonne Fortune et du Bon Génie. Pendant ce temps on recevait des expiations sous toutes les formes ; on s'abstenait d'eaux chaudes ; on se lavait souvent dans le fleuve Hircinas ; on sacrifiait à Trophonios et à toute sa famille ; à Apollon, à Jupiter surnommé roi et à Saturne, à Junon, à une Cérès

Europe qui avait été nourrice de Trophonios, et on ne vivait que de chairs sacrifiées. Les prêtres apparemment ne vivaient aussi d'autre chose. Il fallait consulter les entrailles de toutes ces victimes pour voir si Trophonios trouvait bon qu'on descendît dans son antre ; mais quand elles auraient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'était encore rien ; les entrailles qui décidaient étaient celles d'un certain bélier qu'on immolait en dernier lieu. Si elles étaient favorables, on vous menait de nuit au fleuve Hircinas. Là, deux jeunes enfants de douze ou treize ans vous frottaient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisait jusqu'à la source du fleuve et on vous y faisait boire de deux sortes d'eaux, celles de Léthé qui effaçaient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avaient occupé auparavant, et celles de Mnémosyne qui avaient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs on vous faisait voir la statue de Trophonios à qui vous faisiez vos prières ; on vous équipait d'une tunique de lin ; on vous mettait de certaines bandelettes sacrées, et enfin vous alliez à l'oracle. L'oracle était sur une montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne de la figure d'un four taillé de main d'homme. Là s'ouvrait un trou assez étroit où l'on ne descendait pas par des degrés, mais par de petites échelles. Quand on y était descendu, on trouvait une autre petite caverne dont l'entrée était assez étroite. On se couchait à terre ; on prenait dans chaque main certaines compositions de miel qu'il fallait nécessairement porter ; on passait les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, et aussitôt on se sentait emporté au dedans avec beaucoup de force et de vitesse. C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous d'une même manière. Les uns voyaient, les autres entendaient. Vous sortiez de l'antre couché par terre, comme vous y étiez entré et les pieds les premiers. Aussitôt on vous mettait dans la chaise de Mnémosyne, où l'on vous demandait ce que vous aviez vu ou entendu. De là on vous ramenait dans cette chapelle du Bon Génie, encore tout étourdi et hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu et *vous recommencerez à pouvoir rire;* car, jusque-là, la grandeur des mystères et la divinité dont vous étiez rempli vous en avait bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'aurait pas dû attendre si tard à rire. Pausanias nous dit qu'il n'y eut jamais qu'un homme qui fût entré dans l'antre de Tropho-

nios et qui n'en fût point sorti. C'était une espèce d'espion de Démétrius envoyé pour voir s'il n'y avait pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de là le corps de ce malheureux qui n'avait point été jeté dehors par l'ouverture sacrée de l'antre. Il nous est que trop aisé de faire nos réflexions sur tout cela. Quels loisirs n'avaient pas les prêtres, pendant tous ces différents sacrifices qu'ils faisaient faire, d'examiner si on était propre à être envoyé dans l'antre? Car, assurément, Trophonios choisissait ses gens et ne recevait pas tout le monde. Combien toutes ces ablutions et ces expiations et ces voyages nocturnes et ces passages dans des cavernes étroites et obscures remplissaient-elles l'esprit de superstition, de frayeur et de crainte? Combien de machines pouvaient jouer dans ces ténèbres? L'histoire de l'espion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avait pas de sûreté dans l'antre, pour ceux qui n'y apportaient pas de bonnes intentions ; et de plus, qu'outre l'ouverture sacrée qui était connue de tout le monde, l'antre en avait une secrète qui n'était connue que des prêtres. Quand on s'y sentait entraîné par les pieds, on était sans doute tiré par des cordes et on n'avait garde de s'en apercevoir en y portant les mains, puisqu'elles étaient embarrassées de ces compositions de miel qu'il ne fallait pas lâcher. Ces cavernes pouvaient être pleines de parfums et d'odeurs qui troublaient le cerveau ; ces eaux de Léthé et de Mnémosyne pouvaient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles et des bruits dont on pouvait être épouvanté, et, quand on sortait de là, tout hors de soi, on disait ce qu'on avait vu, entendu, à des gens qui, profitant de ce désordre, le recueillaient comme il leur plaisait, y changeaient ce qu'ils voulaient, ou, enfin, en étaient toujours les interprètes... Croirait-on bien qu'il y avait dans l'Achaïe un oracle de Mercure qui se rendait de cette sorte? Après beaucoup de cérémonies on parle au dieu à l'oreille et on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du temple, et les premières paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la réponse du dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être aperçu, telles paroles qu'on voudrait, cet oracle ne se rendait que le soir.

FOURBERIES DES ORACLES MANIFESTEMENT DÉCOUVERTES

Théodoret dit que Théophile, évêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre les oracles. Lorsque par l'ordre de Constantin on abattit le temple d'Esculape à Eges en Cilicie, on en chassa, dit Eusèbe, non pas un dieu ni un démon, mais le fourbe qui avait si longtemps imposé à la crédulité des peuples... Licinius, étant venu à Antioche et se doutant de l'imposture, fit mettre à la question les prêtres et les prophètes du nouveau Jupiter. Ils avouèrent tout et furent punis du dernier supplice, eux et leurs associés. Le même Eusèbe nous assure encore que de son temps les plus fameux prophètes d'entre les païens et leurs théologiens les plus célèbres, dont quelques-uns même étaient magistrats dans leurs villes, avaient été obligés par les tourments d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des oracles. S'il s'agissait présentement de ce que les chrétiens ont cru, tous ces passages d'Eusèbe décideraient ce me semble la question. On plaçait les démons dans un certain système général qui servait pour les disputes ; mais, quand on venait à un point de fait particulier, on ne parlait guère d'eux ; au contraire, on leur donnait nettement l'exclusion.

QUE LES ORACLES N'ONT PAS CESSÉ A L'ARRIVÉE DU CHRIST

... Les oracles ont duré quatre cents ans après Jésus-Christ ; on n'a remarqué aucune différence entre ces oracles qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ et ceux qui l'avaient précédée. Un des auteurs païens qui a le plus servi à faire croire que les oracles avaient cessé à la venue du Christ, c'est Plutarque. Il vivait quelque cent ans après Jésus-Christ et il a fait un dialogue *sur les oracles qui avaient cessé*. Bien des gens

sur ce titre seul ont formé leur opinion et pris leur parti. Cependant Plutarque excepte formellement l'oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonios, et celui de Delphes où il dit qu'il fallait autrefois deux prêtresses, bien souvent trois, mais que de son temps c'était assez d'une. Tout cela prouve la cessation de quelques oracles et la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entière de tous les oracles, ce qui serait pourtant absolument nécessaire pour le système communément accepté. Encore l'oracle de Delphes n'était-il pas si fort déchu du temps de Plutarque ; car lui-même dans un autre traité nous dit que le temple de Delphes était plus magnifique qu'on ne l'avait jamais vu, et qu'on en avait renouvelé d'anciens bâtiments que le temps comm nçait à ruiner, et qu'on y en avait ajouté d'autres tout modernes. que même on voyait une petite ville qui s'était formée peu à peu auprès de Delphes, en tirait sa nourriture comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand, et que cette petite ville était parvenue à être plus considérable qu'elle n'avait été depuis mille ans... Voici comment Philostrate parle dans la vie d'Apollonius de Tyane qui a vu Domitien : « Apollonius visita tous les oracles de la Grèce, celui de Dodone, celui de Delphes et celui d'Amphiaraüs. » Sous les Antonins Lucien dit qu'un prêtre de Tyane alla demander au faux prophète Alexandre si les oracles qui se rendaient alors à Didyme, à Claros, à Delphes, étaient véritablement des réponses d'Apollon ou des impostures... Après les Antonins, trois empereurs se disputèrent l'Empire, Severus Septimus, Pescenius Niger, Clodius Albinus. On consulta Delphes, dit Spartien, pour savoir lequel des trois la République devait souhaiter et l'oracle répondit en un vers... Il est toujours certain que sous Constantius, père de Constantin, Delphes n'était pas encore ruiné puisque Eusèbe fait dire à Constantin que le bruit courait alors qu'Apollon avait rendu un oracle, non par la bouche d'une prêtresse, mais du fond de son obscure caverne... Il reçut un terrible coup sous Constantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes... L'oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'empereur Julien l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditait contre les Perses. Il y a apparence que c'est là le temps où il cessa et que ses dernières paroles s'adressèrent à l'empereur Julien qui était si zélé pour le paganisme... Dion qui ne finit son histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire en 230 après Jésus-Christ, dit que de son temps Amphilochos rendait encore des oracles.

Sous Aurélien, vers l'an 272, les Palmiréniens révoltés consultèrent un oracle d'Apollon Sarpidonien en Cilicie et ils consultèrent encore celui de Vénus Aphacite. Sirvinius, ayant dessein de recommencer la guerre contre Constantin, consulta l'oracle d'Apollon de Didime et en eut pour réponse deux vers d'Homère... Un dieu assez inconnu, nommé Bésa, rendait encore des oracles sur des billets, à Albides, dans l'extrémité de la Thébaïde sous l'empire de Constantius ; car on envoya à cet empereur des billets qui avaient été laissés dans le temple de Bésa sur lesquels il commença à faire des informations très rigoureuses et jeta dans les prisons ou envoya en exil ou fit tourmenter cruellement un certain nombre de personnes. C'est que, par ces billets, on consultait le dieu sur la destinée de l'Empire ou sur la durée que devait avoir le règne de Constantin. Enfin Macrobe, qui vivait *sous Arcadius et Honorius*, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie et de son oracle et des fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistait encore de son temps. Remarquez qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces histoires soient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a attribué de fausses réponses qu'à des oracles que l'on savait qui subsistaient encore effectivement et les histoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent, du moins, que l'on ne croyait pas qu'ils eussent cessé.

FIN DU PAGANISME ET DES ORACLES

On trouve des édits de Constantin et de Julien, alors Césars (ensemble), par lesquels toute divination est défendue sur peine de la vie, non seulement celle des astrologues et des interprètes de songes et des magiciens, mais aussi celles des augures et des auspices, ce qui donnait une grande atteinte à la religion des Romains. Les empereurs avaient un intérêt particulier à défendre toutes les divinations, parce qu'on ne faisait autre chose que s'enquérir de leur destinée et principalement des successeurs qu'ils devaient avoir et tel se révoltait et prétendait à l'empire pour avoir été flatté par un devin. Julien, lorsqu'il se vit empereur, s'appliqua à rétablir le plus qu'il put des oracles qui étaient ruinés... Il fit plus : il voulut être prophète de l'oracle de Didime. Il était souverain pontife, puis-

qu'il était empereur ; mais les empereurs n'avaient pas coutume de faire grand usage de cette dignité sacerdotale. Pour lui, il prit la chose plus sérieusement. La lettre qu'il écrivit à Ariace, pontife de Galatie, nous apprend de quelle manière il se prenait à faire refleurir le christianisme. Il juge que le meilleur secret pour restaurer le paganisme est d'y transporter les vertus du christianisme, la charité pour les étrangers, le soin d'enterrer les morts et la sainteté de vie que les chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce pontife, par raison ou par menaces, oblige les prêtres de Galatie à vivre régulièrement, à s'abstenir des spectacles et des cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infâmes, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des dieux et avoir l'œil sur les Galiléens, pour réprimer leurs impiétés et leurs profanations... Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie et il commande à ce pontife de faire bâtir dans chaque ville plusieurs hôpitaux où soient reçus, non seulement les païens, mais aussi les autres... Avec ces soins et cette imitation du christianisme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de sa religion ; mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de règne... Sous l'empire de Valentinien ce qui est constant, c'est que l'on a des inscriptions de Rome et d'autres villes, par lesquelles il paraît que des personnes de grande distinction firent des sacrifices nommés *Taurobolia* et *Criobolia*, c'est-à-dire aspersion de sang de taureau ou aspersion de sang de bélier. Il semble même, par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien et des autres empereurs du même nom. Comme elle est une des plus bizarres et des plus singulières du paganisme, je crois qu'on ne sera pas fâché de la connaître. Prudence, qui pouvait l'avoir vue, nous la décrit assez au long. On creusait une fosse assez profonde où celui pour qui se devait faire la cérémonie descendait avec des bandelettes sacrées à la tête, avec une couronne, enfin avec tout un équipage mystérieux ; on mettait sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenait sur le couvercle un taureau couronné de fleurs et ayant les cornes et le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeait avec un couteau sacré ; son sang coulait par ces trous dans la fosse, et celui qui y était le recevait avec beaucoup de respect ; il y présentait son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, et tâchait de n'en pas laisser

tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortait de là, hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégouttants : mais aussi il était purgé de tous ses crimes et régénéré pour l'éternité ; car il paraît positivement par les inscriptions que ce sacrifice était pour ceux qui le recevaient une régénération mystique et éternelle. Les femmes recevaient cette régénération aussi bien que les hommes. On y associait qui l'on voulait et, ce qui est encore plus remarquable, des villes entières la recevaient par députés. Nous voici enfin, sous Théodose et ses fils, à la ruine entière du paganisme. Théodose commença par l'Égypte où il fit fermer tous les temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui de Sérapis, le plus fameux de toute l'Égypte. Le sophiste Eunapius, païen, paraît avoir grand regret au temple de Sérapis et nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre se trouvèrent pourtant fort vaillants contre les pierres de ce temple et principalement contre les riches offrandes dont il était plein ; que dans ces lieux saints on plaça des moines, gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient un esprit tyrannique sur l'esprit des peuples, et que ces moines, au lieu des dieux que l'on voyait par les lumières de la raison, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet impie traite les moines et les reliques ; il fallait que la licence fût encore bien grande du temps qu'on écrivait de pareilles choses sur la religion des empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts et de machines disposées pour les fourberies des prêtres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avait à l'orient du temple une petite fenêtre par où entrait à certain jour un rayon de soleil qui allait donner sur la bouche de Sérapis. Alors on disait que le soleil saluait ce dieu. Dans le même temps on apportait un simulacre du soleil qui était de fer, et qui, étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis. Quand le simulacre de fer retombait et que le rayon se retirait de dessus la bouche de Sérapis, le soleil lui avait assez fait la cour et retournait à ses affaires. Les derniers efforts du paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius le rétablissement des privilèges des Vestales et de l'autel de la Victoire dans le Capitole ; mais

tout le monde sait avec quelle vigueur saint Ambroise s'y opposa. Il paraît pourtant par les pièces mêmes de ce fameux procès que Rome avait encore l'air extrêmement païen... Tout l'exercice de la religion païenne fut défendu sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III et Martin *l'an* 451 *de Jésus-Christ*... Ce qu'il y avait dans le paganisme de plus extravagant et de plus barbare, de plus opposé à la raison et à l'intérêt connu des hommes, fut le dernier à finir, je veux dire les victimes humaines... Ces cérémonies pleines d'horreur ont duré autant que les oracles où il n'y avait tout au plus que de la sottise et de la crédulité.

***

A peu près, ce semble, vers la même époque Fontenelle composa le petit traité sur l'*Origine des Fables,* auquel on n'a peut être pas attribué beaucoup d'importance, même dans le temps de sa nouveauté. Comme l'histoire des oracles, l'*Origine des Fables* est un factum oblique contre le christianisme, en tant qu'il est un réquisitoire direct contre l'esprit de crédulité. Fontenelle fut toujours, presque depuis ses premiers débuts, le savant, le *scientifique*, l'homme de *science* qui n'admet que les vérités d'observation et de rigoureuse démonstration et qui attaque ou cherche à rendre suspect tout ce qui n'est pas cela ou qui n'est pas fondé sur cela. L'*Origine des Fables* est un écrit qui démontre l'absurdité des croyances de l'humanité jusqu'au christianisme, qui s'arrête là et qui ne défend pas au lecteur d'aller plus loin. Il ne cherche qu'à donner à l'esprit humain un certain pli qu'il gardera peut-être, et l'auteur n'en sera pas responsable, à l'égard de crédulités que l'auteur affecte de respecter, ou du moins, en tout cas, auxquelles il ne touche point. C'est là encore le procédé d'insinuation que nous avons signalé déjà.

DE L'ORIGINE DES FABLES

On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux fables des Grecs que, quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités. Serait-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai? A quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux? Quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules et pourquoi ne durerait-il plus? Car les fables des Grecs n'étaient pas comme les romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont et non pas pour des histoires ; il n'y a pas d'autre histoire ancienne que les fables. Éclaircissons, s'il se peut, cette matière ; *étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions;* c'est là, bien souvent, qu'il se donne le mieux à connaître... Les premiers hommes ont raconté à leurs enfants des choses fausses pour cette raison que l'on a besoin d'une espèce d'effort et d'une attention particulière pour dire exactement la vérité. De plus, croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers et elle a beaucoup servi à la naissance des fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours? a dû dire un contemplatif de ces siècles-là. Étrange sorte de philosophe ; mais qui aurait peut-être été un Descartes dans ce siècle-ci. Après une longue méditation il a trouvé fort heureusement qu'il y avait quelqu'un qui avait soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissait toujours cette eau? Le contemplatif n'allait

pas si loin. [De même] pour rendre raison des tonnerres et des foudres, on se représentait volontiers un Dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu, idée manifestement prise sur des objets très familiers.

... De cette philosophie grossière qui régna nécessairement dans les premiers siècles sont nés les dieux et les déesses. Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire : lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela était beaucoup au-dessus de leur pouvoir; ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux et capables de produire ces grands effets. Il fallait bien que ces êtres-là fussent faits comme des hommes ; quelle autre figure auraient-ils pu avoir? Et, du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui est humain ; les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissants que les hommes.

LES DIEUX BRUTES

De là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait réflexion : c'est que, dans toutes les divinités que les païens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée de *pouvoir* et n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces divinités sont fort anciennes et ne marque mieux le chemin que l'imagination a suivi en les formant. Les premiers hommes ne connaissaient point de plus belle qualité que la force du corps, la sagesse et la justice n'avaient pas seulement de nom dans les langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les barbares de l'Amérique. D'ailleurs, la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, et nullement sur l'ordre réglé de l'univers qu'ils n'étaient point capables de reconnaître et d'admirer. Ainsi ils imaginèrent des dieux dans un temps où ils n'avaient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, et ils les imaginèrent sur ce qui portait des marques de pouvoir et non sur ce qui en portait de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorants ; tout cela n'est pas direc-

tement contraire à l'idée de force et de pouvoir, qui est la seule qu'ils eussent prise... Cicéron a dit quelque part qu'il aurait mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des dieux aux hommes, que de transporter comme il l'a fait les qualités des hommes aux dieux ; mais Cicéron en demandait trop ; ce qu'il appelait en son temps les qualités des dieux n'était nullement connu du temps d'Homère. Les païens ont toujours copié leurs divinités d'après eux-mêmes ; ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux et ils donnent tout à la force ; les dieux seront presque aussi brutaux et seulement un peu plus puissants : voilà les dieux d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice ; les dieux y gagnent ; ils commencent à être sages et justes et le sont toujours de plus en plus à mesure que ces idées se perfectionnent parmi les hommes : voilà les dieux du temps de Cicéron et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main.

LA FORMATION SPONTANÉE DES HISTOIRES FABULEUSES

... Nous allons voir maintenant que sur ces fondements les hommes ont eu quelque sorte pris plaisir à se tromper eux-mêmes. Ce que nous appelons la philosophie des premiers siècles se trouve tout à fait propre à se lier à l'histoire des faits. Un jeune homme est tombé dans une rivière et l'on ne saurait retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La philosophie enseigne qu'il y a dans cette rivière de jeunes filles qui la gouvernent ; les jeunes filles ont enlevé le jeune homme ; cela est tout naturel ; on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connaît pas la naissance a quelque talent extraordinaire ; il y a des dieux qui sont faits comme les hommes ; on n'examine pas davantage qui sont ses parents ; il est fils de quelqu'un de ces dieux-là. Que l'on considère la plus grande partie des fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange de faits avec la philosophie du temps qui expliquait commodément ce que les faits avaient de merveilleux et qui se liait avec eux très natu-

rellement. Comme les histoires de faits véritables, mêlées de ces fausses imaginations, eurent beaucoup de cours on commença à en forger qui étaient sans aucun fondement, ou, tout au moins, on ne remarqua plus les faits un peu remarquables sans les revêtir des ornements que l'on avait reconnus qui étaient propres à plaire. Ces ornements étaient faux, peut-être même que quelquefois on les donnait pour tels, et cependant les histoires ne passaient pas pour être fabuleuses.

Cela s'entendra par une comparaison de notre histoire moderne avec l'ancienne. Dans les temps où l'on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé à raisonner sur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs et à en connaître les caractères. Les historiens de ces siècles se sont accommodés à ce goût ; ils se sont bien gardés d'écrire les faits nûment et sèchement ; ils les ont accompagnés de motifs et y ont mêlé des portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits et ces motifs soient exactement vrais? Y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non, nous savons fort bien que les historiens les ont devinés comme ils ont pu et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné tout à fait juste. Cependant, nous ne trouvons pas mauvais que les historiens aient recherché cet embellissement qui ne sort point de la vraisemblance, et c'est à cause de cette vraisemblance que ce mélange de faux que nous reconnaissons qui peut être dans nos histoires, ne nous les fait pas regarder comme des fables. De même, après que, par les voies que nous avons dites, les anciens peuples eurent pris le goût de ces histoires où il entrait des dieux, des déesses et en général du merveilleux, on ne débita plus d'histoires qui n'en fussent ornées. On savait que cela pouvait n'être pas vrai ; mais, en ces temps-là, il était vraisemblable, et c'en était assez pour conserver à ces fables la qualité d'histoires. Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs histoires de prodiges et de miracles, le plus souvent ridicules et grotesques. Sans doute cela n'est pris chez eux que pour des ornements auxquels on n'a garde d'être trompé parce que c'est entre eux une espèce de convention d'agir ainsi. Mais quand ces sortes d'histoires passent chez d'autres peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles sont crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont publiées et par ceux qui les ont reçues sans contradiction. Certainement le malentendu est considérable. Quand j'ai dit que le faux de

ces histoires était reconnu pour ce qu'il était, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés ; car pour le peuple il est destiné à être dupe de tout.

DÉVELOPPEMENT DES FABLES ET CAUSES NATURELLES DE CE DÉVELOPPEMENT

Outre ces principes particuliers de la naissance des fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avait été amoureux d'une femme ; aussitôt, toutes les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croiriez-vous pas l'autre? Si les dieux ont des enfants, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions, et voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes. — Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs est le respect aveugle de l'antiquité...

[Ici nous retrouvons, comme encore nous retrouverons plus loin le Fontenelle *moderne*, contempteur de l'antiquité. Fontenelle a été antichrétien, parce qu'il était contempteur de la tradition; et aussi il a été contempteur de l'antiquité pour rejeter le christianisme avec tout ce qui était antique, et encore ces deux sentiments sont en même temps cause et effet l'un de l'autre.]

Nos pères l'ont cru, prétendrions-nous être plus sages qu'eux? Ces deux principes joints ensemble font des merveilles. L'un, sur le moindre fondement que la faiblesse de l'humaine nature ait donné, étend une sottise à l'infini ; l'autre, pour peu qu'elle soit établie, la conserve à jamais ; l'un, parce que nous sommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus; et l'autre nous défend de nous en tirer parce que nous y avons été quelque temps. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a poussé les fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées et ce qui les y a maintenues. Car ce que la nature y

a mis directement du sien n'était ni tout à fait si ridicule, ni en si grande quantité et les hommes ne sont point si fous qu'ils eussent pu inventer tout d'un coup de telles rêveries, y ajouter foi et être un fort long temps à s'en désabuser, à moins que ne s'y fussent mêlées les deux choses que nous venons de dire.

ERREURS MODERNES ANALOGUES AUX FABLES ANTIQUES

Examinons les erreurs de ces siècles-ci : nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues et conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes fables des Grecs ; mais c'est que nous ne sommes point partis d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre et conserver nos erreurs ; mais heureusement elles ne sont pas si grandes, parce que nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie... Je montrerais peut-être bien, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs. Les Américains envoyaient les âmes de ceux qui avaient mal vécu dans certains lacs bourbeux et désagréables comme les Grecs les envoyaient sur les bords de leurs rivières de Styx et d'Achéron. Les Américains croyaient que la pluie venait de ce qu'une jeune fille qui était dans les nues, jouant avec son petit frère, il lui cassait sa cruche pleine d'eau ; cela ressemble fort à ces nymphes des fontaines qui en versent l'eau de dedans des urnes. Selon les traditions du Pérou, l'Inca Manco-Guyna-Capac, fils du Soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des forêts les habitants du pays qui y vivaient à la manière des bêtes et il les fit vivre sous des lois raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs et il était aussi fils du Soleil... On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avaient les anciens Grecs d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux et le reflux de la mer? Vous voyez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la lune sur notre tourbillon. C'est qu'une princesse eut cent enfants ; cinquante habitèrent le rivage de la mer et les cinquante autres les montagnes. De là, vinrent deux grands peuples

qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes et les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés et qu'ils fuient des montagnes sur les rivages, c'est le reflux. Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des métamorphoses d'Ovide. Tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les peuples.

LES RELIGIONS NAISSENT DES FABLES

Chez la plupart des peuples les fables se tournèrent en religion ; mais de plus, chez les Grecs, elles se tournèrent, pour ainsi dire, en agrément... Des divinités de toutes les espèces répandues partout, qui rendent tout vivant et animé, qui s'intéressent à tout, et, ce qui est plus important, des divinités qui agissent souvent d'une manière surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable soit dans des poèmes, soit dans des tableaux où il ne s'agit que de séduire l'imagination, en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement et qui, en même temps, la frappent. Le moyen que les fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées? Quand la poésie et la peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles ne font que lui rendre ses propres ouvrages... L'ignorance diminua peu à peu et par conséquent on vit moins de prodiges ; on fit moins de faux systèmes de philosophie ; les histoires furent moins fabuleuses ; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là, on n'avait gardé le souvenir des choses passées que par une simple curiosité ; mais on s'aperçut qu'il pouvait être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les nations se faisaient honneur, soit pour décider des différends qui pouvaient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu, et je crois que cet usage est le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on a fait le plus de bruit. Tout cela demandait que l'histoire fût vraie, j'entends vraie par opposition aux histoires anciennes qui n'étaient pleines que d'absurdités ; on commença donc à écrire dans quelques nations l'histoire d'une manière plus raisonnable et qui avait d'ordinaire de la vraisemblance. Alors il ne paraît plus de nouvelles fables : on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent les

esprits follement amoureux de l'antiquité? On va s'imaginer que sous les fables sont cachés les secrets de la physique et de la morale. Eût-il été possible que les anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre finesse? Le nom des anciens impose toujours ; mais assurément ceux qui ont fait les fables n'étaient pas gens à savoir de la morale et de la physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées. Ne cherchons donc autre chose dans les fables que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable dès qu'il sait à quel point il l'est. *Ce n'est pas une science* de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais *c'en est une* de savoir *ce qui a conduit* les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. *Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuples dont les sottises ne nous doivent faire trembler.*

***

Le petit traité *De la Patience* qui « a remporté le prix d'éloquence par le jugement de l'Académie française en l'année 1689 » peut être et doit être considéré comme un paragraphe un peu développé du traité *Du Bonheur*. On peut même dire qu'il est le fond même du traité *Du Bonheur*, le stoïcien tempéré et discret qu'était Fontenelle ayant mis la science du bonheur dans la modération et la résignation, dans le *abstine, sustine*, et le *abstine, sustine* pouvant être résumé dans le mot patience. Nous allons donc, mais non sans nouveautés de détail et avec le plaisir de les découvrir, passer par les mêmes idées par où nous avons passé en lisant le traité *Du Bonheur*. La différence est aussi dans le ton qui est plus soutenu dans le *Discours sur la patience*, ce travail ayant été écrit en vue des suffrages de l'Académie. Le *Discours sur la patience* est une manière de sermon laïque, mais académique et par conséquent à moitié ecclésiastique.

DE LA PATIENCE

Quelque peu d'usage que l'homme fasse de ses lumières pour s'étudier soi-même, il découvre les faiblesses et les dérèglements dont il est rempli : aussitôt la raison cherche à y remédier, touchée naturellement d'un désir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vue élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme? Elle ne sait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; et les vains remèdes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands et plus incurables qu'elle est intéressée à ne plus les reconnaître pour des maux et qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur. En vain, pendant plusieurs siècles, la Grèce, si fertile en esprits subtils, curieux et inquiets, produisit ces sages qui faisaient une profession téméraire d'enseigner à leurs disciples l'art de vivre heureux et de se rendre plus parfaits ; en vain la diversité infinie de leurs sentiments, qui sera à jamais la honte des faibles lumières naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvait pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la philosophie ne fut que de changer les vices de la nature corrompue en de fausses vertus, qui étaient, s'il se peut, des marques plus certaines encore de corruption. Un homme du commun ou ignore ou reconnaît ses défauts avec assez de simplicité pour les rendre en quelque sorte excusable, au lieu qu'un philosophe païen, fier d'avoir acquis les siens à force de méditation et d'étude, leur donnait tous ses applaudissements. Ces désordres que la raison humaine causait dans la Grèce où elle régnait avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnaître, les leçons trompeuses qu'elle envoyait

de là dans tous les peuples du monde qui ne les recevaient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la Raison éternelle à descendre sur la terre. . Il est certain que d'un autre côté les Grecs, livrés jusque-là à des erreurs orgueilleuses et à une ignorance contente d'elle-même, demandaient également le Messie pour leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devait aux uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses prophètes et il le devait aux autres pour satisfaire à sa bonté qui ne les pouvait souffrir plus longtemps dans les égarements de leur sagesse. Il fallait aux uns un monarque qui s'établît un empire divin sur les nations, un grand prêtre qui leur enseignât les véritables sacrifices ; et il fallait aux autres un sage dont ils reçussent des préceptes solides et un maître qui leur apportât toutes les connaissances après lesquels ils soupiraient depuis si longtemps. Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul peuple et si nécessaire à tous. Alors les idées et du vrai et du bien nous furent révélées sans obscurité et sans nuages ; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avait enfantés l'imagination des philosophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels. Arrêtons nos yeux en particulier sur quelques-uns des effets que produit la nouvelle loi annoncée par Jésus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des maux auxquels la nature nous porte et le plus généralement et avec le plus de force et il n'y a point de vertu à laquelle la philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune, ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auraient pu l'acquérir. Cette impatience de la nature et la fausse patience de la philosophie nous serviront d'exemple de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'univers. Voyons comment la véritable patience, inconnue jusque-là dans l'univers, prit la place de l'une et de l'autre. N'ayons point honte d'envisager de près et d'étudier nos misères ; cette vue, cette étude, servira à nous convaincre des bienfaits du Rédempteur.

[Après ce pieux exorde, dont il ne croit pas un mot, ce que je ne dis pas à sa gloire, Fontenelle entre dans son sujet.]

PREMIER POINT — ABSURDITÉ DE L'IMPATIENCE LA PATIENCE CHRÉTIENNE

Quel est ce mouvement impétueux de notre âme qui s'irrite contre les maux qu'elle endure et qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoi prendre à partie ou des affaires qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs ou une fortune et des destins qui n'ont aucun être en dehors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette espèce de fureur dans laquelle nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportements? Soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous? Malheureux si nous n'avons que des moyens si faux et si peu raisonnables pour les soulager! Insensés si nous les redoublons! Mais quel sujet d'en douter? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse l'enfonce encore davantage; l'âme se déchire elle-même par cette nouvelle agitation, et le mouvement extraordinaire où elle se met, excitant notre sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente. Cependant ni la honte de suivre des mouvements déréglés, ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux ne réprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas et qu'il n'y a point dans ces emportements une injustice évidente qui nous frappe et qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'emploie-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut et pour s'y livrer sans scrupule? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité? Il est vrai qu'elle marque toujours une âme vaincue par ses maux et contrainte à leur céder; mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès et des événements où ils s'imaginent que

l'on peut avec bienséance manquer de forces et s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience et que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût cru que ce qui porte le plus le caractère de la petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité? La religion seule pouvait remédier à un défaut si enraciné dans la nature et quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'importance toujours nuisible et insensée, que nous sommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la justice divine, que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation à en juger par les premières idées qui se présentent! Quoi! nous ne serons pas seulement malheureux ; nous serons encore obligés de nous croire coupables? Nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre et nos soupirs ne pourront plus être innocents? Encore un coup, quelle étrange consolation! C'en est une cependant, et solide, et efficace ; quelque tristes que paraissent quelquefois les vérités qui nous viennent du ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur et notre repos. Un chrétien vivement persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvements d'impatience. Il est juste que la révolte de notre âme contre les douleurs dues à nos péchés soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes ; mais on se l'épargne en se soumettant sans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les chrétiens cherchent à souffrir moins ; c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances ; on ne peut y consentir sans les soulager, et, lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du côté de la justice divine, on peut dire que nous affaiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'elle aurait contre nous. Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la religion nous enseigne les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter, par le bon usage de nos maux? Sont-ce véritablement des maux que les moyens d'acquérir ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis. Souffre-t-on encore lorsqu'on les envisage, et leur idée laisse-t-elle dans notre âme quelque place à des douleurs et faibles, et passagères? Ah! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir qu'ils ne nous aident à les endurer. Tel a été l'art de la bonté de Dieu que dans les punitions mêmes

que sa colère nous envoie, elle a trouvé le moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini : recevons avec une soumission sincère de si justes punitions et elles deviendront aussitôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la nature, lumières célestes de la religion, que vous êtes contraires ! La nature par ses mouvements désordonnés augmente nos douleurs et la religion les met pour ainsi dire à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal involontaire ; et si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons des maux nécessaires les plus grands de tous les biens. Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience ; *c'est un véritable amour des douleurs....*

[Et ici Fontenelle met le doigt, pour ainsi parler, sur ce grand *renversement des valeurs, de toutes les valeurs* qu'a été le christianisme, renversement dont le *exaltavit humiles* n'a été qu'une des formes et qui s'est appliqué à toutes choses exactement, j'entends du moins dans la période de vertu encore active du principe chrétien.]

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naissance du christianisme ! On voit paraître tout à coup et se répandre dans l'univers des hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les principes les plus communs : *des hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur et qui ont un amour sincère pour tout ce que les autres fuient.* Les plaintes sont un langage qui leur est inconnu, si ce n'est dans la prospérité. Ils ne se contentent pas [comme les Stoïques] d'avoir dans le malheur une constance inébranlable ; ils ont une joie qui va souvent jusqu'à des transports ; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourments et à la mort, ils se contraignent ; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement ; on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges, devaient dire les païens? Quel est ce renversement? *Les biens et les maux ont-ils changé de nature? Les hommes en ont-ils changé eux-mêmes?* Cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand que l'on voyait les philosophes, qui jusque-là avaient paru être en possession de toutes les vertus et des vérités, confondus et dans leurs spéculations et dans leurs pratiques par de nouveaux philosophes incomparablement plus

parfaits. Ce furent ces derniers sages, ou plutôt ce fut leur maître céleste qui détruisit les fausses espèces de patiences établies par des sages trompeurs, et plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

DEUXIÈME POINT. — SOUMISSION A LA FATALITÉ CHEZ LES PAÏENS; CONFIANCE EN LA BONTÉ CHEZ LES CHRÉTIENS

Jamais la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil et n'a laissé voir tant d'impuissance que dans la secte des stoïciens.

Ces philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps leur était quelque chose d'étranger dont les intérêts leur devaient être indifférents, et que les douleurs qui affligeaient ce corps étaient ignorées du sage qui se retranchait entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le stoïcien regardait les maux avec dédain comme des ennemis incapables de lui nuire, et il se parait d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa secte le flattait. Souffrir avec constance eût été quelque chose de trop humain ; il ne souffrait point, semblable à Jupiter même dont il n'avait lieu d'envier ni les perfections, ni les bonheurs. Jusqu'où vous égarez-vous, faibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ! Quoi ! Il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons, et on n'y trouve point d'autre remède que de soutenir que nous sommes invulnérables ! Trop heureux encore si nous pouvions entrer dans cette illusion et en profiter ! Mais si ces vaines idées élèvent pour quelques moments et enflent l'imagination séduite, on est aussitôt rappelé au sentiment de ses maux par la nature plus forte et plus puissante, et si l'opiniâtreté du parti qu'on a pris maintient encore dans l'esprit cette superbe spéculation, le cœur qui souffre la dément et la condamne. Quand ce stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écriait en s'adressant à elle : « Je n'avouerai jamais que tu sois un mal », cet effort qu'il faisait pour ne le pas avouer, ce désaveu même, apparent, n'était-ce pas un aveu, et le plus fort, et le plus sincère qui pût jamais être? Loin du christianisme un cœur si contraire aux sentiments naturels et un orgueil

si contraire à une raison éclairée ! La patience des chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent ; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir ; mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joie qui ont si souvent arraché à leurs persécuteurs de l'admiration et du respect. Ils ne retiennent pas leurs plaintes et leurs gémissements par la crainte de déshonorer le parti qu'ils font profession de suivre ; mais la divine religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes et les gémissements par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes, que les stoïciens avaient beaucoup de peine à paraître au dehors, tranquilles et vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la philosophie elle-même ne saurait assez admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes misères que s'ils étaient les plus heureux des hommes... Ce n'est point ainsi qu'en jugeaient la plupart des philosophes, persuadés que toutes choses étaient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable et nécessaire de laquelle partaient indifféremment les biens et les maux. Il est vrai qu'ils se soumettaient à elle dans les malheurs et quelquefois avec assez de résolution ; mais quelle était cette espèce de patience ? Une patience d'esclaves attachés à leur chaîne et sujets à tous les caprices d'un maître impitoyable ; une patience qui, n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvements de l'âme, et, au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre et farouche ; en un mot, un désespoir un peu raisonné plutôt qu'une vraie patience. Grâce à notre auguste religion, nous savons que nous ne dépendons pas d'un destin aveugle qui nous emporte et nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent pas de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une intelligence éternelle, non moins puissante que le paraissait aux philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, préside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins et selon nos forces : qui, à proprement parler, ne nous envoie que des biens ; c'est le bras d'un père ; nous souffrons comme des enfants sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir, et non plus comme des esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres et les plus cruelles : *ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête,*

c'en est l'injustice, et notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce si je l'ose dire, que la jouissance même du bien. Tels sont les effets que produisit chez les chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé lorsque le juste, le seul juste qui l'eût jamais été par lui-même, se vit sur le point d'expier les péchés du genre humain. Abandonné de toute la nature, hormis de quelques disciples qui n'avaient plus que quelques instants à lui être fidèles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux et cruel qui lui était destiné, il s'adresse à son père céleste ; il lui demande que, s'il est possible, les tourments qu'il envisage lui soient épargnés, et un souhait que la grandeur de ses tourments déjà présents à ses yeux rendait si légitime, un souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faisait, un souhait où la modération éclate jusque dans les termes qui l'expriment |« Mon Père, que ce calice, s'il est possible, s'éloigne de moi »| est cependant réprimé dans le même moment par une soumission entière et sans réserve aux desseins de Dieu : « Que ta volonté soit faite », dit Jésus-Christ à son père, et quelle volonté ! Combien savait-il qu'elle était sévère et rigoureuse à son égard ! Il se voyait livré à la justice irritée ; il voyait la bonté entièrement suspendue ; cependant, pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un fils, il souscrit à sa propre disgrâce et son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit. Il soupira encore sur la croix ; il se plaignit d'avoir été abandonné de son père ; mais il ne murmurait pas de cette extrême rigueur ; il nous marquait seulement combien il y était sensible. Les philosophes prétendaient à une impassibilité qui, dans l'état où nous sommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine et Jésus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de sa divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience. Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, et de la fausse perfection à laquelle la philosophie aspirait. Daignez nous instruire dans la science de souffrir, science toute céleste qui n'appartient qu'à vos disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons ; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grâce ? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre

une véritable idée des vertus, et c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison et la sagesse de votre adorable père, devenez aussi le nôtre pour régler les emportements auxquels la nature s'abandonne dans ses affections...

Et sans doute le *Discours sur la patience* est bien une « capucinade » de Fontenelle, analogue à celles dont usa plus tard Voltaire, et une manœuvre de Fontenelle pour obtenir un prix de l'Académie et pour lui permettre de le nommer académicien plus tard, ce qui arriva, en effet, deux ans après; mais il n'en faut pas moins remarquer combien cet esprit souple comprend et pénètre ce qui est très loin de ses sentiments; combien il a précisément entendu l'esprit du christianisme et ce qui le distinguait des autres états d'âme et des autres explications de l'Univers; combien enfin, par ce don de tout démêler et de tout exposer avec lucidité, avec adresse, avec perspicacité et même avec profondeur, Fontenelle aurait pu être un sophiste supérieur et accompli. Il ne l'a pas été, ou, si l'on veut, il ne l'a été qu'une fois. Il n'est pas tout à fait défendu, si ce n'est par une sincérité peut-être un peu austère, d'être sophiste un jour, pour montrer, et jusqu'à faire peur, à quel point on aurait pu l'être toujours et pour qu'on soit tenté de vous féliciter de ne l'avoir été qu'une heure.

***

En 1691, Fontenelle, qui était en pleine célébrité et qu'il devenait difficile de ne pas admettre dans l'Académie française, malgré l'opposition des « Anciens », qui, du reste, n'ont jamais eu, je crois, une situation numériquement prépondérante dans cette Compagnie, fut élu pour la place laissée vacante par M. de Villayer, doyen du Conseil d'État. Il y vint prendre séance le samedi cinquième de mai et, comme on disait alors, il y fit le remercîment qui suit.

DISCOURS

DE RÉCEPTION DE FONTENELLE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs, si je ne songeais aujourd'hui à me défendre des mouvements flatteurs de la vanité, quelle occasion n'aurait-elle pas de me séduire et de me jeter dans la plus agréable erreur où je fusse jamais tombé? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirais entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirais associé à l'immortelle renommée qui vous attend, et comme la vanité est également hardie dans ses idées et ingénieuse à les autoriser, je me croirais digne du choix que vous avez fait de moi pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix. Mais, messieurs, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion ; je sais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connaissais tout ce qui vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie française, et vous m'avez compté cette connaissance pour un mérite ; mais le mérite d'autrui vous a encore plus sollicités en ma faveur. Je tiens, par le hasard de la naissance, à un grand nom qui, dans la plus noble espèce de productions de l'esprit, efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-mêmes. Quelle ample matière m'offrirait l'illustre mort qui l'a illustré le premier! Je ne doute pas que le public, pénétré de la vérité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bienséance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part ; mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand homme que comme en

parlent ceux que sa gloire intéresse le moins. Vous, messieurs, à qui sa gloire sera toujours chère, daignez travailler pour elle en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, messieurs ; j'ose même croire que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumières se communiquent, vous m'accordez aujourd'hui l'entrée de l'Académie ; et pourriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserais-je moi-même, si je ne comptais sur votre secours, succéder à un grand magistrat, dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caractères de conseiller d'État et d'académicien, embrassait toute cette étendue? Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, et je résiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherais pas ; mais parce que je marquerai mieux ma reconnaissance lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux ; une grande idée vous occupe et vous rendrait indifférents à d'autres discours ; je suspens mes sentiments particuliers ; je cours au seul sujet qui vous touche. Mons vient d'être soumis. Tandis qu'un prince qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de Louis le Grand, rassemble avec faste des conseils composés de souverains, et que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur qu'on a conçue de la France ; tandis qu'il propose des projets d'une campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre et lente méditation, c'est aux portes de ce conseil, c'est dans le fort des délibérations que Louis entreprend de se rendre maître de la plus considérable de toutes les places ennemies. A ce coup de foudre, l'assemblée se dissipe, le chef court, vole où il se croit nécessaire, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du roi avait appelé ce spectacle d'au delà des mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si, au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avait pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exposer le sujet : sous le règne de Louis, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose. Dans le même temps, Nice qui, dans les États d'un autre ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcé de se rendre à nos armes et la cam-

pagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein et fera disparaître tous les obstacles qui ont été ou prévenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes et si hardies la lenteur de l'exécution. Quand nous vîmes, il y a quelques années, se lever l'orage que formait contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, et pourtant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux ; quand nous vîmes entrer dans la ligue jusqu'à des princes qui, malgré leur faiblesse, pouvaient être à redouter parce qu'ils augmentaient un nombre déjà redoutable, nous espérâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendraient se briser contre la puissance de Louis ; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettait rien au delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de Louis ce sont de nouvelles conquêtes : il ne sait pas affronter ses frontières sans les étendre, il ne défend ses États qu'en les agrandissant. Il avait renoncé pour la paix à se rendre maître de l'Europe, et l'Europe entière rallume une guerre qui le rétablit dans ses droits et l'invite à réparer les pertes volontaires de sa modération. Il tenait sa valeur captive, ses ennemis eux-mêmes l'ont dégagée et l'univers lui est ouvert. Que ne pouvons-nous rappeler du tombeau et rendre spectateur de tant de merveilles le grand ministre à qui l'Académie française doit sa naissance !

En 1688, « moderne » plus que jamais, d'autant plus, si nous pouvons le dire sans épigramme, qu'il n'avait plus à ménager les Anciens de l'Académie française depuis qu'il en était, Fontenelle fit paraître sa digression sur les anciens et les modernes où il n'y a que ces deux idées, déjà indiquées, comme nous l'avons vu, dans les *Dialogues des Morts :* qu'il est assez probable que la nature fournit autant d'intelligence d'élite chez les modernes que chez les anciens ; que, de plus, les modernes ont le bénéfice de toutes les conquêtes intellectuelles que l'humanité a faites. Incidemment Fontenelle avançait, de plus, que les modernes *raisonnent* mieux que les anciens, parce que les *méthodes de raisonnement* inventées par les philosophes modernes et imposées

par eux sont devenues plus rigoureuses, de sorte que tout le monde est comme forcé de mieux raisonner. A ce propos Fontenelle fait un très brillant et très juste éloge de Descartes comme maître de méthode et de logique.

Et, en effet, ce qu'il y a de principal dans la philosophie, et ce qui, de là, se répand sur tout, je veux dire la manière de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux qui se connaissent en raisonnements ; et je puis me vanter que c'est avoir du courage, que de s'exposer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matière que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de faibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues et confus, passent chez eux pour des preuves ; aussi rien ne leur coûte à prouver ; mais, ce qu'un ancien démontrait en se jouant, donnerait, à l'heure qu'il est, bien de la peine à un pauvre moderne ; car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnements? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots ; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant Descartes, on raisonnait plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises. Enfin, il règne, non seulement dans nos bons ouvrages de physique et de métaphysique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision et une justesse qui, jusqu'à présent, n'avaient été guère connues.

CHAPITRE V

FONTENELLE DE 1697 A 1735

Fontenelle fut appelé à l'Académie des sciences en 1697 et il en devint le secrétaire perpétuel en 1699. Dès lors, membre très important de deux académies, trait d'union ou de commerce entre le monde littéraire et le monde scientifique et le monde des salons, il devint le personnage le plus considérable de la société française jusqu'aux environs de 1730 et ne cessa jamais, du reste, d'en être un personnage très notoire. A cette époque il fréquentait particulièrement chez Mme de Tencin, chez la duchesse du Maine, chez Mlle Lecouvreur. Chez la duchesse du Maine il se rencontrait avec M. de Malezieu, Voltaire, Saint-Aulaire, Mme du Chalelet qui, comme femme savante, ne devait pas lui déplaire, Mlle Delaunay qui, comme femme infiniment spirituelle, devait lui plaire davantage encore. Chez Mlle Lecouvreur il fréquentait tout ce que le théâtre, la littérature et la ville comptait de plus brillant et de plus fin et l'on sait par une citation de Mlle Lecouvreur elle-même que nous avons faite plus haut, en quelle singulière et extraordinaire estime la maîtresse de la maison le tenait. Chez Mme de Tencin il pouvait observer le monde de la politique et des grandes affaires, dont, à la vérité, il ne se soucia jamais, mais qu'il dut observer avec ce détachement qui n'exclut pas la curiosité et qui même, sans l'amortir la laisse plus claire et plus pénétrante en la laissant plus calme. Mme de Tencin, dont il aimait l'esprit et qui aimait le sien, semble, de toutes les femmes qu'il a fréquentées, celle qui l'a le moins compris. C'est elle qui lui dit : « C'est donc encore de la cervelle que vous avez dans le cœur » et précisément ce que

Fontenelle a prouvé souvent, c'est qu'il avait du cœur jusque dans l'esprit. Quand La Fresnaye, conseiller au grand conseil, commit l'indiscrétion de se tuer chez Mme de Tencin (1726), ce qui, interprété d'abord comme un assassinat, conduisit Mme de Tencin à la Bastille pour quelque temps, Fontenelle eut peut-être quelque ennui; car La Fresnaye s'était montré jaloux de lui et l'avait accusé d'être plus que l'ami de Mme de Tencin; accusation qui, ayant pour objet un homme de soixante-dix ans, semble partir d'un esprit un peu romanesque. Il est probable que Fontenelle y prit peu garde. Il rencontrait, chez cette dame, Montesquieu, Mairan, Marivaux, qui prenait là, mentalement, quelques notes pour sa *Marianne,* Helvétius, Bernis, le médecin et philosophe Astruc, d'Argental, l'ami de Voltaire, du Pont-de-Veyle, Marmontel, vers la fin, tout jeune encore. Sans se tromper sur le fond de l'âme de la marquise, il devait apprécier sa douceur, sa bonhomie très étudiée, mais bien apprise, son égalité d'humeur, qualité que très évidemment il mettait à un très haut rang parmi les vertus et peut-être au-dessus de toutes; et si on lui a dit, comme il est probable, le mot de Trublet : « Oui, la marquise est très douce : si elle avait intérêt à vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux » il a dû répondre : « C'est quelque chose; c'est précisément là n'avoir point de méchanceté. »

Mais c'est surtout à l'Académie des sciences que son rôle fut de premier ordre et de première importance. Il avait très bien compris, et depuis la *Pluralité des mondes* plus précisément, que le secrétaire de l'Académie des sciences est comme « le truchement », ainsi que l'a très bien dit M. Potez, « entre les savants qui parlent un langage trop austère et les *honnêtes gens* à qui il importe de faire connaître leurs efforts », leurs méthodes et le résultat de leurs efforts. Ce rôle du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il le définissait à merveille dans son éloge de son prédécesseur du Hamel : « Il fallait à cette Compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants... qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain ton

et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner et que cependant la plupart des lecteurs demandent. » Ce qu'il fallait à cette Compagnie, et ce que du Hamel avait été partiellement, Fontenelle le fut en toute perfection. Il sut persuader, et c'était presque la vérité, aux savants que, grâce à lui, ils étaient compris des profanes, et aux ignorants qu'ils comprenaient les habiles. N'étant pas inventeur lui-même, il se prêtait sans effort comme sans jalousie aux découvertes des autres et les mettait en pleine lumière; ne s'étant pas spécialisé et ayant gardé soigneusement sa curiosité universelle, il n'était science qui ne lui fût suffisamment familière pour qu'il pût en mettre à la portée de tous au moins les grandes lignes générales. Resté homme du monde, dans la meilleure acception du mot, il avait ce ton qui permet de vanter les morts sans en écraser les vivants et les vivants sans blesser ceux qui vivent auprès d'eux.

Resté moraliste et romancier, il se plaisait et il réussissait, non pas seulement à exposer les découvertes et les travaux d'un savant, mais à le peindre lui-même, en tant qu'homme dans son privé, avec ses particularités de caractère, de mœurs, d'habitudes, de physionomie et de geste. C'est même là que Fontenelle triomphe et il nous a laissé dans son *Éloge des savants* une galerie d'originaux à rivaliser avec celle de La Bruyère. Il ne s'interdit pas l'épigramme puisqu'il est entendu par convention, et puisqu'il y a dans cette convention quelque chose de vrai, que l'épigramme donne son autorité à l'éloge; d'une main légère il note ou plutôt il indique les travers, généralement très pardonnables, des savants dont il retrace la vie, leurs manières, leurs délicatesses, leurs susceptibilités, leurs mauvaises humeurs et leurs crises d'irritabilité. C'est ainsi qu'il les fait vivants et circonstanciés devant nos yeux. Notez bien que chez cet homme qui avait un cœur et qui, s'il aimait un peu à le cacher, ne s'appliquait nullement à l'étouffer, c'est un *attendrissement* discret et de très bon goût; mais c'est un attendrissement que l'on démêle très bien, qui le domine dans les éloges de ces savants modestes, retirés, timides, obscurs, si la réputation que l'on obtient chez ses pairs

doit s'appeler obscurité; ouvriers patients de la science et chez qui les mérites sont des vertus. Ce sont, en quelque sorte, les favoris de Fontenelle biographe et panégyriste.

J'ai fait remarquer que des éloges prononcés par Fontenelle, les meilleurs sont ceux qui sont consacrés à des savants de second ordre et que ceux-là sont peut-être un peu moins heureux qui sont consacrés aux hommes de génie, comme si, pour parler comme Bossuet, la louange languissait auprès des grands noms; et de cela j'ai fait peut-être un demi-reproche à Fontenelle. A un certain point de vue, c'est une louange qu'il faut lui en faire. La grâce des humbles l'a séduit et la réparation qu'il convenait de leur faire l'a doucement entraîné. Comme Sainte-Beuve il a dit : *ne despicias minores*, et il a suivi très scrupuleusement le conseil qu'il donnait et la règle qu'il recommandait au critique. Je ne m'étonne point que cette pratique de Fontenelle ait inspiré à M. Henri Potez, cette page charmante et aussi juste que charmante, que Fontenelle lui-même eût jugé digne de lui, et qui eût singulièrement plu à tous ceux à qui il plaisait : « Exposées en termes simples, de nobles et pures destinées se déroulent devant nous. C'est d'abord la vocation première, éveillée souvent par un livre de Descartes qui semble au néophyte l'Évangile intellectuel des temps nouveaux; puis la résistance fréquente de la famille qui représente l'espèce contre l'individu; ce sont ensuite les efforts pénibles, courageusement endurés, la pauvreté, la solitude acceptées d'un cœur léger; car les ingénieurs n'auraient pas fourni alors de jeunes premiers les comédies et les romans à la mode; malgré toutes ces épreuves un labeur qui ne s'arrête jamais et qui parfois est meurtri; enfin, une fidélité sans défaillance à la tâche une fois entreprise. Chez presque tous, surtout dans le groupe ingénu et charmant des botanistes, brillent la même candeur et la même simplicité d'âme. Rien n'est plus vrai que le langage de Fontenelle quand il raconte leur vie; les faits parlent d'eux-mêmes et, sur le front des modestes travailleurs qui préparent l'avènement d'une vérité encore ignoré, nous voyons par intervalle glisser le rayon des élus. »

ÉLOGES DES ACADÉMICIENS

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

MORTS DEPUIS L'AN 1699

M. DU HAMEL

Jean-Baptiste du Hamel naquit en 1624 à Vire, en basse Normandie. Son père était avocat dans la même ville et malgré le caractère général qu'on attribue à ce pays-là et malgré son caractère particulier, il ne songeait qu'à accommoder les procès qu'il avait entre les mains et en était quelquefois mal avec les juges. M. du Hamel fit ses premières études à Caen, sa rhétorique et sa philosophie à Paris. A l'âge de dix-huit ans il composa un petit traité où il expliquait avec une ou deux figures et d'une manière fort simple les trois livres des sphériques de Théodose ; il y ajouta une trigonométrie fort courte et fort claire dans le dessein de faciliter l'entrée à l'astronomie. Il a dit, dans un ouvrage postérieur, qu'il n'avait imprimé celui-là que par une vanité de jeune homme ; mais peu de gens de cet âge pourraient avoir la même vanité. Il fallait que l'inclination qui le portait aux sciences fût déjà bien générale et bien étendue pour ne pas laisser échapper les mathématiques si peu connues et si peu cultivées en ce temps-là et dans les lieux où il étudiait.

A l'âge de dix-neuf ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire. Il y fut dix ans et il en sortit pour être curé de Neuilly-sur-

Marne. Pendant l'un et l'autre de ces deux temps il joignit aux devoirs de son état une grande application à la lecture. La physique était alors un grand royaume démembré dont les provinces et les gouvernements seraient devenus des souverainetés presque indépendantes. L'astronomie, la mécanique, l'optique, la chimie, etc., étaient des sciences à part qui n'avaient plus rien de commun avec ce qu'on appelait physique et les médecins mêmes en avaient détaché leur physiologie dont le nom seul la trahissait. La physique appauvrie et dépouillée n'avait plus pour son partage que des questions également épineuses et stériles. M. du Hamel entreprit de lui rendre ce qu'on lui avait usurpé, c'est-à-dire une infinité de connaissances utiles et agréables, propres à faire renaître l'estime et le goût qu'on lui devait. Il commença l'exécution de ce dessein par son *Astronomia physica* et par son traité *De meteoris et fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660. Ces deux traités sont des dialogues dont les personnages sont Théophile, grand partisan des anciens, Ménandre, cartésien passionné, Simplicius, philosophe indifférent entre tous les partis, qui le plus souvent tâche à les accorder tous et qui, hors de là, est en droit par son caractère de prendre dans chacun ce qu'il a de meilleur. Ce Simplicius ou M. du Hamel, c'est le même homme. A la forme de dialogues et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît que Cicéron a servi de modèle, mais on le reconnaît encore à une latinité pure et exquise, et, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnements philosophiques qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle ou du moins ordinaire en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenait. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir...

Fontenelle en ce passage assurément ne pense pas à lui-même, mais il ne défend point qu'on y pense.

On reproche à du Hamel de n'avoir pas été favorable au grand Descartes, si digne du respect de tous les philosophes, même de ceux qui ne le suivent pas. En effet, Théophile le traite quelquefois assez mal. M. du Hamel répondit que c'était Théophile entêté de l'antiquité, incapable de goûter

aucun moderne et que jamais Simplicius n'en avait mal parlé. Il disait vrai; cependant c'était Simplicius qui faisait parler Théophile.

En 1663, qui fut la même année où il quitta la cure de Neuilly, il donna le fameux livre *De consensu veteris et novæ philosophiæ*. C'est une physique générale ou un traité des premiers principes. Ce que le titre promet est pleinement exécuté et l'esprit de conciliation, héréditaire à l'auteur, triomphe dans cet ouvrage. Il commence par la sublime et plus intelligible métaphysique des platoniciens sur les idées, sur les nombres, sur les formes architypes et, quoique M. du Hamel en connaisse l'obscurité, il ne peut leur refuser une place dans ces espèces d'États généraux de la philosophie... Mais quand il est arrivé enfin aux principes qui se peuvent entendre, c'est-à-dire ou aux lois du mouvement ou aux principes moins simples établis par les chimistes, on sent que, malgré l'envie d'accorder tout, il laisse naturellement pencher la balance de ce côté-là. On s'aperçoit même que ce n'est qu'à regret qu'il entre dans les questions générales d'où l'on ne rapporte que des mots qui n'ont d'autre mérite que d'avoir passé longtemps pour des choses. Son inclination et son savoir le rappellent toujours assez promptement à la philosophie expérimentale et surtout à la chimie, pour laquelle il paraît avoir un goût particulier.

En 1666 M. Colbert, qui savait combien la gloire des lettres contribue à la splendeur d'un État, proposa et fit approuver au roi l'établissement de l'Académie royale des sciences. Il rassembla avec un discernement exquis un petit nombre d'hommes excellents, chacun dans son genre. Il fallait à cette compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants, celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome, qui fût auprès du public leur interprète commun et qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner et que cependant la plupart des lecteurs demandent; enfin qui par son caractère fût exempt de partialité et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix de M. Colbert pour cette fonction tomba sur M. du Hamel et, après les preuves qu'il avait faites sans y penser de toutes les qualités nécessaires, un choix aussi éclairé ne pouvait tomber que sur lui... Dans son livre *De corpore animato*, il fait

entendre qu'on lui reprochait de ne pas décider les questions et d'être trop indéterminé entre les divers partis. Il promet de se corriger et il faut avouer cependant qu'il ne paraît pas trop avoir tenu parole ; mais enfin il est rare qu'un philosophe soit accusé de n'être pas assez décisif. Au même endroit, il se fait à lui-même un autre reproche dont il est beaucoup plus touché ; c'est d'être ecclésiastique et de donner tout son temps à la philosophie profane. Il est aisé de voir quelle foule de raisons le justifiaient ; mais l'extrême délicatesse de sa conscience ne s'en contentait pas. Il proteste qu'il veut retourner à un ouvrage de théologie dont le projet avait été formé dès le temps qu'il publia ses premiers livres et dont l'exécution avait toujours été interrompue. Cependant il y survint encore une nouvelle interruption. Un ordre supérieur, glorieux pour lui, l'engagea à composer un corps entier de philosophie selon la forme usitée dans les collèges. Cet ouvrage parut en 1678, assemblage aussi judicieux et aussi heureux qu'il puisse être des idées anciennes et des nouvelles, de la philosophie des mots et de celle des choses de l'École et de l'Académie. Pour en parler encore plus juste, l'École y est ménagée ; mais l'Académie y domine... Le succès de l'ouvrage a été grand ; les nouveaux systèmes déguisés en quelque sorte, ou alliés avec les anciens, se sont introduits plus facilement chez leurs ennemis et peut-être le vrai a-t-il eu moins d'opposition à essuyer parce qu'il a eu le secours de quelques erreurs. Plusieurs années après la publication de ce livre, des missionnaires qui l'avaient porté aux Indes Orientales écrivirent qu'ils y enseignaient cette philosophie avec beaucoup de succès, principalement la physique, qui est des quatre parties du corps entier celle où l'Académie et les modernes ont le plus de part. Des peuples peu éclairés et conduits par le seul goût naturel n'ont pas beaucoup hésité entre deux espèces de philosophie dont l'une nous a si longtemps occupés. Il semble que M. du Hamel ait été destiné à être le philosophe de l'Orient. Le Père Bouvet, jésuite et fameux missionnaire de la Chine, a écrit que, quand ses confrères et lui voulurent faire en langue tartare une philosophie pour l'empereur de ce grand État et le disposer par là aux vérités de l'Évangile, une des principales sources où ils puisèrent fut la philosophie ancienne et moderne de M. du Hamel. L'entrée qu'elle pouvait procurer à la religion dans ces climats éloignés a dû le consoler de l'application qu'il y avait donnée. A la fin, il s'acquitta encore plus précisément du devoir dont il se croyait chargé.

En 1691 il imprima un corps de théologie en sept tomes sous ce titre *Theologia speculatrix et practiqua*... La théologie a été longtemps remplie de subtilités fort ingénieuses à la vérité, mais assez souvent excessives et l'on négligeait la connaissance des Pères, des conciles, de l'histoire de l'Église, enfin tout ce qu'on appelle aujourd'hui philosophie positive. On allait aussi loin que l'on pouvait aller par la seule métaphysique et sans le secours des faits presque entièrement inconnus, et cette théologie a pu être appelée fille de l'esprit et de l'ignorance. Mais enfin les vues plus saines et plus nettes des deux derniers siècles ont fait renaître la théologie positive. M. du Hamel l'a réunie dans son ouvrage avec la scolastique, et personne n'était plus propre à ménager cette réunion. Ce que la philosophie expérimentale est à l'égard de la philosophie scolastique, la théologie positive l'est à l'égard de l'ancienne théologie de l'École : c'est la positive qui donne du corps et de la solidité à la scolastique et M. du Hamel fit précisément pour la théologie ce qu'il avait fait pour la scolastique... En 1697, il quitta la plume de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, ayant représenté à M. de Ponchartrain, alors chancelier de France, qu'il devenait trop infirme et qu'il avait besoin d'un successeur. Il serait de mon intérêt de cacher ici le nom de celui qui osa prendre la place d'un tel homme ; mais la reconnaissance que je lui dois de la bonté avec laquelle il m'agréa et du soin qu'il prit de me former ne me le permet pas... Si nous n'avions pas une preuve incontestable par la date de ses livres, nous n'aurions pas la hardiesse de rapporter qu'en la même année 1698, où il donna pour la première fois son histoire de l'Académie des sciences, il donna aussi un ouvrage théologique fort savant intitulé *Institutiones biblicæ*. Là, il ramassa tout ce qu'il peut y avoir de plus important à savoir sur la critique de l'Écriture sainte ; un jugement droit et sûr est l'architecte qui choisit et qui dispose les matériaux que fournit une vaste érudition... Tous ces ouvrages n'étaient que les avant-coureurs d'un autre sans comparaison plus grand, auquel il travaillait, d'une bible entière accompagnée de notes sur tous les endroits qui en demandaient et de notes telles qu'il les faisait. Il la donna en 1705, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Cette bible, et par la beauté de l'édition, et par la commodité et l'utilité du commentaire disposé au bas des pages, l'emporte, au jugement des savants, sur toutes celles qui ont encore paru...

Enfin, il mourut le 6 août 1706, d'une mort douce et paisible,

et par la seule nécessité de mourir. Jusqu'ici nous ne l'avons presque représenté que comme savant et comme académicien ; il faudrait maintenant le représenter comme homme et peindre ses mœurs ; mais ce serait le panégyrique d'un saint et nous ne sommes pas digne de toucher à cette partie de son éloge qui devrait être fait à la face des autels et non dans une académie. Nous en détacherons seulement deux faits qui peuvent être rapportés par une bouche profane. Il allait tous les ans à Neuilly-sur-Marne, visiter son ancien troupeau, et le jour qu'il y passait était célébré dans tout le village comme un jour de fête. On ne travaillait point et l'on n'était occupé que par la joie de le voir. Tout le monde sait quelles sont les vertus, non seulement morales, mais chrétiennes, nécessaires à un pasteur pour lui gagner tous les cœurs à ce point-là, et de quel prix sont les louanges de ceux sur qui l'on a eu de l'autorité, et sur qui l'on n'en a plus. Pendant qu'il fut en Angleterre, les catholiques anglais qui allaient entendre la messe chez l'ambassadeur de France, disaient communément : « Allons à la messe du saint prêtre. » Ces étrangers n'avaient pas eu besoin d'un long temps pour prendre de lui l'idée qu'il méritait : un extérieur très simple et qu'on ne pouvait jamais soupçonner d'être compassé, annonçait les vertus du dedans et trahissait l'envie qu'il avait de les cacher. On voyait aisément que son humilité était, non pas un discours, mais un sentiment fondé sur sa science même et sa charité agissait trop souvent pour n'avoir pas quelquefois, malgré toutes ses précautions, le déplaisir d'être découvert. Le désir général d'être utile aux autres était si connu en lui, que les témoignages favorables qu'il rendait en perdaient une partie du poids qu'ils devaient avoir par eux-mêmes. Le cardinal Antoine Barberin, grand aumônier de France, le fit aumônier du roi en 1656, car nous avions oublié de le dire, et c'est un point qui n'aurait pas été négligé dans un autre éloge. Il fut pendant toute sa vie, dans une extrême considération auprès de nos plus grands prélats. Cependant, il n'a jamais possédé que de très petits bénéfices, ce qui sert encore à peindre son caractère; et pour dernier trait il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un.

LE MARQUIS DE L'HOSPITAL

... M. le marquis de l'Hospital étant encore enfant, eut un précepteur qui voulut apprendre les mathématiques dans les heures de loisir que son emploi lui laissait. Le jeune écolier qui avait peu de goût et même, à ce qui paraissait, peu de dispositions pour le latin, eut à peine aperçu dans les éléments de la géométrie des cercles et des triangles, que l'inclination naturelle qui annonce presque toujours les grands talents se déclara ; il se mit à étudier avec passion ce qui aurait épouvanté tout autre que lui à la première vue. Il eut ensuite un autre précepteur, qui fut obligé, par son exemple, à se mettre dans la géométrie ; mais, quoiqu'il fût homme d'esprit et appliqué, son élève le laissait toujours loin derrière lui. Ce que l'on obtient par le travail n'égale point les faveurs gratuites de la nature. Un jour, M. le marquis de l'Hospital, n'ayant encore que quinze ans, se trouve chez M. le duc de Roannez. D'habiles géomètres et entre autres M. Arnauld parlèrent d'un problème de M. Pascal sur la roulette, qui paraissait fort difficile. Le jeune mathématicien dit qu'il ne désespérait pas de le pouvoir résoudre. A peine trouva-t-on que cette présomption et cette témérité pussent être pardonnées à son âge. Cependant, peu de jours après, il envoya le problème résolu. Il entra dans le service, mais sans renoncer à sa plus chère passion. Il étudiait la géométrie jusque dans la tente, et ce n'était pas seulement pour étudier qu'il s'y retirait, c'était aussi pour cacher son application à l'étude. Car il faut avouer que la nation française, aussi polie qu'aucune autre, est encore dans cette espèce de barbarie qu'elle doute si les sciences poussées à une certaine perfection ne dérogent point et s'il n'est point plus noble de ne rien savoir. Il eut si bien l'art de renfermer ses talents et d'être ignorant par bienséance que, tant qu'il fut dans le métier de la guerre, les gens les plus pénétrants sur les défauts d'autrui ne le soupçonnèrent jamais d'être un grand géomètre, et j'ai vu moi-même quelques-uns de ceux qui avaient servi en même temps fort étonnés de ce qu'un homme qui avait vécu comme eux et avec eux se trouvait être un des premiers mathématiciens de l'Europe... Au commencement de 1704, il fut attaqué d'une fièvre qui ne paraissait pas d'abord dangereuse, mais, comme on vit qu'elle résistait à tous les différents remèdes qu'on employait, on commença

à craindre et le malade n'attendit pas un plus grand péril pour songer à la mort. Il s'y disposa d'une manière très édifiante, et enfin, il tomba dans une apoplexie dont il mourut le 2 février, âgé de quarante-trois ans.

Quelques-uns ont attribué sa mort aux excès qu'il avait faits dans les mathématiques et, ce qui pourrait le confirmer, j'ai su de lui-même que souvent des matinées qu'il avait destinées à cette étude étaient devenues des journées entières sans qu'il s'en aperçût. Il avait voulu y renoncer pour le soin de sa santé, mais il n'avait jamais pu supporter cette privation plus de quatre jours. De plus, il sera assez naturel de croire qu'il avait dû faire de grands efforts d'esprit quand on songera à quel point il était parvenu à l'âge de quarante-trois ans, et combien de temps dans une vie si courte il avait perdu pour les mathématiques. Il avait servi, il était d'une naissance qui l'engageait à un grand nombre de devoirs ; il avait une famille, des soins domestiques, un bien très considérable à conduire et, par conséquent, beaucoup d'affaires ; il était dans le commerce du monde et il y vivait à peu près comme ceux dont cette occupation oisive est la seule occupation ; il n'était pas même ennemi des plaisirs ; voilà bien des distractions, et, quelque rare talent qu'on lui suppose pour les mathématiques, il est impossible qu'une prodigieuse application n'ait suppléé au peu de temps. Cependant, il n'a jamais paru que l'étude ait altéré sa santé, il avait l'air de la meilleure et de la plus ferme constitution qu'on puisse désirer. Il n'était nullement sombre ni rêveur ; au contraire assez porté à la joie et il semblait n'avoir payé par rien ce grand génie mathématique. On sentait dans ses discours les plus ordinaires, la justesse, la solidité, en un mot la géométrie de son esprit ; il était d'un commerce facile et d'une probité parfaite, ouvert et sincère, convenant de ce qu'il était parce qu'il l'était et n'en tirant aucun avantage, véritable modestie d'un grand homme, prompt à déclarer qu'il ignorait et à recevoir des instructions, même en matière de géométrie, s'il lui était possible d'en recevoir, nullement jaloux, non par la connaissance de sa supériorité, mais par son équité naturelle ; car, sans cette équité, ceux qui se croient et qui sont même les plus supérieurs aux autres, sont encore jaloux. Il avait épousé Marie-Charlotte de Romilley de la Chesnelaye, demoiselle d'une ancienne noblesse de Bretagne et dont il a eu de grands biens. Leur union a été jusqu'au point qu'il lui a fait part de son génie pour les mathématiques. Il en a laissé un fils et trois filles.

M. BERNOUILLI

Jacques Bernouilli naquit à Bâle, le 27 décembre 1754. Il était fils de Nicolas Bernouilli encore vivant, qui a des charges considérables dans sa république... A la fin de 1680, il parut un phénomène propre à exercer un philosophe naissant. C'était une comète, qui a fait naître des ouvrages fameux et entre autres le premier que M. Bernouilli ait donné au public... Il y conclut que les comètes sont des corps éternels et que leur retour peut être prédit, ce qui est aussi le sentiment de M. Cassini. La comète de 1680 doit, selon le système et les calculs de M. Bernouilli, reparaître en 1719, le 17 mai, dans le premier degré 12 de la Balance. Voilà une prédiction bien hardie par l'exactitude des circonstances. Ici, je ne puis m'empêcher de rapporter une objection qui lui fut proposée très sincèrement et à laquelle il daigna répondre de même, c'est que, si les comètes sont des astres réglés, ce ne sont donc plus des signes extraordinaires de la colère du ciel. Il essaya plusieurs réponses différentes, et enfin, il en vint à dire que la tête de la comète, qui est éternelle, n'est pas un signe, mais que la queue en peut être un, parce que, selon lui, elle n'est qu'accidentelle, tant il fallait encore avoir de ménagement pour cette opinion populaire, il y a vingt-cinq ans. Maintenant, on est dispensé à cet égard, c'est-à-dire que le gros du monde est guéri sur le fait des comètes et que les fruits de la saine philosophie se sont répandus de proche en proche. Il serait assez bon de marquer quand on le pourrait l'époque de la fin des erreurs qu'elle a détruites... Il achevait un grand ouvrage *De arte conjectandi*, et quoiqu'il n'en ait rien paru, nous en pouvons donner une idée sur la foi de M. Harman. Les règles d'un jeu étant supposées et deux joueurs de la même sorte, on peut, en quelque état que soit une partie, déterminer par l'avantage qu'un joueur a sur l'autre, combien il y a plus à parier qu'il gagnera. Le parti change selon tous les différents états où sera la partie, et quand on veut considérer tous ces changements on trouve quelquefois des séries ou suites de nombres réglées et même nouvelles et singulières. Si l'on suppose les joueurs inégaux, on demande quel avantage le plus fort doit accorder à l'autre, ou réciproquement, l'un ayant accordé à l'autre un certain avantage, on demande de combien il est plus fort et il est à remarquer que souvent les avantages

ou les forces sont incommensurables, de sorte que les deux joueurs ne peuvent jamais être parfaitement égalés. Les raisonnements que ces sortes de matières demandent sont ordinairement plus déliés, plus fins, composés d'un plus grand nombre de vues qui peuvent échapper et par conséquent plus sujets à erreur que les autres raisonnements mathématiques... Quelques grands mathématiciens, et principalement MM. Pascal et Huygens, ont déjà proposé ou résolu des problèmes sur cette matière ; mais ils n'ont fait que l'effleurer et M. Bernouilli l'embrassait dans une plus grande étendue et l'approfondissait beaucoup davantage. Il la portait même jusqu'aux choses morales et politiques, et c'est là ce que l'ouvrage doit avoir de plus neuf et de plus surprenant. Cependant, si l'on considère de près les choses de la vie sur lesquelles on a tous les jours à délibérer, on verra que la délibération devrait se réduire, comme les paris que l'on ferait sur un jeu, à comparer le nombre des cas où arrivera un certain événement au nombre des cas où il n'arrivera pas. Cela fait, on saurait au juste et on exprimerait par des nombres de combien le parti que l'on prendrait serait le meilleur. Toute la difficulté est qu'il nous échappe beaucoup de cas où l'événement peut arriver ou ne pas arriver, et plus il y a de ces cas inconnus, plus la connaissance du parti que l'on doit prendre paraît incertaine. La suite de ces idées a conduit M. Bernouilli à cette question : Si, le nombre des cas inconnus diminuant toujours, la probabilité du parti qu'on doit prendre en augmente nécessairement, de sorte qu'elle vienne à la fin à tel degré de certitude qu'on voudra. Il semble qu'il n'y ait pas de difficulté par l'affirmative de cette proposition ; cependant M. Bernouilli, qui possédait fort cette matière, assurait que ce problème était beaucoup plus difficile que celui de la quadrature du cercle, et certainement, il serait sans comparaison plus utile. Il n'est pas si glorieux à l'esprit de géométrie de régner dans la physique qu'il ne le serait de le faire dans les choses morales, si compliquées, si casuelles, si changeantes ; plus une matière lui est opposée et rebelle, plus il a d'honneur à la dompter. M. Bernouilli était d'un tempérament bilieux et mélancolique, caractère qui donne plus que tout autre et l'ardeur et la constance nécessaires pour les grandes choses. Il produit dans un homme de lettres une étude assidue et opiniâtre et se fortifie incessamment par cette étude même. Dans toutes les recherches que faisait M. Bernouilli, sa marche était lente mais sûre ; ni son génie, ni l'habitude de réussir ne lui avaient ins-

piré de confiance : il ne donnait rien qu'il n'eût remanié bien des fois et il n'avait jamais cessé de craindre ce même public qui avait tant de vénération pour lui. Il s'était marié à l'âge de trente ans et a laissé un fils et une fille.

M. AMONTANS

[*Le télégraphe.*]

Guillaume Amontans naquit l'an 1663, sur le minuit du dernier jour d'août. Il était fils d'un avocat qui, ayant quitté la Normandie, d'où il était originaire, était venu s'établir à Paris. Il étudiait encore en troisième, lorsqu'il lui resta d'une maladie une surdité assez considérable qui le séquestra presque entièrement du commerce des hommes, du moins de tout commerce inutile. N'étant plus qu'à lui-même et livré aux pensées qui sortaient du fond de la nature, il commença à songer aux machines. Il entreprit d'abord la plus difficile de toutes, ou plutôt la seule impossible, je veux dire le mouvement perpétuel dont il ne connaissait ni l'impossibilité ni la difficulté. En y travaillant il s'aperçut qu'il devait y avoir des principes dans cette matière et qu'à moins que de les savoir, on y perdrait son temps et sa peine. Il se mit donc dans la géométrie, quoique, selon la coutume de toutes les familles, la sienne s'y opposât, et sans doute avec assez de raison si on ne regarde les sciences que comme des moyens d'arriver à la fortune... Peut-être ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il inventa de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome en très peu de temps, comme en trois ou quatre heures et même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace entre deux. Cette proposition si paradoxe et si chimérique en apparence fut exécutée dans une petite étendue de pays une fois en présence de Monseigneur, et une autre en présence de Madame ; car, quoique M. Amontans n'entendît nullement l'art de se produire dans le monde, il était déjà connu des plus grands princes à force de mérite. Le secret consistait à disposer dans plusieurs postes successifs des gens qui, par des lunettes de longue vue ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les trans-

missent au suivant et toujours ainsi de suite et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre qui fût possible et comme le second poste faisait des signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome, presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris... La place que cet académicien remplissait dans la compagnie était presque unique. Il avait un don singulier pour les expériences, des idées fines et heureuses, beaucoup de ressources pour lever les inconvénients, une grande dextérité pour l'exécution et l'on croyait voir revivre en lui M. Mariotte, si célèbre par les mêmes travaux. Nous ne craignons pas de comparer à un des plus grands sujets qu'ait eus l'Académie un simple élève qu'était M. Amontans ; le nom d'élève n'emporte parmi nous aucune différence de mérite ; il signifie seulement moins d'ancienneté et une espèce de survivance... Les qualités de son cœur étaient encore préférables à celles de son esprit, une droiture si naïve et si peu méditée qu'on y voyait l'impossibilité de se démentir, une simplicité, une franchise et une candeur que le peu de commerce avec les hommes pouvait conserver, mais qu'il ne lui avait pas données, une entière incapacité de se faire valoir autrement que par ses ouvrages, ni faire sa cour autrement que par son mérite, et par conséquent une incapacité presque entière de faire fortune.

M. RÉGIS

[*Un conférencier cartésien. — Un système de philosophie générale.*]

Pierre-Silvain Régis naquit en 1632, à la Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Agenois. Son père vivait noblement et était assez riche, mais il eut beaucoup d'enfants et M. Régis se trouva avec peu de bien. Il étudia en théologie dans l'Université de Cahors, puis en Sorbonne. Mais s'étant dégoûté de la longueur excessive de ce qu'dictait un célèbre professeur sur la seule question de l'heure de l'institution de l'Eucharistie et ayant été frappé de la philosophie cartésienne qu'il com-

mença à connaître par les conférences de M. Rohaut, il s'attacha entièrement à cette philosophie, dont le charme, indépendamment même de la nouveauté, ne pouvait manquer de se faire sentir à un esprit tel que le sien. Il n'avait plus que quatre ou cinq mois à demeurer à Paris, et il se hâta de s'instruire sous M. Rohaut qui, de son côté, zélé pour sa doctrine, donna tous ses soins à un disciple qu'il croyait propre à la répandre. M. Régis étant parti de Paris avec une espèce de mission de son maître, alla établir la nouvelle philosophie à Toulouse par des conférences publiques qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avait une facilité agréable de parler et le don d'amener les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. Bientôt toute la ville fut remuée par le nouveau philosophe ; savants, magistrats, ecclésiastiques, tout accourut pour l'entendre ; les dames mêmes faisaient partie de la foule et si quelqu'un pouvait partager avec lui la gloire de ce grand succès, ce n'était du moins que l'illustre Descartes, dont il annonçait les découvertes. On soutint une thèse de pur cartésianisme en français dédiée à une des premières dames de Toulouse que M. Régis avait rendue fort habile cartésienne et il présida à cette thèse. On n'y disputa qu'en français ; la dame elle-même y résolut plusieurs questions très considérables et il semble qu'on affectât par toutes ces circonstances de faire une abjuration plus complète de l'ancienne philosophie. Messieurs de Toulouse, touchés des instructions et des lumières que M. Régis leur avait apportées, lui firent une pension sur leur hôtel de ville, événement presque incroyable dans nos mœurs et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce. M. le marquis de Vardiz, alors exilé en Languedoc, étant venu à Toulouse, y connut aussitôt M. Régis et l'obtint de la ville avec quelque peine pour l'emmener avec lui dans son gouvernement d'Aigues-Mortes. Là, il se l'attacha entièrement, par l'estime, par l'amitié et par le mérite qu'il lui fit voir et, ce qui est à la gloire de l'un et de l'autre, il n'eut pas besoin de se l'attacher par d'autres moyens qui passent ordinairement pour les plus efficaces. Il tâcha de s'occuper avec lui ou plutôt de s'assurer de la philosophie cartésienne et comme il avait brillé par l'esprit dans une cour très délicate, peut-être le philosophe ne profita-t-il pas moins du commerce du courtisan que le courtisan de celui du philosophe. L'un de ces deux différents caractères est ordinairement composé de tout ce qui manque à l'autre....

M. Régis revint à Paris en 1680 et commença à tenir de sem-

blables conférences chez M. Lémery, membre aujourd'hui de cette académie. Le concours y fut si grand, qu'une maison de particulier en était incommodée ; on venait s'y assurer une place longtemps avant l'heure marquée pour l'ouverture... Il ne faut pas réussir trop. Les conférences de M. Régis avaient un éclat qui leur devint funeste. Car Mgr l'archevêque de Paris, par déférence pour l'ancienne philosophie, donna à M. Régis ordre de les suspendre, déguisé sous la forme de conseil ou de prière et enveloppé de beaucoup de louanges. Ainsi le public fut privé de ces assemblées au bout de six mois et au milieu de son goût le plus vif, et l'on ne fit peut-être, sans en avoir l'intention, que de prévenir son inconstance et augmenter son estime pour ce qu'il perdait. M. Régis, plus libre, ne songea plus qu'à faire imprimer un système général de philosophie qu'il avait composé et qui était le principal sujet de son voyage à Paris. Mais cette impression fut traversée aussi pendant dix ans. Enfin, à force de temps et de raison, toutes les oppositions furent surmontées, et l'ouvrage parut en 1690 sous ce titre : *Système de philosophie contenant la logique, la métaphysique, la physique et la morale*, en trois volumes in-quarto. L'avantage d'un système général est qu'il donne un spectacle plus pompeux à l'esprit qui aime toujours à voir d'un lieu plus élevé et à découvrir une plus longue étendue, mais, d'un autre côté, c'est un mal sans remède que les objets vus de plus loin et en plus grand nombre le sont aussi plus confusément. Différentes parties sont liées par la composition d'un tout et fortifiées mutuellement par cette union, mais chacun en particulier est traité avec moins de soin et souffre de ce qu'elle est partie d'un système général. Une seule matière particulière bien éclairée satisferait peut-être autant, sans compter que dès qu'elle serait bien éclairée elle deviendrait toujours assez générale. Si l'on considère la gloire de l'auteur, il ne reste guère, à qui entreprend un pareil ouvrage, que celle d'une compilation judicieuse et quoiqu'il puisse, comme M. Régis, y ajouter plusieurs idées nouvelles, le public n'est guère soigneux de les démêler d'avec les autres... L'inclination qu'il avait toujours conservée pour la théologie et l'amour de la religion lui inspirèrent une autre entreprise déjà tentée plusieurs fois par de très grands hommes, digne de tous leurs efforts et de leur plus sage ambition et plus nécessaire que jamais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci. Il la finit en 1704, malgré ses infirmités continuelles, et publia un livre in-quarto sous ce titre : *l'Usage de la raison et de la foi*,

ou l'accord de la foi de la raison. La manière dont il parvient à cet accord si difficile est celle qu'emploierait un arbitre éclairé à l'égard de deux frères entre lesquels il viendrait étouffer toutes les semences de division. M. Régis fait un partage si net entre la raison et la foi et enseigne à chacune des objets et des emplois si séparés qu'elles ne peuvent plus avoir pour ainsi dire aucune occasion de se brouiller. La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne, après quoi elle le livre et l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente et infiniment supérieure. L'éloignement où M. Régis tient la raison et la foi ne leur permet pas de se réunir dans des systèmes qui accommodent les idées de tel philosophe dominant à la révélation et quelquefois même la révélation à ces idées. Il ne veut point que ni Platon, ni Aristote, ni Descartes même, apprennent l'Évangile ; il paraît croire que tous les systèmes philosophiques ne sont que des modes et il ne faut point que les vérités éternelles s'allient avec des opinions passagères dont la ruine leur doit être indifférente. Tel est l'esprit général de l'ouvrage... Les mœurs de M. Régis étaient telles que l'étude de la philosophie les peut former quand elle ne trouve pas trop de résistance du côté de la nature. Les occasions qu'il a eues par rapport à la fortune ont été aussi peu utiles qu'elles doivent l'être ; une grande estime et une amitié fort vive que le feu Père Ferrier, confesseur du roi, avait prise pour lui à Toulouse pendant ses conférences, ne lui valurent qu'une très modique pension sur la préceptoriale d'Aigues-Mortes. Quoiqu'il fût accoutumé à instruire, sa conversation n'en était pas plus impérieuse, mais elle était plus facile et plus simple parce qu'il était accoutumé à se proportionner à tout le monde. Son savoir ne l'avait pas rendu dédaigneux pour les ignorants, et, en effet, on l'est ordinairement d'autant moins à leur égard, que l'on sait davantage, car on sait mieux combien on leur ressemble encore.

M. LE MARÉCHAL DE VAUBAN

Sébastien le Prêtre, chevalier, seigneur de Vauban, Bazoche, Pierre-Pertuis, Pouilly, Cervon, la Chaume, Épiry, le Creuzet, et autres lieux ; maréchal de France, chevalier des ordres du

roi, commissaire général des fortifications, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et gouverneur de la citadelle de Lille, naquit le premier jour de mai 1633, d'Urbain le Prêtre et d'Aimée de Carmagnol. Sa famille est d'une bonne noblesse du Nivernais ; elle possède la seigneurie de Vauban depuis plus de deux cent cinquante ans.

Son père, qui n'était qu'un cadet, et qui s'était ruiné dans le service, ne lui laissa qu'une bonne éducation et un mousquet. A l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire en 1651, il entra dans le régiment de Condé, compagnie d'Arcenay. Alors, feu Monsieur le Prince était dans le parti des Espagnols.

Les premières places fortifiées qu'il vit le firent ingénieur, par l'envie qu'elles lui donnèrent de le devenir. Il se mit à étudier avec ardeur la géométrie, et principalement la trigonométrie et le toisé, et, dès l'an 1652, il fut employé aux fortifications de Clermont en Lorraine. La même année, il servit au premier siège de Sainte-Menehould, où il fit quelques logements, et passa une rivière à la nage sous le feu des ennemis pendant l'assaut, action qui lui attira de ses supérieurs beaucoup de louanges et de caresses.

En 1653, il fut pris par un parti français. Le cardinal Mazarin le crut digne dès lors qu'il tâchât de l'engager au service du roi, et il n'eut pas de peine à réussir, avec un homme né le plus fidèle sujet du monde. En cette même année, Vauban servit d'ingénieur en second sous le chevalier de Clerville, au second siège de Sainte-Menehould, qui fut reprise par le roi ; et ensuite il fut chargé du soin de faire réparer les fortifications de la place.

Dans les années suivantes, il fit fonctions d'ingénieur aux sièges de Stenay, de Clermont, de Landrecy, de Condé, de Saint-Guilain, de Valenciennes. Il fut dangereusement blessé à Stenay et à Valenciennes. Il n'en servit presque pas moins. Il reçut encore trois blessures au siège de Montmédy en 1657 ; et comme la gazette en parla, on apprit dans son pays ce qu'il était devenu : car depuis six ans qu'il en était parti, il n'y était point retourné et n'y avait écrit à personne ; et ce fut là la seule manière dont il y donna de ses nouvelles.

Le maréchal de la Ferté, sous qui il servait alors, et qui, l'année précédente, lui avait fait présent d'une compagnie dans son régiment, lui en donna encore une dans un autre régiment, pour lui tenir lieu de pension, et lui prédit hautement que, si la guerre pouvait l'épargner, il parviendrait aux premières dignités.

En 1658, il conduisit en chef les attaques des sièges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Le cardinal Mazarin, qui n'accordait pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez honnête, et l'accompagna de louanges, qui, selon le caractère de Vauban, le payèrent beaucoup mieux.

Il nous suffit d'avoir présenté avec quelque détail ces premiers commencements, plus remarquables que le reste dans une vie illustre, quand la vertu, dénuée de tout secours étranger, a eu besoin de se faire jour à elle-même. Désormais Vauban est connu, et son histoire devient une partie de l'histoire de France.

Après la paix des Pyrénées, il fut occupé ou à démolir des places, ou à en construire. Il avait déjà quantité d'idées nouvelles sur l'art de fortifier, peu connu jusque-là. Ceux qui l'avaient pratiqué ou qui en avaient écrit, s'étaient attachés servilement à certaines règles établies, quoique peu fondées, et à des espèces de superstitions, qui dominent toujours longtemps en chaque genre, et ne disparaissent qu'à l'arrivée de quelque génie supérieur. D'ailleurs ils n'avaient point vu de sièges, ou n'en avaient pas assez vu ; leurs méthodes de fortifier n'étaient tournées que par rapport à certains cas particuliers qu'ils connaissaient, et ne s'étendaient point à tout le reste. M. de Vauban avait déjà beaucoup vu, et avec de bons yeux; il augmentait sans cesse son expérience par la lecture de tout ce qui avait été écrit sur la guerre ; il sentait en lui ce qui produit les heureuses nouveautés, ou plutôt ce qui force à les produire ; et enfin il osa se déclarer inventeur dans une matière si périlleuse, et le fut toujours jusqu'à la fin. Nous n'entrerons point dans le détail de ce qu'il inventa ; il serait trop long, et toutes les places fortes du royaume doivent nous l'épargner.

Quand la guerre recommença en 1667, il eut la principale conduite des sièges que le roi fit en personne. Sa Majesté voulut bien faire voir qu'il était de sa prudence de s'en assurer ainsi le succès. Il reçut au siège de Douai un coup de mousquet à la joue, dont il a toujours porté la marque. Après le siège de Lille, qu'il prit sous les ordres du roi en neuf jours de tranchée ouverte, il eut une gratification considérable, beaucoup plus nécessaire pour contenter l'inclination du maître que celle du sujet. Il en a reçu encore en différentes occasions un grand nombre et toujours plus fortes ; mais, pour mieux entrer dans son caractère, nous ne parlerons plus de ces sortes de récompenses, qui n'en étaient presque pas pour lui.

Il fut occupé en 1668 à faire des projets de fortifications pour les places de la Franche-Comté, de Flandre et d'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille qu'il venait de construire, et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. Il ne l'avait point demandé ; et il importe, et à la gloire du roi et à la sienne, que l'on sache que de toutes les grâces qu'il a jamais reçues, il n'en a demandé aucune, à la réserve de celles qui n'étaient pas pour lui. Il est vrai que le nombre en a été si grand, qu'elles épuisaient le droit qu'il avait de demander.

La paix d'Aix-la-Chapelle étant faite, il n'en fut pas moins occupé. Il fortifia des places en Flandre, en Artois, en Provence, en Roussillon, ou du moins fit des dessins qui ont été depuis exécutés. Il alla même en Piémont avec M. de Louvois, et donna au duc de Savoie des dessins pour Verceil et Turin. A son départ, Son Altesse Royale lui fit présent de son portrait enrichi de diamants. Il est le seul homme de guerre pour qui la paix ait toujours été aussi laborieuse que la guerre même.

Quoique son emploi ne l'engageât qu'à travailler à la sûreté des frontières, son amour pour le bien public lui faisait porter ses vues sur les moyens d'augmenter le bonheur du dedans du royaume. Dans tous ses voyages, il avait une curiosité dont ceux qui sont en place ne sont communément que trop exempts. Il s'informait avec soin de la valeur des terres, de ce qu'elles rapportaient, de la manière de les cultiver, des facultés des paysans, de leur nombre, de ce qui faisait leur nourriture ordinaire, de ce que leur pouvait valoir en un jour le travail de leurs mains ; détails méprisables et abjects en apparence, et qui appartiennent cependant au grand art de gouverner. Il s'occupait ensuite à imaginer ce qui aurait pu rendre le pays meilleur, des grands chemins, des ponts, des navigations nouvelles ; projets dont il n'était pas possible qu'il espérât une entière exécution ; espèces de songes, si l'on veut, mais qui, du moins, comme la plupart des véritables songes, marquaient l'inclination dominante. Je sais tel intendant de province qu'il ne connaissait point, et à qui il a écrit pour le remercier d'un nouvel établissement utile qu'il avait vu en voyageant dans son département. Il devenait le débiteur de quiconque avait obligé le public.

La guerre qui commença en 1672 lui fournit une infinité d'occasions glorieuses, surtout dans ce grand nombre de sièges que le roi fit en personne, et que Vauban conduisit tous. Ce

fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places, qu'il avait imaginée par une longue suite de réflexions, et qu'il a depuis toujours pratiquée. Jusque-là, il n'avait fait que suivre avec plus d'adresse et de conduite les règles déjà établies ; mais alors il en suivit d'inconnues, et fit changer de face à cette importante partie de la guerre. Les fameuses parallèles et les places d'armes parurent au jour : depuis ce temps, il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les cavaliers de tranchée, tantôt un nouvel usage des sapes et des demi-sapes, tantôt les batteries en ricochet ; et par là il avait porté son art à une telle perfection, que le plus souvent ce qu'on aurait jamais osé espérer devant les places les mieux défendues, il ne perdait pas plus de monde que les assiégés.

C'était là son but principal, la conservation des hommes. Non seulement l'intérêt de la guerre, mais aussi son humanité naturelle les lui rendait chers. Il leur sacrifiait toujours l'éclat d'une conquête plus prompte, et une gloire assez capable de séduire ; et ce qui est encore plus difficile, quelquefois il résistait en leur faveur à l'impatience des généraux, et s'exposait aux redoutables discours du courtisan oisif. Aussi les soldats lui obéissaient-ils avec un entier dévouement, moins animés encore par l'extrême confiance qu'ils avaient à sa capacité, que par la certitude et la reconnaissance d'être ménagés autant qu'il était possible.

Pendant toute la guerre que la paix de Nimègue termina, sa vie fut une action continuelle et très vive : former des dessins de sièges, conduire tous ceux qui furent faits, du moins dès qu'ils étaient de quelque importance ; réparer les places qu'il avait prises, et les rendre plus fortes ; visiter toutes les frontières ; fortifier tout ce qui pouvait être exposé aux ennemis ; se transporter dans toutes les armées, et souvent d'une extrémité du royaume à l'autre.

Il fut fait brigadier d'infanterie en 1664, maréchal de camp en 1676, et en 1678, commissaire général des fortifications de France, charge qui vaquait par la mort du chevalier de Clerville. Il se défendit d'abord de l'accepter ; il en craignait ce qui l'aurait fait désirer à tout autre, les grandes relations qu'elle lui donnait avec le ministre. Cependant le roi l'obligea d'autorité à prendre la charge ; et il faut avouer que, malgré toute sa droiture, il n'eut pas lieu de s'en repentir. La vertu ne laisse pas de réussir quelquefois, mais ce n'est qu'à force de temps et de preuves redoublées.

La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places, mais elle lui en donna un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de son art. Strasbourg et Casal, qui passèrent, en 1681, sous le pouvoir du roi, furent ensuite ses travaux les plus considérables. Outre les grandes et magnifiques fortifications de Strasbourg, il y fit faire pour la navigation de la Bruche des écluses, dont l'exécution était si difficile, qu'il n'osa la confier à personne, et la dirigea toujours par lui-même.

La guerre recommença en 1683, et lui valut l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg, qu'on avait cru jusque-là imprenable, et de le prendre avec fort peu de perte. Mais la guerre naissante ayant été étouffée par la trêve de 1684, il reprit ses fonctions de paix, dont les plus brillantes furent l'aqueduc de Maintenon, de nouveaux travaux qui perfectionnent le canal de la communication des mers, Mont-Royal et Landau.

Il semble qu'il aurait dû trahir les secrets de son art par la grande quantité d'ouvrages qui sont sortis de ses mains. Aussi a-t-il paru des livres dont le titre promettait la véritable manière de fortifier selon Vauban ; mais il a toujours dit, et a fait voir par sa pratique, qu'il n'avait point de manière. Chaque place différente lui en fournissait une nouvelle, selon les différentes circonstances de sa grandeur, de sa situation, de son terrain. Les plus difficiles de tous les arts sont ceux dont les objets sont changeants, qui ne permettent point aux esprits bornés l'application commode de certaines règles fixes, et qui demandent à chaque moment les ressources naturelles et imprévues d'un génie heureux.

En 1688, la guerre s'étant rallumée, il fit sous les ordres de Monseigneur les sièges de Philisbourg, de Manheim et de Frankendals. Ce grand prince fut si content de ses services, qu'il lui donna quatre pièces de canon à son choix, pour mettre en son château de Bazoche : récompense vraiment militaire, privilège unique, et qui, plus que tout autre, convenait au père de tant de places fortes. La même année, il fut fait lieutenant général.

L'année suivante, il commanda à Dunkerque, Bergues et Ypres, avec ordre de s'enfermer dans celle de ces places qui serait assiégée ; mais son nom les en préserva.

L'année 1690 fut singulière entre toutes celles de sa vie ; il n'y fit presque rien, parce qu'il avait pris une grande et dan-

gereuse maladie à faire travailler aux fortifications d'Ypres, qui étaient fort en désordre, et à être toujours présent sur les travaux. Mais cette oisiveté, qu'il se serait presque reprochée, finit en 1691 par la prise de Mons, dont le roi commanda le siège en personne. Il commanda aussi l'année d'après celui de Namur, et Vauban le conduisit de sorte qu'il prit la place en trente jours de tranchée ouverte, et n'y perdit que huit cents hommes, quoiqu'il s'y fût fait cinq actions de vigueur très considérables.

Il faut passer par-dessus un grand nombre d'autres exploits, tels que le siège de Charleroi en 93, la défense de la basse Bretagne contre les descentes des ennemis en 94 et 95, le siège d'Ath en 97, et nous hâter de venir à ce qui touche de plus près cette Académie. Lorsqu'elle se renouvela en 99, elle demanda au roi M. de Vauban pour être un de ses honoraires ; et si la bienséance nous permet de dire qu'une place dans cette compagnie soit la récompense du mérite, après toutes celles qu'il avait reçues du roi en qualité d'homme de guerre, il fallait qu'il en reçût une d'une société de gens de lettres en qualité de mathématicien. Personne n'avait mieux que lui rappelé du ciel les mathématiques, pour les occuper aux besoins des hommes, et elles avaient pris entre ses mains une utilité aussi glorieuse peut-être que leur plus grande sublimité. De plus, l'Académie lui devait une reconnaissance particulière de l'estime qu'il avait toujours eue pour elle ; les avantages solides que le public peut tirer de cet établissement avaient touché l'endroit le plus sensible de son âme.

Comme après la paix de Ryswick, il ne fut plus employé qu'à visiter les frontières, à faire le tour du royaume, et à former de nouveaux projets, il eut besoin d'avoir encore quelque autre occupation, et il se la donna selon son cœur. Il commença à mettre par écrit un prodigieux nombre d'idées qu'il avait sur différents sujets qui regardaient le bien de l'État, non seulement sur ceux qui lui étaient les plus familiers, tels que les fortifications, le détail des places, la discipline militaire, les campements, mais encore sur une infinité d'autres matières qu'on aurait cru plus éloignées de son usage ; sur la marine, sur la course par mer en temps de guerre, sur les finances, sur la culture des forêts, sur le commerce et sur les colonies françaises en Amérique. Une grande passion songe à tout. De toutes ces différentes vues, il a composé douze gros volumes manuscrits, qu'il a intitulés ses *Oisivetés*. S'il était possible

que les idées qu'il y propose s'exécutassent, ses oisivetés seraient plus utiles que tous ses travaux.

La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il était à Namur au commencement de l'année 1703, et il donnait ordre à des réparations nécessaires, lorsqu'il apprit que le roi l'avait honoré du bâton de maréchal de France. Il s'était opposé lui-même, quelque temps auparavant, à cette suprême élévation que le roi lui avait annoncée ; il avait représenté qu'elle empêcherait qu'on ne l'employât avec des généraux du même rang, et ferait naître des embarras contraires au bien du service. Il aimait mieux être plus utile, et moins récompensé ; et pour suivre son goût, il n'aurait fallu payer ses premiers travaux que par d'autres encore plus nécessaires.

Vers la fin de la même année, il servit sous Mgr le duc de Bourgogne au siège du Vieux-Brisac, place très considérable, qui fut réduite à capituler au bout de treize jours et demi de tranchée ouverte, et qui ne coûta pas trois cents hommes.

C'est par ce siège qu'il a fini, et il fit voir tout ce que pouvait son art, comme s'il eût voulu le résigner alors tout entier entre les mains du prince qu'il avait pour spectateur et pour chef.

Le titre de maréchal de France produisit les inconvénients qu'il avait prévus : il demeura deux ans inutile. Je l'ai entendu souvent s'en plaindre ; il protestait que, pour l'intérêt du roi et de l'État, il aurait foulé aux pieds la dignité avec joie. Il l'aurait fait, et jamais il ne l'eût si bien méritée, jamais même il n'en eût si bien soutenu le véritable éclat.

Il se consolait avec ses savantes oisivetés. Il n'épargnait aucune dépense pour amasser la quantité infinie d'instructions et de mémoires dont il avait besoin, et il occupait sans cesse un grand nombre de secrétaires, de dessinateurs, de calculateurs et de copistes. Il donna au roi, en 1704, un gros manuscrit, qui contenait tout ce qu'il y a de plus fin et de plus secret dans la conduite de l'attaque des places ; présent le plus noble qu'un sujet puisse jamais faire à son maître, et que le maître ne pouvait recevoir que de ce seul sujet.

En 1706, après la bataille de Ramilly, le maréchal de Vauban fut envoyé pour commander à Dunkerque et sur la côte de Flandre. Il rassura par sa présence les esprits étonnés ; il empêcha la perte d'un pays qu'on voulait noyer pour prévenir le siège de Dunkerque, et le prévint d'ailleurs par un camp retranché qu'il fit entre cette ville et Bergues, de sorte

que les ennemis eussent été obligés de faire en même temps l'investiture de Dunkerque, de Bergues et de ce camp, ce qui était absolument impraticable.

Dans cette même campagne, plusieurs de nos places ne s'étant pas défendues comme il l'aurait souhaité, il voulut défendre par ses conseils toutes celles qui seraient attaquées à l'avenir, et commença sur cette matière un ouvrage qu'il destinait au roi, et qu'il n'a pu finir entièrement. Il mourut le 30 mars 1707, d'une fluxion de poitrine accompagnée d'une grosse fièvre qui l'emporta en huit jours, quoiqu'il fût d'un tempérament très robuste, et qui semblait lui promettre encore plusieurs années de vie. Il avait soixante-quatorze ans moins un mois.

Il avait épousé Jeanne d'Aunoy, de la famille des barons d'Espiry en Nivernois, morte avant lui. Il en a laissé deux filles, Mme la comtesse de Villebertin, et Mme la marquise d'Ussé.

Si l'on veut voir toute sa vie militaire en abrégé, il a fait travailler à trois cents places anciennes, et en a fait trente-trois neuves ; il a conduit cinquante-trois sièges, dont trente ont été faits sous les ordres du roi en personne, ou de Monseigneur, ou de Mgr le duc de Bourgogne, et les vingt-trois autres sous différents généraux ; il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur.

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent ; et d'ailleurs sa vertu était en quelque sorte un instinct heureux si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent le maréchal de Vauban a secouru de sommes assez considérables des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service ; et quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Il était pas-

sionnément attaché au roi, sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan ; il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec autant de courage, l'introducteur de la vérité ; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République.

M. DODART

[*Un médecin homme de bien et qui fait des expériences sur lui-même.*]

Denis Dodart, conseiller médecin du roi, docteur, régent en la Faculté de médecine de Paris, naquit en 1634, de Jean Dodart, bourgeois de Paris et de Marie du Bois, fille d'un avocat. Jean Dodart, quoique sans lettres, avait beaucoup d'esprit, et, ce qui est préférable, un bon esprit. Il s'était fait même un cabinet de livres et savait assez pour un homme qui ne pouvait guère savoir. Marie du Bois était une femme aimable, par un caractère fort doux et par un cœur fort élevé au-dessus de sa fortune. Nous ne faisons ici ce petit portrait du père et de la mère, qu'à cause du rapport qu'il peut avoir à celui du fils. Il est juste de leur tenir compte de la part qu'ils ont eue à son mérite naturel et d'en faire honneur à leur mémoire... Il réussit à toutes ses études de manière à donner les plus grandes espérances et il les eut achevées de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'appliquer également au droit et à la médecine, pour se déterminer mieux sur la profession qu'il embrasserait. Il est peut-être le seul qui ait voulu choisir avec tant de connaissance de cause ; il est vrai qu'il satisfaisait ainsi son extrême avidité de savoir... Il se distingua fort sur les bancs de l'École de médecine et il nous en reste des témoignages authentiques. Guy Patin parle ainsi dans sa 286e lettre de l'édition de 1692 : « Ce jourd'hui 5 juillet (1660), nous avons fait la licence de nos vieux bacheliers : ils sont sept en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de vingt-

cinq ans, est un des plus sages et des plus savants hommes du siècle. Ce jeune homme est un prodige de sagesse et de sciences, *monstrum sine vitio*, comme disait Turnèbe de Scaliger. » Il dit ensuite, dans sa lettre 290 : « Notre licencié qui est si savant, s'appelle Dodart. Il est fils d'un bourgeois de Paris fort honnête homme. C'est un grand garçon fort sage, fort modeste, qui sait Hippocrate, Galien, Aristote, Cicéron, Sénèque et Fernel par cœur. C'est un garçon incomparable, qui n'a pas encore vingt-six ans ; car la Faculté lui fit grâce au premier examen de quelques mois qui lui manquaient, sur la bonne opinion qu'on avait de lui dès auparavant. » Toutes les circonstances du témoignage de M. Patin sont assez dignes d'attention. Il était médecin, fort savant, passionné pour la gloire de la médecine ; il écrivait à un ami avec une liberté non seulement entière, mais quelquefois excessive ; les éloges ne sont pas fort communs dans ses lettres et ce qui y domine, c'est une bile de philosophe indépendant ; il n'avait avec M. Dodart nulle liaison, ni de parenté, ni d'amitié, et n'y prenait aucun intérêt ; il n'a remarqué aucun autre des jeunes étudiants ; enfin, il ne se donne pas pour dévot et un air de dévotion, qui n'était pas un démérite à ses yeux, devait être bien sincère et bien aimable. Si l'amour-propre était un peu plus délicat, on ne compterait pour louanges que celles qui auraient de pareils assaisonnements... L'Académie avait déjà entrepris l'histoire des plantes, ouvrage d'une vaste étendue et M. Dodart s'attacha à ce travail. Au bout de trois ans, c'est-à-dire en 1676, il mit à la tête d'un volume que l'Académie imprima sous le titre de : *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, une préface où il rendait compte et du dessein et de ce qu'on avait exécuté jusque-là. Nous n'avons pas de lui un si grand morceau imprimé et par bonheur la matière lui a donné lieu d'y peindre parfaitement son caractère. Il s'agissait d'une longue recherche et d'une subtile discussion, et il possédait au souverain degré l'esprit de discussion et de recherche. Il savait de quel côté ou plutôt de combien de côtés différents, il fallait porter sa vue et pointer pour ainsi dire la lunette. Tout le monde ne sait pas voir ; on prend pour l'objet entier la première face que le hasard nous en a présentée ; mais M. Dodart avait la patience de chercher toutes les autres et l'art de les découvrir ou du moins la précaution de soupçonner celles qu'il ne découvrait pas encore. Car ce ne sont pas seulement les grands objets qui en ont plusieurs ; ce sont aussi les plus petits et une grande

attention est une espèce de microscope qui les grossit.

Il est vrai que cette attention scrupuleuse qui ne croit jamais avoir assez bien vu, que ce soin de tourner un objet dans tous les sens, en un mot que l'esprit de déraison est assez contraire à celui de décision ; mais l'Académie doit plus examiner que décider, suivre attentivement la nature par des observations exactes et non pas la prévenir par des jugements précipités. Rien ne sied mieux à notre raison que des conclusions un peu timides et même quand on a le droit de décider, elle ferait bien d'en relâcher quelque chose. On peut prendre la préface que nous venons de citer pour un modèle d'une théorie embrassée dans tout son ensemble, suivie jusque dans ses moindres dépendances, très finement discutée et assaisonnée de la plus aimable modestie. Il n'était pas possible que M. Dodart ne portât point dans l'exercice de sa profession ce même esprit, fortifié encore par son extrême délicatesse de conscience. Un malade n'avait à craindre, ni son inapplication, ni même une application légère et superficielle ; mais seulement, car il faut le dire, sa trop grande application, qui pouvait le rendre irrésolu sur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toujours les sages lenteurs de la spéculation et quelquefois la raison elle-même ordonne qu'on agisse sans l'attendre... Sur le sujet de la transpiration, il fit des expériences pendant trente-trois ans ; il en fit une particulière pour laquelle l'uniformité de sa vie n'eût pas été suffisante ; il y fallait encore, ce qui semblera peut-être surprenant, une grande piété. Il trouva, le premier jour du carême 1677, qu'il pesait cent seize livres et une once. Il fit ensuite le carême comme il a été fait dans l'Église jusqu'au douzième siècle ; il ne buvait ni ne mangeait que sur les six ou sept heures du soir ; il vivait de légumes la plupart du temps et sur la fin du carême de pain et d'eau. Le samedi de Pâques, il ne pesait plus que cent sept livres douze onces, c'est-à-dire que par une vie si austère il avait perdu, en quarante-six jours, huit livres cinq onces, qui faisaient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire et au bout de quatre jours il avait regagné quatre livres, ce qui marque qu'en huit ou neuf jours, il aurait repris son premier poids et qu'on répare facilement ce que le jeûne a dissipé. En donnant cette expérience à l'Académie il prit toutes les précautions possibles pour se cacher ; mais il fut découvert. Il est assez rare, non qu'un philosophe soit un bon chrétien, mais que la même action soit une observation curieuse de phi-

losophie et une austérité chrétienne et serve en même temps pour l'Académie et pour le ciel.

Toutes ces entreprises commencées et qui ne prenaient rien sur les devoirs marquent assez combien M. Dodart était laborieux. Ses plaisirs et ses amusements étaient des travaux moins pénibles, telles que de simples lectures, mais toujours instructives et solides. Il lisait beaucoup sur les matières de religion, car sa piété était fort éclairée et il accompagnait de la raison la respectable obscurité de la foi. Il était le médecin d'un aussi grand nombre de pauvres et peut-être même d'un plus grand nombre qu'il ne le pouvait être de la manière dont il l'était. Il ne les guérissait pas seulement, il les nourrissait ; aussi avait-il été obligé d'associer à ses entreprises de charité plusieurs personnes de considération et d'aller mendier lui-même du secours pour être plus en état d'en donner... Il était destiné à perdre la vie de la manière du monde la plus heureuse, par une action de charité. Un jour, il s'excéda de fatigue pour les pauvres qu'il traitait, prit beaucoup de froid et revint chez lui à jeun à cinq heures du soir. La fièvre, qui se déclara aussitôt, et une fluxion de poitrine l'emportèrent en dix jours... M. Dodart était né d'un caractère sérieux et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même n'était pas propre à l'en faire sortir : mais ce sérieux n'avait rien d'austère ni de sombre, laissait paraître assez à découvert un fond de cette joie sage et durable qui est le fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille... Encore une chose qui, quoique infiniment moins considérable, sied bien et que M. Dodart avait parfaitement, c'est la noblesse de l'expression. Outre qu'elle tient je ne sais quoi de celle des mœurs, elle fait foi que l'on a vécu dans un monde choisi : car ce n'est que là qu'elle se prend ou se perfectionne. Il avait de plus une grande facilité naturelle de parler à laquelle il joignait le rare mérite de n'en abuser jamais, et il s'était fait un style qui, sans être affecté, n'était cependant qu'à lui. Il possédait souverainement les qualités d'académicien, c'est-à-dire d'un homme d'esprit qui doit vivre avec ses pareils, profiter de leurs lumières et leur communiquer les siennes. On n'aime pas tant, en ce genre, à recevoir qu'à donner, quoiqu'il soit plus difficile de devoir comme il faut que de recevoir. Si l'on a de la peine à faire le personnage d'inférieur quand on reçoit, on en a encore plus à ne pas faire celui de supérieur quand on donne. M. Dodart entendait parfaitement tous les deux ; il proposait ses vues avec une mo-

destie qui faisait presque en leur faveur l'effet d'une nouvelle preuve et il entrait dans ce qui était proposé par les autres comme s'il n'eût su que ce qu'il apprenait d'eux en ce moment. Il aimait à emprunter et à faire valoir leurs idées et il aurait plutôt affecté que manqué l'occasion de leur en rendre une espèce d'hommage. Il serait inutile de faire une plus longue peinture de ses mœurs ; tout partait d'un seul principe : un cœur naturellement droit et noble avait été continuellement cultivé par la religion.

M. DE TOURNEFORT

Joseph Pitton de Tournefort naquit à Aix en Provence le 5 juin 1656, de Pierre Pitton, écuyer, seigneur de Tournefort, et d'Aimare de Fagoue, d'une famille noble de Paris.

On le mit au collège des jésuites d'Aix : mais quoiqu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres écoliers, à l'étude du latin, dès qu'il vit des plantes, il se sentit botaniste ; il voulait savoir leurs noms ; il remarquait soigneusement leurs différences ; et quelquefois il manquait à sa classe, pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. La plupart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de maître. Il apprit de lui-même en peu de temps à connaître les plantes des environs de sa ville.

Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait. Il n'y trouvait point la nature qu'il se plaisait tant à observer ; mais des idées vagues et abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses, et n'y touchent point. Il découvrit dans le cabinet de son père la philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchait. Il ne pouvait jouir de cette lecture que par surprise et à la dérobée, c'était avec d'autant plus d'ardeur ; et ce père, qui s'opposait à une étude si utile, lui donnait sans y penser une excellente éducation.

Comme il le destinait à l'Église, il le fit étudier en théologie, et le mit même dans un séminaire. Mais la destination naturelle prévalut ; il fallait qu'il vît des plantes : il allait faire ses études chéries, ou dans un jardin assez curieux qu'avait un

apothicaire d'Aix, ou dans les campagnes voisines, ou sur la cime des rochers : il pénétrait par adresse ou par présents dans tous les lieux fermés, où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient pas ailleurs : si ces sortes de moyens ne réussissaient pas, il se résolvait plutôt à y entrer furtivement ; et un jour il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenaient pour un voleur.

Il n'avait guère moins de passion pour l'anatomie et pour la chimie que pour la botanique. Enfin, la physique et la médecine le revendiquèrent avec tant de force sur la théologie, qui s'en était mise injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il était encouragé par l'exemple d'un oncle paternel qu'il avait, médecin fort habile et fort estimé : et la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination.

Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut en 1678 les montagnes de Dauphiné et de Savoie, d'où il rapporta quantité de belles plantes sèches, qui commencèrent son herbier.

La botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie et l'histoire, ou qui tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser. De là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science : le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce ne suffit pas pour faire un grand botaniste ; et, avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, et une force de corps qui y réponde. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste ; un grand fonds de gaieté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été fait pour la botanique.

En 1679, il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Un jardin des plantes, établi en cette ville par Henri IV, ne pouvait pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité : il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieues, et en rapporta

des plantes inconnues aux gens mêmes du pays. Mais ces courses étaient encore trop bornées : il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'avril 1681 ; il passa jusqu'à la Saint-Jean dans les montagnes de Catalogne, où il était suivi par les médecins du pays, et par les jeunes étudiants en médecine, à qui il démontrait les plantes. On eût dit presque qu'il imitait les anciens gymnosophistes, qui menaient leurs disciples dans les déserts où ils tenaient leur école.

Les hautes montagnes des Pyrénées étaient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il savait qu'il ne trouverait dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austères anachorètes, et que les malheureux habitants qui la lui pouvaient fournir n'étaient pas en plus grand nombre que les voleurs qu'il avait à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les miquelets espagnols. Il avait imaginé un stratagème pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions. Il enfermait des réaux dans du pain qu'il portait sur lui, et qui était si noir et si dur, que, quoiqu'ils le volassent fort exactement, et ne fussent pas gens à dédaigner, ils le lui laissaient avec mépris. Son inclination dominante lui faisait tout surmonter ; ces rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait, et où il passait des journées délicieuses. Un jour, une méchante cabane où il couchait tomba tout à coup ; il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri, si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681, et de là, il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes et des Pyrénées. Il n'appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entières, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands livres de papier blanc, le payait suffisamment de tout ce qu'elles lui avaient coûté.

Heureusement pour les plantes, Fagon, alors premier médecin de la feue reine, s'y était toujours attaché, comme à une partie des plus curieuses de la physique et des plus essentielles de la médecine ; et il favorisait la botanique de tout le pouvoir que lui donnaient sa place et son mérite. Le nom de Tournefort vint à lui de tant d'endroits différents, et toujours avec tant d'uniformité, qu'il eut envie de l'attirer à Paris, rendez-vous

général de presque tous les grands talents répandus dans les provinces. Il s'adressa pour cela à Mme de Venelle, sous-gouvernante des enfants de France, qui connaissait beaucoup toute la famille Tournefort. Elle lui persuada donc de venir à Paris ; et en 1683, elle le présenta à Fagon, qui dès la même année lui procura la place de professeur en botanique au Jardin Royal des plantes, établi à Paris par Louis XIII, pour l'instruction des jeunes étudiants en médecine.

Cet emploi ne l'empêcha pas de faire différents voyages. Il retourna en Espagne, et alla jusqu'en Portugal. Il vit des plantes, mais presque aucun botaniste. En Andalousie, qui est un pays fécond en palmiers, il voulut vérifier ce que l'on dit depuis si longtemps des amours du mâle et de la femelle de cette espèce ; mais il n'en put rien apprendre de certain : et ces amours si anciennes, en cas qu'elles soient, sont encore mystérieuses. Il alla aussi en Hollande et en Angleterre, où il vit et des plantes et plusieurs grands botanistes, dont il gagna facilement l'estime et l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve que l'envie qu'eut Herman, célèbre professeur en botanique à Leyde, de lui résigner sa place, parce qu'il était déjà fort âgé. Il lui en écrivit au commencement de la dernière guerre avec beaucoup d'instance ; et le zèle qu'il avait pour la science qu'il professait, lui faisait choisir un successeur non seulement étranger, mais d'une nation ennemie. Il promettait à Tournefort une pension de 4 000 livres de Messieurs les États généraux, et lui faisait espérer une augmentation quand il serait encore mieux connu. La pension attachée à sa place du Jardin Royal était fort modique ; cependant l'amour de son pays lui fit refuser des offres si utiles et si flatteuses. Il s'y joignit encore une autre raison qu'il disait à ses amis, c'est qu'il trouvait que les sciences étaient ici pour le moins à un aussi haut degré de perfection qu'en aucun autre pays. La patrie d'un savant ne serait pas sa véritable patrie, si les sciences n'y étaient florissantes.

La sienne ne fut pas ingrate. L'Académie des sciences ayant été mise en 1692 sous l'inspection de l'abbé Bignon, un des premiers usages qu'il fit de son autorité, deux mois après qu'il en fut revêtu, fut de faire entrer dans cette compagnie Tournefort et Homberg, qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre, que par le nom qu'ils s'étaient fait. Après qu'ils eurent été agréés par le roi sur son témoignage, il les présenta tous deux ensemble à l'Académie, deux premiers-nés pour ainsi dire, dignes de l'être

d'un tel père, et d'annoncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

En 1694 parut le premier ouvrage de Tournefort, intitulé : *Eléments de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes. Il est fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la terre, et même sous les eaux de la mer, et pour les distribuer en genre et en espèces, qui en facilitent la connaissance, et empêchent que la mémoire des botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms différents. Cet ordre si nécessaire n'a point été établi par la nature, qui a préféré une confusion magnifique à la commodité des physiciens ; et c'est à eux à mettre presque malgré elle de l'arrangement et un système dans les plantes. Puisque ce ne peut être qu'un ouvrage de leur esprit, il est aisé de prévoir qu'ils se partageront, et que même quelques-uns ne voudront point de systèmes. Celui que Tournefort a préféré, après une longue et savante discussion, consiste à régler les genres des plantes par les fleurs et par les fruits pris ensemble ; c'est-à-dire que toutes les plantes semblables par ces deux parties seront du même genre ; après quoi les différences ou de la racine, ou de la tige, ou des feuilles, feront leurs différentes espèces. Tournefort a été même plus loin ; au-dessus des genres il a mis des classes qui ne se règlent que par les fleurs, et il est le premier qui ait eu cette pensée beaucoup plus utile à la botanique qu'on ne se l'imaginerait d'abord ; car il ne se trouve jusqu'ici que quatorze figures différentes de fleurs qu'il faille s'imprimer dans la mémoire. Ainsi, quand on a entre les mains une plante en fleur dont on ignore le nom, on voit aussitôt à quelle classe elle appartient dans le livre des *Eléments de botanique*. Quelques jours après la fleur paraît le fruit qui détermine le genre dans ce même livre, et les autres parties donnent l'espèce ; de sorte que l'on trouve en un moment et le nom que Tournefort lui donne par rapport à son système, et ceux que d'autres botanistes des plus fameux lui ont donnés, ou par rapport à leur système particulier, ou sans aucun système. Par là on est en état d'étudier cette plante dans les auteurs qui en ont parlé, sans craindre de lui attribuer ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la mémoire, que tout se réduise à retenir quatorze figures de fleurs, par le moyen desquelles on descend à six cent soixante-treize genres, qui comprennent sous eux huit mille huit cent quarante-six espèces

de plantes, soit de terre, soit de mer, connues jusqu'au temps de ce livre. Que serait-ce s'il fallait connaître immédiatement ces huit mille huit cent quarante-six espèces, et cela sous tous les noms différents qu'il a plu aux botanistes de leur imposer?...

Il parut être fort approuvé des physiciens, c'est-à-dire (et cela ne doit jamais s'entendre autrement) du plus grand nombre des physiciens. Il fut attaqué sur quelques points par Rai, célèbre botaniste et physicien anglais, auquel Tournefort répondit en 1697 par une dissertation latine adressée à Sherard, autre Anglais habile dans la même science. La dispute fut sans aigreur, et même assez polie de part et d'autre, ce qui est assez à remarquer. On dira peut-être que le sujet ne valait guère la peine qu'on s'échauffât : car de quoi s'agissait-il? De savoir si les fleurs et les fruits suffisaient pour établir les genres ; si une certaine plante était d'un genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, et plus particulièrement aux savants, de ne s'échauffer pas beaucoup sur de légers sujets. Tournefort, dans un ouvrage postérieur à la dispute, a donné de grands éloges à Rai, et même sur son système des plantes.

Il se fit recevoir docteur en médecine de la faculté de Paris; et, en 1698, il publia un livre intitulé : *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la médecine.* Il est facile de juger que celui qui avait été chercher des plantes sur les sommets des Alpes et des Pyrénées avait diligemment herborisé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faisait son séjour. La botanique ne serait qu'une simple curiosité, si elle ne se rapportait à la médecine ; et quand on veut qu'elle soit utile, c'est la botanique de son pays qu'on doit le plus étudier, non que la nature ait été aussi soigneuse qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque pays les plantes qui devaient convenir aux maladies des habitants ; mais parce qu'il est plus commode d'employer ce qu'on a sous la main, et que souvent ce qui vient de loin n'en vaut pas mieux. Dans cette histoire des plantes des environs de Paris, Tournefort rassemble, outre leurs différents noms et leurs descriptions, les analyses chimiques que l'Académie en avait faites, et leurs vertus les mieux prouvées. Ce livre seul répondrait suffisamment aux reproches que l'on fait quelquefois aux médecins de n'aimer pas les remèdes tirés des simples, parce qu'ils sont trop faciles et d'un effet trop prompt. Certainement Tournefort en produit ici un grand nombre ; cependant ils sont la plupart assez négligés, et

il semble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les désirera beaucoup, et qu'on s'en servira peu.

On peut compter parmi les ouvrages de Tournefort un livre, ou du moins une partie d'un livre, qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre : *Schola botanica, sive catalogus plantarum, quas ab aliquot annis in Horto Regio Parisiensi studiosis indigitavit vir clarissimus Josephus Pitton de Tournefort, Doctor Medicus, ut et Pauli Hermanni paradisi batavi Prodromus, etc. Amstelodami*, 1699. Un Anglais, nommé Simon Warton, qui avait étudié trois ans en botanique au jardin du roi, sous Tournefort, fit ce catalogue des plantes qu'il y avait vues.

Comme les *Eléments de botanique* avaient eu tout le succès que l'auteur même pouvait désirer, il en donna en 1700 une traduction latine en faveur des étrangers, et plus ample, sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, en trois volumes in-4°, dont le premier contient les noms des plantes distribuées selon le système de l'auteur, et les deux autres leurs figures très bien gravées. A la tête de cette traduction est une grande préface, ou *Introduction à la botanique*, qui contient avec les principes du système de Tournefort ingénieusement et solidement établi, une histoire de la botanique et des botanistes, recueillie avec beaucoup de soin et agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupait avec plaisir de tout ce qui avait rapport à l'objet de son amour.

Cet amour cependant n'était pas si fidèle aux plantes, qu'il ne se portât presque avec la même ardeur à toutes les autres curiosités de la physique, pierres figurées, marcassites rares, pétrifications et cristallisations extraordinaires, coquillages de toutes espèces. Il est vrai que du nombre de ces sortes d'infidélités on en pourrait excepter son goût pour les pierres ; car il croyait que c'étaient des plantes qui végétaient, et qui avaient des graines ; il était même assez disposé à étendre ce système jusqu'aux métaux, et il semble qu'autant qu'il pouvait, il transformait tout en ce qu'il aimait le mieux. Il ramassait aussi des habillements, des armes, des instruments de nations éloignées, autre sorte de curiosités qui, quoiqu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la nature, ne laissent pas de devenir philosophiques pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble il s'était fait un cabinet superbe pour un particulier, et fameux dans Paris ; les curieux l'estimaient 45 ou 50 000 livres. Ce serait une tache dans la vie d'un philosophe

qu'une si grande dépense, si elle avait eu tout autre objet. Elle prouve que Tournefort, dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avait pu guère donner à des plaisirs plus frivoles, et cependant beaucoup plus recherchés.

Avec toutes les qualités qu'il avait on peut juger aisément combien il était propre à être un excellent voyageur ; car j'entends ici par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouvent et une curiosité fort étendue, qui est assez rare, et un certain don de bien voir, plus rare encore. Les philosophes ne courent guère le monde, et ceux qui le courent ne sont ordinairement guère philosophes ; et par là un voyage de philosophe est extrêmement précieux. Aussi nous comptons que ce fut un bonheur pour les sciences, que l'ordre que Tournefort reçut du roi en 1700, d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique, non seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui leur auront échappé ; mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'*Histoire de* 1700 (p. 79 et suiv.). Il eut ordre d'écrire le plus souvent qu'il pourrait au comte de Pontchartrain, qui lui procurait tous les agréments possibles dans son voyage, et de l'informer en détail de ses découvertes et de ses aventures.

Tournefort, accompagné de Gundelsheimer, Allemand, excellent médecin, et d'Aubrier, habile peintre, alla jusqu'à la frontière de Perse, toujours herborisant et observant. Les autres voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, et sur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'allaient par mer que le moins qu'il était possible ; ils étaient toujours hors des chemins, et s'en faisaient de nouveaux dans des lieux impraticables. On lira bientôt avec un plaisir mêlé d'horreur le récit de leur descente dans la grotte d'Antiparos, c'est-à-dire dans trois ou quatre abîmes affreux qui se succèdent les uns aux autres. Tournefort eut la sensible joie d'y voir une nouvelle espèce de jardin, dont toutes les plantes étaient différentes pièces de marbre encore naissantes ou jeunes, et qui, selon toutes les circonstances dont leur formation était accompagnée, n'avaient pu que végéter. En vain la nature s'était cachée dans des lieux si profonds et si inaccessibles pour travailler à la végéta-

tion des pierres ; elle fut, pour ainsi dire, prise sur le fait par des curieux si hardis.

L'Afrique était comprise dans le dessein de voyage de Tournefort ; mais la peste, qui était en Égypte, le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Ce fut là le premier obstacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand poète, pour une occasion plus brillante et moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient.* Il rapportait, outre une infinité d'observations différentes, mille trois cent cinquante-six nouvelles espèces de plantes, dont une grande partie venaient se ranger d'elles-mêmes sous quelqu'un des six cent soixante-treize genres qu'il avait établis. Il ne fut obligé de créer pour tout le reste que vingt-cinq nouveaux genres, sans aucune augmentation des classes ; ce qui prouve la commodité d'un système, où tant de plantes étrangères, et que l'on n'attendait point, entraient si facilement. Il en fit son *Corollarium institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il songea à reprendre la pratique de la médecine, qu'il avait sacrifiée à son voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençait à lui réussir beaucoup. L'expérience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût du public, et surtout en ce genre-là, les interruptions sont dangereuses ; l'approbation des hommes est quelque chose de forcé, et qui ne demande qu'à finir. Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avait quitté : d'ailleurs il fallait qu'il s'acquittât de ses anciens exercices du Jardin Royal ; il y joignit encore ceux du Collège Royal, où il eut une place de professeur en médecine : les fonctions de l'Académie lui demandaient aussi du temps. Enfin, il voulut travailler à la relation de son grand voyage, dont il n'avait rapporté que de simples mémoires informes et intelligibles pour lui seul. Les courses et les travaux du jour, qui lui rendaient le repos de la nuit plus nécessaire, l'obligeaient, au contraire, à passer la nuit dans d'autres travaux ; et, malheureusement, il était d'une forte constitution, qui lui permettait de prendre beaucoup sur lui pendant un assez long temps, sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin, sa santé vint à s'altérer, et cependant il ne la ménagea pas davantage. Lorsqu'il était dans cette mauvaise disposition, il reçut par hasard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bientôt qu'il mourrait. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois, et il mourut le 28 décembre 1708.

Il avait fait un testament, par lequel il a laissé son cabinet de curiosités au roi pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. Ce second article ne marque pas moins que le premier son amour pour les sciences ; c'est leur faire un présent, que d'en faire un à celui qui veille pour elles dans ce royaume avec tant d'application, et les favorise avec tant de tendresse.

Des deux volumes in-4°, que doit avoir la relation du voyage de Tournefort, le premier était déjà imprimé au Louvre quand il mourut, et l'on achève présentement le second sur le manuscrit de l'auteur, qui a été trouvé dans un état où il n'y avait rien à désirer. Cet ouvrage, qui a conservé sa première forme de lettres adressées à M. de Pontchartrain, aura deux cents planches en taille-douce très bien gravées, de plantes, d'antiquité, etc. On y trouvera, outre tout le savoir que nous avons représenté jusqu'ici dans Tournefort, une grande connaissance de l'histoire ancienne et moderne, et une vaste érudition dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges sont éloignés d'être flatteurs. Souvent une qualité dominante nous en fait négliger d'autres, qui mériteraient cependant d'être relevées.

M. CARRÉ

[*Un géomètre féministe.*]

Louis Carré naquit le 26 juillet 1669 d'un bon laboureur de Clofontaine, près de Nangis, en Brie. Son père le fit étudier pour être prêtre ; mais il ne s'y sentit point appelé. Il fit cependant par obéissance trois années de théologie, au bout desquelles, comme il refusait toujours d'entrer dans les ordres, son père cessa de lui fournir ce qui lui était nécessaire pour subsister à Paris. Assez souvent on se fait ecclésiastique pour se sauver de l'indigence : il aima mieux tomber dans l'indigence que de se faire ecclésiastique. On pourra juger par le reste de sa vie, que l'extrême opposition qu'il avait pour cet état n'était fondée que sur ce qu'il en connaissait trop bien les devoirs. La même cause qui l'en éloignait l'en rendait digne.

Sa mauvaise fortune produisit un grand bien. Il cherchait un asile, et il en trouva un chez le Père Malebranche, qui le

prit pour écrire sous lui. De la ténébreuse philosophie scolastique, il fut tout d'un coup transporté à la source d'une philosophie lumineuse et brillante ; là il vit tout changer de face, et un nouvel univers lui fut dévoilé. Il apprit sous un grand maître les mathématiques et la plus sublime métaphysique ; et en même temps il prit pour lui un tendre attachement qui fait l'éloge et du maître et du disciple, et se pénétra à tel point des principes qui lui furent enseignés, qu'il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule ; elle prit chez lui la place et toute l'autorité des sens. Par exemple, il ne croyait point que les bêtes fussent de pures machines comme on le peut croire par un effort de raisonnement, et par la liaison d'un système qui conduit là ; il le croyait comme on croit communément le contraire, parce qu'on le voit, ou qu'on pense le voir.

La persuasion artificielle de la philosophie, quoique formée lentement par de longs circuits, égalait en lui la persuasion la plus naturelle, et causée par les impressions les plus promptes et les plus vives. Ce qu'il croyait, il le voyait ; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient.

Cependant il est encore infiniment plus facile d'être intimement persuadé des opinions de théorie les plus contraires aux apparences, que d'être sincèrement et tranquillement au-dessus des passions. Carré, qui ne savait pas abandonner ses principes à moitié chemin, était allé jusque-là ; et y avait été d'autant plus obligé, que le système qu'il suivait avec tant de goût est une union perpétuelle de la philosophie et du christianisme. Sa métaphysique lui faisait mépriser les causes occasionnelles des plaisirs, et l'attachait à leur seule cause efficace : l'amour de l'ordre imprimait la justice dans le fond de son cœur, et lui rendait tous ses devoirs délicieux. En un mot, la philosophie n'était point en lui une teinture légère, ni une décoration superficielle ; c'était un sentiment profond et une seconde nature difficile à distinguer d'avec la première.

Après avoir été sept ans dans l'excellente école où il avait tant appris, le besoin de se faire quelque sorte d'établissement et quelque fonds pour sa subsistance, l'obligea d'en sortir, et d'aller montrer en ville les mathématiques et la philosophie, mais surtout cette philosophie dont il était plein. Le rapport qu'elle a aux mœurs et à la vraie félicité de l'homme la lui rendait infiniment plus estimable que toute la géométrie du monde. Il tâchait même de faire en sorte que toute la géométrie ne fût qu'un degré pour passer à sa chère métaphysique ;

c'était elle qu'il avait toujours en vue, et sa plus grande joie était de lui faire beaucoup de succès ; il ne manquait point les gens qu'il entreprenait, à moins que ce ne fussent des philosophes endurcis dans d'autres systèmes.

Je ne sais par quelle destinée particulière il eut beaucoup de femmes pour disciples. La première de toutes, qui s'aperçut bien vite qu'il avait quantité de façons de parler vicieuses, lui dit qu'en revanche de la philosophie qu'elle apprenait de lui, elle lui voulait apprendre le français ; il reconnaissait que sur ce point il avait beaucoup profité avec elle. En général il faisait cas de l'esprit des femmes, même par rapport à la philosophie ; soit qu'il les trouvât plus dociles, parce qu'elles n'étaient prévenues d'aucunes idées contraires, et qu'elles ne cherchaient qu'à entendre, et non à disputer ; soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé ; soit enfin que ce fonds d'inclination qu'on a pour elles agît en lui sans qu'il s'en aperçût, et les lui fît paraître plus philosophes, ce qui était la plus grande parure qu'elles pussent avoir à ses yeux.

Son commerce avec elles avait encore l'assaisonnement du mystère ; car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentiments naturels de leur cœur, et leur plus grande science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. Il ne nommait donc jamais celles qu'il instruisait, et il ne les voyait presque qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent. Outre les femmes du monde, il avait gagné aussi des religieuses, encore plus dociles, plus appliquées, plus occupées de ce qui les touche. Enfin, il se trouvait à la tête d'un petit empire inconnu, qui ne se soumettait qu'aux lumières, et n'obéissait qu'à des démonstrations.

L'occupation de montrer en ville n'est guère moins opposée à l'étude que la dissipation des plaisirs. Il est vrai qu'on s'affermit beaucoup dans ce qu'on savait ; mais il n'est guère possible de faire des acquisitions nouvelles, surtout quand on a le malheur d'être fort employé. Aussi, s'en faut-il beaucoup que Carré n'ait été aussi loin dans les mathématiques qu'il y pouvait aller. Il y voyait avec admiration et avec douleur le vol élevé et rapide que prenaient certains géomètres du premier ordre, tandis que le soin de la subsistance le tenait malgré lui comme attaché sur la terre. Il les suivait toujours des yeux ; il se ménageait le temps d'étudier à fond ce qu'ils donnaient au

public, et s'enrichissait de leurs découvertes : et s'il regrettait de n'en pas faire d'aussi brillantes, il regrettait beaucoup moins la gloire qu'elles produisent, que le degré de science qui les produit.

Varignon, qui a toujours apporté beaucoup de soin aux choix des élèves qu'il a nommés dans l'Académie, le prit pour le sien en 1697. Carré se crut obligé à mériter aux yeux du public le titre d'académicien ; il surmonta sa répugnance naturelle pour l'impression, et donna le premier corps d'ouvrage qui ait paru sur le calcul intégral. Il a pour titre : *Méthode pour la mesure de surfaces, la dimension des solides, leurs centres de pesanteur, de percussion et d'oscillation*, en 1700. Nous en parlâmes dans l'histoire de cette même année (p. 100 et suiv.). La préface de ce livre ne le donne que pour une application la plus simple et la plus aisée du calcul intégral : elle le met à son juste prix, et n'est ni fastueuse, ni modeste, mais, ce qui vaut mieux que la modestie même, exactement vraie. L'auteur vint dans la suite à reconnaître quelques fautes qu'il eût eu la gloire d'avouer sans détour, et de corriger à une seconde édition.

La destinée des élèves de Varignon est de faire assez promptement leur chemin dans l'Académie ; nous en avons dit la raison par avance. Carré devint en peu de temps associé, et enfin pensionnaire, fortune qui suffisait à ses désirs aussi modérés que les siens, et qui le mettait en état de se livrer plus entièrement à l'étude. Comme il avait une place de mécanicien, il tourna ses principales vues de ce côté-là, et embrassa tout ce qui appartenait des différents instruments, etc. Il négligeait la musique en tant qu'elle est la source d'un des plus grands plaisirs des sens, et s'y attachait en tant qu'elle demande une infinité de recherches fort épineuses. On a vu dans nos histoires quelques ébauches de ses méditations sur ce sujet.

Ses travaux furent fort interrompus par une indisposition presque continuelle où il tomba, et qui ne fit qu'augmenter pendant les cinq ou six dernières années de sa vie. Son estomac faisait fort mal ses fonctions ; et l'on a vu, par la nature de son mal, que les acides très corrosifs qui dominaient dans sa constitution, la ruinaient absolument. Incapable presque de toute étude, et encore plus de tout emploi utile, il trouva une retraite chez Chauvin, conseiller au Parlement, à qui j'ai refusé de supprimer ici son nom malgré les instances sérieuses qu'il m'en a faites. La seule incommodité qu'il recevait de son hôte était la difficulté de lui faire accepter les secours nécessaires

et l'art qu'il y fallait employer. Après une assez longue alternative de rechutes et d'intervalles d'une très faible santé, enfin il tomba dans un état où il fut le premier à prononcer son arrêt. Il dit à un prêtre qui, selon la pratique ordinaire, cherchait des tours pour le préparer à la mort, *qu'il y avait longtemps que la philosophie et la religion lui avaient appris à mourir.* Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner, et qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble. Il comptait tranquillement combien il lui restait encore de jours à vivre, et enfin, au dernier jour, combien d'heures ; car cette raison qu'il avait tant cultivée fut respectée par la maladie. Deux heures avant sa mort, il fit brûler en sa présence beaucoup de lettres de femmes qu'il avait.

On comprend assez sur quoi ces lettres roulaient, et que sa discrétion était fort différente de celle qu'ont eue en pareil cas quantité de gens d'une autre espèce que lui. Il mourut le 11 avril 1711. Je n'ajouterai que quelques traits à tout ce qui a été dit sur son caractère. Il ne demandait jamais deux fois ce qui lui était dû pour les peines qu'il avait prises. On était libre d'en user mal avec lui, et par-dessus cela on était encore sûr du secret. Il aimait l'Académie des sciences comme une seconde patrie, et il aurait fait pour elle des actions de Romain. Il est vrai que je n'ai point d'autres preuves que les discours qu'il m'a tenus en certaines occasions ; mais ces discours étaient d'une exacte vérité, et prouvaient autant que les actions d'un autre. Je sais encore que, dans une des attaques dont il pensa mourir, il cherchait des expédients pour se dérober à cet éloge historique que je dois à tous les académiciens que nous perdons. Il fallait que sa modestie fût bien délicate pour craindre un éloge aussi sincère, aussi simple, et où l'art de l'éloquence est aussi peu employé.

Il a laissé à l'Académie plusieurs traités qu'il avait faits sur différentes matières de physiques ou de mathématiques, et par ce moyen elle se trouve sa légataire universelle.

M. CASSINI

Jean-Dominique Cassini naquit à Perinaldo dans le comté de Nice, le 8 juin 1625, de Jacques Cassini, gentilhomme ita-

lien, et de Julie Crovesi. Il fit ses études chez les jésuites de Gênes. Il fit une étroite liaison d'amitié avec M. Lercaro, qui fut depuis doge de sa république. Il était allé avec lui à l'une de ses terres, lorsqu'un ecclésiastique lui prêta pour l'amuser quelques livres d'astrologie judiciaire. Sa curiosité fut frappée et il en fit un extrait pour son usage. L'instinct naturel qui le portait à la connaissance des astres se méprenait alors et ne démêlait pas encore l'astronomie d'avec l'astrologie. Il alla jusqu'à faire quelques essais de prédiction qui réussirent ; mais cela même qui aurait plongé un autre dans l'erreur pour jamais lui fut suspect. Il sentit par la droiture de son esprit que cet art de prédire ne pouvait être que chimérique et il craignit par délicatesse de religion que les succès ne fussent la punition de ceux qui s'y appliquaient. Il lut avec soin le bel ouvrage de Pic de la Mirandole contre les astrologues et brûla son extrait des livres qu'il avait empruntés. Mais, au travers du frivole et du ridicule de l'astrologie, il avait aperçu les charmes solides de l'astronomie et en avait été vivement touché. Quand l'astronomie ne serait pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie, pour la navigation et même pour le culte divin, elle serait infiniment digne de la curiosité de tous les esprits par le grand et le superbe spectacle qu'elle leur présente. Il y a dans certaines mines très profondes des malheureux qui y sont nés et qui y mourront sans avoir jamais vu le soleil. Telle est à peu près la condition de ceux qui ignorent la nature, l'ordre, le cours de ces grands globes qui roulent sur leurs têtes et à qui les plus grandes beautés du ciel sont inconnues et qui n'ont point assez de lumières pour jouir de l'Univers. Ce sont les travaux des astronomes qui nous donnent des yeux et nous dévoilent la prodigieuse magnificence de ce monde presque uniquement habité par des aveugles... A la fin de 1664, il parut une comète qu'il observa à Rome, dans le palais Chigi, en présence de la reine de Suède, qui quelquefois observait elle-même, et sacrifiait ses nuits à cette curiosité. Il se fia tellement à son système des comètes qu'après les deux premières observations qui furent la nuit du 17 au 18 décembre et la nuit suivante, il traça hardiment à la reine sur le globe céleste la route que celle-là devait tenir ; après une quatrième, qui fut le 22, il assura qu'elle n'était point encore dans sa plus grande proximité de la terre ; le 23, il osa prédire qu'elle y arriverait le 29, et quoique alors elle surpassât la lune en vitesse et semblât devoir faire le tour du ciel en peu de temps, il avança

qu'elle s'arrêterait dans Aries, dont elle n'était guère éloignée que de deux signes et qu'après qu'elle y aurait été stationnaire, son mouvement y deviendrait rétrograde, par rapport à la direction qu'elle avait eue. Ces prédictions trouvèrent quantité d'incrédules qui soutinrent que la comète échapperait à l'astronome et l'espérèrent jusqu'au bout : après quoi, quand ils virent qu'elle lui avait été entièrement soumise, ils firent comme elle un mouvement en arrière et dirent qu'il n'y avait rien de si facile que ce qu'avait vu M. Cassini...

M. Colbert, qui, par les ordres du roi, avait formé l'Académie des sciences en 1666, désira que M. Cassini fût en correspondance avec elle, mais bientôt la passion qu'il avait pour la gloire de l'État ne se contenta plus de l'avoir pour correspondant de son Académie. Il lui fit proposer par le comte Graziani, ministre et secrétaire d'État du duc de Modène, de venir en France où il recevrait une pension du roi proportionnée aux emplois qu'il avait en Italie. Il répondit qu'il ne pouvait disposer de lui, ni recevoir l'honneur que Sa Majesté voulait bien lui faire, sans l'agrément du pape, et le roi le fit demander à Sa Sainteté et au Sénat de Boulogne, par M. l'abbé de Bourlemont, alors auditeur de la note, mais seulement pour quelques années. On crut que la négociation ne réussirait pas sans cette restriction qui apparemment n'était qu'une adresse. On lui fit l'honneur et de croire cet artifice nécessaire, et de vouloir bien s'en servir. Il arriva à Paris au commencement de 1669, appelé d'Italie par le roi, comme Sosigène, autre astronome fameux, était venu d'Égypte à Rome appelé par Jules César. Le roi le reçut et comme un homme rare, et comme un étranger quittant sa patrie pour lui. Son dessein n'était pas de demeurer en France, et au bout de quelques années le pape et Boulogne, qui lui avaient toujours conservé les émoluments de ses fonctions, le redemandèrent avec chaleur ; mais M. Colbert n'en mit pas moins à le leur disputer et enfin il eut le plaisir de vaincre et de lui faire expédier ses lettres de naturalité en 1673. La même année, il épousa Geneviève Delaître, fille de M. Delaître, lieutenant général de Clermont-en-Beauvoisis. Le roi en agréant son mariage eut la bonté de lui dire qu'il était bien aise de le voir devenir Français pour toujours. C'est ainsi que la France faisait ces conquêtes jusque dans l'empire des lettres... Il connaissait le ciel non seulement tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il a été conçu par tous ceux qui s'en sont formé quelque idée. Si, dans un auteur qui ne traitait nulle-

ment d'astronomie, il y avait par hasard quelque endroit qui y eût le moindre rapport, cet endroit ne lui avait pas échappé. Tout ce qui en avait été écrit semblait lui appartenir, il le revendiquait, quelque détourné, quelque caché qu'il pût être. Dans les dernières années de sa vie, il perdit la vue, malheur qui lui a été commun avec le grand Galilée et peut-être par la même raison ; car les observations subtiles demandent un grand effort des yeux. Selon l'esprit des fables, ces deux grands hommes qui ont fait tant de découvertes dans le ciel, ressembleraient à Tirésie qui devint aveugle, pour avoir vu quelques secrets des dieux. M. Cassini mourut le 14 septembre 1712, âgé de quatre-vingt-sept ans et demi, sans maladie, sans douleur, et par la seule nécessité de mourir. Il était d'une constitution très saine et très robuste et quoique les fréquentes veilles nécessaires pour l'observation soient dangereuses et fatigantes, il n'avait jamais connu nulle sorte d'infirmité. La constitution de son esprit était toute semblable ; il l'avait égal, tranquille, exempt de ces vaines inquiétudes et de ces agitations insensées qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies. Son aveuglement même ne lui avait rien ôté de sa gaieté ordinaire. Un grand fond de religion et, ce qui est encore plus, la pratique de la religion aidait beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieux qui racontent la gloire de leur créateur n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui et n'avaient jamais mieux persuadé. Non seulement une certaine circonspection assez ordinaire à ceux de son pays, mais sa modestie naturelle et sincère lui avait fait pardonner ses talents par les esprits les plus jaloux. On sentait en lui cette candeur et cette simplicité que l'on aime tant dans les grands hommes et qui cependant y sont plus communes que chez les autres. Il communiquait sans peine ses découvertes et ses vues au hasard de se les voir enlever et désirait plus qu'elles servissent au progrès de la science qu'à sa propre gloire. Il faisait part de ses connaissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part. Enfin, on lui pouvait appliquer ce qu'il a remarqué lui-même dans quelqu'un de ses ouvrages, que Josèphe avait dit des anciens patriarches, que Dieu leur avait accordé une longue vie tant pour récompenser leur vertu, que pour leur donner moyen de perfectionner davantage la géométrie et l'astronomie.

M. MORIN

[*Un botaniste anachorète.*]

Louis Morin naquit au Mans, le 11 juillet 1635 ; son père, contrôleur au grenier à sel de la ville, et sa mère, étaient tous deux d'une grande piété. Il fut l'aîné de seize enfants, charge peu proportionnée aux facultés de la maison, et qui aurait effrayé des gens moins résignés à la Providence.

Ils donnèrent à l'éducation de Morin tous les soins que leur fortune leur permit, et que la religion leur demanda. Dès qu'il put marquer une inclination, il en marqua pour les plantes. Un paysan qui en venait fournir les apothicaires de la ville fut son premier maître. L'enfant payait ses leçons de quelque petite monnaie, quand il pouvait, et de ce qui devait faire son léger repas d'après dîner. Déjà avec le goût de la botanique, la libéralité et la sobriété commençaient à éclore en lui, et une inclination indifférente ne se développait qu'accompagnée de ces deux vertus naissantes.

Bientôt, il eut épuisé tout le savoir de son maître, et il fallut qu'il allât herboriser lui-même aux environs du Mans, et y chercher des plantes nouvelles. Quand il eut fait ses humanités, on l'envoya à Paris pour la philosophie. Il y vint, mais en botaniste, c'est-à-dire à pied. Il n'avait garde de ne pas mettre le chemin à profit.

Sa philosophie faite, sa passion pour les plantes le détermina à l'étude de la médecine. Alors il embrassa un genre de vie que l'ostentation d'un philosophe ancien, ou la pénitence d'un anachorète n'auraient pas surpassé. Il se réduisit au pain et à l'eau ; tout au plus se permettait-il quelques fruits. Par là, il se maintenait l'esprit plus libre pour l'étude, et toujours également et parfaitement libre ; car l'âme n'avait nul prétexte de se plaindre de la matière : il donnait à la conservation de sa santé tout le soin qu'elle mérite et qu'on ne lui donne jamais ; il se ménageait beaucoup d'autorité pour prêcher un jour la diète à ses malades ; et surtout il se rendait riche malgré la fortune, non pas pour lui, mais pour les pauvres, qui seuls profitaient de cette opulence artificielle, plus difficile que tout autre à acquérir, puisqu'il pratiquait au milieu de Paris cette frugalité digne de la Thébaïde, Paris était pour lui une Thé-

baïde à l'égard de tout le reste, à cela près qu'il lui fournissait des livres et des savants.

Il fut reçu docteur en médecine vers l'an 1662. Fagon, Longuet et Gallois, tous trois docteurs de la Faculté et habiles botanistes, travaillaient à un catalogue des plantes du Jardin Royal, qui parut en 1666, sous le nom de Vallot, alors premier médecin. Pendant ce travail, Morin fut souvent consulté ; et de là vint l'estime particulière que Fagon prit pour lui, et qu'il a toujours conservée.

Après quelques années de pratique, il fut reçu *expectant* à l'Hôtel-Dieu. La place de médecin pensionnaire lui aurait été bien due, dès qu'elle serait venue à vaquer ; mais le mérite seul agit lentement, et c'est même beaucoup qu'il agisse. Morin ne savait ni s'intriguer, ni faire sa cour ; l'extrême modération de ses désirs lui rendait cet art inutile, et sa vie retirée lui en faisait ignorer jusqu'aux premiers éléments. A la fin cependant on fut forcé de lui rendre justice : mais l'argent qu'il recevait de sa pension de l'Hôtel-Dieu y demeurait ; il le remettait dans le tronc, après avoir bien pris garde à n'être pas découvert. Ce n'était pas là servir gratuitement les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis.

Sur la réputation qu'il s'était acquise dans Paris, Mlle de Guise souhaita de l'avoir pour son médecin. Feu Dodart, son intime ami, eut assez de peine à lui faire accepter cette place. Sa nouvelle dignité l'obligea à prendre un carrosse, attirail fort incommode ; mais en satisfaisant à cette bienséance extérieure, dont il pensait être comptable au public, il ne relâcha rien de son austérité dans l'intérieur de sa vie, dont il était toujours le maître. Au bout de deux ans et demi la princesse tomba malade. Comme il avait le pronostic fort sûr, il en désespéra dans un temps même où elle se croyait hors de danger, et lui annonça sa mort ; ministère souverainement désagréable en de pareilles circonstances, mais dont sa piété jointe à sa simplicité l'empêchait de sentir le désagrément. Il ne le sentit pas non plus par le succès. Cette princesse, touchée de son zèle, tira de son doigt une bague qu'elle lui donna comme le dernier gage de son affection, et le récompensa encore mieux en se préparant chrétiennement à la mort. Elle lui laissa par son testament 2 000 livres de pension viagère, qui lui ont été bien payées.

A peine fut-elle morte, qu'il se débarrassa du carrosse et se retira à Saint-Victor, sans aucun domestique, ayant cepen-

dant augmenté son ordinaire d'un peu de riz cuit à l'eau.

Dodart, qui s'était chargé du soin d'avoir des vues et de l'ambition pour lui, fit en sorte qu'au renouvellement de l'Académie, en 1699, il fût nommé associé botaniste. Il ne savait pas, et sans doute il eût été bien aise de le savoir, qu'il faisait entrer dans cette compagnie son successeur à sa place de pensionnaire.

Comme Morin était un homme qui, à proprement parler, ne se rangeait pas à ses devoirs, mais qui s'y trouvait naturellement tout rangé, ce ne fut pas un effort pour lui que de se rendre assidu à l'Académie, malgré la grande distance des lieux, tant que ses forces lui permirent d'en faire le voyage. Mais sa diète, qui était fort propre à prévenir des maladies, ne l'était pas à donner beaucoup de vigueur. Il avait soixante-quatre ans au temps du renouvellement et de son entrée dans la compagnie ; et son assiduité ne dura guère plus d'un an après la mort de Dodart, à qui il succéda en 1707.

Quand Tournefort alla herboriser dans le Levant en 1709, il pria Morin de faire en sa place les démonstrations des plantes au Jardin Royal, et le paya de ses peines en lui rapportant de l'Orient une nouvelle plante, qu'il nomma *Morina orientalis*. Il a nommé de même la *Dodarte*, la *Fagonne*, la *Bignonne*, la *Phelypée;* et cè sont là de ces sortes de grâces que les savants peuvent faire non seulement à leurs pareils, mais aux grands. Une plante est un monument plus durable qu'une médaille ou qu'un obélisque. Il est vrai cependant qu'il arrive des malheurs même aux noms attachés à des plantes ; témoin la *nicotiane*, qui ne s'appelle plus que tabac.

Morin avançant fort en âge fut obligé de prendre un domestique ; et, ce qui est encore plus considérable, il se résolut à une once de vin par jour ; car il le mesurait aussi exactement qu'un remède qui n'est pas éloigné d'être un poison. Alors il quitta toutes ses pratiques de la ville, et se réduisit aux pauvres de son quartier, et à ses visites de l'Hôtel-Dieu. Sa faiblesse augmentait, et il fallut augmenter la dose du vin, mais toujours avec la balance. A soixante-dix-huit ans ses jambes ne purent plus le porter, et il ne quitta guère plus le lit. Sa tête fut toujours bonne, excepté les six derniers mois. Il s'éteignit enfin le 1er mars 1715, âgé de quatre-vingts ans, sans maladie, et uniquement faute de force. Une vie longue et saine, une mort lente et douce furent les fruits de son régime.

Ce régime si singulier n'était qu'une portion de la règle journalière de sa vie, dont toutes les fonctions observaient un

ordre presque aussi uniforme et aussi précis que les mouvements des corps célestes. Il se couchait à sept heures du soir en tout temps, et se levait à deux heures du matin. Il passait trois heures en prières. Entre cinq et six heures en été, et l'hiver entre six et sept, il allait à l'Hôtel-Dieu, et entendait le plus souvent la messe à Notre-Dame. A son retour il lisait l'Écriture Sainte et dînait à onze heures. Il allait ensuite jusqu'à deux heures au Jardin Royal, lorsqu'il faisait beau. Il y examinait les plantes nouvelles, et satisfaisait sa première et sa plus forte passion. Après cela il se renfermait chez lui, si ce n'était qu'il eût des pauvres à visiter ; et passait le reste de la journée à lire des livres de médecine ou d'érudition, mais surtout de médecine, à cause de son devoir. Ce temps-là était destiné aussi à recevoir des visites, s'il en recevait ; car on lui a entendu dire : *Ceux qui me viennent voir me font honneur; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir;* et l'on peut bien croire que chez un homme qui pense ainsi, la foule n'y est pas. Il n'y avait guère que quelque Antoine qui pût aller voir ce Paul.

Il en est de même d'un journal de plus de quarante années, où il marquait exactement l'état du baromètre et du thermomètre, la sécheresse ou l'humidité de l'air, le vent, et ses changements dans le cours d'une journée, la pluie, le tonnerre, et jusqu'aux brouillards ; tout cela dans une disposition fort commode et fort abrégée, qui présentait une grande suite de choses différentes en peu d'espace. Il échapperait un nombre infini de ces sortes d'observations à un homme plus dissipé dans le monde, et d'une vie moins uniforme.

Il a laissé une bibliothèque de près de 20 000 écus, un médaillier et un herbier, nulle autre acquisition. Son esprit lui avait sans comparaison plus coûté à nourrir que son corps.

M. LEMERY

Nicolas Lemery naquit à Rouen le 17 novembre 1645, de Julien Lemery, procureur au parlement de Normandie, qui était de la religion prétendue réformée. Il fit ses études dans le lieu de sa naissance ; après quoi son inclination naturelle le détermina à aller apprendre la pharmacie chez un apothicaire

de Rouen qui était de ses parents. Il s'aperçut bientôt que ce qu'on appelait la chimie, qu'il ne connaissait guère que de nom, devait être une science plus étendue que ce que savaient son maître et ses pareils ; et en 1666 il vint chercher cette chimie à Paris.

Il s'adressa à Glazer, alors démonstrateur de chimie au Jardin du roi, et se mit en pension chez lui pour être à une bonne source d'expériences et d'analyses. Mais il se trouva malheureusement que Glazer était un vrai chimiste, plein d'idées obscures, avare de ces idées-là mêmes, et très peu sociable. Lemery le quitta donc au bout de deux mois, et se résolut à voyager par la France, pour voir les habiles gens les uns après les autres, et se composer une science des différentes lumières qu'il en tirerait. C'est ainsi qu'avant que les nations savantes communiquassent ensemble par les livres, on n'étudiait guère que par les voyages. La chimie était encore si imparfaite et si peu cultivée que, pour y faire quelques progrès, il fallait reprendre cette ancienne façon de s'instruire.

Il séjourna trois ans à Montpellier, pensionnaire d'un maître apothicaire, chez qui il eut la commodité de travailler, et, ce qui est plus considérable, l'avantage de donner des leçons à quantité de jeunes étudiants qu'avait son hôte. Il ne manqua pas de profiter beaucoup de ses propres leçons, et en peu de temps elles attirèrent tous les professeurs de la Faculté de médecine et les curieux de Montpellier, car il avait déjà des nouveautés pour les plus habiles. Quoiqu'il ne fût point docteur, il pratiqua la médecine dans cette ville, où de tout temps elle a été si bien pratiquée ; sa réputation fut son titre.

Après avoir fait le tour entier de la France, il revint à Paris en 1672. Il y avait encore alors des conférences chez divers particuliers. Ceux qui avaient le goût des véritables sciences s'assemblaient par petites troupes, comme des espèces de rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants. Telles étaient les assemblées de l'abbé Bourdelot, médecin du prince le grand Condé, et celles de Justel. Lemery parut à toutes et y brilla. Il se lia avec Martin, apothicaire du prince ; et, profitant du laboratoire qu'avait son ami à l'hôtel de Condé, il fit un cours de chimie qui lui valut bientôt l'honneur d'être connu et fort estimé du prince chez qui il travaillait. Il fut souvent mandé à Chantilly, où le héros, entouré de gens d'esprit et de savants, vivait comme aurait fait César oisif.

Lemery voulut enfin avoir un laboratoire à lui et indépendant.

Il pouvait également se faire recevoir docteur en médecine, ou maître apothicaire. La chimie le détermina au dernier parti, et aussitôt il en ouvrit des cours publics dans la rue Galande où il se logea. Son laboratoire était moins une chambre qu'une cave, et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ; cependant l'affluence du monde y était si grande qu'à peine avait-il de la place pour ses opérations. Les noms les plus fameux entrent dans la liste de ses auditeurs, les Rohaut, les Bernier, les Auzout, les Régis, les Tournefort. Les dames mêmes, entraînées par la mode, avaient l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes. En même temps, du Verney faisait des cours d'anatomie avec le même éclat, et toutes les nations d'Europe leur fournissaient des écoliers. En une année, entre autres, on compta jusqu'à quarante Écossais, qui n'étaient à Paris que pour entendre ces deux maîtres, et qui s'en retournèrent dès que leurs cours furent finis. Comme Lemery prenait des pensionnaires, il s'en fallait beaucoup que sa maison fût assez grande pour loger tous ceux qui le voulaient être, et les chambres du quartier se remplissaient de demi-pensionnaires qui voulaient du moins manger chez lui. Sa réputation avait encore une utilité très considérable ; les préparations qui sortaient de ses mains étaient en vogue : il s'en faisait un débit prodigieux dans Paris et dans les provinces ; et le seul magistère de bismuth suffisait pour la dépense de la maison. Ce magistère n'est pourtant pas un remède, c'est ce qu'on appelle du *blanc d'Espagne*. Il était seul dans Paris qui possédât ce trésor.

La chimie avait été jusque-là une science, où, pour emprunter ses propres termes, un peu de vrai était tellement dissous dans une grande quantité de faux, qu'il en était devenu invisible, et tous deux presque inséparables. Au peu de propriétés naturelles que l'on connaissait, on en avait ajouté tant qu'on avait voulu d'imaginaires qui brillaient beaucoup davantage. Les métaux sympathisaient avec les planètes et avec les principales parties du corps humain ; un alkaëst, que l'on n'avait jamais vu, dissolvait tout : les plus grandes absurdités étaient révérées à la faveur d'une obscurité mystérieuse, dont elles s'enveloppaient, où elles se retranchaient contre la raison. On se faisait honneur de ne parler qu'une langue barbare, semblable à la langue sacrée de l'ancienne théologie d'Égypte, entendue des seuls prêtres, et apparemment assez vide de sens. Les opérations chimiques étaient décrites dans les livres d'une manière énigmatique, et souvent chargées à dessein de tant

de circonstances impossibles ou inutiles, qu'on voyait que les auteurs n'avaient voulu que s'assurer la gloire de les savoir, et jeter les autres dans le désespoir d'y réussir. Encore n'était-il pas fort rare que ces auteurs n'en sussent pas tant, ou n'en eussent pas tant fait qu'ils le voulaient faire accroire. Lemery fut le premier qui dissipa les ténèbres naturelles ou affectées de la chimie, qui la réduisit à des idées plus nettes et plus simples, qui abolit la barbarie inutile de son langage, qui ne promit de sa part que ce qu'elle pouvait, et ce qu'il la connaissait capable d'exécuter ; de là vint le grand succès. Il n'y a pas seulement de la droiture d'esprit, il y a une sorte de grandeur d'âme à dépouiller ainsi d'une fausse dignité la science qu'on professe.

Pour rendre sa science encore plus populaire, il imprima en 1675 son *Cours de chimie*. La gloire qui se tire de la promptitude du débit n'est pas pour les livres savants ; mais celui-là fut excepté. Il se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satire. Les éditions se suivaient les unes les autres presque d'année en année, sans compter un grand nombre d'éditions contrefaites, honorables et pernicieuses pour l'auteur. C'était une science toute nouvelle qui paraissait au jour, et qui remuait la curiosité de tous les esprits.

Ce livre a été traduit en latin, en allemand, en anglais, en espagnol. Nous avons dit dans l'éloge de Tschirnhaus, que ce fut lui qui, par sa passion pour les sciences, le fit traduire en allemand à ses dépens. Le traducteur anglais, qui avait été écolier de Lemery à Paris, regrette dans sa préface de ne pas l'être encore, et traite la chimie de science qu'on devait presque entière à son maître. L'Espagnol fondateur et président de la Société royale de médecine établie à Séville, dit qu'en *matière de chimie l'autorité du grand Lemery est plutôt unique que recommandable.*

Quoiqu'il eût divulgué par son livre les secrets de la chimie, il s'en était réservé quelques-uns ; par exemple, un émétique fort doux et plus sûr que l'ordinaire, et un opiat mésentérique avec lequel on dit qu'il a fait des cures surprenantes, et que pas un de ceux qui travaillaient sous lui n'a pu découvrir. Il s'était même contenté de rendre plusieurs opérations plus faciles sans révéler le dernier degré de facilité qu'il y connaissait ; et il ne doutait pas que de tant de richesses qu'il répandait libéralement dans le public, il ne lui fût permis d'en garder quelque petite partie pour son usage particulier.

En 1681, sa vie commença à être fort troublée à cause de sa

religion. Il reçut ordre de se défaire de sa charge dans un temps marqué ; et l'électeur de Brandebourg, saisissant cette occasion, lui fit proposer par Spanheim, son envoyé en France, de venir à Berlin, où il créerait pour lui une charge de chimiste. L'amour de la patrie, l'embarras de transporter sa famille dans un pays éloigné, l'espérance, quoique très incertaine, de quelque distinction, tout cela le retint ; et même après son temps expiré, il fit encore quelque cours de chimie à un grand nombre d'écoliers qui se pressaient d'en profiter : mais enfin, à la tolérance dont on l'avait favorisé, succédèrent les rigueurs, et il passa en Angleterre en 1683. Il eut l'honneur d'y saluer le roi Charles II et de lui présenter la cinquième édition de son livre. Ce prince, quoique souverain d'une nation savante et accoutumé aux savants, lui marqua une estime particulière et lui donna des espérances : mais il sentit que les effets suivraient de loin, s'ils suivaient. Les troubles qui paraissaient alors devoir s'élever en Angleterre le menaçaient d'une vie aussi agitée qu'en France ; sa famille qui y était restée, l'inquiétait ; et il se résolut à y repasser, sans avoir pourtant pris encore de parti bien déterminé.

Il crut être plus tranquille à l'abri de la qualité de docteur en médecine. Sur la fin de 1683 il prit le bonnet dans l'université de Caen, qui le récompensa par de grands honneurs de la préférence qu'il lui donnait. Quand il fut de retour à Paris, il y trouva en peu de temps beaucoup de pratique, mais non pas la tranquillité dont il avait besoin. Les affaires de sa religion empiraient de jour en jour. Enfin, l'édit de Nantes ayant été révoqué en 1685, l'exercice de la médecine fut interdit aux prétendus réformés. Il demeura sans fonction et sans ressource ; sa maison entièrement démeublée par une triste précaution ; ses effets dispersés presque au hasard, et cachés où il avait pu ; sa fortune, qui n'était que médiocre et naissante, plutôt renversée que dérangée ; l'esprit incessamment occupé et des chagrins du présent, et des craintes de l'avenir, qui à peine pouvait être aussi terrible qu'on se le figurait.

Cependant Lemery fit encore deux cours de chimie, mais sous de puissantes protections : l'un pour les deux plus jeunes frères du marquis de Seignelay, secrétaire d'État ; l'autre pour milord Salisbury, qui n'avait pas cru pouvoir trouver en Angleterre la même instruction.

Au milieu des traverses et des malheurs qu'essuyait Lemery, il vint enfin à craindre un plus grand mal, celui de souffrir pour une mauvaise cause, et en pure perte. Il s'appliqua davan-

tage aux preuves de la religion catholique, et bientôt après il se réunit à l'Église avec toute sa famille au commencement de 1686.

Il reprit de plein droit l'exercice de la médecine ; mais pour les cours de la chimie et la vente de ses remèdes ou préparations, il eut besoin de lettres du roi, parce qu'il n'était plus apothicaire. Il les obtint avec facilité : mais quand il fut question de les enregistrer au Parlement, la Reynie, lieutenant général de police, la faculté de médecine et les maîtres et gardes apothicaires s'y opposèrent, moins apparemment par un dessein sincère de le traverser, que pour rendre de pareils établissements rares et difficiles ; car les apothicaires les plus intéressés de tous à l'opposition s'en désistèrent presque aussitôt et cédèrent de bonne grâce et au mérite personnel de Lemery, et à celui qu'il s'était fait par sa conversion. Les jours tranquilles revinrent, et avec eux les écoliers, les malades, le grand débit des préparations chimiques, tout cela redoublé par l'interruption.

Les anciens médecins, à commencer par Hippocrate, étaient médecins, apothicaires et chirurgiens ; mais dans la suite le médecin a été partagé en trois, non qu'un ancien vaille trois modernes, mais parce que les trois fonctions et les connaissances qui y sont nécessaires se sont trop augmentées. Cependant Lemery les réunissait toutes trois ; car il était aussi chirurgien : et dans sa jeunesse il s'était attaché à faire des opérations de chirurgie, qui lui avaient fort bien réussi, surtout la saignée. Du moins, par son grand savoir en pharmacie, et par la pratique actuelle de cet art, il était le double d'un médecin ordinaire. Il le prouva par deux gros ouvrages qui parurent en 1697, intitulés, l'un : *Pharmacopée universelle;* l'autre : *Traité universel des drogues simples*, pour lesquels il avait demandé un privilège de quinze ans, que le chancelier jugea trop court, et qu'il étendit à vingt.

La *Pharmacopée universelle* est un recueil de toutes les compositions de remèdes décrits dans tous les livres de pharmacie de toutes les nations de l'Europe ; de sorte que ces différentes nations, qui, soit par la différence des climats et des tempéraments, soit par d'anciennes modes, usent de différents remèdes, peuvent trouver dans ce livre comme dans une grande apothicairerie, ceux qui leur conviendront. On y trouve même ces secrets qu'on accuse tant les médecins de ne pas vouloir connaître, et qu'on admire d'autant plus qu'ils sont distribués par

des mains ignorantes. Mais ce recueil est purgé de toutes les fausses compositions rapportées par des auteurs peu intelligents dans la matière même qu'ils traitaient, et trop fidèles copistes d'auteurs précédents.

Sur tous les médicaments que Lemery conserve, et dont le nombre est prodigieux, il fait des remarques qui en apprennent les vertus, qui rendent raison de la préparation, et qui le plus souvent la facilitent, ou en retranchent les ingrédients inutiles. Par exemple, de la fameuse thériaque d'Andromachus, composée de soixante-quatre drogues, il en ôte douze et c'est peut-être trop peu : mais les choses fort établies ne peuvent être attaquées que par degrés.

Le *Traité universel des drogues simples* est la base de la *Pharmacopée universelle*. C'est un recueil alphabétique de toutes les matières minérales, végétales, animales, qui entrent dans les remèdes reçus ; et comme il y en a peu qui n'y entrent, ce recueil est une bonne partie de l'histoire naturelle. On y trouve la description des drogues, leurs vertus, le choix qu'il en faut faire ; leur histoire, du moins à l'égard des drogues étrangères, ce qu'on sait de leur histoire jusqu'à présent ; car il y en a plusieurs qui, pour être fort usitées, n'en sont pas mieux connues. L'opinion commune que le véritable opium soit une larme est fausse : on ne sait que depuis peu que le café n'est pas une fève.

L'amas immense des remèdes ou simples ou composés contenus dans la *Pharmacopée*, ou dans le *Traité des drogues*, semblerait promettre l'immortalité ou du moins une sûre guérison de chaque maladie. Mais il en est comme de la société, où l'on reçoit quantité d'offres de services, et peu de services. Dans cette foule de remèdes, nous avons peu de véritables amis. Lemery, qui les connaissait tant, ne se fiait qu'à un petit nombre.

Il n'employait même qu'avec grande circonspection les remèdes chimiques, quoiqu'il pût assez naturellement être prévenu en leur faveur, et enhardi par cette même prévention qui est dans la plupart des esprits. Il ne donnait presque toutes les analyses qu'à la curiosité des physiciens, et croyait que, par rapport à la médecine, la chimie, à force de réduire les mixtes à leurs principes, les réduisait souvent à rien ; qu'un jour viendrait qu'elle prendrait une route contraire, et, de décomposante qu'elle était, deviendrait composante, c'est-à-dire formerait de nouveaux remèdes, et meilleurs par le mélange de

différents mixtes. Les gens les plus habiles dans un art ne sont pas ceux qui le vantent le plus; ils lui sont supérieurs.

Quand l'Académie se renouvela en 1699, la seule réputation de Lemery y sollicita et y obtint pour lui une place d'associé chimiste, qui, à la fin de la même année, en devint une de pensionnaire par la mort de Bourdelin. Il commença alors à travailler à un grand ouvrage qu'il a lu par morceaux à l'Académie, jusqu'à ce qu'enfin il l'ait imprimé en 1707. C'est le *Traité de l'antimoine*. Là ce minéral si utile est tourné de tous les sens par les dissolutions, les sublimations, les distillations, les calcinations; il prend toutes les formes que l'art lui peut donner, et se lie avec tout ce qu'on a cru capable d'augmenter ou de modifier ses vertus. Il est considéré et par rapport à la médecine, et par rapport à la physique; mais malheureusement la curiosité physique a beaucoup plus d'étendue que l'usage médicinal. On pourrait apprendre par cet exemple, que l'étude d'un seul mixte est presque sans bornes, et que chacun en particulier pourrait avoir son chimiste.

Après l'impression de ce livre, Lemery commença à se ressentir beaucoup des infirmités de l'âge. Il eut quelques attaques d'apoplexie, auxquelles succéda une paralysie d'un côté, qui ne l'empêchait pourtant pas de sortir. Il venait toujours à l'Académie, pour laquelle il avait pris cet amour qu'elle ne manque guère d'inspirer; et il y remplissait ses fonctions au delà de ce que sa santé semblait permettre. Mais enfin il fallut qu'il renonçât aux assemblées, et se renfermât chez lui. Il se démit de sa place de pensionnaire, qui fut donnée à l'aîné des deux fils qu'il avait dans la compagnie. Il fut frappé d'une dernière attaque d'apoplexie qui dura six à sept jours, et mourut le 19 juin 1715.

Presque toute l'Europe a appris de lui la chimie, et la plupart des grands chimistes français ou étrangers lui ont rendu hommage de leur savoir. C'était un homme d'un travail continu; il ne connaissait que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire, l'Académie; et il a bien fait voir que qui ne perd point de temps, en a beaucoup. Il était bon ami; il a toujours vécu avec Régis dans une liaison étroite, qui n'a souffert nulle altération : la même probité et la même simplicité de mœurs les unissaient. Nous sommes presque las de relever ce mérite dans ceux dont nous avons à parler. C'est une louange qui appartient assez généralement à cette espèce par-

ticulière et peu nombreuse de gens que le commerce des sciences éloigne de celui des hommes.

M. HOMBERG

Guillaume Homberg naquit le 8 janvier 1652, à Batavia, dans l'île de Java. Son père était un gentilhomme saxon, originaire de Quedlimbourg, qui dès sa jeunesse avait été dépouillé de tout son bien par la guerre des Suédois en Allemagne. Quelques-uns de ses parents avaient eu soin de son éducation ; ce qu'il apprit de mathématiques le mit en état d'aller chercher fortune au service de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, qui par un commerce guerrier s'est fait un empire à l'extrémité de l'Orient. Il eut le commandement de l'arsenal de Batavia et se maria avec la veuve d'un officier nommée Barbe Van Hédemar. De quatre enfants qui vinrent de ce mariage, M. Homberg fut le second. Son père, pour l'avancer dans le service, le fit caporal d'une compagnie dès l'âge de quatre ans. Il eût bien voulu aussi le mettre aux études ; mais les chaleurs excessives et perpétuelles de ce climat ne permettent beaucoup d'application, ni aux enfants, ni même aux hommes faits, ce qui ne s'accorde guère avec le profond savoir qu'on attribue aux anciens Brachmanes ou aux Gymnosophistes. Le corps profite à l'ordinaire de ce que perd l'esprit. M. Homberg avait une sœur qui fut mariée à huit ans et mère à neuf. Son père quitta les Indes et le service de la Compagnie des Indes, et vint à Amsterdam où il séjourna plusieurs années avec toute sa famille. M. Homberg parut être dans son véritable air natal, dès qu'il fut dans un pays où il pouvait étudier...

Il fut reçu avocat à Magdebourg. Quoiqu'il se donnât sincèrement à sa profession, il sentait qu'il y avait quelque autre chose à connaître dans le monde que les lois arbitraires des hommes et le spectacle de la nature commençait à attirer ses regards et à intéresser sa curiosité. Il allait chercher des plantes sur les montagnes, s'instruisait de leurs noms et de leurs propriétés et, la nuit, il observait le cours des astres et apprenait les noms et la disposition des principales constellations...

Malheureusement pour sa profession d'avocat, était alors à Magdebourg Otto Guericke, bourgmestre de la ville, fameux par

ses expériences sur le vide et par l'invention de la machine pneumatique. Il était sorti de ses mains des merveilles qui l'étaient autant pour les philosophes que pour le peuple. Avec quel étonnement, par exemple, ne voyait-on pas deux bassins de cuivre exactement taillés en demi-sphères, appliqués simplement l'un contre l'autre par leurs bords ou circonférences et tirés l'un d'un côté par huit chevaux et l'autre du côté opposé par huit autres chevaux, sans pouvoir être séparés !...

M. Homberg s'attacha à M. Guericke pour s'instruire dans la physique expérimentale et cet habile homme, quoique fort mystérieux, ou lui révéla ses secrets en faveur de son génie, ou ne les put dérober à sa pénétration... M. Homberg se mit à voyager, alla d'abord en Italie, s'arrêta à Padoue où il s'appliqua uniquement à la médecine ; puis à Rome où il apprit de Célio à construire les grands verres de lunette, et où il devint très bon connaisseur en peinture, sculpture et musique ; puis en France, où il s'acquit l'estime de plusieurs savants ; puis en Angleterre, où il travailla quelque temps avec le fameux M. Boyle... Il vit ensuite la Prusse et la Suède. Dans tous ses voyages, il s'instruisait des singularités de l'histoire naturelle des pays. Ainsi il se composait une physique toute de faits singuliers et peu connus, à peu près comme ceux qui, pour apprendre l'histoire au vrai, iraient chercher les pièces originales cachées dans les archives. Il y a de même les anecdotes de la nature. Quand on en a acquis une grande connaissance, on ne fait pas tant de cas des systèmes, peut-être parce qu'ils deviennent d'autant plus difficiles et plus incertains qu'il les faut ajuster à un plus grand nombre de faits...

M. Colbert le retint en France. M. Homberg demanda un peu de temps pour prendre son parti et prit enfin celui de demeurer. Sa plus puissante raison était que la pratique familière aux protestants de lire tous les jours un chapitre de l'Écriture Sainte, lui avait rendu fort suspecte l'Église protestante, dans laquelle il était né et qu'il se sentait fort ébranlé pour rentrer dans l'Église catholique, ce qu'il fit en 1682. L'année suivante, les Lettres et lui perdirent M. Colbert et de plus il fut déshérité par son père, pour avoir changé de religion. En 1708, M. Homberg se maria et ce fut en quelque sorte dans l'Académie. Il épousa Marguerite-Angélique Dodart, fille du fameux M. Dodart, celle pour qui il avait été si constant et dont il avait tant éprouvé le caractère. Il resta jusqu'à la fin l'ami très cher de Mgr le duc d'Orléans, régent de France,

qui l'avait associé constamment à ses travaux scientifiques. Il mourut le 24 septembre 1715. Quoiqu'il fût d'une complexion faible, il était fort laborieux et d'un courage qui lui tenait lieu de force. Outre une quantité prodigieuse de faits curieux de physique rassemblés dans sa tête et présents à sa mémoire, il avait de quoi faire un savant ordinaire en histoire et en langues. Il savait même de l'hébreu. Son caractère d'esprit est marqué dans tout ce qu'on a de lui : une attention ingénieuse sur tout ce qui faisait pour lui naître des observations où les autres ne voient rien, une adresse extrême pour démêler les routes qui mènent aux découvertes, des tours d'expériences singuliers et qui seraient trop artificieux si l'on avait tort de trop s'obstiner à connaître, une finesse sensée et une solidité délicate, une exactitude, qui, quoique scrupuleuse, savait écarter tout l'inutile, toujours un génie de nouveauté pour qui les sujets les plus usés ne l'étaient point.

Il n'a point publié de corps d'ouvrage ; il avait commencé à donner par morceaux dans nos histoires des *Essais* ou *Eléments* de chimie ; car de la manière dont il prenait la chimie, il avait lieu de ne pas croire que ce fût encore une science faite. On a trouvé dans ses papiers le reste de ces éléments en bon ordre et prêts pour l'impression... Nous avons déjà dit combien il était éloigné de l'ostentation ; il l'était autant du mystère, si ordinaire aux chimistes et qui n'est qu'une autre sorte d'ostentation où l'on cache au lieu d'étaler. Il donnait de bonne grâce ce qu'il savait et laissait aux gens à sentir le prix de ce qu'il leur avait donné. Sa manière de s'expliquer était tout à fait simple, mais méthodique, précise et sans superfluité. Soit que le français fût toujours pour lui une langue étrangère, soit que naturellement il ne fût pas abondant en paroles, il cherchait son mot presque à chaque moment ; mais il le trouvait. Jamais on n'a eu des mœurs plus douces, ni plus sociables ; il était même homme de plaisirs ; c'est un mérite de l'être pourvu qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une philosophie saine et paisible le disposait à recevoir sans trouble les différents événements de la vie et le rendait incapable de ces agitations dont on a, quand on veut, tant de sujets. A cette tranquillité d'âme tiennent nécessairement la probité et la droiture ; on est hors du tumulte des passions et quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux.

M. OZANAM

Jacques Ozanam naquit en 1640, dans la souveraineté de Dombes, d'un père riche et qui avait plusieurs terres. La famille était d'origine juive, ce que marque le nom qui a tout à fait l'air hébreu ; mais il y avait longtemps que cette tache, peut-être moins réelle qu'on ne le pense, était effacée par la profession du christianisme et de la religion catholique. On le destinait à l'Eglise ; mais il avait pris beaucoup de dégoût pour la philosophie scolastique et il avait vu par malheur des livres de mathématiques qui lui avaient appris à quoi il était destiné. Il n'eut point de maître et on avait garde de lui en donner, mais la nature seule fait les bons écoliers... A l'âge de quinze ans, il avait composé un ouvrage de mathématiques qui est resté manuscrit ; mais où il a trouvé dans la suite des choses dignes de passer dans des ouvrages imprimés. Il n'eut jamais de secours que de son professeur de théologie, mais un secours léger, donné à regret et toujours accompagné d'exhortations à n'en guère profiter... Ayant perdu son père, M. Ozanam mit de côté toutes idées de cléricature et se rendit à Lyon où il vécut de leçons de mathématiques. Il avait une autre passion, c'était le jeu. Il jouait bien et heureusement. L'esprit de combinaison peut y servir beaucoup. Si la fortune du jeu pouvait être durable, il eût été assez à propos qu'elle eût suppléé au revenu léger des mathématiques. Il fit imprimer à Lyon en 1670 des tables de sinus, tangentes, sécantes et logarithmes plus correctes que les meilleures qui fussent en usage alors. Deux étrangers à qui il enseignait à Lyon, lui ayant parlé du chagrin où ils étaient de n'avoir point reçu des lettres de change qu'ils attendaient de chez eux pour aller à Paris, il leur demanda ce qu'il faudrait et, sur ce qu'ils lui répondirent : 50 pistoles, il leur les prêta sur le-champ sans vouloir de billet. Ces messieurs, arrivés à Paris, en firent le récit à feu M. d'Aguesseau, père de M. le chancelier. Touché d'une action si noble en toutes ces circonstances, il les engagea à faire venir ici M. Ozanam sur l'assurance qu'il leur donnait de le faire connaître et de l'aider de tout son pouvoir. Peu de gens aussi sensibles au mérite sont à portée de le favoriser ou peu de gens à portée de le favoriser y sont aussi sensibles.

M. Ozanam se détermina à quitter Lyon. Sur la route, un

inconnu lui dit que, s'il pouvait renoncer au jeu, il ferait fortune à Paris, qu'il y acquerrait beaucoup de réputation, qu'il s'y marierait à trente-cinq ans et quelques autres choses particulières que l'événement a justifiées. Il y aurait dans cet inconnu de quoi faire un devin si on voulait, ou un rose-croix qui courait le monde...

Il composait avec une extrême facilité, quoique sur des sujets si difficiles. Sa première façon était la dernière ; jamais de ratures et les imprimeurs se louaient fort de la netteté de ses manuscrits. Quelquefois il résolvait des problèmes embarrassés en allant par les rues, quelquefois même, dit-on, en dormant et alors il se faisait apporter promptement à son réveil de quoi les écrire, car la mémoire, ennemie presque irréconciliable du jugement, ne dominait pas en lui. A l'âge de soixante et un ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme et avec elle tout le repos et tout le bonheur de sa vie. La guerre qui s'alluma aussitôt pour la succession d'Espagne le réduisit dans un état fort triste... Il eut plus que du courage dans cette situation, il alla jusqu'à la patience chrétienne. Il ne perdit pas surtout sa gaieté naturelle ni une sorte de plaisanterie qui le délassait d'autant mieux qu'elle était moins recherchée. Sans tomber malade, il eut un tel pressentiment de sa mort que des seigneurs étrangers, l'ayant voulu prendre pour maître, il les refusa, disant qu'il allait mourir. Le dimanche 3 avril 1717, il alla le matin selon sa coutume se promener au jardin du Luxembourg, il dîna avec appétit et à trois heures de l'après-midi il se trouva mal et demanda à se coucher. Sa seule domestique voulut aller chercher son fils aîné qui était sorti ; mai il dit qu'il ne pourrait pas venir assez tôt et peu de temp après il tomba dans une apoplexie dont il mourut en moins de deux heures. Feu Mademoiselle, princesse souveraine du pays où il était né, l'appelait l'honneur de sa Dombes. Il a eu plus de réputation parmi les étrangers que parmi nous qui, sur certains points, sommes trop peu prévenus en faveur de notre nation et trop, en récompense, sur d'autres. Il savait trop d'astronomie pour donner dans l'astrologie judiciaire et il refusait courageusement ce qu'on lui offrait pour l'engager à tirer des horoscopes ; car personne ne sait combien l'on gagne à ignorer l'avenir. Une fois seulement il se rendit à un comte de l'Empire qu'il avait bien averti de ne le croire pas. Il dressa par astrologie le thème de sa nativité et ensuite, sans employer les règles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même temps, le comte fit faire aussi son horos-

cope par un médecin très entêté dans cet art, qui s'y croyait fort habile et qui ne manqua pas d'en suivre exactement et avec scrupule toutes les règles. Vingt ans après, le seigneur allemand apprit à M. Ozanam que toutes ses prédictions étaient arrivées et pas une seule de celles du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendait lui faire. On voulait l'applaudir sur son grand savoir en astrologie et on le confirmait seulement dans la pensée qu'il n'y a pas d'astrologie. Un cœur naturellement droit et simple avait en lui de grandes dispositions à la piété. La sienne n'était pas seulement solide, elle était tendre et ne dédaignait pas certaines petites choses qui sont moins à l'usage des hommes que des femmes et moins encore à l'usage des mathématiciens qui pourraient regarder les hommes ordinaires comme des femmes. Il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. Il disait en propres termes qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de discuter, au pape de prononcer et au mathématicien d'aller en paradis, en ligne perpendiculaire.

M. FAGON

Guy-Crescent Fagon naquit à Paris, le 11 mai 1638, de Henri Fagon, commissaire ordinaire des guerres, et de Louise de la Brosse. Elle était nièce de Guy de la Brosse, médecin ordinaire du roi Louis XIII, et petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV.

Dès le temps de Henri IV, on s'était aperçu que la botanique, si nécessaire à la médecine, devait être étudiée, non dans les livres des anciens, où elle est fort confuse, fort défigurée et fort imparfaite, mais dans les campagnes ; réflexion qui, quoique très simple et très naturelle, fut assez tardive. On avait vu aussi que le travail d'aller chercher les plantes dans les campagnes était immense, et qu'il serait d'une extrême commodité d'en rassembler le plus grand nombre qu'il se pourrait dans quelque jardin, qui deviendrait le livre commun de tous les étudiants, et le seul livre infaillible. Ce fut dans cette vue que Henri IV fit construire à Montpellier, en 1598, le Jardin des Plantes, dont l'utilité se rendit bientôt très sensible, et

qui donna un nouveau lustre à la Faculté de cette ville. De la Brosse, piqué d'une louable jalousie pour les intérêts de la capitale, obtint du roi Louis XIII, par un édit de 1626, que Paris aurait le même avantage. Il fut intendant de ce jardin, dont il était proprement le fondateur. Il passa ensuite deux ans à disposer le lieu tel qu'il est présentement, à en faire les bâtiments, à y rassembler des plantes au nombre de plus de deux mille. Il y logeait, et il avait chez lui Mme Fagon, sa nièce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire en 1640, de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal, pour la démonstration publique des plantes. Ainsi, Fagon naquit, et dans le Jardin Royal, et presque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent les plantes, les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes : la langue de la botanique fut sa langue maternelle. A cette première habitude se joignit un goût naturel et vif ; sans quoi le jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application et de succès, ce goût, fortifié encore par l'exemple et les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la profession de la médecine. Étant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvait guère en ce temps-là être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès, il soutint dans une thèse la circulation du sang. Les vieux docteurs trouvèrent qu'il avait défendu avec esprit un étrange paradoxe. Il eut le bonnet de docteur en 1664.

Comme la surintendance du Jardin Royal était attachée à la place de premier médecin, et que ce qui dépend d'un seul homme, dépend aussi de ses goûts, et a une destinée fort changeante, un premier médecin, peu touché de la botanique, avait négligé le Jardin Royal, et heureusement l'avait assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvait plus le souffrir. Il était si dénué de plantes, que ce n'était presque plus un jardin. Vallot, devenu premier médecin, entreprit de relever ce bel établissement, et Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins qui furent reçus avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ces voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la patrie ; car on peut dire que le Jardin Royal était la sienne. En même temps Vallot employait tous

les moyens que lui donnait sa place pour rassembler le plus qu'il était possible de plantes étrangères et des pays les plus éloignés.

On publia en 1665 un catalogue de toutes les plantes du jardin, qui allaient à plus de 4 000. Nous en avons déjà parlé ailleurs. Il est intitulé : *Hortus Regius*. Fagon y avait eu la principale part, et il mit à la tête un petit poème latin. Ce concours de plantes, qui de toutes les parties du monde sont venues à ce rendez-vous commun : ces différents peuples végétaux, qui vivent sous un même climat ; le vaste empire de Flore, dont toutes les richesses sont rassemblées dans cette espèce de capitale les plantes les plus rares et les plus étrangères, telles que la sensitive, qui a plus d'âme, ou une âme plus fine que les autres ; le soin du roi pour la santé de ses sujets, soin qui aurait seul suffi pour rendre la sienne infiniment précieuse, et digne que toutes les plantes salutaires y travaillassent, tout cela fournit assez au poète : et d'ailleurs on est volontiers poète pour ce qu'on aime.

A peine Fagon était-il docteur, qu'il eut les deux places de professeur en botanique et en chimie au Jardin Royal ; car on y avait joint la chimie qui fait usage des plantes, à la botanique qui les fournit. Comme il avait peuplé de plantes ce jardin, il le repeupla aussi de jeunes botanistes que ses leçons y attiraient de toutes parts.

Un jour qu'il devait parler sur la thériaque, l'apothicaire qui était chargé d'apporter les drogues lui en apporta une autre presque aussi composée, dont je n'ai pu savoir le nom, sur laquelle il n'était point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie ; car il avait lieu d'ailleurs de croire que c'en était une ; mais pour corriger l'apothicaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la drogue qu'on lui présentait, comme il eût fait sur la thériaque ; et fut si applaudi qu'il dut avoir beaucoup de reconnaissance pour la malignité qu'on avait eue.

En même temps il exerçait la médecine dans Paris avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain ; et cependant il ne recevait jamais aucun paiement, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces paiements déguisés sous la forme de présents, et qui sont souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposait que d'être utile, et de s'instruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choisir par le feu roi en 1680 pour être premier médecin de Madame la dauphine. Quelques mois après, il le fut aussi de la reine ; et, après sa mort, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin, le roi, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin en 1693 ; dignité qui jouit auprès de la personne du maître d'un succès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avait été attaché à la cour, il n'avait pu remplir par lui-même les fonctions de professeur en botanique et en chimie au Jardin Royal ; mais du moins il ne les faisait remplir que par les sujets les plus excellents et les plus propres à le représenter. C'est à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avait pu l'être.

Dès qu'il fut premier médecin, il donna à la cour un spectacle rare et singulier, un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de sa charge ; il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payaient pour leurs serments ; il abolit des tributs qu'il trouvait établis sur les nominations aux chaires royales de professeur de médecine dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avait préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse et inventive, dont il pouvait assez innocemment recueillir le fruit, et il ne voulut point que ce qui appartenait au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux et trop accoutumé à vaincre. Le roi, en faisant la maison de feu monseigneur le duc de Berry, donna à Fagon la charge de premier médecin de ce prince pour la vendre à qui il voudrait. Ce n'était pas une somme à mépriser ; mais Fagon ne se démentit point ; il représenta qu'une place aussi importante ne devait pas être vénale, et la fit tomber à feu de la Carlière, qu'il en jugea le plus digne.

La surintendance du Jardin Royal avait été détachée de la charge de premier médecin, et unie à la surintendance des bâtiments qu'avait Colbert. Le premier médecin n'avait plus que la surintendance des exercices du Jardin, sans la nomination des places. Quand de Villacerf eut quitté en 1698 la surintendance des bâtiments, Fagon obtint du roi que celle du Jardin Royal serait réunie à la charge de premier médecin, en laissant néanmoins au surintendant des bâtiments la dispo-

sition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin. Il eût pu facilement se faire accorder aussi cette disposition, et tout autre ne l'eût pas négligée ; mais ces sortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feraient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particulière pour ce jardin, qui avait été son berceau. Ce fut dans la vue de l'enrichir, et d'avancer la botanique, qu'il inspira au roi le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grèce, en Asie et en Égypte. Quand les fonds destinés au jardin manquaient dans des temps difficiles, Fagon y suppléait et n'épargnait rien, soit pour conserver les plantes étrangères dans un climat peu favorable, soit pour en acquérir de nouvelles dont le transport coûtait beaucoup. Ce petit coin de terre ignorait presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avait aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de médecine de Paris, dont il était membre : elle trouvait en lui, dans toutes les occasions, un agent fort zélé auprès du roi ; il maintenait en vigueur les privilèges qui lui ont été accordés, et que des usages contraires, si on les tolérait, aboliraient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étaient pas ; mais tous les cas particuliers seraient d'une discussion infinie, et les exceptions d'une dangereuse conséquence. Si la loi est juste, en général, il faut lui passer quelques applications malheureuses.

On peut juger par là que Fagon n'aura pas fait beaucoup de grâces aux empiriques. Ces sortes de médecins, d'autant plus accrédités qu'ils sont moins médecins, et qui ordinairement se font un titre ou d'un savoir incompréhensible et visionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop souvent puni la crédulité de leurs malades ; et malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès de cet extraordinaire, un sage préjugé est toujours pour la règle.

Ce n'est pas que Fagon rejetât tout ce qui s'appelle secret ; au contraire, il en a fait acheter plusieurs au roi ; mais il voulait qu'ils fussent véritablement secrets, c'est-à-dire inconnus jusque-là, et d'une utilité constante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyaient posséder un trésor, que leur trésor était déjà public ; il leur montrait le livre où il était renfermé ; car il avait une vaste lecture, et une mémoire qui la mettait tout entière à profit.

Aussi, pour être parvenu à la première dignité de sa profession, ne s'était-il nullement relâché du travail qui l'y avait élevé. Il voulait la mériter encore de plus en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les spectacles, les divertissements de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causaient aucune distraction. Tout le temps où son devoir ne l'attachait pas auprès de la personne du roi, il l'employait ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Versailles lui passaient par les mains, et sa maison ressemblait à ces temples de l'antiquité, où étaient en dépôt les ordonnances et les recettes qui convenaient aux maux différents. Il est vrai que les suffrages des courtisans en faveur de ceux qui sont en place sont assez équivoques ; qu'on croyait faire sa cour de s'adresser au premier médecin, qu'on s'en faisait même une espèce de loi ; mais, heureusement pour les courtisans, ce premier médecin était aussi un grand médecin.

Il avait besoin de l'être pour lui-même ; il était né d'une très faible constitution, sujet à de grandes incommodités, surtout à un asthme violent. Sa santé, ou plutôt sa vie, ne se soutenait que par une extrême sobriété, par un régime presque superstitieux ; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, qu'il vivait.

Après la mort du roi, il se retira au Jardin Royal dont il avait conservé la surintendance. Son art céda, enfin, à une nécessité inévitable ; il mourut le 11 mars 1718, âgé de près de quatre-vingts ans.

L'Académie des sciences l'avait choisi en 1699 pour être un de ses honoraires.

Outre un profond savoir dans sa profession, il avait une érudition très variée, le tout paré et embelli par une facilité agréable de bien parler. La raison même ne doit pas dédaigner de plaire quand elle le peint. Il était attaché à ses devoirs jusqu'au scrupule ; et quelquefois, au milieu de douleurs assez vive, il ne laissait pas d'être auprès du roi dans les temps où il y devait être. L'assiduité d'un homme aussi désintéressé, et qui, au lieu de demander, refusait, n'était pas celle d'un courtisan. Quelquefois il ne se défiait pas assez des instructions qu'il recevait dans les choses de son ministère ; car il était dans un poste trop élevé pour avoir la vérité de première main ; et l'amour qu'il se sentait pour la justice, le témoignage qu'il s'en rendait, l'attachaient beaucoup aux idées

qu'il avait prises. Il a toujours souffert ses longues et cruelles infirmités avec tout le courage d'un sage physicien, qui sait à quoi la machine du corps humain est sujette, qui pardonne à la nature.

Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, évêque de Lombez, et le second conseiller d'État.

M. L'ABBÉ DE LOUVOIS

Camille Le Tellier naquit le 11 avril 1675 de Michel Le Tellier, marquis de Louvois, ministre d'État et de dame Anne de Souvré. Il était leur quatrième fils et fut destiné de bonne heure à l'Église. Des bénéfices considérables suivirent promptement cette destination. De plus, dès l'âge de neuf ans, il fut pourvu de la charge de maître de la librairie à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur, celle de garde de la bibliothèque du roi et celle d'intendant et de garde du Cabinet des médailles. Tout le tournait du côté des sciences et heureusement ses inclinations et dispositions naturelles s'y accordaient. On alla chercher pour lui les maîtres que la voix de la renommée indiquait, tous ceux qui brillaient le plus dans la littérature et ceux qu'on ne pouvait pas lui attacher de si près, on les attirait chez lui ou plutôt on les y admettait ; car il n'était guère besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le fils d'un ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivaient là que parés de ce qu'ils avaient de plus exquis ; ils y apportaient les prémices de leurs ouvrages, leurs projets, leurs réflexions, le fruit de leurs longues lectures, et le jeune homme qu'ils voulaient instruire et à qui ils ne cherchaient guère moins à plaire, n'était nourri que de sucs et d'extraits les plus fins et les plus agréables. Il fit des exercices publics sur Virgile, Homère et Théocrite, qui répondirent à une si excellente éducation : aussi M. Baillet ne l'oublia-t-il point dans son livre des enfants célèbres par leur savoir ; cet enfant avait bien des titres pour y tenir une place. Il achevait sa première année de philosophie en 1691, lorsqu'il perdit avec beaucoup de douleur, son père, M. de Louvois. Il prouva bien que ses études jusque là n'avaient pas été forcées ; car il les continua avec la même ardeur et embrassa même celles qui ne

lui étaient pas absolument nécessaires : il apprit de M. de La Hire la géométrie, et de M. du Verney l'anatomie. Il ne crut pas ce que d'autres auraient cru volontiers en sa place, que son nom, sa richesse, le crédit d'une famille très puissante fussent un mérite suffisant. Dans son cours de théologie, il trouva un concurrent redoutable, M. l'abbé de Soubise, aujourd'hui cardinal de Rohan. Il se mit entre eux une émulation dont ils profitèrent tous deux et, par une espèce de reconnaissance de l'utilité dont ils avaient été l'un et l'autre, ils contractèrent une étroite liaison. Après que M. l'abbé de Louvois eut terminé cette carrière en recevant le bonnet de docteur en Sorbonne, feu M. l'archevêque de Reims, son oncle (1), lui donna de l'emploi dans son diocèse pour se former aux affaires ecclésiastiques. L'école était bonne, mais sévère et à tel point qu'elle eût pu le corriger des défauts mêmes que l'on reprochait au prélat qui le formait. Ce fut dans l'assemblée du clergé tenue en 1700, à laquelle présida l'archevêque de Reims, que M. l'abbé de Louvois parut pour la première fois sur un grand théâtre. Son caractère fut généralement goûté, on retrouvait en lui la capacité, le savoir, l'esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvait avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avait pas imitées.

Vers la fin de la même année, il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les princes et les gouvernants en fils de M. de Louvois et en frère de M. de Barbezieux, secrétaire d'État de la guerre, et par les savants et illustres en homme déjà fort instruit et digne de leur commerce. Il fit partout, et particulièrement à Rome, une dépense aussi noble que son nom le demandait : il y joignait une extrême politesse et, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manières mêmes, qu'il sut prendre en assez peu de temps, quoique Français. Il chercha dans toute l'Italie les bons livres qu'il savait qui manquaient à la bibliothèque du roi et il en acheta environ 3 000 volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de son voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701. Après son retour d'Italie, il reprit sous M. l'archevêque de Reims l'administration de ce grand diocèse. Il fut plusieurs années grand vicaire et official : mais le prélat étant

(1) Maurice Le Tellier, frère de Louvois, janséniste, très dur dans l'administration de son diocèse (1642-1710).

mort en 1710, M. l'abbé de Louvois sentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il est important d'avoir un mérite qui soit à soi. Quoiqu'il se fût toujours conduit avec sagesse entre les deux partis qui depuis plus d'un siècle font tant de bruit dans l'Eglise, l'archevêque, peu favorable au plus puissant des deux, lui avait rendu son neveu fort suspect. M. l'abbé de Louvois eut beau garder toute la modération que l'obscurité des matières et l'esprit du christianisme semblent exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas et les canaux par où passaient les grâces ecclésiastiques paraissaient mal disposés à son égard. Il n'en espéra plus aucune et ne renonça pourtant pas au genre de vie qui convenait aux espérances qu'il n'avait plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il était né, beaucoup de liaisons différentes, l'oisiveté, une liberté entière, l'inutilité de la contrainte, eussent changé sensiblement ses premières allures. Le talent naturel qu'il avait pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Mme de Louvois, sa mère, qui, par leur étendue, leur nombre et leur importance, demandaient en quelque sorte un ministre et le talent des sciences se tourna principalement du côté de la bibliothèque du roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta, non seulement de plus de 3 000 volumes imprimés, mais d'un grand nombre de manuscrits dont les plus considérables sont ceux de M. l'archevêque de Reims, de MM. Favre, Bigot, Thévenot, de Gamières, d'Hozier. Dès l'année 1699, il était entré dans cette Académie en qualité d'honoraire. Il n'y était pas étranger après les leçons qu'il avait reçues de quelques-uns des principaux sujets de l'Académie et l'on reconnut qu'il avait bien appris d'eux la langue ou plutôt les différentes langues du pays. Il entra ensuite et dans l'Académie française en 1706 et dans celle des Inscriptions en 1708. Si l'on y joint la Sorbonne qui était pour ainsi dire sa patrie, on verra qu'il était en fait de science une espèce de cosmopolite, un habitant du monde savant. Après la mort du feu roi, M. l'abbé de Louvois redevint un sujet propre à la prélature. Aussi, fut-il nommé en 1717 à l'évêché de Clermont ; mais sa santé qui, malgré son peu d'âge et la force apparente de sa constitution devenait fort mauvaise, l'empêcha d'accepter cette place. Il sentait déjà les atteintes de la pierre. Quand il en fallut venir à l'opération, il s'y prépara comme à une mort certaine et, en effet, après l'avoir soufferte, il mourut le 5 novembre 1718 dans toutes les dispositions

les plus édifiantes. Tout ce qu'on peut désirer de plus sage et de plus édifiant dans un testament se trouve dans le sien, des legs aux pauvres, à son abbaye, à ses domestiques, à ceux de ses amis dont la fortune était trop médiocre, tous créanciers à qui les lois ne donnent point d'actions, qui ne le sont qu'autant que les débitants ont des sentiments de vertu.

M. DE MONTMORT

Pierre Remond de Montmort naquit à Paris le 26 octobre 1678 de François Remond, écuyer, sieur de Bréviande, et de Marguerite Rallu. Il était le second de trois frères.

Après le collège, on le fit étudier en droit, parce qu'on le destinait à une charge de magistrature pour laquelle il avait beaucoup d'aversion. Son père était fort sévère et fort absolu, et lui fort ennemi de la contrainte, d'un esprit assez haut, ardent pour tout ce qu'il voulait, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du droit et de la maison paternelle, il se sauva en Angleterre. Dès que la paix de Ryswick eut rendu l'Europe libre aux Français, il passa dans les Pays-Bas, et de là en Allemagne chez M. de Chamoys, son parent, plénipotentiaire de France à la diète de Ratisbonne.

Ce fut là que la *Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains. On ne lit guère ce livre-là indifféremment, quand on est d'un caractère qui donne prise à la philosophie ; il faut presque nécessairement, ou se rendre au système, ou se croire assez fort pour le combattre. De Montmort s'y rendit absolument, et en éprouva les deux bons effets inséparables ; il devint philosophe et véritable chrétien.

Il revint en France en 1699, et deux mois après son retour, son père mourut, et le laissa, à l'âge de vingt-deux ans, maître d'un bien assez considérable, et de lui-même ; mais la *Recherche de la Vérité*, et les autres ouvrages de la même main, les conseils de l'auteur qui l'avaient engagé dans l'étude des mathématiques, prévinrent les périls d'un état si agréable. Il n'avait pas des goûts faibles, ni des demi-volontés ; il se plongea entièrement dans les exercices d'une piété sincère, dans la philosophie et dans les mathématiques : il vivait dans un désert, puisqu'il ne voyait plus que ses pareils, surtout le Père Malebranche, son maître, son guide et son intime ami.

En 1700, il fit un second voyage à Londres, et il était beaucoup plus digne de le faire. Il n'avait été en Angleterre la première fois que pour sortir de France : et alors il alla pour voir un pays si fertile en savants : il osa dès ce temps-là rendre visite à Newton.

C'était de M. Carré et de M. Guisnée qu'il avait appris les premiers éléments de géométrie et d'algèbre, et rien de plus. Il n'avait fallu que lui ouvrir la route, une grande pénétration d'esprit naturelle, et la première ardeur d'une jeunesse fort vive, appliquées toutes deux ensemble, et sans interruption, à un seul objet, devaient faire, et firent effectivement un chemin prodigieux. Ce Montmort se ménagea encore un secours très utile : il s'associa Nicole, jeune homme qui avait déjà quelque teinture de géométrie, et qui promettait beaucoup Ils s'instruisaient l'un l'autre, s'éclairaient, s'animaient, se communiquaient du goût et de la passion. Dans ce cas-là le compagnon d'un travail le rend plus agréable. Ils passèrent trois ans dans l'ivresse du plaisir des mathématiques ; ils pénétrèrent jusque dans le calcul intégral, qui les piquait d'autant plus qu'il était plus épineux et moins connu ; mais toute cette félicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être trop exposée à la jalousie de la fortune.

On avait revêtu d'un canonicat de Notre-Dame de Paris le frère cadet de Montmort, sans trop consulter son inclination. Il voulut renoncer à l'état ecclésiastique et se donner pour successeur ou M. de Montmort, s'il le voulait être, ou un autre à qui les suffrages des gens de bien n'étaient pas si favorables. Ils agirent auprès de Montmort pour le résoudre à prendre le canonicat, lui qui vivait déjà comme le meilleur ecclésiastique du monde. Il n'avait à leur opposer que l'assujettissement pénible et perpétuel de la vie de chanoine, très adouci à la vérité par l'usage ordinaire, mais dont il voudrait porter tout le poids : et dans le fond il était retenu aussi par ses chères mathématiques, qui devaient souffrir beaucoup de son assiduité au chœur. Mais, enfin, sa délicatesse de conscience, même pour autrui, lui fit tout surmonter. Il fut chanoine, et le fut à toute rigueur. Les offices du jour n'avaient nulle préférence sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étaient que de piété. Seulement le peu de temps qui pouvait être de reste était soigneusement ménagé pour ce qu'il aimait.

Il avait reçu de la nature des inclinations nobles, généreuses et bienfaisantes ; et tout ce qui pouvait les porter à un haut

degré de perfection se réunissait en lui, la philosophie, la religion, les engagements encore plus étroits de l'état ecclésiastique. Il faisait imprimer à ses frais les livres d'autrui, qui, quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés par les libraires, comme celui de Guisnée sur l'*Application de l'algèbre et de la géométrie*, ou des ouvrages rares qui, par certaines circonstances, ne se fussent pas aisément répandus, comme le traité de Newton sur la *quadrature des courbes*. Il mariait ou faisait religieuses des filles qui, faute de bien, n'eussent trouvé que des amants, et pourvu que les besoins ne fussent pas tout à fait disproportionnés à son pouvoir, il ne manquait jamais ni à l'amour des sciences, ni à celui du prochain. Cependant, il faut avouer qu'au milieu de la douceur inséparable des bonnes actions, il n'était point pleinement content : sa vie rigoureuse de chanoine, sur laquelle il ne faisait aucun quartier, le gênait trop ; il ne sentait point qu'il fût où il aurait voulu être.

Vers la fin de 1704, il acheta la terre de Montmort. A celle de Mareuil, qui était dans le voisinage, demeurait Mme la duchesse d'Angoulême, qui, par un paradoxe chronologique, était bru de Charles IX, mort il y avait alors cent trente ans. De Montmort alla rendre ses respects à cette princesse, et il vit chez elle Mlle de Romicourt, sa petite-nièce et sa filleule. Après cette visite, son canonicat lui fut plus à charge que jamais ; et, enfin, il se défit de l'importune prébende, pour pouvoir prétendre à cette demoiselle, dont il était toujours plus touché, parce qu'il la connaissait davantage : et il l'épousa en 1706 au château de Mareuil. Avant le mariage, et malgré une extrême envie de conclure, il lui déclara de lui-même et sans aucune nécessité qu'il avait dépensé vingt-cinq mille écus de son bien, tant il avait peur de tromper, même en cette occasion, où l'usage autorise les tromperies, en ne les punissant pas par le déshonneur qu'elles mériteraient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avaient été employés ; sans cela, on n'aurait jamais su jusqu'où il avait poussé la générosité ou la charité chrétienne, et il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Étant marié, il continua sa vie simple et retirée ; et d'autant plus que, par un bonheur assez singulier, le mariage lui rendit sa maison plus agréable. Les mathématiques en profitèrent. Plein de différentes vues, il se fixa sur une matière toute neuve ; car le peu que Pascal et Huyghens en avaient effleuré ne l'empêchait pas de l'être, et il se mit à en composer un ouvrage

qui ne pouvait manquer d'être original. Feu Bernouilli avait eu à peu près le même dessein, et l'avait fort avancé ; mais rien n'en avait paru.

L'esprit du jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu déshonoré par son objet, par son motif, et par la plupart de ceux qui le possèdent ; mais, du reste, il ressemble assez à l'esprit géométrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de différents rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaisons, et de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles joueurs ne jugent qu'en gros, et avec beaucoup d'incertitude, surtout dans les jeux de hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assez que ces différents degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer ; il semble que ce serait mesurer des idées purement spirituelles, et leur appliquer la règle et le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnements d'une espèce particulière, très fins, très glissants, et avec une algèbre inconnue aux algébristes ordinaires. Aussi, ces sortes de sujets n'avaient-ils point été traités ; c'était un vaste pays inculte, où à peine voyait-on cinq ou six pas d'hommes. De Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb, et en eut aussi le succès. Ce fut en 1708 qu'il donna son *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, où il découvrait ce nouveau monde aux géomètres. Au lieu des courbes qui leur sont familières, des sections coniques, cycloïdes, des spirales, des logarithmiques, c'étaient le pharaon, le lansquenet, l'hombre, le trictrac, qui paraissaient sur la scène assujettis au calcul, et domptés par l'algèbre.

Dans ce même temps un autre géomètre tourna ses vues de ce même côté ; c'est Nicolas Bernouilli, neveu des deux célèbres Jacques et Jean Bernouilli. Jacques, qui était mort, avait laissé un manuscrit imparfait, intitulé : *De arte conjectandi;* et quand le neveu soutint à Bâle, en 1709, sa thèse de docteur en droit, il prit pour sujet : *De arte conjectandi in jure.* Comme il était habile géomètre, aussi bien que jurisconsulte, il ne put s'empêcher de choisir dans le droit une matière qui admît de la géométrie. Il traitait du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viagères et des usufruits, selon les différents âges ; du temps où un absent doit être censé mort, des assurances entre marchands, de la probabilité des

témoignages, etc. Il appliquait à tout cela des principes de son oncle qui lui étaient connus, et ensuite, entraîné par le charme de la nouveauté et de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes théories que Montmort. Cette conformité de goûts et d'études fit naître entre eux l'amitié et l'émulation. Bernouilli vint à Paris, et Montmort l'emmena chez lui à sa campagne, où ils passèrent trois mois dans un combat continuel de problèmes dignes des plus grands géomètres. Il s'agissait toujours d'estimer les hasards, de régler des paris, de calculer ce qui se dérobait le plus au calcul. Leurs journées passaient comme des moments, grâce à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les problèmes qui occupaient ces deux géomètres conduisent nécessairement à des combinaisons très compliquées, et à des suites de nombres formées selon certaines conditions, et composées d'une infinité de termes, dont tantôt il fallait trouver les sommes finies ou infinies, tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La théorie de ces suites infinies est une clef de la plus sublime géométrie des courbes ; car elles se résolvent en des suites conditionnées d'une certaine manière, et leurs circonférences ou les espaces qu'elles renferment sont des sommes de ces suites. Mais, outre ces usages savants, les théories de Montmort, en peuvent avoir une infinité de politiques et de civils. Le chevalier Petit, Anglais, a fait voir, dans son *Arithmétique politique*, combien de connaissances nécessaires au gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consommer, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages dans les navigations, etc. Ces connaissances, et beaucoup d'autres pareilles étant acquises par l'expérience, et posées pour fondement, combien de conséquences en tirerait un habile ministre pour la perfection de l'agriculture, pour le commerce, tant intérieur qu'extérieur, pour les colonies, pour le cours de l'argent, etc. Mais il faudrait qu'il passât par les combinaisons et par les suites de nombres, à moins qu'un grand génie naturel ne le dispensât d'une marche si lente et si pénible, sans compter que la nature des affaires ne demande pas la précision géométrique. Enfin, il est certain, et les peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique se règle par poids, nombre et mesure.

Après le livre de Montmort, il en parut un en Angleterre sur la même matière, intitulé : *De mensura sortis*. Il est de Moivre, fameux géomètre, que la France a droit, puisqu'il est Français, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet ouvrage qui lui parut avoir été entièrement fait sur le sien, et d'après le sien. Il est vrai qu'il y était loué ; et n'était-ce pas assez, dira-t-on? Mais un seigneur de fief n'en quittera pas pour des louanges celui qu'il prétend lui devoir foi et hommage des terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention ; et ne décide nullement s'il était en effet le seigneur.

M. de Montmort, voisin à sa campagne de Mme la duchesse d'Angoulême, s'était fort attiré son estime et sa confiance ; peut-être aussi savait-il pour elle une sorte de reconnaissance de ce que son mariage était heureux. Après qu'elle eût vendu sa terre de Mareuil pour l'arrangement de ses affaires, il lui offrit la plus belle partie du château de Montmort pour sa demeure, et elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut, en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être belle-fille de Charles IX. Elle laissa son hôte, chargé d'une lettre pour le roi, et son exécuteur testamentaire. Il fallut que le philosophe allât à Versailles, et, ce qui est encore plus terrible, au palais, et fort souvent : car il se trouva sur les bras deux procès que le testament avait fait naître. Il avait pour les affaires la double haine et d'honnête homme et de savant ; cependant il en fit parfaitement son devoir ; et gagna les deux procès. En comparaison de ces sortes d'honneurs funèbres qu'il rendit à la mémoire de la princesse, les obsèques dignes d'elle qu'il lui fit faire, et l'épitaphe qu'il composa ne méritent pas d'être comptées.

En 1714, il fit une nouvelle édition de ses jeux de hasard, très considérablement augmentée, et enrichie de son commerce épistolaire avec MM. Bernouilli, oncle et neveu ; surtout avec le neveu, qui ne respirait alors, comme lui, que combinaisons et suites infinies de nombres.

Ce n'était pas seulement avec ces deux illustres mathématiciens qu'il était en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Newton, Leibniz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre composaient la liste de ses amis. Il apprenait par eux les nouvelles les plus fraîches des mathématiques, leurs vues particulières, leurs projets d'ouvrages, leurs réflexions sur ce qui paraissait

des solutions de problèmes difficiles, des jugements raisonnés, des dissertations méditées avec soin. Un géomètre médiocre aurait été souvent fort embarrassé de pareils commerces ; pour lui, il ne pouvait l'être que quand il fallait se ménager entre des savants brouillés ensemble, comme dans la querelle qui s'éleva sur l'invention des nouveaux calculs, et dont nous avons parlé en 1716. D'un côté était toute l'Angleterre en armes pour Newton, et de l'autre Leibniz, et après sa mort Jean Bernouilli, qui, aussi bien que Jacques, son frère, ayant pris les premières idées de ses calculs dans les écrits de Leibniz où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avait poussées si loin, qu'il y pouvait prendre le même intérêt que Leibniz. Bernouilli seul, comme le fameux Coclès, soutenait sur le pont toute l'armée anglaise. On en était venu aux grandes hostilités, à des défis de problèmes ; et M. de Montmort, toujours posté entre les deux partis ennemis, dont chacun tâchait de l'attirer à soi, reconnu presque pour juge en quelques occasions, avait besoin de toute sa sagesse. Il était peut-être plus lié avec les Anglais qu'il connaissait personnellement ; cependant, il se maintint parfaitement neutre, en usant du seul artifice qui pût réussir ; il disait toujours vrai de part et d'autre, mais du ton qui fait passer la vérité. Les savants avec qui il a eu le commerce le plus étroit sont MM. Bernouilli, oncle et neveu, et Taylor.

En 1715, il fit un troisième voyage en Angleterre, pour y observer l'éclipsè solaire qui devait être totale, à Londres. La Société Royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, et sans l'avoir reçu dans son corps.

A quelque point que cet honneur le flattât, il ne le séduisit pourtant pas en faveur des *attractions*, abolies, à ce qu'on croyait, par le cartésianisme, et ressuscitées par les Anglais, qui cependant se cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles sur ce sujet avec Taylor, son ami particulier, et lui composa même, avec soin, une assez longue dissertation, par laquelle il renvoyait les attractions dans le néant, d'où elles tâchaient de sortir. Taylor y répondit peu de temps après. Il est certain que, si l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des impulsions ; et si on ne se soucie pas de l'entendre, il y a des attractions, et tout ce qu'on voudra ; mais alors la nature nous est si incompréhensible, qu'il est peut-être plus sage de la laisser là pour ce qu'elle est.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand écrit fort curieux et fort profond sur les suites infinies, qu'elle fit imprimer dans ses *Transactions* en 1718. Taylor, très versé aussi dans cette matière, comme il paraît par son traité *De methodo incrementorum*, y fit une addition ; ce qui marquait entre deux géomètres vivants une liaison assez tendre et une espèce de fraternité.

De Montmort destinait aussi un pareil morceau à l'Académie des Sciences, où il avait été reçu associé libre en 1716 : mais étant venu de sa campagne à Paris au mois de septembre 1716 pour des affaires, il fut pris de la petite vérole, qui faisait alors beaucoup de ravage, et mourut le 7 octobre suivant.

Quand il fut extrêmement mal, et que, selon la coutume, on l'envoya recommander aux prières de trois paroisses dont il était seigneur, les églises retentissaient des gémissements et des cris des paysans. Sa mort fut honorée de la même oraison funèbre, éloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne se donnent ni à l'esprit ni au savoir, mais à des qualités infiniment plus estimables.

Il travaillait depuis un temps à l'*Histoire de la géométrie*. Chaque science, chaque art devrait avoir la sienne. Il est très agréable, et ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la route que l'esprit humain a tenue, et, pour parler géométriquement, cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abord extrêmement grands, et vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus. L'histoire de la géométrie ancienne aurait été d'une discussion et d'une recherche fort pénibles, et il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des méthodes embarrassées qui ont conduit les plus grands génies à ce qui n'est présentement qu'un jeu. La géométrie moderne, dont l'époque est à Descartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable et plus intéressante, mais en même temps plus dangereuse à traiter. Non seulement les particuliers, mais les nations mêmes ont des jalousies. Heureusement M. de Montmort était assez intelligent et assez laborieux pour la première partie de son ouvrage, assez instruit et assez équitable pour la seconde. Il n'était pas encore fort avancé; puisse-t-il avoir un digne successeur !

Le fort de son travail n'était qu'à sa campagne, où il passait la plus grande partie de l'année ; la vie de Paris lui paraissait

trop distraite pour des méditations aussi suivies que les siennes. Du reste, il ne craignait pas les distractions en détail. Dans la même chambre où il travaillait aux problèmes les plus embarrassants, on jouait du clavecin : son fils courait et le lutinait, et les problèmes ne laissaient pas de se résoudre. Le Père Malebranche en a été plusieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un esprit qui n'est pas maîtrisé par les impressions du dehors même les plus légères.

Il faisait volontiers les honneurs de Paris aux savants étrangers, qui pour la plupart s'adressaient d'abord à lui. Quoique vif et sujet à des colères d'un moment, surtout quand on l'interrompait dans ses études pour lui parler d'affaires, il était fort doux, et à ces colères succédait une petite honte et un repentir gai. Il était bon maître, même à l'égard de domestiques qui l'avaient volé, bon ami, bon mari, bon père, non seulement pour le fond des sentiments, mais, ce qui est plus rare, dans tout le détail de sa vie.

M. RENAN D'ELISSAGARAY

Bernard Renan d'Elissagaray naquit dans le Béarn en 1652 d'un père qui avait peu de bien et beaucoup d'enfants. On croit que ce fut par Mme de Gassion, femme d'un président à mortier du Parlement de Pau et fille de M. Colbert du Terron, intendant de Rochefort, qu'il fut connu fort jeune encore de cet intendant qui conçut aussitôt beaucoup d'amitié pour lui. Il avait une très petite taille, mais très bien proportionnée et qui tirait de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chez lui où il devint le frère de Mme la princesse de Carpègne et de Mme de Barbançon, le deux filles cadettes de M. du Terron ; car elles l'ont toujours appelé de ce nom et pour Mme de Gassion, l'aînée des trois sœurs, il était son fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune enfant étranger dans une maison, il fallait encore que, pour y être admis de tout le monde, il sût bien se rendre aimable. On lui fit apprendre les mathématiques, apparemment parce que le séjour de Rochefort lui avait donné lieu de faire paraître des dispositions à entendre la marine ; enfin, on avait très bien rencontré et l'on vit par son applica-

tion et par ses progrès qu'il était dans la route où son génie l'appelait. Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Ce peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisait ensuite éclore et qui rapportaient au centuple. Il cherchait les livres dans sa tête et les y trouvait.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il pensait beaucoup et passait peu de temps dans son cabinet et dans la retraite. Il pensait d'ordinaire au milieu d'une conversation et dans une chambre pleine de monde, même chez des dames. On se moquait de sa rêverie et de ses distractions et on ne laissait pas en même temps de les respecter... Le feu roi, voulant perfectionner les constructions des vaisseaux, ordonna à ses généraux de mer de se rendre à sa cour avec les constructeurs les plus habiles pour convenir d'une méthode générale qui serait établie dans la suite. M. Renan eut l'honneur d'être appelé à ces conférences qui durèrent trois ou quatre mois, M. de Seignelai y assistait toujours et quand les matières étaient suffisamment préparées, M. Colbert y venait pour la décision et quelquefois le roi lui-même. Tout se réduisit à deux méthodes, l'une de M. Duquesne, si fameux et si expérimenté dans la marine, l'autre de M. Renan, jeune encore et sans nom. La concurrence seule était une assez grande gloire pour lui ; mais M. Duquesne, en présence du roi, lui donna la préférence et tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement que s'il eût été vainqueur par celui des autres. Sa Majesté ordonna à M. Renan d'aller avec M. de Seignelai, M. le chevalier de Tourville, depuis maréchal de France, et M. Duquesne le fils, à Brest et dans les autres ports pour y exécuter en grand ce qui avait été fait en petit devant elle. Il n'instruisit pas seulement les constructeurs, mais encore leurs enfants et les mit en état de faire, à l'âge de quinze ou vingt ans, les plus gros vaisseaux qui demandaient auparavant une expérience de vingt-cinq ou trente années. En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, M. Renan imagina qu'il fallait bombarder Alger, ce qui ne se pouvait faire que de dessus des vaisseaux et paraissait absolument impraticable ; car jusque-là il n'était tombé dans l'esprit de personne que des mortiers pussent se passer d'une assiette solide. Les esprits originaux ont un sentiment naturel de leurs forces qui les rend entreprenants même sans qu'ils s'en aperçoivent : il osa inventer les galiotes à bombes. Aussitôt éclata

le soulèvement général dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un auteur connu que les succès élèveraient trop au-dessus de ses pareils. Cependant, après que dans les conseils il eût été traité de visionnaire et d'insensé, les galiotes passèrent, et dès là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'inventeur de faire construire ces nouveaux bâtiments, deux à Dunkerque et trois au Havre. Il s'embarqua sur ceux du Havre pour aller chercher ceux de Dunkerque ; et comme on doutait encore qu'ils pussent naviguer avec sûreté, celui qu'il montait, les deux autres étant déjà arrivés à Dunkerque, fut battu, presque à l'entrée de la rade, d'un ouragan des plus furieux et le plus propre que l'on pût souhaiter pour une épreuve incontestable. Le coup de vent renversa un bastion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande, submergea 90 vaisseaux sur toute la côte et la galiote de M. Renan, cent fois abîmée, échappa, contre toute apparence, sur les bancs de Flessingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il se rendit devant Alger avec ses cinq bâtiments de nouvelle fabrique, déjà bien sûr de leur bonté, il ne s'agissait plus que de leurs opérations et c'était le dernier retranchement des incrédules et des jaloux. Ils eurent sujet d'être bien contents d'une première épreuve. Un accident fut cause qu'une carcasse que M. Renan voulut tirer mît le feu à la galiote toute chargée de bombes et l'équipage, qui voyait déjà brûler les cordages et les voiles, se jeta à la mer. Les autres galiotes et les chaloupes armées, voyant ce bâtiment abandonné, crurent qu'il allait sauter dans le moment et ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant, M. de Remondis, major, voulut voir s'il n'y avait plus personne dedans et si tout était absolument hors d'espérance. Il força, l'épée à la main, l'équipage de sa chaloupe à nager, il vint à la galiote de M. Renan, sauta dedans et vit sur le pont M. Renan travaillant, lui troisième, à couvrir de cuir vert plus de quatre-vingts bombes chargées. Rencontre singulière de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un qu'on lui porte secours, l'autre que l'on se soit tenu en état de le recevoir et peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux chaloupes et les fit revenir. On jeta dans la galiote deux cents hommes, et quoique en même temps trois cents pièces d'artillerie de la ville, sous le feu desquelles elle était, tirassent dessus et fort juste, on vint à bout de la sauver. Le lendemain, M. Renan, plus animé de par ce nouveau succès, obtint de M. Duquesne

qui commandait que l'on fît une nouvelle épreuve. On remit les galiotes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de personnes furent écrasées dans les maisons, la confusion fut terrible aux portes de la ville d'où tout le monde voulait sortir à la fois pour se dérober à un genre de mort imprévu et les Algériens envoyèrent demander la paix. Mais les vents et la mauvaise saison vinrent à leur secours et l'armée navale ramena en France les galiotes à bombes victorieuses, non pas tant des Algériens que de leurs ennemis français. Le roi en fit faire un plus grand nombre et forma pour elles un nouveau corps d'officiers d'artillerie et de bombardiers, dont les rangs avec le reste de la marine furent réglés. Une seconde expédition d'Alger termina cette guerre et les galiotes à bombes qui foudroyèrent Alger en eurent le principal honneur.

M. Renan avait encore inventé de nouveaux mortiers qui chassaient les bombes plus loin et jusqu'à 1 700 toises. Mais nous supprimons désormais des détails qui seraient trop longs et il y a du superflu dans sa gloire. Il se crut dégagé de là après la mort de M. l'amiral à qui il était attaché : il demanda au roi et obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le roi le destina à servir en 1684 au siège de Luxembourg. Mais l'expédition de Gênes ayant été résolue, M. de Seignelai, qui la devait commander, jugea que M. Renan lui était nécessaire et le redemanda au roi. Après le bombardement de Gênes il fut envoyé à M. le maréchal de Bellefonds qui commandait en Catalogne, et qui lui donna la conduite du siège de Cadaquiers que M. Renan lui rendit au bout de quatre jours. De là il retourna trouver M. de Vauban qui fortifiait les frontières de Flandre et d'Allemagne. La vue continuelle des ouvrages de ce sublime ingénieur et de la manière dont il les conduisait, aurait seule suffisamment instruit un disciple aussi intelligent que M. Renan, mais, de plus, le maître, passionnément amoureux du bien public, ne demandait qu'à faire des élèves qui l'égalassent, et ce qui forma encore entre eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs et de vertus plus puissante que celle du génie. En 1688 ils furent envoyés l'un et l'autre à Philipsbourg dont M. de Vauban devait faire le siège sous les ordres de Monseigneur et parce que le roi écrivit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renan, qui avait sa part aux projets, eut de plus tout le soin

de l'exécution et tout le péril. Il conduisit ensuite les sièges de Manheim et de Frankendal. On n'imaginerait pas qu'au milieu d'une vie si agitée et si guerrière il faisait un livre. Il y travaillait cependant, puisqu'en 1689 parut la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*... M. Huygens condamna une des propositions fondamentales du livre qui est que, si un vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fussent un angle droit et qui aient chacune une vitesse déterminée, il décrit la diagonale du parallélogramme dont les deux côtés sont comme ces vitesses. Le défaut de cette proposition qui paraît d'abord naturelle et conforme à tout ce qui a été écrit en mécanique, était, selon M. Huygens, que les côtés du parallélogramme sont comme les forces et que les forces supposées ne sont pas comme les vitesses, mais comme les carrés des vitesses, car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau qui sont comme ces carrés, de sorte qu'il en résulte un autre parallélogramme et une autre diagonale. Et, pour que l'idée de M. Renan subsistât, il fallait que quand un corps poussé par deux forces décrit la diagonale d'un parallélogramme, les deux forces fussent non comme les côtés, mais comme leurs carrés, ce qui était inouï en mécanique. Une preuve que cette matière était assez délicate et qu'il était permis de s'y tromper, c'est que, malgré l'autorité de M. Huygens qui devait être d'un poids infini et malgré ses raisons, M. Renan eut ses partisans et entre autres le Père Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnait-elle quelques-uns qui ne s'en apercevaient pas ; peut-être la chaleur et l'assurance qu'il mettait dans cette affaire en entraînait-elle d'autres ; mais, enfin, ils étaient tous mathématiciens et M. de l'Hospital en écrivit à M. Jean Bernouilli, alors professeur à Groningue et lui exposa la question de manière que celui-ci, qui n'avait pas vu le livre de M. Renan, se déclara pour lui, autorité égale à celle de M. Huygens et qui rassurait bien l'auteur de la théorie, sans compter que l'exposition favorable de M. de l'Hospital marquait tout au moins une inclination secrète pour ce sentiment. Ce sera un sujet de scandale ou plutôt de joie pour les profanes que des géomètres se partagent; mais ce n'est pas sur la pure géométrie, c'est sur une géométrie mixte où il entre des idées de physique et avec elles, quelquefois, une partie de l'incertitude qui leur est naturelle...

Le nouveau roi d'Espagne, Philippe V, ne fut pas plutôt à Madrid qu'il demanda M. Renan au roi son grand-père qui

le lui envoya en toute diligence ; il ne devait être en Espagne que quatre ou cinq mois. Son principal objet était de mettre en état de sûreté les plus importantes places, comme Cadix... En 1702, les galions d'Espagne revenus d'Amérique étant allés dans le port de Vigo en Galice, escortés par une flotte française, M. Renan cria que les deux flottes étaient perdues si elles ne sortaient incessamment. Le conseil d'Espagne opposait quelques raisons à cet avis, du moins des raisons qui allaient à différer et il était rassuré par les généraux des deux flottes qui ignoraient leur péril. De plus ils se mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renan obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne se donne point pour des affaires publiques dont on n'est point chargé, que l'on transporterait à terre trente millions d'écus que les gallions apportaient. Il y vola et y mit une vivacité d'exécution que l'on n'avait point vue en Espagne, de temps immémorial. Il fit marcher trois ou quatre cents chariots de toute la Galice et dix-huit millions étaient déjà déchargés quand des ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnèrent encore une demi-journée à M. Renan qui s'en servit à leur enlever les douze millions restants. Quand ils furent maîtres de Vigo et débarqués, ils voulurent marcher à l'argent qui fuyait dans les terres ; mais M. Renan les contint avec seulement trois cents chevaux qu'il avait ; car toutes les milices avaient fui au premier coup de canon. Il couvrit les chariots dont le dernier n'était pas à deux lieues et sauva près de cent millions à l'Espagne, moins glorieux de les avoir sauvés qu'affligé d'avoir pu sauver la flotte et d'en avoir été empêché... Le siège de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit encore un honneur plus singulier. Il était destiné à y suivre le roi d'Espagne et, en effet, il l'accompagna assez loin ; mais les cabales de cour l'arrachèrent de là ; on prenait pour prétexte qu'il était nécessaire à Cadix, car on ne lui pouvait nuire que sous des prétextes honorables. Il était fort naturel qu'en guettant la partie il souhaitât qu'on s'aperçût de son absence devant Barcelone ; mais, au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regretté ; il laissa au roi en présence de ses principaux ministres les vues particulières qu'il avait pour la conduite de ce siège et qu'il croyait indispensables. Cependant, c'était là peut-être une vengeance qu'il prenait de ses ennemis ; il tachait d'assurer le bien des affaires qu'ils traversaient. Il arriva à Cadix, où selon les magnifiques promesses de ceux qui l'y

faisaient envoyer, il devait trouver deux cent mille écus de fonds pour les fortifications. Il n'y trouva pas un sol, et il eut recours à un expédient qu'il avait déjà pratiqué en d'autres occasions pareilles; il s'engagea en son nom à des négociants pour les affaires publiques et les soutint tant qu'il eut du bien et du crédit. On peut croire que les ministres mêmes qui le desservaient le connaissaient assez bien pour compter sur cette générosité comme sur un secours qui ne leur coûterait rien. Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour et de travaux continuels en Espagne, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus longtemps. Il vendit tout ce qu'il avait pour faire son voyage et arriver en France à Saint-Jean-Pied-de-Port avec une seule pistole de reste ; retour dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les âmes bien faites. Il avait trouvé en Espagne un gentilhomme du nom d'Elissagaray qui lui apprit qu'il était son parent et lui communiqua des titres de famille dont il n'avait jamais eu connaissance. La maison d'Elissagaray était ancienne dans la Navarre et il y a apparence que quand Jean d'Albret, roi de Navarre, se retira en Béarn après la perte de son royaume, quelqu'un de cette maison l'y suivit et de là était descendu M. Renan. Toutes ses actions lui avaient rendu cette généalogie assez inutile. Il rapportait aussi d'Espagne le titre de lieutenant général des armées du roi catholique, qu'il aurait eu plus tôt si on n'en eût pas imposé à sa Majesté... Il se retrouva donc ici accablé de dettes dans un temps qui ne lui permettait presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointements qui lui étaient dus, sans aucun avancement ni aucune grâce de la cour, seulement avec une belle et inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune et enfin la paix vint...

Pendant le séjour d'Espagne, il avait perdu le fil du service de France et une certaine habitude de traiter avec les ministres et avec le roi même, infiniment précieuse aux courtisans. On devient aisément inconnu à la cour. Cependant il se flattait toujours de la bonté du roi et l'état de sa fortune le forçait à faire auprès de Sa Majesté une démarche très pénible pour lui. Il fallait qu'il lui demandât une audience pour lui rappeler ses services passés et la situation où il se trouvait. Heureusement il en fut dispensé par un événement singulier. Malte se crut menacé par les Turcs et le Grand Maître fit demander au roi par son ambassadeur M. Renan pour être le défenseur

de son île. Le roi l'accorda au Grand Maître et M. Renan, en prenant congé de Sa Majesté, eut le plaisir de ne point lui parler de ses affaires et de s'assurer seulement d'une audience à son retour. L'alarme de Malte était fausse et le roi mourut. M. Renan qui avait l'honneur d'être connu de tout temps et fort estimé de duc d'Orléans, M. Régent, et qui même avait servi sous lui en Espagne, n'eut plus besoin de solliciter des audiences. Il fut fait conseiller du conseil de marine et grand-croix de l'Ordre de Saint-Louis. Son Altesse Royale ayant formé le dessein de faire dans le royaume quelques essais d'une taille proportionnelle ou dîme qu'avait proposée M. de Vauban [la dîme royale] et qui devait remédier aux anciens et intolérables abus de la Taille arbitraire, M. Renan accepta avec joie la commission d'aller avec M. le comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'élection de Niort. Tout le zèle de M. Renan pour la patrie fut employé à l'ouvrage dont il était chargé et ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui n'ont pu l'accuser que d'erreurs, accusation toujours douteuse par elle-même et du moins fort légère par rapport à la nature humaine. C'est un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de se tromper. Il mourut en traitement, à Pougues, peut-être par imprudence dans la manière dont il se traitait lui-même. La mort de cet homme qui avait passé une assez longue vie à la guerre, dans les cours, dans les tumultes du monde, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie et incapable par son caractère d'être légèrement persuadé, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle et il avait une impatience de philosophe et de chrétien que ce voile importun lui fût ôté. Quelle différence, disait-il, d'un moment au moment suivant ! Je crois passer tout à coup des plus profondes ténèbres à une parfaite lumière ! Il avait été choisi pour être honoraire dans cette académie, aussitôt qu'il y en avait eu, c'est-à-dire en 1699. La nature presque seule l'avait fait géomètre. Les livres du Père Malebranche dont il était plein inspirent assez le mépris de l'érudition et d'ailleurs il n'avait pas eu le loisir d'en acquérir. Il sauvait son ignorance par un aveu libre et ingénu qui, pour dire le vrai, ne devait pas coûter beaucoup à un homme si plein de talents. Il ne démordait guère, ni de ses entreprises, ni de ses opinions assurait davantage le succès de ses entreprises et donnait moins de crédit à ses opinions. Du reste, la valeur, la probité, le désintéressement, l'envie

d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, tout cela était chez lui au plus haut point. Une piété toujours égale avait régné d'un bout de sa vie à l'autre et sa jeunesse aussi peu licencieuse que l'âge plus avancé n'avait pas été occupée des plaisirs qu'on lui aurait le plus aisément pardonnés.

M. LE MARQUIS DE DANGEAU

Philippe de Courcillon naquit le 21 septembre 1638, de Louis de Courcillon, marquis de Dangeau, et de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux Duplessis-Mornay. Dès le temps de Philippe-Auguste, les seigneurs de Courcillon sont appelés *Milites*, ou chevaliers. Leurs descendants embrassèrent le calvinisme.

Le marquis de Dangeau fut élevé en homme de sa condition. Il avait une figure fort aimable, et beaucoup d'esprit naturel, qui allait même jusqu'à faire agréablement des vers. Il se convertit assez jeune à la religion catholique.

En 1657 ou 58, il servit en Flandre, capitaine de cavalerie sous Turenne. Après la paix des Pyrénées, un grand nombre d'officiers français, qui ne pouvaient souffrir l'oisiveté, allèrent chercher la guerre dans le Portugal, que l'Espagne voulait remettre sous sa domination. Comme ils jugeaient que malgré la paix les vœux de la France étaient au moins pour le Portugal, ils préférèrent le service de cette couronne, mais Dangeau, avec la même ardeur militaire, eut des vues tout opposées, et se donna à l'Espagne. Peut-être crut-il qu'il était à propos, pour la justification de la France, qu'elle eût des sujets dans les deux armées ennemies, ou que la reine, mère du roi, et celle qu'il venait d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'était leur faire la cour d'une manière assez adroite, que d'entrer dans le parti qu'elles favorisaient. Il se signala au siège et à la prise de Giromena, sur les Portugais ; il s'était trouvé partout, et don Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au roi d'Espagne un courrier mieux instruit, pour lui rendre compte de ce succès de ses armes. Le roi d'Espagne voulut s'attacher le marquis de Dangeau, et lui offrit un régiment de 1 200 chevaux, avec une grosse pension ; mais il trouva un Français trop passionné pour son roi et pour sa patrie.

A son retour en France, Dangeau sentit l'utilité de son ser-

vice d'Espagne. Les deux reines, qui étaient bien aises de l'entendre parler de leur pays et de la cour de Madrid, et même en leur langue qu'il avait assez bien apprise, vinrent bientôt à goûter son esprit et ses manières, et le mirent de leur jeu, qui était alors le reversi. Cette grâce, d'autant plus touchante en ce temps-là, que le jeu n'avait pas encore tout confondu, aurait suffi pour flatter vainement un jeune courtisan qu'elle aurait ruiné ; mais ce fut pour lui la source d'une fortune considérable.

Il avait souverainement l'esprit du jeu. Quand feu Leibniz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les différents jeux qu'ils ont inventés, il en pénétra toute l'algèbre, cette infinité de rapports de nombres qui y règnent, et toutes ces combinaisons délicates et presque imperceptibles qui y sont enveloppées et quelquefois compliquées entre elles d'une manière à se dérober aux plus subtiles spéculations ; et il est vrai que si tous ceux qui jouent étaient de bons joueurs, ils seraient ou grands algébristes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de finesse : ils se conduisent par des vues très confuses, et à l'aventure ; et les jeux les plus savants, les échecs mêmes, ne sont, pour la plupart des gens, que de purs jeux de hasard. Dangeau, avec une tête naturellement algébrique, et pleine de l'art des combinaisons, puisé dans ses réflexions seules, eut beaucoup l'avantage au jeu des reines. Il suivait des théories qui n'étaient connues que de lui, et résolvait des problèmes qu'il était seul à se proposer. Cependant, il ne ressemblait pas à ces joueurs sombres et sérieux, dont l'application profonde découvre le dessein, et blesse ceux qui ne pensent pas tant : il parlait avec toute la liberté d'esprit possible ; il divertissait les reines, et égayait leur perte. Comme elle allait à des sommes assez fortes, elle déplut à l'économie de Colbert, qui en parla au roi, même avec quelque soupçon. Le roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, et, placé derrière le marquis de Dangeau, sans en être aperçu, il se convainquit par lui-même de son exacte fidélité ; et il fallut le laisser gagner tant qu'il voudrait. Ensuite le roi l'ôta du jeu des reines ; mais ce fut pour le mettre du sien, avec une dame qu'il prenait grand soin d'amuser agréablement. L'algèbre et la fortune n'abandonnèrent pas Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agréments qu'il pouvait trouver dans une cour pleine de galanterie, et que l'air de faveur où il était alors lui aurait

seul attirés, quand sa figure n'aurait pas été d'ailleurs telle qu'elle était, il sera impossible de s'imaginer une vie de courtisan plus brillante et plus délicieuse.

Un jour, qu'il allait se mettre au jeu du roi, il demanda à Sa Majesté un appartement dans Saint-Germain, où était la cour. La grâce était difficile à obtenir, parce qu'il y avait peu de logements en ce lieu-là. Le roi lui répondit qu'il la lui accorderait, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers qu'il ferait pendant le jeu ; mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au roi. Il les avait faits exactement comptés, et placés dans sa mémoire ; et ces trois efforts n'avaient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes et vives qu'il demande à chaque instant.

Sa poésie lui valut encore une autre aventure, précieuse pour un courtisan qui sait que dans le lieu où il vit rien n'est bagatelle. Le roi et feu Madame avaient entrepris de faire des vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages, qui n'étaient que trop bons ; ils se soupçonnèrent réciproquement d'avoir eu du secours ; et par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même marquis de Dangeau, à qui ils s'étaient adressés chacun avec beaucoup de mystère, était l'auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avait été ordonné de part et d'autre de ne pas faire trop bien ; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettait guère de bien obéir ; et qui sait même s'il ne fit pas de son mieux, exprès pour être découvert?

Quand la bassette vint à la mode, il en conçut bientôt le fin par son algèbre naturelle : mais il conçut aussi que la véritable algèbre était encore plus sûre ; et il fit calculer ce jeu par feu Sauveur, qui commença par là sa réputation à la cour, ainsi qu'il a été dit dans son éloge. L'algébriste naturel ne méprisa point l'algébriste savant, quoiqu'il arrive assez ordinairement que, pour quelques dons qu'on a reçus de la nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, et qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre homme, devenu fort célèbre, mais alors naissant, avait songé à se faire par Dangeau une entrée à la cour. C'est Despréaux qui lui adressa le second ouvrage qu'il donna au public, sa satire sur la noblesse. Le héros était bien choisi et par sa naissance, et par sa réputation de se connaître

en vers, et par la situation où il était, et par son inclination à favoriser le mérite. Les plus satiriques et les plus misanthropes sont assez maîtres de leur bile, pour se ménager adroitement des protecteurs.

En 1665, le roi fit Dangeau colonel de son régiment, qui, depuis quatre ou cinq ans qu'il était sur pied, n'en avait pas eu d'autre que Sa Majesté elle-même, dont un simple particulier devenait en quelque sorte le successeur immédiat. On sait que le feu roi a toujours regardé ce régiment comme lui appartenant plus que le reste de ses troupes. Le nouveau colonel y fit une dépense digne de sa reconnaissance et de la prédilection du roi. Il servit à la tête de sa troupe à la campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années il se défit du régiment, pour s'attacher plus particulièrement à la personne seule du roi, qu'il suivit toujours dans ses campagnes en qualité de son aide de camp.

Comme il était fort instruit dans l'histoire, surtout dans la moderne, dans les généalogies des grandes maisons, dans les intérêts des princes, enfin, dans toutes les sciences d'un homme de cour, si cependant elles conservent encore longtemps cette qualité, le roi eut la pensée de l'envoyer ambassadeur en Suède ; mais il supplia très humblement Sa Majesté de ne le pas tant éloigner d'elle, et de ne lui donner que des négociations de moindre durée, et dans les pays plus voisins, si elle jugeait à propos de lui en donner quelques-uns. Les rois aiment que l'on tienne à leur personne, et ils se défient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses désirs : il alla plusieurs fois envoyé extraordinaire vers les électeurs du Rhin ; et ce fut lui qui avec le même caractère conclut, malgré beaucoup de difficultés, le mariage du duc d'York, depuis Jacques II, avec la princesse de Modène. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du roi.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le feu roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais offices à personne auprès de Sa Majesté. Il a eu toutes les grâces et toutes les dignités auxquelles, pour ainsi dire, il avait droit, et qu'une ambition raisonnable lui pouvait promettre. Il n'a jamais eu le désagrément qu'elles aient fait une nouvelle surprenante pour le public. Il a été gouverneur de Touraine, le premier des six menins que le feu roi donna à Monseigneur grand-père

du roi, chevalier d'honneur des deux dauphines de Bavière et de Savoie, conseiller d'État d'épée, chevalier des ordres du roi, Grand Maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, et de Saint-Lazare de Jérusalem.

Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il songea aussitôt à relever un ordre extrêmement négligé depuis longtemps, et presque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des chevaliers ; il renouvela l'ancienne pompe de leur réception et de toutes les cérémonies, ce qui touche le public plus qu'il ne pense lui-même ; il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq commanderies nouvelles ; enfin, il employait les revenus et les droits de sa grande maîtrise à faire élever en commun dans une maison destinée à cet usage douze jeunes gentilshommes des meilleures noblesses du royaume. On les appelait les élèves de Saint-Lazare ; et ils devaient illustrer l'ordre par leurs noms, et par le mérite dont ils lui étaient en partie redevables. Cet établissement dura près de dix ans : mais il lui aurait fallu, pour subsister, des temps plus heureux, et des secours de la part du roi, dont les guerres continuelles ôtèrent entièrement l'espérance. Ainsi Dangeau eut le déplaisir de voir sa générosité arrêtée dans sa course, et ses revenus appliqués à ses seuls besoins. Il a laissé l'ordre en état que le duc de Chartres ait daigné être son successeur.

Son goût déclaré pour les lettres et pour tous ceux qui s'y distinguaient, et un zèle constant de les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de marquis de l'Hôpital, lui convenait, et que l'Académie des Sciences pouvait le partager avec l'Académie française. Il n'accepta la place qu'en faisant bien sentir la noble pudeur qu'il avait de succéder à un des premiers géomètres de l'Europe, lui qui ne s'était nullement tourné de ce côté-là ; et il n'a jamais paru ici sans y apporter une modestie flatteuse pour l'Académie, et cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 septembre 1720, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il avait soutenu dans un âge assez avancé les plus cruelles opérations de la chirurgie, et deux fois l'une des deux, toujours avec un courage singulier. Ce courage est tout différent de celui qu'on demande à la guerre, et moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

Le marquis de Dangeau avait été en liaison particulière avec les plus grands hommes de son temps, le grand Condé, Turenne, et les autres héros de toute espèce que le siècle du feu roi a

produits. Il connaissait le prix, si souvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette et entière, et il apportait à se la conserver tout le soin qu'elle mérite. Ce n'est pas là une légère attention, ni qui coûte peu, surtout à la cour, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, et où les plus faibles apparences suffisent pour fonder les jugements les plus décisifs, pourvu qu'ils soient désavantageux. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse, qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux et bienfaisant.

Il avait épousé en premières noces Françoise Morin, sœur de la feue maréchale d'Estrées, dont il n'a eu que feu Mme la duchesse de Montfort ; et en secondes noces, la comtesse de Leuvestein, de la maison palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

M. DES BILLETTES

Gilles Filleau des Billettes naquit à Poitiers en 1634, de Nicolas Filleau, écuyer, et d'une dame qui était d'une bonne noblesse de Poitou. L'aïeul paternel de Nicolas Filleau était sorti de la ville d'Orléans avec sa famille dans le temps que les calvinistes y étaient les plus forts, il se déroba à leur persécution qu'il s'était attirée par son zèle pour la religion et il abandonna tout ce qu'il avait de biens dans l'Orléanais. Le père de M. des Billettes, établi à Poitiers, entra dans les affaires du roi et y fit une fortune assez considérable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons et deux filles mariées dans deux des meilleures maisons de la haute et basse Marche. Les deux frères de M. des Billettes, qui étaient ses aînés, ont été M. de la Chaise et M. de Saint-Martin, tous deux connus par deux ouvrages forts différents, l'un par la *Vie de saint Louis*, l'autre par la traduction de *Don Quichotte*. Les trois frères avaient un esprit héréditaire de religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les sciences ; et tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attachèrent à Mme de Longueville, à M. le duc de Roannez, à un certain nombre de personnes dont l'esprit et les lumières n'ont pas été contestées et dont les mœurs et les maximes n'ont été accusées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entière indifférence pour la fortune, soutenu dans cette disposition par un grand fonds de piété, a toujours vécu sans ambition, sans aucune de ces vues qui agitent tant les hommes, occupé de lectures et d'études où son goût le portait et encore plus des pratiques prescrites par le christianisme. Telle a été sa carrière d'un bout à l'autre. Une de ses journées les représentait toutes. La religion seule fait quelquefois des conversions surprenantes et des changements miraculeux ; mais elle ne fait guère une vie égale et uniforme si elle n'est entée sur un naturel philosophe. Il était versé dans l'histoire, dans les généalogies des grandes maisons de l'Europe, même dans la connaissance des livres qui fait une science à part.

Il avait dressé le catalogue d'une bibliothèque générale bien entendue, économisée et complète pour qui n'eût voulu que bien savoir. Surtout il possédait le détail des arts, de ce prodigieux nombre d'industries singulières inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement observées par ceux qui les exercent, négligées par les savants les plus universels qui ne savent pas même qu'il y ait là quelque chose à apprendre pour eux et cependant merveilleuses et ravissantes dès qu'elles sont vues avec des yeux éclairés. La plupart des espèces d'animaux, comme les abeilles, les araignées, les castors, ont chacun un art particulier, mais unique et qui n'a point parmi eux de premier inventeur ; les hommes ont une infinité d'arts différents, qui ne sont point nés avec eux et dont la gloire leur appartient. Comme l'Académie avait conçu le dessein d'en faire la description, elle crut que M. des Billettes lui était nécessaire et elle le choisit pour être un de ses pensionnaires mécaniciens, à son renouvellement en 1699. Il disait qu'il était étonné du choix, mais il le disait simplement, rarement et à peu de personnes, ce qui attestait la sincérité du discours ; car, s'il l'eût fait sonner bien haut et beaucoup répété, il n'eût fait que rechercher des contradicteurs. Les descriptions d'art qu'il a faites paraîtront avec un grand nombre d'autres dans le recueil que l'Académie en doit donner au public. Aucun ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort et c'est une circonstance favorable à son extrême modestie. Un régime exact et même des austérités lui valurent une santé assez égale. Elle s'affaiblissait peu à peu par l'âge ; mais elle ne dégénérait pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de toute sa raison et, le 10 août 1720, il prédit sa

mort pour le 15 suivant où elle arriva en effet. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. Il s'était marié deux fois et toutes les deux à des demoiselles du Poitou ; il n'en a point laissé d'enfants vivants.

Une certaine candeur qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, était une de ses qualités dominantes. On sentait dans ses discours, dans ses manières, le vrai orné de la plus grande simplicité. Le bien public, l'ordre ou plutôt tous les différents établissements particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule et même violés par une mauvaise gloire, étaient pour lui les objets d'une passion vive et délicate. Il la portait à tel point, et en même temps cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux d'exposer au public que, quand il passait sur les marches du Pont-Neuf, il en prenait les bouts qui étaient moins usés afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas bientôt un glacis ; mais une si petite attention s'ennoblissait par son principe ; et combien ne serait-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? Personne n'a jamais mieux su soulager et les besoins d'autrui et la honte de les avouer. Il disait que ceux dont on refusait le secours avaient eu l'art de s'attirer ce refus ou n'avaient pas eu l'art de le prévenir et qu'ils étaient coupables d'être refusés. Il souhaitait fort de se pouvoir dérober à cet éloge funèbre dont l'usage est établi parmi nous et, en effet, il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie que du moins la brièveté de l'éloge répondra à son intention.

LE COMTE D'ARGENSON

Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson naquit à Venise, le 4 novembre 1652, de René Voyer de Paulmy, chevalier, comte d'Argenson, et de dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche héritière d'Angoumois.

La maison de Voyer remonte, par des titres et des filiations bien prouvées, jusqu'à Étienne Voyer, sire de Paulmy, qui accompagna saint Louis dans ses deux voyages d'outre-mer. Il avait épousé Agathe de Beauvau. Depuis lui, on voit toujours la seigneurie de Paulmy en Touraine, possédée par ses descen-

dants, toujours des charges militaires, des gouvernements de villes ou de provinces, des alliances avec les plus grandes maisons, telles que celles de Montmorency, de Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainsi nous pouvons négliger tout ce qui précède cet Étienne, et nous dispenser d'aller jusqu'à un Basile, chevalier grec, mais d'origine française qui, sous l'empire de Charles le Chauve, sauva la Touraine de l'invasion des Normands, et eut de l'empereur la terre de Paulmy pour récompense. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, et qui devient lui-même un titre.

Au commencement du règne de Louis XIII, René Voyer, fils de Pierre, chevalier de l'ordre et grand bailli de Touraine, et qui avait pris le nom d'Argenson d'une terre entrée dans sa maison par sa grand'mère paternelle, alla apprendre le métier de la guerre en Hollande, qui était alors la meilleure école militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa mère, Élisabeth Hurault de Cheverny, nièce du chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales et des siennes, des espérances plus flatteuses et plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti de la robe, le déterminèrent à l'embrasser. Il fut le premier magistrat de son nom, mais presque sans quitter l'épée ; car ayant été reçu conseiller au Parlement de Paris en 1620, âgé de vingt-quatre ans, et bientôt après ayant passé à la charge de maître des requêtes, il servit en qualité d'intendant au siège de la Rochelle, et dans la suite il n'eut plus ou que des intendances d'armées, ou que des intendances des provinces dont il fallait réprimer les mouvements excités, soit par les seigneurs, soit par les calvinistes. Les besoins de l'État le firent souvent changer de poste, et l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle province, dont l'administration demandait un mélange singulier, et presque unique, de hauteur et de douceur, de hardiesse et de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de sièges, il servit autant de sa personne, et beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec la maison de Savoie, alors divisée. Enfin, après tant d'emplois et de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avait fait ; et, comme il était veuf, il se mit dans l'état

ecclésiastique : mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république ; et il n'accepta l'ambassade que par un motif de religion, et à la condition qu'elle ne serait pas plus d'un an, et que, quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès lors conseiller d'État, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise, en 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut en quatorze jours. Son fils aîné, qui avait eu en vingt et un ans l'intendance d'Angoumois, Aunis et Saintonge, se trouva à vingt-sept ans ambassadeur à Venise. Il fit élever à son père, dans l'église de Saint-Job, un mausolée qui était un ornement même pour une aussi superbe ville, et le sénat s'engagea, par un acte public, à avoir soin de le conserver.

Pendant le cours de son ambassade, qui dura cinq ans, naquit à Venise M. d'Argenson. La république voulut être sa marraine, lui donna le nom de Marc, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui permit à lui et à toute sa postérité de mettre sur le haut de leurs armes celles de l'État avec le cimier et la devise, témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avait de l'ambassadeur.

Son ambassade finie, il se retira dans ses terres, peu satisfait de la cour, et avec une fortune assez médiocre, et n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Son fils, trop jeune pour une si grande inaction, voulait entrer dans le service : mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la charge de lieutenant général au présidial d'Angoulême, qui lui venait de son aïeul maternel. Les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours en quelques provinces, le connurent dans leur voyage, et sentirent bientôt que son génie et ses talents étaient trop à l'étroit sur un petit théâtre. Ils l'exhortèrent vivement à venir à Paris, et il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec sa compagnie. La véritable cause n'en était peut-être que cette même supériorité de génie et de talents, un peu trop mise au jour et trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors contrôleur général, qui, pour assurer de ce qu'il valait, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de finances dont il confiait le soin. On l'obligea à se faire maître des requêtes sur la foi de son mérite ; et, au bout de trois ans, il fut lieutenant général de police de la ville de Paris, en 1697.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes sans en avoir aucune connaissance ; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ; reconnaître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeraient pas ou ne s'acquitteraient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir ; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants ; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être partout sans être vu ; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir et des caractères qu'il faut prendre : mais la voix publique répondra si d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi le feu roi se reposait-il entièrement de Paris sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y serait glissé dans les ténèbres : cet inconnu, quoique ingénieux qu'il fût à se cacher, était toujours sous ses yeux ; et si enfin quelqu'un lui échappait, du moins, ce qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire

bien caché. Il avait mérité que, dans certaines occasions importantes, l'autorité souveraine et indépendante des formalités appuyât ses démarches ; car la justice serait quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osait jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné et accablé, dans ses audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie peu instruits même de ce qui les amenait, vivement agités d'intérêts très légers et souvent très mal entendus, accoutumés à mettre à la place du discours un bruit insensé ; il n'avait ni l'inattention ni le dédain qu'auraient pu s'attirer les personnes ou les matières : il se donnait tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public : il se conformait aux façons de penser les plus basses et les plus grossières ; il parlait à chacun sa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût ; il accommodait sa raison à l'usage de ceux qui la connaissaient le moins ; il conciliait avec bonté des esprits farouches, et n'employait la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles, ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminait par un trait de vivacité plus convenable et aussi efficace. Il s'égayait lui-même, autant que la magistrature le permettait, de fonctions souverainement ennuyeuses et désagréables, et il leur prêtait de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffrait, s'en prenait en partie à d'Argenson, qui cependant tâchait, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Le magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver et par la confiance que la populace, quoique furieuse, avait toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison où une troupe nombreuse voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla et apaisa tout. Il savait quel est le pouvoir d'un magistrat sans armes ; mais on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de conseiller d'État.

Il n'a pas seulement exercé son courage dans des occasions où il s'agissait de sa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avait pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de se trouver aux incendies, et d'y arriver

des premiers. Dans ces moments si pressants et dans cette affreuse confusion, il donnait les ordres pour le secours, et en même temps il en donnait l'exemple, quand le péril était assez grand pour le demander. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard, il fallait, pour prévenir un embrasement général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port et les détachements du régiment des gardes hésitaient à tenter ce passage. D'Argenson le franchit le premier, et se fit suivre des plus braves, et l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brûlés, et fut plus de vingt heures sur pied dans une action continuelle. Il était fait pour être Romain, et pour passer du sénat à la tête d'une armée.

Quelque étendue que fût l'administration de la police, le feu roi ne permit pas que d'Argenson s'y renfermât entièrement ; il l'appelait souvent à d'autres fonctions plus élevées et plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnaient avec le maître, relation toujours si précieuse et si recherchée. Tantôt il s'agissait d'accommodement entre personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les tribunaux ordinaires, et les noms exigeaient un certain respect auquel le public eût manqué. Tantôt c'étaient des affaires d'État qui demandaient des expédients prompts, un mystère adroit et une conduite déliée. Enfin, d'Argenson vint à exercer réglément auprès du roi un ministère secret et sans titre, mais qui n'en était que plus flatteur, et n'en avait même que plus d'autorité.

Comme la juridiction de la police le rendait maître des arts et métiers que l'Académie a entrepris de décrire et de perfectionner, ce qui la mettait dans une relation nécessaire avec lui pour les détails de l'exécution, et que d'ailleurs il avait pour les sciences tout le goût, et leur accordait toute la protection que leur devait un homme d'autant d'esprit et aussi éclairé, la Compagnie voulut se l'acquérir, et elle le nomma en 1716 pour un de ses honoraires. Bientôt après, comme si une dignité si modeste en eût dû annoncer de plus brillantes, le régent du royaume, qui avait commencé par l'honorer de la même confiance et du même ministère secret que le feu roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires ; et enfin, au commencement de 1718, le fit garde des sceaux et président du conseil des finances. Il avait été lieutenant de police vingt et un ans, et depuis longtemps les suffrages des bons citoyens le nommaient à des places plus élevées :

mais la sienne était trop difficile à remplir ; et la réputation singulière qu'il s'y était acquise devenait un obstacle à son élévation. Il fallait un effort de justice pour le récompenser dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux ministères, dont chacun demandait un grand homme, et tous ses talents se trouvèrent d'un usage heureux. L'expédition des affaires du conseil se sentit de sa vivacité ; il accorda ou refusa les grâces qui dépendaient du sceau, selon sa longue habitude de savoir placer la douceur et la sévérité : surtout il soutint avec sa vigueur et sa fermeté naturelles l'autorité royale, d'autant plus difficile à soutenir dans les minorités, que ce ne sont pas toujours des malintentionnés qui résistent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du roi, le mit en état de faire payer, dès la première année qu'il fut à la tête des finances, seize millions d'arrérages des rentes de la ville, sans préjudice de l'année courante ; et, outre le crédit qu'il redonnait aux affaires, il eut le plaisir de marquer bien solidement aux habitants de Paris l'affection qu'il avait prise pour eux en les gouvernant. Dans cette même année, il égala la recette et la dépense ; équation, pour parler la langue de cette Académie, plus difficile que toutes celles de l'algèbre. C'est sous lui qu'on a appris à se passer des traités à forfait, et à établir des régies qui font recevoir au roi seul ses revenus, et le dispensent de les partager avec des espèces d'associés. Enfin, il avait un projet certain pour diminuer par des remboursements effectifs les dettes de l'État : mais d'autres vues, et qui paraissaient plus brillantes, traversèrent les siennes ; il céda sans peine aux conjonctures, et se démit des finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la magistrature, il ne le fut encore que pour peu de temps ; mais ce peu de temps valut à l'État un règlement utile. Les bénéfices, tombés une fois entre les mains des réguliers, y circulaient ensuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompaient la loi en la suivant à la lettre. D'Argenson remédia à cet abus par deux déclarations qui préviennent, si cependant on ose l'assurer, surtout en cette matière, tous les stratagèmes de l'intérêt.

Le bien des affaires générales, qui changent si souvent de face, parut désirer qu'il remît les sceaux : il les remit au commencement de juin 1720. Il conservait pleinement l'estime et l'affection du prince dont il les avait reçus, et il gagnait de la tranquillité pour les derniers temps de sa vie. Il n'eut pas besoin de

toutes les ressources de son courage pour soutenir son repos ; mais il employa, pour en bien user, toutes celles de la religion. Il mourut le 8 mai 1721.

Il avait une gaieté naturelle, et une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits, qui seuls auraient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendaient témoignage qu'il ne gémissait pas sous le poids énorme qu'il portait. Quand il n'était question que de plaisir, on eût dit qu'il n'avait étudié toute sa vie que l'art si difficile, quoique frivole, des agréments et du badinage. Il ne connaissait point à l'égard du travail la distinction des jours et des nuits ; les affaires avaient seules le droit de disposer de son temps, et il n'en donnait à tout le reste que ce qu'elles lui laissaient de moments vides, au hasard et irrégulièrement. Il dictait à trois ou quatre secrétaires à la fois, et souvent chaque lettre eût mérité par sa matière d'être faite à part, et semblait l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ses propres dépens des procès, même considérables ; et un trait rare en fait de finances, c'est d'avoir refusé à un renouvellement de bail cent mille écus qui lui étaient dus par un usage établi ; il les fit porter au trésor royal, pour être employés au paiement des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Quoique les occasions de faire sa cour soient toutes, sans nulle distinction, infiniment chères à ceux qui approchent les rois, il en a rejeté un grand nombre, parce qu'il se fût exposé au péril de nuire plus que les fautes ne méritaient. Il a souvent épargné des événements désagréables à qui n'en savait rien, et jamais le récit du service n'allait mendier de la reconnaissance. Autant que par sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savait se rendre redoutable au peuple dont il faut être craint, autant par ses manières et par ses bons offices, il savait se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. Les personnes dont j'entends parler ici sont en si grand nombre et si importantes, que j'affaiblirais son éloge en y faisant entrer la reconnaissance que je lui dois, et que je conserverai toujours pour sa mémoire.

Il avait épousé dame Marguerite Le Fèvre de Caumartin, dont il a laissé deux fils, l'un conseiller d'État et intendant de Maubeuge, l'autre son successeur dans la charge de la police, et une fille mariée à M. de Colande, maréchal de camp, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

M. COUPLET

[*Un roi des eaux.*]

Claude-Antoine Couplet naquit à Paris le 20 avril 1642, d'Antoine Couplet, bourgeois de Paris. Son père le destina au barreau, sans consulter et apparemment sans connaître ses talents et son goût qui le portait aux mathématiques et particulièrement aux mécaniques. Elles lui causèrent beaucoup de distractions dans ses études : cependant il fut reçu avocat ; mais il quitta bientôt cette profession forcée et se donna entièrement à celle que la nature lui avait choisie. Il chercha de l'instruction et du secours dans le commerce de M. Buhot, cosmographe et ingénieur du roi qui, après avoir reconnu ses dispositions, se fit un plaisir de les cultiver : il voulut même serrer par une alliance la liaison que la science avait commencée entre eux et en 1665 il fit épouser sa belle-fille à son élève alors âgé de vingt-quatre ans. En 1666 fut formée l'Académie des Sciences. M. Buhot fut formé par M. Colbert pour en être et, quelque temps après, M. Couplet y entra ; on lui donna un logement à l'observatoire et la garde du cabinet des machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette Compagnie.

En 1670, Couplet acheta de M. Buhot la charge de professeur de mathématiques de la grande écurie. Il était forcé d'aller très souvent à Versailles et dans ces temps-là le roi y fit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La science des eaux et des nivellements fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle et M. Couplet qui ne demandait qu'à s'instruire et à s'exercer en eut des occasions à souhait... Employé souvent à des ouvrages de particuliers, il s'y conduisait toujours d'une manière dont sa famille seule pouvait se plaindre ; il ne voulait que réussir et il y mettait de son argent pour perfectionner ou pour hâter les travaux ; loin de faire valoir ses soins et ses peines, il en parlait avec une modestie qui enhardissait à le recompenser mal et ce n'était jamais un tort avec lui que le peu de reconnaissance. Ce qu'il a fait de plus considérable a été à Coulanges-la-Vineuse, petite ville de Bourgogne à trois lieues d'Auxerre. Coulanges est riche en vins et de là vient son épithète qui lui convient

d'autant mieux qu'elle n'avait que du vin et point d'eau. Les habitants étaient réduits à des mares et, comme elles étaient souvent à sec, ils allaient fort loin chercher un puits qui tarissait aussi et les renvoyait à une fontaine éloignée de là d'une lieue. Afin que l'on ne manquât point d'eau dans les incendies, chaque habitant était obligé par ordonnance de police à avoir à sa porte un tonneau toujours plein et, malgré cette précaution, la ville avait eu trois grands incendies en trente ans et à l'un on avait été obligé de jeter du vin sur le feu. Ils avaient obtenu en 1671 un arrêt du conseil qui leur permettait de lever sur chaque pièce de vin qui sortirait de leur territoire un impôt dont le produit serait employé à chercher de l'eau et à toutes les dépenses nécessaires ; mais les ingénieurs qui avaient tenté cette entreprise l'avaient tentée sans succès, quoique vivement animés et par l'utilité et par la gloire. M. d'Aguesseau, alors procureur général et aujourd'hui chancelier de France, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut encore faire un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en fallait plus faire et, en 1705, il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de septembre. Ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année ; 1705 fut une année fort sèche ; et si l'on pouvait alors trouver de l'eau, il n'était pas à craindre qu'on en manquât jamais. En une infinité d'endroits de la terre, il court des veines d'eau qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres sablonneuses, elles se filtrent au travers et se perdent ; il faut des fonds qui les arrêtent, tels que sont des lits de glaise. Elles sont en plus grande quantité selon la disposition des terrains. Si, par exemple, une grande plaine a une pente vers son coteau et s'y termine, toutes les eaux que la plaine recevra du ciel seront déterminées à couler vers ce coteau qui les rassemblera encore et elles se trouveront en abondance au pied. Ainsi la recherche et la découverte des eaux dépend d'un examen des terrains fort exact et assez fin, et il faut un coup d'œil juste et guidé par une longue expérience. M. Couplet, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, et s'étant seulement fait montrer l'endroit où elle était, mit toutes ses connaissances en usage et enfin promit hardiment cette eau si désirée et qui s'était dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchait, son niveau à la main, et dès qu'il put voir les maisons de la ville, il assura que l'eau serait plus haut. Quelques-uns des principaux habi-

tants qui, par impatience ou par curiosité, étaient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur en avancer la joie, ou pour se donner une espèce de part à la gloire de la découverte. Cependant, M. Couplet continuait son chemin en marquant avec des piquets les endroits où il faudrait fouiller et en prédisant dans le même temps à quelle profondeur on trouverait l'eau et, au lieu qu'un autre eût pu prendre un air imposant de divination, il expliquait naïvement les principes de son art et les privait de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avait prises et il repartit pour Paris après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devaient faire en son absence. Il restait à conduire l'eau dans la ville par des tranchées et par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, et tout cela comportait mille détails de pratique, sur quoi il ne laissait rien à désirer ; il promit de revenir au mois de décembre pour mettre à tout la dernière main. Il revint, en effet, et enfin, le 21 décembre, l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avait répandu tant de joie. Hommes et femmes, enfants, tous couraient à cette eau pour en boire et ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois ; on chanta un *Te Deum* où les cloches furent sonnées avec un tel emportement que la plus grosse fut démontée ; l'allégresse publique fit cent folies. La ville auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparait pas, a pris une forme nouvelle : on y bâtit, on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnait peu à peu et, pour tout cela, M. Couplet n'a pas fait trois mille livres de dépenses à cette même ville qui aurait été ravie de se charger d'un impôt perpétuel. Aussi, crut-elle bien lui devoir une inscription et une devise. L'inscription est ce distique latin :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda
At dedit æternas arte Cupletus aquas (1).

(1) Ce qui veut dire :

On périssait ici dans un désert sans eaux
Couplet parut : son art fit jaillir des ruisseaux.

Ni pour l'inscription ni pour la devise, l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Coulanges ne s'est mise en très grande dépense d'imagination.

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne avec ces mots : *Utile dulci*. Auxerre et Courson qui sont dans le voisinage de Coulanges, se sentirent aussi de son voyage ; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de l'eau meilleure et à Courson ceux de retrouver une source perdue. C'est dans ces sortes de fonctions et dans celles qu'il devait à l'Académie et à sa charge qu'il a passé une vie toujours occupée et toujours laborieuse. Une complexion d'une force singulière le soutenait dans ses fatigues. Enfin, âgé de soixante-dix-neuf ans, il eut une première attaque d'apoplexie, et quelque temps après une seconde, à laquelle succéda une troisième qui tomba particulièrement sur la langue et sur l'œsophage, de sorte qu'il ne pouvait ni parler, ni avaler sans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir ; mais avec courage. Il employa toujours à des prières ou à des discours édifiants le peu qui lui restait de l'usage de la parole, et il mourut le 25 juillet 1772 âgé de quatre-vingt et un ans. Ce qu'on appelle précisément bonté était en lui à un haut point et avec cet avantage qu'elle était sensiblement marquée dans sa physionomie, dans son air, dans ses manières ; on se fût fié à lui sans autre garantie que ceux-là. Heureuses, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve est courte et prompte ! Il était trésorier de l'Académie, titre trop fastueux et assez impropre ; il était plutôt le contraire d'un trésorier ; il n'avait point de fonds entre les mains ; mais il faisait des avances assez considérables par rapport à sa fortune et ne les retirait pas sans peine. Il a laissé un fils qui lui a succédé dignement dans cette place.

M. MÉRY

M. Jean Méry naquit à Vatan en Berry le 6 janvier 1645 de Jean Méry, maître chirurgien et de Jeanne Mores... Il vint à Paris à dix-huit ans s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les écoles pour les jeunes chirurgiens. Non content de ses exercices de jour, il dérobait subtilement un mort quand il le pouvait, l'emportait dans son lit et passait la nuit à le disséquer en grand secret... En 1681 il fut pourvu d'une charge de chirurgie de la feue reine. En 1683, on le mit aux Invalides

en qualité de chirurgien major... En 1692, il fit un voyage en Angleterre par ordre de la cour et, ce qui paraîtra sans doute surprenant, on en ignore absolument les sujets. Peut-être s'est-on déjà aperçu que les faits rapportés jusqu'ici ont été assez dénués de circonstances, assez décharnés : c'est la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avait rempli dans la dernière exactitude ses fonctions nécessaires, il se renfermait dans son cabinet où il étudiait non pas tant les livres que la nature même. Il n'avait de commerce qu'avec les morts et cela dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des savants. Il s'instruisait donc infiniment ; mais personne n'en eût rien su si les opérations qu'il faisait tous les jours n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets ; on est là obligé de l'écouter et ils ont une entière liberté de se faire valoir : mais il n'usait point de ses droits à cet égard ; on ne le voyait qu'aux heures des repas et il n'y tenait point de discours inutiles. Enfin, je le répète, on ne sait rien des voyages en Angleterre dont il aurait dû, au moins à sa femme et à ses enfants, vanter ou excuser le succès. Tout était enseveli dans un profond silence, et il est presque étonnant que M. Méry ait été connu. Il n'a rien mis du sien dans sa réputation que son mérite et, communément, il s'en faut de beaucoup que ce soit assez. En 1700, M. de Harlay, premier président, le nomma premier président de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien sûr qu'elle n'était pas incompatible avec celle de l'Académie et je lui ai ouï dire que les deux ensemble remplissaient toute son ambition ; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quelque importants qu'ils fussent et quelque utiles qu'ils pussent être, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui. Tout au plus a-t-il traité quelques amis, mais en amis et en leur faisant très peu de chose. Des étrangers qui souhaitaient passionnément qu'il leur fît des cours particuliers d'anatomie, n'ont pu le tenter par les promesses les plus magnifiques et les plus sûres. Il ne voulait pas d'une augmentation de fortune qui lui eût coûté un temps destiné à de nouveaux progrès dans la science. Mais ce même temps qu'il estimait plus que la richesse, il ne l'épargnait point à ses devoirs : il conçut volontairement le dessein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandait selon l'usage établi. Les jeunes chi-

rurgiens qui venaient y apprendre leur métier n'y prenaient des leçons qu'au gré du hasard qui leur mettait sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre ; rien de suivi, rien de méthodique ne dirigeait leurs connaissances.

Il obtint de M. du Harlay que l'on construisit un lieu où il leur ferait des cours réglés d'anatomie. S'il eût pris cette occasion de demander des appointements plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vue, on ne l'eût pas blâmé d'accorder son intérêt avec celui du public ; mais M. Méry ne songea dans son nouvel établissement qu'à l'utilité publique et il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît considérable d'assujettissement et de travail... L'on n'avait point à craindre que ce qu'il faisait voir aux autres, il le leur déguisât ou l'embellît trop par ses discours ; à peine pouvait-il se résoudre à l'expliquer ; il fallait presque que les pièces de son cabinet anatomique parlassent pour lui. On y en compte jusqu'à quatre-vingts d'importantes, soit squelettes entiers, soit parties d'animaux. Trente de ces pièces regardent l'homme. Il était toujours pressé de rentrer dans ce lieu où toutes ces machines démontées et dépouillées de ce qui nous les cache en les revêtant lui montraient la nature plus à nu et lui donnaient toujours à lui-même de nouvelles instructions ; cependant pour ne se pas trop glorifier de la connaissance qu'il avait de la structure des animaux, il faisait réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action et du jeu des liqueurs. « Nous autres, anatomistes, me disait-il une fois, nous sommes comme les crocheteurs de Paris qui en connaissent toutes les rues jusqu'aux plus petites et aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons »... M. Méry, peu disposé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'était pas davantage à quitter les siennes particulières. Le témoignage qu'il se rendait de la grande sûreté de ses observations et du peu de précipitation de ses conséquences, l'affermissait dans ce qu'il avait une fois pensé déterminément. La vie retirée y contribuait encore ; les idées qu'on y prend sont plus roides et plus inflexibles, faute d'être traversées et pliées par celles des autres et entretenues dans une certaine souplesse ; on s'accoutume trop dans la solitude à ne penser que comme soi.

Malgré une constitution très ferme et une vie toujours très réglée d'un bout à l'autre, M. Méry se sentit presque tout d'un coup abandonné de ses jambes vers l'âge de soixante-quinze

ans, sans avoir nulle autre incommodité. Il fut réduit à se renfermer absolument chez lui où il s'était tant renfermé volontairement. Il s'affaiblissait toujours, quoique en conservant un esprit sain, et enfin il mourut le 3 novembre 1722 âgé de soixante-dix-sept ans. Il a laissé six enfants de Catherine-Geneviève Carrère, fille de M. Carrère, qui avait été premier chirurgien de feu Madame. Il eut toute sa vie beaucoup de religion et des mœurs telles que la religion les demande. Nous avons dit de feu M. Cassini que les cieux lui racontaient sans cesse la gloire de leur créateur ; les animaux la racontaient aussi à M. Méry. L'astronomie et l'anatomie sont, en effet, les deux sciences où sont plus sensiblement marqués les caractères du souverain Être. L'une annonce son immensité par celle des espaces célestes, l'autre son intelligence infinie par la mécanique des animaux. On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage : l'intelligence prouve plus que l'immensité.

LE TSAR PIERRE Ier

... Son caractère est assez connu par tout ce qui en a été dit : on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus remarquables. Il jugeait indigne de lui toute la pompe et tout le faste qui n'eût fait qu'environner sa personne, et il laissait au prince Menzicov représenter par la magnificence du favori la grandeur du maître. Il l'avait chargé des dehors brillants, pour ne se réserver que les fonctions laborieuses. Il les poussait à tel point, qu'il allait lui-même aux incendies qui sont en Moscovie très communs, et font beaucoup de ravage, parce que les maisons y sont ordinairement de bois. Il avait créé des officiers obligés à porter du secours ; il avait pris une de ces charges ; et, pour donner l'exemple, il montait au haut des maisons en feu, quel que fût le péril ; et ce que nous admirerions ici dans un officier subalterne, était pratiqué par l'empereur. Aussi, les incendies sont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous souvenir de ne pas prendre pour règles de nos jugements des mœurs aussi délicates, pour ainsi dire, et aussi adoucies que les nôtres ; elles condamneraient trop vite des mœurs plus fortes et plus vigoureuses. Il n'était pas exempt d'une certaine dureté natu-

relle à toute sa nation, et à laquelle l'autorité absolue ne remédiait pas. Il s'était corrigé des excès du vin, très ordinaires en Moscovie, et dont les suites peuvent être terribles dans celui à qui on ne résiste jamais. La Tsarine savait l'adoucir, s'opposer à propos aux emportements de sa colère, ou fléchir sa sévérité ; et il jouissait de ce rare bonheur, que le dangereux pouvoir de l'amour, ce pouvoir qui a déshonoré tant de grands hommes, n'était employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les pièces originales la malheureuse histoire du prince Alexis, son fils ; et la confiance avec laquelle il a fait l'univers juge de sa conduite prouve assez qu'il ne se reprochait rien. Les traits éclatants de clémence à l'égard de personnes moins chères et moins importantes font voir aussi que sa sévérité pour son fils dut être nécessaire. Il savait parfaitement honorer le mérite ; ce qui était l'unique moyen d'en faire naître dans ses États, et de l'y multiplier. Il ne se contentait pas d'accorder des bienfaits, de donner des pensions, faveurs indispensables et absolument dues selon les desseins qu'il avait formés ; il marquait par d'autres voies une considération plus flatteuse pour les personnes, et quelquefois il la marquait même encore après la mort. Il fit faire des funérailles magnifiques à Areskins, son premier médecin, et y assista portant une torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglais, l'un contre-amiral de sa flotte, l'autre interprète des langues.

M. NEWTON

... Il avait la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années, l'œil fort vif et fort perçant ; la physionomie agréable et vénérable en même temps, principalement quand il ôtait sa perruque, et laissait voir une chevelure toute blanche, épaisse et bien fournie. Il ne se servit jamais de lunettes, et ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier ces petits détails.

Il était né fort doux, et avec un grand amour pour la tranquillité. Il aurait mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par les orages littéraires que l'esprit et la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ses lettres

du *Commercium epistolicum*, que son traité d'optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprocherais*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite ; il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimait tant, et elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modestie, et on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parlait jamais ou de lui ou des autres : il n'agissait jamais d'une manière à faire soupçonner aux observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnait assez le soin de se faire valoir ; mais combien d'autres n'auraient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, et dont il est si difficile de se reposer sur personne ! Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix!

Il était simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyait dispensé, ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie ; nulle singularité, ni naturelle, ni affectée : il savait n'être, dès qu'il le fallait, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Église anglicane, il n'eût pas persécuté les non-conformistes pour les y ramener. Il jugeait les hommes par les mœurs, et les vrais non-conformistes étaient pour lui les vicieux et les méchants. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle : il était persuadé de la révélation ; et, parmi les livres de toute espèce qu'il avait sans cesse entre les mains, celui qu'il lisait le plus assidûment était la Bible.

L'abondance où il se trouvait, et par un grand patrimoine et par son emploi, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offrait pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyait pas que donner par son testament, ce fût donner : aussi n'a-t-il point laissé de testament, et il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parents, ou à ceux qu'il savait dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une et l'autre espèce n'ont été ni rares,

ni peu considérables. Quand la bienséance exigeait de lui en certaines occasions de la dépense et de l'appareil, il était magnifique sans aucun regret et de très bonne grâce. Hors de là, tout ce faste qui ne paraît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, était sévèrement retranché, et les fonds réservés à des usages plus solides. Ce serait effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnements, et en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'est point marié, et peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais ; abîmé d'abord dans des études profondes et continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une charge importante, et même de sa grande considération, qui ne lui laissait ni vide dans sa vie, ni besoin d'une société domestique.

Il a laissé en biens meubles environ 32 000 livres sterling, c'est-à-dire sept cent mille livres de notre monnaie. Leibniz, son concurrent, mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, et avec une somme de réserve assez considérable. Ces exemples rares, et tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas.

— — —

M. VARIGNON

Pierre Varignon naquit à Caen, en 1654, d'un architecte entrepreneur dont la fortune était médiocre. Il avait deux frères, qui suivirent la profession du père et il étudia pour être ecclésiastique... Un jour, pendant qu'il était en philosophie aux Jésuites de Caen, feuilletant par amusement divers livres dans la boutique d'un libraire, il tomba sur un Euclide et en lut les premières pages qui le charmèrent, non seulement par l'ordre et l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentait à y rentrer. Comment l'esprit humain n'aimerait-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talents? Il emporta l'Euclide chez lui et en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. La géométrie le conduisit aux ouvrages de Descartes et il y fut frappé de cette nouvelle lumière qui, de là, s'est répandue sur tout le monde pensant. Il prenait sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des livres de cette

espèce ou plutôt il les mettait au nombre des nécessités absolues. Il fallait même, et cela pouvait encore irriter sa passion, qu'il ne les étudiât qu'en secret ; car ses parents qui s'apercevaient bien que ce n'était pas là les livres ordinaires dont les autres écoliers faisaient usage, désapprouvaient beaucoup et traversaient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnait...

Ce fut alors que l'abbé de Saint-Pierre, qui étudiait dans le même collège, le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques, et des disputes continuelles furent le lien de leur amitié ; ils avaient besoin l'un de l'autre pour approfondir et pour s'assurer que tout était vu dans un sujet. Leurs caractères différents formaient un assortiment complet et heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raison, l'autre par une analyse subtile, par une précision scrupuleuse, par une sage et ingénieuse lenteur à discuter tout. M. l'abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à son aise de M. Varignon, le logea avec lui ; et enfin, toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mît en état de suivre pleinement ses talents et son génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avait que 1 800 livres de rentes ; il en détacha 300 qu'il donna à M. Varignon par contrat. Ce peu, qui était beaucoup, par rapport au bien du donateur, était beaucoup aussi par rapport aux besoins et aux désirs du donataire. L'un se trouva riche et l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami. L'abbé, persuadé qu'il n'y a pas de meilleur séjour que Paris pour des philosophes raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Là ils pensaient, chacun de son côté, car ils n'étaient plus tant en communauté de pensées ; l'abbé, revenu des subtilités inusitées et fatigantes, s'était tourné principalement du côté des réflexions sur l'homme, sur les mœurs et sur les principes du gouvernement; M. Varignon s'était totalement enfoncé dans les mathématiques. J'étais leur compatriote et allais les voir assez souvent et quelquefois passer deux ou trois jours avec eux ; il y avait encore de la place pour un survenant et même pour un second, sorti de la même province, aujourd'hui l'un des principaux membres de l'Académie des Belles-Lettres et fameux par les histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis et, ce que nous

ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres et tous les sujets de cette petite académie se sont dispersés de là dans toutes les académies. M. Varignon, dont la constitution était robuste, au moins dans sa jeunesse, passait les journées entières au travail ; nul divertissement, nulle récréation, tout au plus quelque promenade à laquelle la raison le forçait, dans les beaux jours. Je lui ai ouï dire que, travaillant après souper, selon sa coutume, il était souvent surpris par les cloches qui lui annonçaient deux heures après minuit et qu'il était ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'était pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortait de là ni avec la tristesse que les matières pouvaient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devait causer la longueur seule de l'application ; il en sortait gai et vif, encore plein des plaisirs qu'il avait pris, impatient de recommencer. Il riait volontiers en parlant de géométrie et, à le voir, on eût cru qu'il fallait étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'était tant à envier que la sienne, sa vie était une possession perpétuelle et parfaitement paisible de ce qu'il aimait uniquement. Cependant, si l'on avait eu à chercher un homme heureux, on l'eût été chercher bien loin de lui et bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans sa solitude du faubourg Saint-Jacques, il ne laissait pas de lier commerce avec plusieurs savants et des plus illustres, tels que MM. du Hamel, du Verney, de La Hire. M. du Verney lui demandait assez souvent ses lumières sur ce qu'il y a en anatomie qui appartient à la science des mécaniques ; ils examinaient en emble des positions de muscles, leurs points d'appui, leurs directions, et M. du Verney apprenait beaucoup d'anatomie à M. Varignon qui l'en payait par des raisonnements mathématiques appliqués à l'anatomie. Enfin, en 1687, il se fit connaître du public par son *Projet d'une nouvelle mécanique*, dédié à l'Académie des Sciences. Elle était nouvelle en effet. Découvrir des vérités et en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent d'abord paraître inséparables et qui cependant sont séparées, tant la nature a été avare de connaissances à notre égard. En mécanique, dont il s'agit ici, on démontrait bien la nécessité de l'équilibre dans les cas où il arrive ; mais on ne savait pas précisément ce qui le causait. C'est ce que M. Varignon aperçut par la théorie des mouvements com-

posés et ce qui fait tout le sujet de son livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les vérités coulent avec une facilité délicieuse pour l'esprit, leur enchaînement est plus simple et en même temps plus étroit, le spectacle de leur génération qui n'a plus rien de forcé en est plus agréable et même cette génération plus légitime en quelque sorte est aussi plus féconde. La nouvelle mécanique fut reçue de tous les géomètres avec applaudissement et elle valut à son auteur deux places considérables, l'une de géomètre dans cette Académie en 1688, l'autre de professeur de mathématiques au collège Mazarin. On voulait donner du relief à cette chaire qui n'avait point encore été remplie et il fut choisi. Il donna en 1690 ses *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*... Dans ses recherches mathématiques, son génie le portait toujours à les rendre les plus générales qui fût possible. Un paysage, dont on aura vu toutes les parties l'une après l'autre, n'a point pourtant été vu ; il faut qu'il le soit d'un lieu assez élevé où tous les objets auparavant dispersés se rassemblent sous un seul coup d'œil. Il en va de même des vérités géométriques : on en a pu voir un grand nombre dispersées çà et là, sans ordre entre elles, sans liaison ; mais pour les voir toutes ensemble et d'un coup d'œil on est obligé de remonter bien haut et cela demande de l'effort et de l'adresse. Les formules générales algébriques sont des lieux élevés où l'on se place pour découvrir tout à la fois un grand pays. Il n'y a peut-être pas eu de géomètre né qui ait mieux connu ni qui ait mieux fait sentir le prix de ces formules que M. Varignon. Il ne pouvait donc manquer de saisir avidement la géométrie des infiniment petits dès qu'elle parut, elle s'élève sans cesse au plus haut point de vue possible, à l'infini, et de là elle embrasse une étendue infinie.

Avec quel transport vit-il naître une géométrie nouvelle et de nouveaux plaisirs ! Quand cette belle et sublime méthode fut attaquée dans l'Académie même, il fallait qu'elle subît le sort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardents défenseurs et il força en sa faveur son caractère naturel, ennemi de toute contestation. Il se plaignit quelquefois à moi que cette dispute l'avait interrompu dans des recherches sur le calcul intégral dont il aurait eu de la peine à reprendre le fil. Il sacrifia les infiniment petits à eux-mêmes, le plaisir et la gloire d'y faire du progrès au savoir plus pressant de les défendre...

La carte de la géométrie n'est nullement incompatible avec l'obscurité et la confusion ; elles sont quelquefois telles qu'il

est étonnant qu'un géomètre ait pu se conduire sûrement dans le labyrinthe ténébreux où il marchait. Les ouvrages de M. de Varignon ne causent jamais cette désagréable surprise, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour ; il ne s'épargne point, comme font quelquefois les plus grands hommes, le travail de l'arrangement beaucoup moins flatteur et souvent plus pénible que celui de la production même ; il ne recherche point, par des sous-entendus hardis, la gloire de paraître profond... Dans les deux dernières années de sa vie il fut fort incommodé d'un rhumatisme placé dans les muscles de la poitrine ; il ne pouvait marcher quelque temps sans être obligé de se reposer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours et tous les remèdes y furent inutiles, ce qui ne le surprenait pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ses occupations ordinaires, et enfin, après avoir fait sa classe au collège Mazarin le 22 décembre 1722, sans être plus mal que de coutume, il mourut subitement la nuit suivante. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. J'ai déjà donné cette même louange à tant de personnes de cette académie qu'on peut croire que le mérite en appartient plus à nos sciences qu'à nos savants...

Il mettait dans la dispute une chaleur que l'on eût à jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manières d'agir, nettes, franches, loyales en tant d'occasions, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect et caché auraient seules suffi pour justifier la province dont il était des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer ; il n'en conservait qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes dont, effectivement, le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience, je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possédait la vertu de la reconnaissance au plus haut degré ; il faisait le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût eu à le faire et il ne se croyait jamais acquitté par toutes ces compensations dont on s'établit soi-même pour juge. Il était prêtre et n'avait pas besoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Aussi, sa mort subite n'a-t-elle point alarmé ses amis. Il m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament. J'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me sera possible. Je promets de ne rien détourner à mon usage parti-

culier des trésors que j'ai entre les mains et je compte que j'en serai cru ; il faudrait un plus habile homme que moi pour faire sur ce sujet une mauvaise action avec quelque espérance de succès.

M. DE VALINCOUR

Jean-Baptiste-Henri du Trousset de Valincour naquit le 1er mars 1653, de Henri du Trousset et de Marie du Pré. Sa famille était noble et honorable, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Ayant perdu son père à l'âge de six ou sept ans, il demeura entre les mains d'une mère propre à remplir seule tous les devoirs de l'éducation de ses enfants.

Il ne brilla point dans ses classes : ce latin et ce grec qu'on y apprend n'étaient pour lui que des sons étrangers dont il chargeait sa mémoire, puisqu'il le fallait : mais, ses humanités finies, s'étant trouvé un jour seul à la campagne avec un Térence pour tout amusement, il le lut d'abord avec assez d'indifférence, et ensuite avec un goût qui lui fit bien sentir ce que c'était que les belles-lettres. Il n'avait point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses compagnons d'étude, sans savoir à quoi il était bon de les surpasser : mais il fut touché de la valeur réelle ou solide, jusque-là inconnue, de ce qu'on avait proposé à leur émulation. Déjà sa raison seule avait droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du temps passé ; il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons auteurs anciens et modernes. Il lui échappa quelques petits ouvrages en vers, fruits assez ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il doit en avoir une. Valincour ne regardait pas ses vers assez sérieusement pour en faire parade ni même pour les désavouer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parlait qu'à l'oreille de quelques amis, et en badinant.

La fameuse *Princesse de Clèves* ayant paru, ouvrage d'une espèce qui ne peut naître qu'en France, et ne peut même y naître que rarement, Valincour en donna une critique en 1678, non pour s'opposer à la juste admiration du public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, et pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines et délicates.

Ce dessein intéressait le censeur à faire valoir lui même, comme il a fait, les beautés au travers desquelles il avait su démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gaieté agréable ; et peut-être seulement pourrait-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'ironie, qui, quoique léger, est moins respectueux pour un livre d'un si rare mérite, que le ton d'une critique sérieuse et bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur et d'amertume que si on avait eu à défendre une mauvaise cause. Valincour ne répliqua point. Les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats trop désavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs et par les bienséances ; et le public lui-même, malgré sa malignité, se lasse bientôt de ce spectacle. Après avoir vu une ou deux joutes, il laisse les deux champions se battre sur l'arène sans témoins.

Un homme de mérite n'est pas destiné à n'être qu'un critique, même excellent, c'est-à-dire habile seulement à relever les défauts dans les productions d'autrui, impuissant à produire de lui-même. Aussi Valincour se tourna-t-il bien vite d'un autre côté plus convenable à ses talents et à son caractère. Il donna en 1681 *la Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, petit morceau d'histoire qui remplit tout ce qu'on demande à un bon historien ; des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de soin, et prises quelquefois dans des sources éloignées, ne passent point les bornes d'une raisonnable curiosité ; une narration bien suivie et animée, qui conduit naturellement le lecteur, et l'intéresse toujours ; un style noble et simple, qui tire ses ornements du fond des choses, ou les tire d'ailleurs bien finement ; nulle partialité pour le héros, qui pouvait cependant inspirer de la passion à son écrivain.

Un avertissement de l'imprimeur, à la tête de ce petit livre, annonce d'autres ouvrages du même genre, et sans doute de la même main ; mais Valincour n'eut pas le loisir de les finir. L'illustre évêque de Meaux, qui ordinairement fournissait aux princes les gens de mérite dans les lettres dont ils avaient besoin, le fit entrer en 1685 chez le comte de Toulouse, amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de gentilhomme attaché à sa suite ; mais quelque temps après, le secrétariat général de la marine étant venu à vaquer, il fut donné à Valincour. Le prince le fit aussi secrétaire de ses commandements ; et, quand Son Altesse Sérénissime eut le gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fonds de travail pour le secrétaire, dont les

occupations se multipliaient à proportion des dignités de son maître. Ses anciennes études l'avaient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes ; les nouvelles connaissances, dont il eut besoin, entrèrent plus aisément et se placèrent mieux dans un esprit où elles en trouvaient déjà d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entièrement vide.

Lorsqu'en 1704 l'amiral gagna la bataille de Malaga contre les flottes anglaise et hollandaise jointes ensemble, Valincour qui n'était point officier de marine, et ne prétendait nullement aux récompenses militaires, fut toujours à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon qui tua un page. Cet attachement si fidèle, porté jusqu'aux occasions où il était si périlleux et en même temps tout à fait inutile, avait pour objet un maître qui savait se faire aimer, et dont la justice et la droiture feraient un mérite et un nom à un homme du commun. Aussi Valincour a-t-il été honoré de la même confiance et des mêmes bontés sans interruption, sans trouble, sans essuyer aucun orage de cour, sans en craindre ; et cela, pendant quarante-cinq ans. Cependant, il n'était point flatteur : un prince du sang lui rend hautement ce témoignage. Il est vrai qu'il avait un art de dire la vérité : mais, enfin, il osait la dire, et l'adresse ne servait qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la nécessité d'employer cette adresse diminue, et les droits de l'homme de bien se fortifient toujours.

Tout le temps que les emplois de Valincour lui laissaient libre était donné à des études de son goût, et principalement à celles qui avaient rapport à ses emplois ; car son devoir déterminait assez son goût. La marine tient à la physique ; et encore plus essentiellement aux mathématiques ; et il ne manqua pas d'ajouter aux belles-lettres, qui avaient été sa première passion, ces sciences plus élevées et plus abstraites. Ainsi il se trouva en état de remplir dignement une place d'honoraire, à laquelle l'Académie le nomma en 1721. Il était de l'Académie française dès 1699. Je l'ai vu dans l'une et dans l'autre ; j'ai été témoin de sa conduite et de ses sentiments. Il ne croyait pas que ce fût assez de voir son nom écrit dans les deux listes ; qu'il en retirerait toujours, sans y rien mettre du sien, l'honneur qui lui en pouvait revenir ; que tout le reste lui devait être indifférent ; et que des titres, qui par eux-mêmes laissent une grande liberté, laissaient jusqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avait pour ces Compagnies une affection sincère, une vivacité

peu commune pour leurs intérêts ; et, en effet, une académie est une espèce de patrie nouvelle, que l'on est d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choisie : mais il faut convenir que ces obligations délicates ne sont pas pour tout le monde.

Il avait travaillé toute sa vie à se faire, dans une maison de campagne qu'il avait à Saint-Cloud, et où il se retirait souvent, une bibliothèque choisie. Elle montait à six mille ou sept mille volumes, lorsqu'elle fut entièrement consumée, il y a près de cinq ans, par le feu qui prit à la maison. Des recueils, fruits de toutes ses lectures, des mémoires importants sur la marine, des ouvrages ou ébauchés ou finis ; tout périt en même temps, et il en fut le spectateur. La philosophie, qui aurait été plus rigide sur une perte de bien, lui permettait d'être sensiblement affligé de celle d'un trésor amassé par elle-même, et où il se complaisait ; mais son courage ne se démentit point. Je *n'aurais guère profité de mes livres*, disait-il, *si je ne savais pas les perdre*. Il était encore soutenu par une philosophie bien supérieure, par la religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de sa vie, il fut de temps en temps attaqué de diverses maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin, il mourut le 4 janvier 1730, âgé de soixante-dix-sept ans.

On s'apercevait aisément dans son commerce ordinaire qu'il était plein de bonnes lectures. Il en ornait volontiers sa conversation et ses lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec grâces, conditions nécessaires et peu observées. Un certain sel qu'il avait dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie ; mais il s'est toujours défendu courageusement d'un talent dangereux pour qui le possède, injuste à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les lettres, et principalement de Racine et Despréaux ; et, par cette raison, il fut choisi, après la mort de Racine, pour être associé à Despréaux dans le travail ou le dessein de l'histoire du feu roi. Apparemment, sa liaison avec ce grand satirique lui fit adopter quelques-uns de ses jugements, tels que celui qu'il portait contre le premier de nos poètes lyriques Malherbe, jugement insoutenable sur le Parnasse, et recevable seulement dans un tribunal infiniment plus respectable, où le satirique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé son compte. Cependant Valincourt ne se laissa point emporter à l'excessive chaleur que mirent ses amis dans des disputes littéraires qui ont fait assez de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refusaient l'adoration aux anciens ; il négocia même des réconciliations,

et donna des exemples rares de modération et d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu seulement des amis dans les lettres ; il en a eu dans les premières places de l'État, non pas simplement comme un homme d'esprit dont la conversation peut délasser, mais comme un homme d'un grand sens à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'est jamais fait valoir de ces commerces si flatteurs et si dangereux pour la vanité : il les cachait autant qu'il était possible ; et ce qu'il cachait encore avec plus de soin, c'est l'usage qu'il en a fait toutes les fois que la justice ou le mérite ont eu besoin de son crédit.

Il n'était point marié et jouissait d'un revenu considérable. Sa famille publie hautement sa générosité pour elle et ses bienfaits toujours prévenants; mais elle craindrait d'offenser sa vertu, et d'aller contre ses intentions, si elle révélait ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.

M. DU VERNEY

... A peine arrivé dans cette grande ville, il alla chez le fameux abbé Bourdelot, qui tenait des conférences de gens de lettres de toutes espèces. Il leur fit une anatomie du cerveau, et d'autres ensuite chez Denys, savant médecin, où l'on s'assemblait aussi. Il démontrait ce qui avait été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, et les autres grands anatomistes ; et il eut bientôt une réputation.

Outre ses connaissances, déjà grandes et rares par rapport à son âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promptement en vogue ce fut l'éloquence avec laquelle il parlait sur ces matières. Cette éloquence n'était pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les sujets dogmatiques, c'était un feu dans les expressions, dans les tours, et jusque dans la prononciation, qui aurait presque suffi à un orateur. Il n'eût pas pu annoncer indifféremment la découverte d'un vaisseau, ou un nouvel usage d'une partie ; ses yeux en brillaient de joie, et toute sa personne s'animait. Cette chaleur ou se communique aux auditeurs, ou, du moins, les préserve d'une langueur involontaire qui aurait pu les gagner. On peut ajouter qu'il était jeune et d'une figure assez agréable. Ces petites circonstances n'auront

lieu, si l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de dames, qui furent elles-mêmes curieuses de l'entendre.

A mesure qu'il parvenait à être plus à la mode il y mettait l'anatomie, qui, renfermée jusque-là dans les écoles de médecine, ou à Saint-Côme, osa se produire dans le beau monde, présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vu des gens de ce monde-là qui portaient sur eux des pièces sèches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les Compagnies : surtout celles qui appartenaient aux sujets les plus intéressants. Les sciences ne demandent pas à conquérir l'univers : elles ne le peuvent ni ne le doivent ; elles sont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas les connaissent assez pour en sentir le prix et l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Académie, qui ne comptait encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avait faite de Gayant et Pecquet, tous deux habiles anatomistes, mais ce dernier plus fameux par la découverte du réservoir du chyle et du canal thoracique. Du caractère dont était Du Verney, il n'avait pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'histoire naturelle des animaux, qui faisait alors une partie des occupations de l'Académie, et il tient beaucoup de place dans l'histoire latine de Du Hamel.

Quand ceux qui étaient chargés de l'éducation du dauphin, aïeul du roi, songèrent à lui donner des connaissances de physique, on fit l'honneur à l'Académie de tirer de son corps ceux qui auraient cette fonction ; et ce fut Roëmer pour les expériences générales, et du Verney pour l'anatomie. Celui-ci préparait les parties à Paris et les transportait à Saint-Germain ou à Versailles. Là, il trouvait un auditoire redoutable ; le dauphin environné du duc de Montausier, de l'évêque de Meaux, de Huet, depuis évêque d'Avranches, de Cordemoy, qui tous, en ne comptant pour rien les titres, quoiqu'ils fassent toujours leur impression, étaient fort savants, et fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les démonstrations d'anatomie réussirent si bien auprès du jeune prince qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chasse si on les lui pouvait continuer après son dîner.

Ce qui avait été fait chez lui, se recommençait chez M. de Meaux avec plus d'étendue et de détail. Il s'y assemblait de nouveaux auditeurs, tels que le duc de Chevreuse, le P. de La

Chaise, Dodard, tous ceux que leur goût y attirait, et qui se sentaient dignes d'y paraître. Du Vernay fut de cette sorte pendant près d'un an l'anatomiste des courtisans, connu de tous, et presque ami de ceux qui avaient le plus de mérite. Ses succès de Paris l'avaient porté à la cour, et il en revint à Paris avec je ne sais quoi de plus brillant que donnent les succès de la cour...

LE COMTE DE MARSIGLI

... Il alla à Constantinople en 1679, avec le Bayle, que Venise y envoyait. Comme il se destinait à la guerre, il s'informa, mais avec toute l'adresse et les précautions nécessaires, de l'état des forces ottomanes, et en même temps il examina en philosophe le Bosphore de Thrace et ses fameux courants. Il écrivit sur l'un et l'autre de ces deux sujets. Le *Traité du Bosphore* parut à Rome en 1681, dédié à la reine Christine de Suède, et c'est le premier qu'on ait de lui. L'autre intitulé : *Del incremento, e decremento dell' imperio ottomano*, doit paraître présentement imprimé à Amsterdam, avec une traduction française.

Il revint de Constantinople dès l'an 1680, et peu de temps après, lorsque les Turcs menaçaient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ses services à l'empereur Léopold, qui les accepta. Il lui fut aisé de prouver combien il était au-dessus d'un simple soldat, par son intelligence dans les fortifications et dans toute la science de la guerre. Il fit, avec une grande approbation des généraux, des lignes et des travaux sur le Raab, pour arrêter les Turcs ; et il en fut récompensé par une compagnie d'infanterie en 1683, quand les ennemis parurent pour passer cette rivière. Ce fut là qu'après une action vive, il tomba blessé et presque mourant entre les mains des Tartares, le 2 juillet, jour de la Visitation. Ce n'est pas sans raison que nous ajoutons le nom de cette fête à la date du jour. Il a fait de sa captivité une relation, où il a bien senti que l'art n'était point nécessaire pour la rendre touchante. Le sabre toujours levé sur sa tête, la mort toujours présente à ses yeux, des traitements plus que barbares, qui étaient une mort de tous les moments, feront frémir les plus impitoyables ; et l'on

aura seulement de la peine à concevoir comment sa jeunesse, sa bonne constitution, son courage, la résignation la plus chrétienne, ont pu résister à une si affreuse situation. Il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, frères et très pauvres, avec qui il souffrit encore beaucoup, mais plus par leur misère que par leur cruauté ; il comptait qu'ils lui avaient sauvé la vie. Ces maîtres, si doux, le faisaient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane, et un troisième Turc, qui vivait avec eux, était chargé de ce soin.

Enfin, car nous supprimons beaucoup de détails, quoique intéressants, il trouva moyen de donner de ses nouvelles en Italie, et de se faire racheter ; et le jour de sa liberté fut le 25 mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions sur ces deux dates de sa captivité et de sa délivrance font la plus remarquable partie de son éloge, puisqu'elles découvrent en lui un grand fonds de piété. Il conçut, et ce sont ici ses paroles, que dans deux jours, où l'auguste protectrice des fidèles est particulièrement honorée, elle lui avait obtenu deux grâces du ciel : l'une consistait à le punir salutairement de ses fautes passées, l'autre à faire cesser sa punition...

La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brissach se rendit par capitulation à feu le duc de Bourgogne le 6 septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le comte d'Arco y commandait, et sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. L'empereur persuadé que Brissach avait été en état de se défendre, et qu'une si prompte capitulation s'était faite contre les règles, nomma des juges pour connaître de cette grande affaire. Ils prononcèrent le 4 février 1704 une sentence, par laquelle le comte d'Arco était condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 18 du même mois ; et, le comte Marsigli à *être déposé de tous honneurs et charges, avec la rupture de l'épée.* Un coup si terrible lui dut faire regretter l'esclavage chez les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable et sur l'innocent ; l'un est terrassé malgré lui-même, par le témoignage de sa conscience ; l'autre en est soutenu et relevé. Il alla à Vienne pour se jeter aux pieds de l'empereur, et lui demander la révision du procès ; il ne put en huit mois approcher de Sa Majesté impériale, grâce, en effet, très difficile à obtenir du prince le plus juste, à cause des conséquences ou dangereuses, ou tout au moins

désagréables. Il eut donc recours au public, et remplit l'Europe d'un grand mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui, un anonyme, et ce ne fut qu'un anonyme, y répondit ce qui lui donna lieu de lever jusqu'aux moindres scrupules que son apologie aurait pu laisser. Le fond en est que, longtemps avant le siège de Brissach, il avait représenté très instamment que la place ne pourrait se défendre, et il le fait voir par les états de la garnison, des munitions de guerre, etc., pièce, dont on ne lui a pas contesté la vérité. On lui avait refusé, sous prétexte d'autres besoins, tout ce qu'il avait demandé de plus nécessaire et de plus indispensable. Il n'était point le commandant, et il n'avait fait que se ranger à l'avis entièrement unanime du conseil de guerre. Mais cette grande brièveté, à laquelle nous sommes obligés de réduire ses raisons, lui fait tort ; et il vaut mieux nous contenter de dire que le public, qui sait si bien faire entendre son jugement sans le prononcer en forme, ne souscrivit pas à celui des commissaires impériaux. Les puissances même alliées de l'empereur, intéressées par conséquent à la conservation de Brissach, reconnurent l'innocence du comte de Marsigli, et la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent publiés. Parmi tous ces suffrages favorables, nous en avons encore un à compter, qui n'est à la vérité que celui d'un particulier ; mais ce particulier est le maréchal de Vauban, dont l'autorité aurait pu être opposée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avait voulu au commencement d'une grande guerre donner un exemple effrayant de sévérité, dont on prévoyait les besoins dans beaucoup d'autres occasions pareilles. La morale des États se résout pour de si grands intérêts à hasarder le sacrifice de quelques particuliers.

Marsigli envoya toutes ses pièces justificatives à l'Académie, comme à un corps dont il ne voulait pas perdre l'estime, et il est remarquable, dans la lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu de mots de sa malheureuse situation, il ne pense plus qu'à des projets d'ouvrages, et les expose assez au long, principalement l'idée qu'il avait d'établir le véritable cours de la ligne des montagnes, qui commence à la mer Noire, va parallèlement au Danube jusqu'au mont Saint-Gothard, et continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'impression de ses apologies, il met pour vignette une

espèce de devise singulière qui a rapport à son aventure. C'est une première lettre de son nom, qui porte de part et d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue avec ces mots : *fractus integro.* Eût-il imaginé, eût-il publié cette représentation affligeante, s'il se fût cru flétri? Et n'eût-il pas cru l'être, si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré?

Il chercha sa consolation dans les sciences, dont il s'était heureusement ménagé le secours, sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avait été pour lui qu'un lieu de plaisance devint un asile. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avait contracté l'habitude, et c'est réellement la meilleure pour l'histoire naturelle, qui était son grand objet. Il alla en Suisse, où la nature se présente sous un aspect si différent de tous les autres ; et ce pays l'intéressait particulièrement, parce qu'il voulait faire un traité de la structure organique de la terre, et que les montagnes sont peut-être des espèces d'os de ce grand corps. Il vint ensuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer sa curiosité, quoique d'une manière différente. De là il parcourut la France et s'arrêta à Marseille pour étudier la mer.

Étant un jour sur le port, il reconnut un galérien turc pour être celui qui l'attachait toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel, se jeta à ses pieds pour implorer sa miséricorde qui ne devait consister qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigueurs à sa misère présente. Marsigli écrivit au comte de Pontchartrain pour le prier de demander la liberté de ce Turc, et elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à son libérateur qu'il avait obtenu du pacha des traitements plus doux pour les esclaves chrétiens. Il semble que la fortune imitât un auteur de roman, qui aurait ménagé des rencontres imprévues et singulières en faveur des vertus de son héros.

M. JOSEPH SAURIN

Joseph Saurin naquit en 1659 à Courtaison, dans la principauté d'Orange. Pierre Saurin, ministre calviniste à Grenoble, eut trois garçons, qu'il destina tous trois au ministère, et dont il fut le seul précepteur, depuis l'alphabet jusqu'à la

théologie et à l'hébreu. Joseph était le dernier des trois ; et il fut reçu, quoique fort jeune, ministre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'esprit naturel, et, ce qui est encore plus important, beaucoup de logique naturelle ; un caractère vif, ferme, noblement audacieux, et qui rendait l'éloquence plus impérieuse ; un extérieur agréable et animé, qui s'accordait au discours et le soutenait ; ce furent les talents qu'il apporta à la prédication, et qui ne manquèrent pas d'être applaudis par son parti, dans un temps principalement où le calvinisme, visiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avait besoin plus que jamais d'orateurs véhéments. Saurin ne le fut apparemment que trop ; il s'échappa dans un sermon à quelque chose de hardi ou d'imprudent ; et il fut obligé de quitter le royaume, et de se retirer à Genève, d'où il passa dans l'État de Berne, qui le reçut avec toutes les distinctions dues à sa grande réputation naissante, et à son zèle pour la cause commune.

Si ses sermons ne lui avaient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnaient, nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de son éloquence ; mais nous savons d'ailleurs quels étaient ses principes sur cette matière. Il rejetait sans pitié tous les ornements ; il ne voulait que le vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si sévère est assurément plus chrétienne, plus digne d'hommes raisonnables ; mais ne parle-t-on pas toujours à des hommes?

MM. de Berne donnèrent à Saurin, quoique étranger, une cure considérable dans le bailliage d'Yverdon. Il était bien établi dans ce poste, lorsque la révocation de l'Edit de Nantes, arrivée en 1686, dispersa dans tous les États protestants presque tous ses confrères français, fugitifs, errants, incertains du sort qui les attendait. Mais le bonheur dont il jouissait en comparaison d'eux, ou du moins sa tranquillité, ne fut pas de longue durée.

Les questions de la prédestination et de la grâce excitent des divisions et des tempêtes parmi les protestants comme parmi nous. Ils ont comme nous deux systèmes théologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur est le plus ancien chez eux, c'est celui de Calvin, et c'est de là que tous ses sectateurs sont partis d'abord. Mais la raison naturelle résiste trop à ce système ; et, comme il faut que malgré l'extrême lenteur de son opération elle produise enfin quelque effet,

elle a ramené avec le temps un grand nombre de théologiens calvinistes au système le plus doux. Les défenseurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le besoin même chez les novateurs, le nom imposant ou plutôt foudroyant de leur premier chef, et l'autorité de la magistrature, assez constante à suivre ses anciennes voies. Ils ont obtenu en Suisse un formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le ministère ecclésiastique sont obligés de signer.

Les théologiens dominants, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étaient dans leur théorie, demandèrent la signature du formulaire aux ministres français réfugiés, dont on savait assez que le sentiment n'y était pas conforme, et dont la malheureuse situation méritait quelques ménagements particuliers. D'abord, tous les Français refusèrent de signer : mais il s'agissait de demeurer exclus de toute fonction utile, et le premier emportement de courage céda peu à peu à cette considération bien pesée ; tous les jours il se défachait quelqu'un qui allait signer.

Saurin ne fut pas de ce nombre ; il éluda la signature par toutes les chicanes à peu près raisonnables qu'il put imaginer pour gagner du temps, résolu, quand il ne pourrait plus se défendre, à quitter une place qui était toute sa fortune, et à se retirer en Hollande. Toutes ses mesures étaient déjà prises pour cette courageuse retraite, lorsqu'un ancien ministre fort accrédité en Suisse, fort son ami, et qui ne voyait qu'avec douleur que la Suisse allait le perdre, trouva l'expédient de lui donner un certificat absolu qu'il avait droit de donner, mais sur une signature qu'on ne verrait point, conçu en des termes dont toute la délicatesse de Saurin s'accommoderait. Heureusement cet ami était d'un caractère aussi ferme et aussi vigoureux que Saurin lui-même, qui ne se fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différents des siens lui auraient paru dangereux. Il demeura donc tranquille dans son état, et ce fut pendant ce temps si convenable qu'il épousa, à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, une demoiselle de l'ancienne et noble famille de Crouzas, dans le pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suisse. Un étranger ne possédant pour tout bien qu'une cure, plus considérable à la vérité que plusieurs autres, mais au fond d'un revenu très médiocre, n'était pas en droit de penser à un pareil mariage ; mais son mérite personnel fut compté pour beaucoup. Les pays les plus sensés sont ceux où ce n'est pas là une si grande merveille.

Il n'était en repos que parce qu'il paraissait avoir signé le fatal formulaire. Les modifications secrètes apaisaient sa conscience, mais l'apparence d'une lâcheté blessait sa gloire ; il voulait l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, et il fit quelques confidences indiscrètes de la manière dont tout s'était passé. Il prêcha même contre le sentiment théologique qu'il n'approuvait pas, et, quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvait l'entendre ; et l'on sait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les racontant dans un écrit public. C'est le chef-d'œuvre de la plus sincère modestie que d'avouer de l'orgueil et les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent se formait contre lui ; toute la protection qu'il pouvait espérer de l'alliance qu'il avait prise, ne l'aurait pas dérobé aux coups de théologiens inexorables ; il le savait : mais ce n'était pas là sa plus grande peine ; il était dans le fond du cœur fort ébranlé sur la religion qu'il professait. Il en avait fait toute son étude, et toujours dans le dessein de s'y affermir : mais un bon esprit n'est pas autant qu'un autre le maître de penser comme il voudrait ; peut-être aussi avait-il déjà trop souffert d'une autorité ecclésiastique, qui, pour n'être que purement humaine et pour ne prétendre à rien de plus, n'en est pas moins absolue ni moins rigoureuse. Mais une femme estimable qu'il aimait, et dont il était aimé, était un nouveau lien qui l'attachait à cette religion dont il commençait à se désabuser. Quel parti prendre dans une situation si embarrassante et si cruelle ?

Après bien des agitations qui n'admettaient aucun confident, bien des irrésolutions qui n'étaient ni éclairées, ni soulagées par un conseil étranger, il se détermina à passer en Hollande, sur un prétexte qui, quoique vrai, trompait sa femme qu'il laissait en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles ministres de Hollande, le confirmèrent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étaient apparemment moins précautionnés avec un confrère ; et enfin il écrivit à l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, le dessein ou plutôt le besoin où il était de conférer avec lui sur la religion. Les sauf-conduits nécessaires, car on était alors dans la guerre qui commença en 1688, furent bientôt expédiés, toutes les difficultés du voyage aplanies. Le zèle de ce grand prélat égalait ses lumières, et en peu de temps le voilà tête-à-tête dans sa maison de Germiny avec le jeune ministre calviniste fort instruit, plein de feu dans la dispute,

nullement dressé à la politesse d'un monde qu'il n'avait pas encore vu, ne reconnaissant rien de supérieur à lui que la raison, secrètement animé encore, comme on le peut soupçonner, par la gloire de paraître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il se rendit à la fin, et il fit son abjuration entre les mains du vainqueur le 21 septembre 1690, âgé de trente et un ans.

Le secret lui était absolument nécessaire par rapport à sa femme : mais un malheureux hasard le fit découvrir ; et dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il est aisé de s'imaginer le cri universel qui s'éleva contre lui. De là partirent des bruits qui attaquaient violemment son honneur ; et comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue, depuis en France, on peut juger que le zèle de religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la religion désapprouve le plus.

Il s'agissait de tirer de Suisse Mme Saurin, et, ce qui était incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de Saurin déguisé, ses entrevues secrètes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour et du préjugé de religion qui succédèrent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant, et suivie de nouveaux combats, enfin, une victoire entière, et la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontière, séparé alors de sa femme, détention à laquelle, par le crédit de M. de Meaux, le roi même s'intéressa ; c'est ce que Saurin appelait le *roman de sa vie*. Il n'a pas voulu par cette raison le donner au public sans un grand détail, et nous l'abrégeons encore infiniment en parlant à l'Académie des Sciences.

Ces éloges des savants ne sont rien de moins que l'histoire de la science en Europe pendant près d'un siècle et c'est-à-dire depuis les environs de 1650 jusqu'aux environs de 1750, et par conséquent ils ne sont rien de moins que l'histoire d'une époque incomparablement importante de la civilisation. C'est le dix-huitième siècle philosophique qui s'élabore dans cette petite maison de la rue Saint-Jacques

où se réunissent Fontenelle, Varignon, l'abbé de Saint-Pierre et quelques autres; c'est le dix-huitième siècle philosophique et l'Encyclopédie qui se préparent dans l'Académie depuis 1666, et particulièrement depuis sa réorganisation de 1699. Non pas que les modestes savants du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième aient rien de l'esprit des Voltaire, des Diderot, des d'Holbach, des Helvétius et des Lamettrie. Ils sont tous parfaitement chrétiens et, en matière de religion, simples et soumis; ils ne songent qu'à aller au ciel « en ligne perpendiculaire »; mais pénétrés presque tous de l'esprit de Descartes ils enseignent, en matière de sciences, qu'il ne faut croire que ce qui est imposé à l'esprit par l'évidence et la démonstration, et ce principe sera bientôt appliqué à toutes choses et, d'autre part, la « nouvelle philosophie » directement opposée à la scolastique et superbement contemptrice de la scolastique inspirera à la foule un mépris du moyen âge qui s'appliquera bientôt à tout ce que le moyen âge a respecté et a aimé. Un âge tout nouveau de l'humanité, un âge de l'humanité *nouveau en tout* semble naître, et le nouveau préjugé, accepté presque universellement, est qu'il est né, et il suffit qu'une croyance tout ancienne pour que désormais elle soit *a priori* supposée fausse.

De là, du moins en grande partie, sont provenues toutes les grandes idées directrices de 1750. Taine a cru que les idées révolutionnaires étaient le développement de l'esprit littéraire français, de l'esprit classique. De mon avis et, je crois de l'avis de tout le monde, c'est ridiculement faux et l'esprit révolutionnaire est le développement de l'esprit scientifique de 1650-1750; cependant remarquez qu'il est le développement de l'esprit scientifique *compris précipitamment et hâtivement traduit par des littérateurs*. Les vérités scientifiques de 1650-1750 pour ceux qui les découvrent sont simplement des vérités scientifiques; elles sont même destinées à servir, au dix-neuvième siècle, d'assez solides appuis aux principes et aux doctrines traditionnels; *entre ces deux moments*, les philosophes légers du dix-huitième siècle les généralisent prématurément et les

poussent dans le sens de leurs tendances novatrices. L'esprit révolutionnaire — pour autant qu'il soit né d'idées et non de passions — est né d'idées scientifiques mal comprises et intentionnellement généralisées par des hommes de lettres. L'immense mouvement scientifique de 1650-1750, issu de Descartes et Newton, et on l'a vu, mettant pour un moment la littérature au second plan, remuant le monde ecclésiastique et l'inquiétant, remuant la cour et la passionnant (duc d'Orléans et ses amis), remuant les salons et en changeant totalement l'esprit (de quoi Molière n'a pas laissé de s'apercevoir), remuant les académies de province (et c'est dans son académie de Bordeaux par la dissection des grenouilles, que Montesquieu commence) : nous en trouvons dans les *Éloges des savants* un tableau, vif, animé, presque complet et flatteur, nous en trouvons en Fontenelle un peintre exact, minutieux, amusé, amusant, complaisant, et qui est passionnément amoureux de son modèle.

Ces *Éloges* ont été éloquemment et d'une façon très juste caractérisés dans cette belle page de Sainte-Beuve. « C'est Fontenelle qui donna le premier exemple de l'éloge académique et le modèle, un modèle inimitable. Les soixante-dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans forment le recueil le plus riche et le plus piquant qui se puisse imaginer. La manière n'est qu'à lui et ce serait manquer de goût que de prétendre lui en rien dérober. Cette manière est aussi académique par la politesse qu'elle l'est pour le reste des qualités ou même des légers défauts qui la composent. L'éloge ne s'y monte jamais au ton oratoire et y affecte constamment celui d'une notice nette et simple. Mais la simplicité de Fontenelle, dans sa rare distinction, ne ressemble à nulle autre. C'est une simplicité tout exquise, à laquelle on revient à force d'esprit et presque de raffinement. L'expression chez lui est juste, d'une propriété extrême, toujours exacte à la réflexion, spirituelle, quelquefois jolie, volontiers épigrammatique, même dans le sérieux. Ce qui frappe surtout, c'est le contraste de cette expression bien souvent un peu mince, avec la grandeur de l'esprit qui

embrasse et parcourt les plus hauts sujets. Il en résulte une sorte de disproportion, qui déconcerte bien un peu, mais avec laquelle on se raccommode quand on est fait à l'air et aux façons de ce guide supérieur. Fontenelle voulut préserver tout d'abord les *Éloges des savants* de l'inconvénient presque inhérent au panégyrique littéraire : je veux dire l'emphase et l'exagération. Il avait pour principe qu'il ne faut donner dans le sublime qu'à la dernière extrémité et à son corps défendant. »

CHAPITRE VI

FONTENELLE DE 1735 A 1757

Les *Éloges des savants* nous ont conduits jusqu'à la vieillesse de Fontenelle. A cette époque qui fut très longue, comme on sait, il continuait de fréquenter le monde où il était aussi aimable et aussi aimé que jamais. Il donnait surtout dans le salon de Mme Geoffrin qui fut sa dernière amie et non la moins chérie. Outre ses *Éloges des savants,* livre immortel qu'il écrivait en obéissant aux circonstances, il s'occupait de quelques ouvrages d'un peu plus longue haleine. C'était, par exemple, son *Histoire de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699* qu'il procura en 1733. De la préface de cette histoire nous détachons les morceaux suivants :

UTILITÉ DES SCIENCES

Amassons toujours des vérités de mathématiques et de physique au hasard de ce qui arrivera. Ce n'est pas risquer beaucoup. Il est certain qu'elles seront puisées dans un fonds d'où il en est déjà sorti un grand nombre qui se sont trouvées utiles. Nous pouvons présumer, avec raison, que de ce même fonds nous en tirerons plusieurs, brillantes dès leur naissance, d'une utilité sensible et incontestable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps qu'une fine méditation ou un heureux hasard découvre leur usage. Il y en aura qui, prises séparément, seront stériles, et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui seront éternellement inutiles.

J'entends inutiles par rapport aux usages sensibles, et, pour ainsi dire, grossiers ; car, du reste, elles ne le seront pas. Un objet vers lequel on tourne uniquement ses yeux, en est plus clair et plus éclatant, quand les objets voisins, qu'on ne regarde pourtant pas, sont éclairés aussi bien que lui. C'est qu'il profite de la lumière qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainsi les découvertes sensiblement utiles, et qui peuvent mériter notre attention principale, sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. Toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres.

Il est toujours utile de penser juste, même sur des sujets inutiles. Quand les nombres et les lignes ne conduiraient absolument à rien, ce seraient toujours les seules connaissances certaines qui aient été accordées à nos lumières naturelles, et elles serviraient à donner plus sûrement à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai. Elles nous apprendraient à opérer sur les vérités, à en prendre le fil souvent très délié et presque imperceptible, à le suivre aussi loin qu'il peut s'étendre ; enfin, elles nous rendraient le vrai si familier, que nous pourrions en d'autres rencontres le reconnaître au premier coup d'œil et presque par instinct.

L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique, qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissaient pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siècle; celui à qui on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner était un excellent géomètre [*Descartes*].

Enfin, tout ce qui nous élève à des réflexions, qui, quoique purement spéculatives, sont grandes et nobles, est d'une utilité qu'on peut appeler spirituelle et philosophique. L'esprit a ses besoins, et peut-être aussi étendus que ceux du corps. Il veut savoir ; tout ce qui peut être connu lui est nécessaire ; et rien ne marque mieux combien il est destiné à la vérité, rien n'est peut-être plus glorieux pour lui, que le charme que l'on éprouve,

et quelquefois malgré soi, dans les plus sèches et les plus épineuses recherches de l'algèbre.

Mais sans vouloir changer les idées communes, et sans avoir recours à des utilités qui peuvent paraître trop subtiles et trop raffinées, on peut convenir nettement que les mathématiques et la physique ont des endroits qui ne sont que curieux ; et cela leur est commun avec les connaissances les plus généralement reconnues pour utiles, telle qu'est l'histoire.

L'histoire ne fournit pas dans toute son étendue des exemples de vertu, ni des règles de conduite. Hors de là, ce n'est qu'un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances, de chutes d'empire, de mœurs, de coutumes, d'opinions qui se succèdent incessamment ; enfin de tout ce mouvement rapide, quoique insensible, qui emporte tout, et change continuellement la face de la terre.

Si nous voulons opposer curiosité à curiosité, nous trouverons qu'au lieu de ce mouvement qui agite les nations, qui fait naître et qui renverse les États, la physique considère ce grand et universel mouvement qui a arrangé toute la nature, qui a suspendu les corps célestes en différentes sphères, qui allume et qui éteint des étoiles, et qui, en suivant toujours des lois invariables, diversifie à l'infini ses effets. Si la différence étonnante des mœurs et des opinions des peuples est si agréable à considérer, on étudie aussi avec un extrême plaisir la prodigieuse diversité de la structure des différentes espèces d'animaux, par rapport à leurs différentes fonctions, aux éléments où ils vivent, aux climats qu'ils habitent, aux aliments qu'ils doivent prendre, etc. Les traits d'histoire les plus curieux auront peine à l'être plus que les phosphores, les liqueurs froides qui, en se mêlant, produisent de la flamme, les arbres d'argent, les jeux presque magiques de l'aimant, et une infinité de secrets que l'art a trouvés en observant de près et en épiant la nature. En un mot, la physique suit et démêle, autant qu'il est possible, les traces de l'intelligence et de la sagesse infinie qui a tout produit ; au lieu que l'histoire a pour objet les effets irréguliers des passions et des caprices des hommes, et une suite d'événements si bizarres, que l'on a autrefois imaginé une divinité aveugle et insensée pour lui en donner la direction.

Ce n'est pas une chose que l'on doive compter parmi les simples curiosités de la physique, que les sublimes réflexions où elle nous conduit sur l'auteur de l'univers. Ce grand ouvrage

toujours plus merveilleux à mesure qu'il est plus connu, nous donne une si grande idée de son ouvrier, que nous en sentons notre esprit accablé d'admiration et de respect. Surtout l'astronomie et l'anatomie sont les deux sciences qui nous offrent le plus sensiblement deux grands caractères du Créateur ; l'une, son immensité, par les distances, la grandeur et le nombre des corps célestes ; l'autre, son intelligence infinie, par la mécanique des animaux. La véritable physique s'élève jusqu'à devenir une espèce de théologie.

Les différentes vues de l'esprit humain sont presque infinies, et la nature l'est véritablement. Ainsi l'on peut espérer chaque jour, soit en mathématiques, soit en physique, des découvertes qui seront d'une espèce nouvelle d'utilité ou de curiosité. Rassemblez tous les différents usages dont les mathématiques pouvaient être il y a cent ans ; rien ne ressemblait aux lunettes qu'elles nous ont données depuis ce temps-là et qui sont un nouvel organe de la vue, que l'on n'eût pas osé attendre des mains de l'art. Quelle eût été la surprise des anciens, si on leur eût prédit qu'un jour leur postérité, par le moyen de quelques instruments, verrait une infinité d'objets qu'ils ne voyaient pas, un ciel qui leur était inconnu, des plantes et des animaux dont ils ne soupçonnaient seulement pas la possibilité? Les physiciens avaient déjà un grand nombre d'expériences curieuses ; mais voici encore, depuis près d'un demi-siècle, la machine pneumatique qui en a produit une infinité d'une nature toute nouvelle, et qui, en nous montrant les corps dans un lieu vide d'air, nous les montre transportés dans un monde différent du nôtre, où ils éprouvent des altérations dont nous n'avons pas d'idée. Peut-être l'excellence des méthodes géométriques que l'on invente ou que l'on perfectionne de jour en jour, fera-t-elle voir à la fin le bout de la géométrie, c'est-à-dire de l'art de faire des découvertes en géométrie, ce qui est tout un : mais la physique, qui contemple un objet d'une variété et d'une fécondité sans bornes, trouvera toujours des observations à faire et des occasions de s'enrichir, et aura l'avantage de n'être jamais une science complète...

Il s'occupait même encore de littérature ou d'histoire littéraire. Il donnait ses *Réflexions sur la poétique* et sa *Vie de Pierre Corneille* dont on sera bien aise, quoiqu'elle ait été faite de mémoire et sans documents et que pour tout

dire elle soit erronée, de connaître quelque chose et par exemple le portrait de Corneille et la querelle du *Cid*.

PORTRAIT DE CORNEILLE

Corneille était assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il lisait ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait ; et, pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire. Il était mélancolique. Il lui fallait des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence, au fond, il était très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manège ; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour ; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Il avait plus d'amour pour l'argent que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais, quoique sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assurait trop peu sur son rare mérite, et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité et de droiture naturelle il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même.

Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre ; et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

LA QUERELLE ENTRE RICHELIEU ET CORNEILLE A PROPOS DU « CID »

Après l'*Illusion comique*, Corneille se réveilla plus grand et plus fort qu'il n'avait encore été, et fit le *Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connaissaient que le *Cid;* l'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avait, dans son cabinet, cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'esclavonne et la turque. Elle l'était en allemand, en anglais, en flamand ; et, par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle l'était en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait. M. Pellisson, dans sa belle histoire de l'Académie française, dit qu'en plusieurs provinces de France, il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal Richelieu.

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. Sa gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait point, il y voulait joindre encore celle de faire des comédies ; et que l'on ne croie pas qu'il s'en tint là. En même temps qu'il faisait des comédies, il se piquait de faire de beaux livres de dévotion. Les livres de dévotion ne l'empêchaient pas de songer à plaire aux dames par les agréments de sa personne. Malgré sa galanterie, il prétendait passer pour savant en hébreu, en syriaque et en arabe, jusque-là qu'il voulut acheter cent mille écus le *Polyglotte* de Le Jay pour le mettre sous son nom. Enfin, en fait de gloire

il embrassait tout ce qui paraît le plus se contredire : génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, et s'attiraient presque du respect aussi bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendait réunir en lui, c'est-à-dire celle de poète, le rendit jaloux du *Cid*. Il avait eu part à quelques pièces qui avaient paru sous le nom de Desmarets, son confident, et, pour ainsi dire, son premier commis dans le département des affaires poétiques. On prétend que le cardinal travailla beaucoup à *Mirame*, tragédie assez médiocre, et qui emprunte son nom d'une princesse assez mal morigénée. « Il témoigna, dit Pellisson, des tendresses de père pour cette pièce, dont la représentation lui coûta deux ou trois cent mille écus, et pour laquelle il fit bâtir cette grande salle de son palais, qui sert encore aujourd'hui à ce spectacle. Aussi, est-elle intitulée : *Ouverture du Palais Cardinal*. J'ai ouï dire que les applaudissements que l'on donnait à cette pièce, ou plutôt à celui que l'on savait qui y prenait beaucoup d'intérêt, transportaient le cardinal hors de lui-même ; que tantôt il se levait et se tirait à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'assemblée ; tantôt il imposait silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'histoire de l'Académie un autre exemple très remarquable de ses faiblesses d'auteur et en même temps de sa grandeur d'âme à l'occasion de la *Grande pastorale* dont il avait fourni le sujet, et fait beaucoup de vers. Il avait donné le plan et l'intrigue des *Tuileries* et de l'*Aveugle de Smyrne*, pièce dont il fit faire les cinq actes à cinq auteurs différents, qui furent de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoile, et Rotrou. Le plus grand mérite de ces comédies consiste dans le nom de l'inventeur et la singularité de l'exécution. Ici, je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerais volontiers le cardinal d'avoir aussi eu part à l'*Europe* de Desmarets. C'est une allégorie politique. Francion et Ibère sont amoureux d'Europe. Ibère s'en fait haïr par des manières hautaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités tout opposées. Ibère et Francion, quoique amants de la reine Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, quand on a ôté le voile de l'allégorie, se trouvent être les places de Clermont, Stenay et Jametz. Toute la pièce est de ce caractère, qui sent bien le ministre-poète. Le cardinal qui, par ses

galanteries, avait obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes. Quand le *Cid* parut, le cardinal en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et se mit à leur tête. De Scudéry publia ses observations sur le *Cid*, adressées à l'Académie française, qu'il en fait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitait puissamment contre la pièce accusée : mais, afin que l'Académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, qui était son bienfaiteur ! car il récompensait, comme ministre, ce même mérite dont il était jaloux comme poète : et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir de faiblesse qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie française donna ses *Sentiments sur le Cid;* et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait et à la passion du cardinal, et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue de cet ouvrage. Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts du *Cid*, et le public en le reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges. Corneille ne répondit point à la critique. *La même raison*, disait-il, *qu'on a eue pour la faire, m'empêche d'y répondre.* Cependant le *Cid* a survécu à cette critique. Toute belle qu'elle est, on ne la connaît presque plus, et il a encore son premier éclat.

Fontenelle vieillissait lentement, doucement, entouré de respects, d'admiration, de sympathies et de jalousie en considération de la constante fortune et anormalement prolongée dont il jouissait. Montesquieu, qui peut-être se connaissait en hommes, disait de lui : « Fontenelle est autant au-dessus des autres hommes par son cœur qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit. » Il n'avait qu'un souci, léger du reste; les philosophes du dix-huitième siècle l'inquiétaient un peu et leur dogmatisme téméraire remplaçant peu à peu un autre dogmatisme : « Je suis effrayé, disait-il parfois, de l'horrible certitude que je trouve à présent partout. » Son humeur aimable n'en fut,

du reste, point assombrie. Il jouissait paisiblement de sa gloire et d'une immortalité que peu s'en fallait qu'il ne pût croire même matérielle. Quand on lui disait : « La mort vous a oublié », il répondait en souriant et en mettant un doigt sur ses lèvres : « Chut! » Dans les derniers mois de sa vie la légende veut qu'il ait répété plusieurs fois : « Quelle économie! » et que, comme on lui demandait de quelle économie il s'agissait, il eût répondu : « Vous le voyez bien; il ne me manque que quelques mois pour être centenaire et je sens que Dieu me les refuse. » Il s'éteignit, en effet, à quatre-vingt-dix-neuf ans et dix mois, sans souffrances et comme il avait dit plusieurs fois, par la seule nécessité de mourir. Il avait institué Mme Geoffrin comme son exécutrice testamentaire.

Il convient de rapporter les éloges que l'on fit de lui dans l'Académie française. Voici les passages qui nous ont paru les plus importants de son successeur à l'Académie française, M. Séguier.

... Mais à qui succédé-je, messieurs? A un de ces hommes rares qui sont nés pour entraîner leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'empire des lettres et dont le nom sert d'époque dans l'histoire de l'esprit humain ; à un génie vaste et lumineux qui, après avoir embrassé et éclairé plusieurs genres, est montré universel par l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées et non par ambition ou par enthousiasme ; à un esprit facile qui avait acquis et qui communiquait comme en se jouant toutes les connaissances ; à un esprit philosophe, fait pour embellir la raison et pour tenir d'une main légère la chaîne des sciences et des vérités... La philosophie affranchie par Descartes des épines de l'école restait encore hérissée de ses propres ronces, M. de Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait, de ces surfaces énigmatiques qui étaient un voile de plus pour son mystère... Il fit plus : il substitua les fleurs aux épines ; c'est ainsi qu'il embellit Copernic et Descartes lui-même dans la *Pluralité des mondes*, *ouvrage adroitement superficiel*, appât qu'il présenta à son siècle pour inspirer le goût de la philosophie... On regarda comme un prodige dans le même homme de parler à chaque savant son langage, de passer si facilement d'une sphère à l'autre. Ne faudrait-il pas que le même pro-

dige se renouvelât en moi pour le louer d'une manière digne de ses connaissances et des vôtres et pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondissait... Mais que d'éloges à rendre à M. de Fontenelle pour ses éloges, si estimés, où non seulement il sut vaincre le dégoût de la malignité humaine par les louanges d'autrui les plus justes, mais encore de faire de l'art de louer un caractère particulier et un talent nouveau !... Et comment, avec un mérite si évident, échappa-t-il aux fureurs de l'envie? Il dut cet heureux privilège à sa philosophie, à sa modération, au respect que ses mœurs inspirèrent, à ce caractère doux et liant qui ne révoltait pas l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de sa supériorité, à la justice qu'il rendit toujours au mérite ; enfin il échappa à l'envie parce que lui-même ne la connut pas... Le nom de M. de Fontenelle ne pouvait être resserré dans les bornes de son pays ; la réputation des grands hommes part d'auprès d'eux ; mais c'est au loin qu'elle paraît briller davantage ; elle ne parle jamais plus haut que lorsqu'ils ne sont pas à portée de l'entendre. Tel fut le triomphe de M. de Fontenelle ; les étrangers accouraient ici pour l'entendre : l'un d'eux arrive à peine aux portes de cette capitale ; il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde ne pouvait être ignoré d'aucun de ses concitoyens...

... Par là, dans ces admirables éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non seulement il s'incorpore tour à tour avec chacun d'eux, non seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que, suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lu*, mais encore il embellit chaque matière qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il possède. M. Leibniz projetait la création d'une langue universelle et M. de Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimère ; il ne s'apercevait pas qu'il était lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée... Quelques fruits peut-être précoces de sa jeunesse littéraire ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvre dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une semblable pensée. Rendons grâce, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de M. de Fontenelle ; applaudissons avec reconnaissance à un sentiment qui l'empêchait d'effacer des fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, et permis que les hommes vissent le Nil faible et naissant. C'est après lui

que j'emprunte de Lucain cette image et je voudrais n'emprunter dans ce discours que des expressions de M. de Fontenelle, et ce serait peut-être la seule manière de le louer qui fût digne de lui... Il se vit souvent contredit, et il s'abstint toujours de contredire ; il fut offensé, et il n'offensa jamais, et il porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience même pour un orgueil déguisé. On l'accusa d'approuver pour qu'on l'approuvât, de louer tout afin que tous le louassent. Quel est donc cet amour-propre nouveau dont le caractère est de servir l'amour-propre d'autrui? Quel est cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours si bien avec l'orgueil des autres? Et à quels traits reconnaîtra-t-on désormais la bienfaisance, la douceur et la raison?... Il était cet heureux qu'il peint si bien dans un de ses ouvrages, reconnaissable entre tous les hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation ; mais, s'il est possible, M. de Fontenelle fit plus que d'être heureux, il accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur, et il se le fit pardonner...

Bien d'autres ont parlé de Fontenelle; mais les paroles définitives sur lui me paraissent encore être celles qui terminent un des deux grands articles que Sainte-Beuve a écrits sur lui. Comme étant de la famille de Bayle, Sainte-Beuve se sentait de la famille de Fontenelle, et il en était, et personne ne pouvait parler plus dignement du grand historien scientifique et du grand critique scientifique du dix-huitième siècle : « Sur Fontenelle ma conclusion sera précise : c'est que par sa tenue, par sa longévité, par sa multiplicité d'aptitudes et d'emplois, avec ce composé de qualités rares et de défauts qui ont fini par assaisonner ses qualités, il n'a point son pareil, qu'il demeure hors ligne, au-dessous des génies, dans la classe des esprits infiniment distingués et qu'il se présentera dans l'histoire naturelle littéraire à titre d'individu singulier et unique de son espèce. »

FIN

BIBLIOGRAPHIE

I

BIBLIOGRAPHIE DES BIBLIOGRAPHIES

Malgré la grande place qu'il tient dans l'histoire intellectuelle et morale de la France, Fontenelle n'a guère été l'objet de recherches bibliographiques un peu complètes. Le *Manuel de l'histoire de la littérature française*, de F. BRUNETIÈRE (1 vol. in-8°, Paris, Delagrave 1899), et le *Manuel bibliographique de la littérature française* (XVII^e siècle), de M. G. LANSON (1 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1910) renferment cependant des bibliographies très suffisantes de Fontenelle.

II

LES ŒUVRES DE FONTENELLE

A

Editions originales.

Sans entrer dans le détail des éditions originales, signalons :

1° *Nouveaux dialogues des morts* (anonyme). Paris, Quinet, 1683, in-12.

2° *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*. Paris, veuve Blageart, 1686, in-12.

3° *L'Histoire des Oracles*, Paris. 1687, in-12.

4° *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences.* Paris, Michel Brunet, 1708, in-12. Ce volume contient les éloges de douze savants ; les soixante-neuf éloges se trouvent pour la première fois dans l'édition en 2 vol. in-12 donnée à Paris en 1744.

5° A cela il faudrait joindre, outre les *Lettres galantes* et les opuscules, un certain nombre de morceaux qui ont paru d'abord dans les feuilles du temps, et par exemple la *Relation de l'île de Bornéo*, qui a été publiée dans les *Nouvelles de la République des Lettres.*

6° Fontenelle a procuré lui-même de son vivant des « éditions complètes » de ses œuvres : en réalité elles sont fort incomplètes.

B

Editions modernes.

Les œuvres complètes de Fontenelle ont été plusieurs fois réimprimées après sa mort pendant tout le cours du dix-huitième siècle. Signalons l'édition des libraires associés, en 10 vol. in-12, Paris, 1766. (Le privilège porte la date de 1767.)

Au dix-neuvième siècle, une édition des œuvres complètes a été donnée en 1818. Elle forme 3 vol. in-8°, avec plusieurs lettres inédites, un fac-similé de l'écriture de Fontenelle, etc.

Certaines œuvres particulières de Fontenelle ont été rééditées, notamment pour les classes. Nous n'avons ici à retenir que l'excellente édition critique de *l'Histoire des oracles*, donnée par M. Maigron en 1908 pour la « Société des Textes français ».

III

BIOGRAPHIE DE FONTENELLE

L'Abbé Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle.* Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1759, in-8°. C'est un recueil d'articles donnés au *Mercure de France*, en 1757 et 1758.

IV

ÉTUDES SUR FONTENELLE

Dans le grand nombre d'articles ou d'ouvrages qui traitent directement ou indirectement de Fontenelle, nous retenons, pour leur importance, ceux qui suivent :

1° FLOURENS, *Fontenelle ou de la philosophie moderne relativement aux sciences naturelles*. Paris, 1847, in-18.

2° SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III.

3° BRUNETIÈRE, *Etudes critiques*, 5e série.

4° LABORDE-MILAA, *Fontenelle*. Paris, Hachette, 1905, in-18 (Collection des Grands Écrivains).

5° L. MAIGRON, *Fontenelle*. Paris, Plon, 1906, in-8°.

TABLE DES MATIÈRES

Préface..... 1

CHAPITRE PREMIER

La Jeunesse de Fontenelle.

La jeunesse de Fontenelle..... 1

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'ÉGLOGUE..... 8

ARCAS ET PALÉMON..... 9

IDYLLE..... 10

CLÉOPATRE A ANTOINE..... 13

LE RUISSEAU AMANT DE LA PRAIRIE..... 16

ÉNÉE ET VÉNUS..... 19

LETTRES GALANTES DU CHEVALIER D'HER..... 22

A Mlle de C... (qui était nouvellement venue d'Angleterre en France), 21 ; — A M. C... (sur la question de l'existence des couleurs et sur les animaux considérés comme des machines), 22 ; — A M. C. D. L. R. (sur la jalousie), 23 ; — A Mlle de C... (en lui envoyant l'extrait de son baptême), 24 ; — A M... (sur une femme qui est destinée à devenir « précieuse »), 25 ; — A M. d'U... (la double illusion), 26 ; — A Mlle d'Her... (les avantages du mariage secret), 27 ; — A la même (plus tard), 29 ; — A M. d'A... (une petite ville), 30 ; — A Mme de G... (déclaration à terme), 31 ; — L'investissement interrompu, 32 ; — Le plaisir de rompre, 40.

CHAPITRE II

Les « Dialogues des Morts ».

Les « Dialogues des morts »..... 45

DIALOGUES DES MORTS..... 48

Anacréon, Aristote, 48 ; — Homère, Ésope, 48 ; — Athé-

naïs, Icasie, 49 ; — Socrate, Montaigne, 50 ; — Érasistrate, Hervé, 52 ; — Élisabeth d'Angleterre, le duc d'Alençon, 53 ; — Erostrate, Démétrius de Phalère, 54 ; — Parménisque, Théocrite de Chio, 56 ; — Sénèque, Scarron, 57 ; — Artémise, Raymond Lulle, 58 ; — Straton, Raphaël d'Urbin, 59 ; — Lucrèce, Barbe Plomberge, 61 ; — Marie Stuart, Riccio, 62 ; — Descartes, le troisième faux Démétrius, 63.

CHAPITRE III

Les « Entretiens sur la pluralité des mondes ».

Les « Entretiens sur la pluralité des mondes » 65

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES..... 66

Considérations préliminaires, 68 ; — La terre qui tourne, 71 ; — La lune habitée?, 71 ; — La lune inhabitée?, 79 ; — Planètes, 82 ; — Jupiter, Saturne, 85 ; — Les étoiles fixes, 86 ; — Les comètes, 91 ; — La mort des soleils, 92 ; — Retour sur les idées précédentes ; dernières découvertes qui ont été faites dans le ciel, 96.

CHAPITRE IV

Fontenelle de 1686 à 1697.

Fontenelle de 1686 à 1697..... 107

DU BONHEUR 111

L'HISTOIRE DES ORACLES..... 126

Pourquoi les anciens chrétiens ont cru que les oracles étaient rendus par les démons, 126 ; — Autres raisons pour lesquelles les chrétiens ont pu croire que les oracles étaient le fait des démons, 128 ; — Que les chrétiens avaient tort de ne pas simplement nier la vérité des oracles, 130 ; — L'opinion commune sur les oracles ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la religion, 137 ; — Que les démons ne sont pas suffisamment établis par le paganisme, 138 ; — Que de grandes sectes de philosophes païens n'ont pas cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles ; ce que c'était que le paganisme, 140 ; — Raisons que l'on a de croire que les novateurs ont raison, 142 ; — Vices et travers des oracles, 143 ; — Comment les oracles, et du reste les religions, s'établissent, 143 ; — Artifices des prêtres, 145 ; — Suite des artifices des

prêtres ; oracles en songe ; l'antre de Trophonios, 148 ; — Fourberies des oracles manifestement découvertes, 151 ; — Que les oracles n'ont pas cessé à l'arrivée du Christ, 151 ; — Fin du paganisme et des oracles, 153.

DE L'ORIGINE DES FABLES..... 157

Considérations préliminaires, 157 ; — Les dieux brutes, 158 ; — La formation spontanée des histoires fabuleuses, 159 ; — Développement des fables et causes naturelles de ce développement, 161 ; — Erreurs modernes analogues aux fables antiques, 162 ; — Les religions naissent des fables, 163.

DE LA PATIENCE..... 165

Considérations préliminaires, 165 ; — Premier point : absurdité de l'impatience, la patience chrétienne, 167 ; — Deuxième point : soumission de la fatalité chez les païens, confiance en la bonté chez les chrétiens, 170.

DISCOURS DE RÉCEPTION DE FONTENELLE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE..... 174

CHAPITRE V

Fontenelle de 1697 à 1735.

Fontenelle de 1697 *à* 1735..... 179

ÉLOGES DES ACADÉMICIENS DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES MORTS DEPUIS L'AN 1699..... 183

M. du Hamel, 183 : — Le marquis de L'Hospital, 189 ; — M. Bernouilli, 191 : — M. Amontans (le télégraphe), 193 : — M. Régis (un conférencier cartésien ; un système de philosophie générale), 194 : — M. le maréchal de Vauban, 197 ; — M. Dodart (un médecin homme de bien et qui fait des expériences sur lui-même), 206 ; — M. de Tournefort, 210 ; — M. Carré (un géomètre féministe), 219 ; — M. Cassini, 223 ; — M. Morin (un botaniste anachorète), 227 ; — M. Lemery, 230 ; — M. Homberg, 238 ; — M. Ozanam, 241 ; — M. Fagon, 243 ; — M. l'abbé de Louvois, 249 ; — M. de Montmort, 252 ; — M. Renan d'Elissagaray, 260 ; — M. le marquis de Dangeau, 268 ; — M. des Billettes, 273 ; — Le comte d'Argenson, 275 ; — M. Couplet (un roi des eaux), 283 ; — M. Méry, 286 ; — Le tsar Pierre Ier, 289 ; — M. Newton, 290 ; — M. Varignon, 292 ; — M. de Valincour, 297 ; — M. du Verney, 301 ; — Le comte de Marsigli, 303 ; — M. Joseph Saurin, 306.

CHAPITRE VI

Fontenelle de 1735 à 1757.

Fontenelle de 1735 *à* 1757 315
Utilité des sciences 315
Portrait de Corneille 319
La querelle entre Richelieu et Corneille a propos du « Cid » 320
Bibliographie 327

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

5331 090

PQ1797. F7 1912

a39001 003883934b

S0-EJT-035